

MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Université d'Abidjan Cocody



**UFR des Lettres, Langues et Civilisation**

*Département des Lettres Modernes*

RÉPUBLIQUE DE CÔTE D'IVOIRE

Union-Discipline-Travail

Année Académique  
2004-2005

# THÈSE UNIQUE DE DOCTORAT

*Thème :*

**LES NOMS WÈ : VALEUR EXPRESSIVE  
ET DIDACTIQUE, UN EXEMPLE DE  
CRÉATIVITE POÉTIQUE DANS LA  
LITTÉRATURE ORALE AFRICAINE**

*Soutenue le 20 / 05 / 2005*

*Présenté par :*

**PAGNET Doh Clément**

Etudiant

*Sous la Direction de :*

**ZADI Zaourou Bernard**

Maître de Conférences

*Membres du jury :*

***Président*** : Professeur DEDY Séry

***Directeur de thèse*** : Professeur ZADI Zaourou Bernard

***Membres*** : Professeur ZIGUI Kolea Paulin

Docteur KOFFI Léon



MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Université d'Abidjan Cocody



**UFR des Lettres, Langues et Civilisation**

*Département des Lettres Modernes*

RÉPUBLIQUE DE CÔTE D'IVOIRE

Union-Discipline-Travail

Année Académique  
2004-2005

# THÈSE UNIQUE DE DOCTORAT

*Thème :*

**LES NOMS WÈ : VALEUR EXPRESSIVE  
ET DIDACTIC, UN EXEMPLE DE  
CRÉATIVITE POÉTIQUE DANS LA  
LITTÉRATURE ORALE AFRICAINE**

*Soutenue le 20 / 05 / 2005*

**Présenté par :**

**PAGNET Doh Clément**  
Étudiant

**Sous la Direction de :**

**ZADI Zaourou Bernard**  
Maître de Conférences

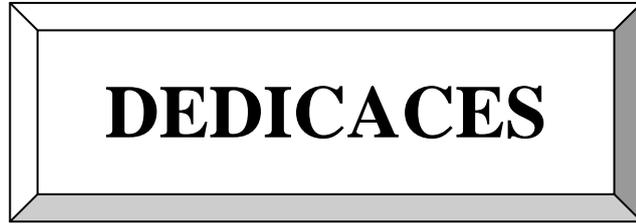
**Membres du jury :**

***Président*** : Professeur DEDY Séry

***Directeur de thèse*** : Professeur ZADI Zaourou Bernard

***Membres*** : Professeur ZIGUI Kolea Paulin

Docteur KOFFI Léon



**DEDICACES**

A la mémoire de notre père, **DOH GUEHI Alphonse**

Que nous n'avons pas eu le bonheur de connaître.

*« Papa*

*Si simple ce mot et si lourd pourtant*

*Et comme il laboure, ce mot, ce cœur déjà trop meurtri*

*de l'adulte qui n'a cessé*

*Et jamais ne cessera d'être un fils bien que père et*

*père... »*

En hommage à notre grand-père et père à la fois, SEHI PAGNET  
pour sa clairvoyance et l'amour du savoir qu'il nous  
a inculqué.

Lui qui, au soir de sa vie,  
a voulu que l'aube nous trouve sur le chemin de  
l'école.

**Pour maman qui est partie tôt ce matin**

C'est pour moissonner  
Que toute main sème  
Mère s'en va une lune  
Avant la moisson.  
Durement en vain  
Tu as semé  
Ton amour et ton souvenir  
Rempliront toujours ce grenier  
Que nous portons en nous.

Votre fils.

**A notre fille,**

Que notre vie lui serve d'exemple. Rien sur  
cette terre ne se donne ! Tout s'acquiert au prix de  
l'effort. Seule la persévérance est la clé du succès.

**A tous nos maîtres,**

*Qui ont guidé nos premiers pas sur ces chemins escarpés de  
l'instruction et nous ont montré les roses qui poussent aux abords de la  
voie qui mène au village du mérite.*

***A nos sœurs et frères,***

*A tous nos amis*

*A toutes nos amies*

*A tous ceux et toutes celles qui ont placé en nous une certaine  
confiance.*

## REMERCIEMENTS

Nos remerciements les plus chaleureux vont à notre directeur, le professeur **ZADI ZAOUROU BERNARD**

Pour avoir accepté de diriger ce travail malgré ses charges.

A ce monsieur que disons-nous, à ce bourreau du travail,  
Du travail bien fait, dont nous

Tentons de mériter la confiance et que nous tentons  
d'imiter

Toute notre reconnaissance.

A toute la communauté villageoise de Pagnebly dans la sous-préfecture de Kouibly, avec à sa tête son chef feu **PAGNE SEHI Victor**, pour avoir accepté bénévolement de nourrir notre faim du savoir, pour ces longues heures passées à nous instruire.

A feu **PAGNE KANOUE Robert**, porte-canne central des "*glaé*" du canton Tao, disparu brusquement alors que nous avons déjà entamé ensemble ce travail.

A tous les *glaé* réunis en mars 1995 à Piébly et particulièrement au "*gla*" **TRINHINDJE** de Tacourably pour avoir accepté de se produire pour nous.

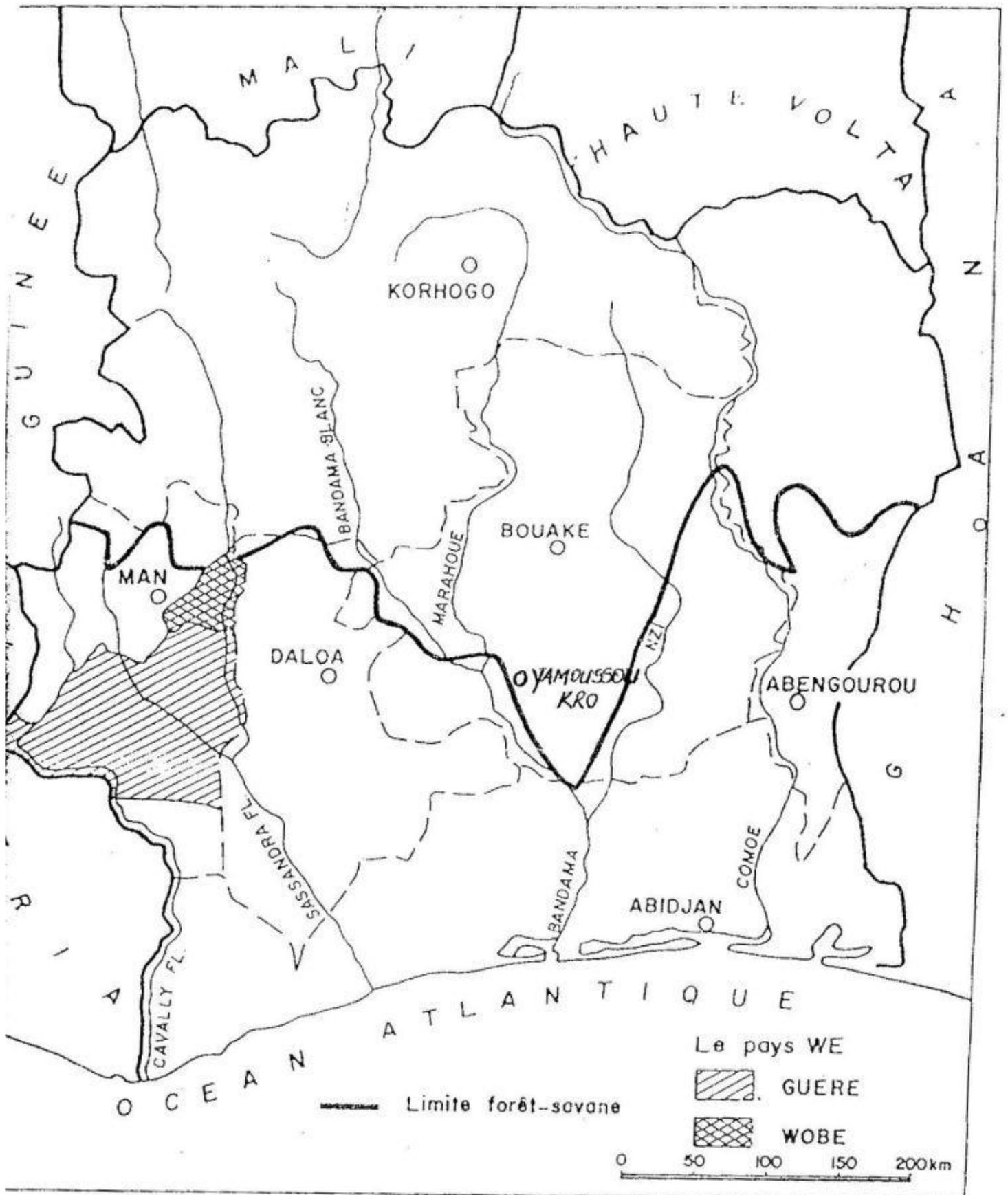
A tous, cette thèse est le fruit de nos efforts communs.

A tous nos amis étudiants qui nous ont aidé par de simples encouragements ou en nous prêtant des documents, particulièrement : **YEO Donapoho**, **SIONKOUWON Nestor**, **TOUOUI Bi Irié Ernest** ainsi qu'à beaucoup d'autres encore, nous dédions cette thèse avec notre reconnaissance la plus émue.

**CARTE GEOGRAPHIQUE**  
**Région WE de Côte d'Ivoire**

Source : Institut de géographie Tropicale  
(IGT) Département de la Cartographie -  
Université de Cocody

# COTE D'IVOIRE



**LES PRINCIPALES REGIONS  
DIALECTALES DU WE DE COTE  
D'IVOIRE**

**Citées par Alfred Shwartz de l'ORSTOM, in  
*l'économie villageoise Guéré hier et aujourd'hui -*  
*Abidjan – ORSTOM, 1970.***

Pour la transcription phonétique  
des textes, nous avons adopté  
l'Alphabet phonétique  
International. En Anglais A.P.I.

# **AVANT - PROPOS**

## 1- La Géographie

"Les populations dites guère et wobé, fortes de 200.000 individus environ, s'inscrivent approximativement dans la zone forestière de l'ouest ivoirien, dans un triangle isocèle dont la base est constituée par le fleuve Sassandra, entre les parallèles 5°50' et 7°43' de latitude nord, et le sommet par le centre semi - urbain de Toulepleu, aux confins du Libéria "<sup>(1)</sup>. Cette région, célèbre pour ses montagnes et justement appelée la "région des 18 montages ", est dénommée sur le plan administratif *la région des montagnes* couverte en général par la forêt. Au sud, la forêt de Taï qui est un parc animalier important classé par l'UNESCO comme patrimoine mondial, avec une superficie de 350.000 ha.

A Duékoué se trouve également le parc animalier du mont Péko, "renommé pour sa végétation (flore de montagne et de forêt primaire), ce parc tire son nom du mont Péko qui culmine à plus de 1000 m, avec une superficie de 340.000 ha.

Au Nord, il y a la forêt classée du mont Tia qui, sans être un parc animalier protégé, renferme beaucoup d'espèces animalières et botaniques. Si la ville de Man et ses environs immédiats se distinguent par des élévations, l'arrière-pays demeure quelque peu plat même si des montagnes isolées sont à signaler par endroits.

## 2 - Le climat.

Cette région étant située dans la zone tropicale, le climat y est chaud et humide. Deux grandes saisons règlent le cycle de la pluviométrie. La grande saison qui débute en avril et prend fin en octobre, ponctuée par une petite saison sèche qui démarre en juillet pour s'arrêter en août. Une

---

(1) Schwart (A), mise en place des populations guère et wobé. Essai d'interprétation historique des données de la tradition orale. P.I. Orstom.

\* Ce chiffre qui date des années 60, est à considérer avec plus de réserve aujourd'hui. 2 et 3. Chiffres fournis par l'OITH (office ivoirien du tourisme et de l'hôtellerie).

petite saison des pluies commence en septembre et finit en novembre. La grande saison sèche va alors de décembre à février. Cette région est dotée d'une pluviométrie assez abondante et est parcourue par des cours d'eau de moyenne et de grande importance. Aussi la forêt entretient-elle un sol qui est riche et propice à l'agriculture, qui constitue l'activité principale des populations.

### **- Les hommes**

Le groupe krou est entré en contact avec l'Occident pour la première fois au 16<sup>e</sup> siècle. De cette rencontre, diverses impressions ont marqué les Occidentaux. Ces observations vont de l'admiration au mépris, à la chosification. Nous retiendrons celles qui nous paraissent les plus objectives. Ainsi Wilson remarque **"qu'il serait difficile de trouver de plus beau spécimen de développement musculaire, des hommes à la démarche plus virile et indépendante ou plus de grâce réelle dans les manières, où que ce soit au monde. Personne ne les voit pour la première fois sans être frappé par leur air ouvert et franc, leurs formes robustes et proportionnées, leur comportement indépendant"**<sup>(1)</sup>.

Ce point de vue positif de ce chercheur est battu en brèche par cet avis de Delafosse, même si des points d'accord existent sur la manière d'être des Krou. **"Tous ces Krou de la côte, perpétuellement en contact avec les Européens, et cela en dehors de leur pays, ont contracté des habitudes de fierté, d'indépendance, qui frisent souvent l'insolence. Ce sont des gens "qui la connaissent" et "qui le font voir" ... tels sont les krou que nous connaissons. Sauvages vêtus de défroques de civilisations, hâbleurs, (qu'on me passe le mot) gueulars, habiles à tout faire même à voler, difficiles à conduire, mais forts comme des taureaux et souples comme des anguilles, musclés comme Hercule, barbus quand vient la trentaine,..."**<sup>(2)</sup>

---

(1) Wilson (J.L), in western Africa : its history condition and project. New york, Harper 1856.

(2) Delafosse (M), in Un Etat nègre, la République du Libéria. Note géographique, historique, économique et ethnologique, BCAF, 1900 renseignements coloniaux n°9.

Ces observations générales sur le peuple krou se reconnaissent en chaque groupe pour ce qui est de la mentalité et aussi de l'apparence physique. Cependant Girard qui a particulièrement approché le peuple wè, sans donner des détails aussi minutieux que ses prédécesseurs, souligne que les wè ont une " **taille de 1,65 m environ. Les traits sont très variables d'un individu à un autre et ne peuvent servir de critère de différenciation, à moins d'en faire une étude approfondie basée sur les mensurations. La femme wè a un aspect assez lourd et une allure générale qui se rapproche du type masculin.** " <sup>(1)</sup>

De toutes ces remarques, il est aisé de retenir que les wè, du point de vue physique, sont différents du type sahélien où les hommes sont minces et grands. D'un tempérament en apparence calme, ils sont d'une affabilité formidable et d'une hospitalité remarquable. Mais cette attitude cache un caractère dynamique, dominé par l'orgueil, une réelle volonté d'indépendance, de liberté.

Le Wè est doté d'un esprit très prompt, très éveillé, apte à répondre à la provocation ou à provoquer. Fidèle en amitié, le "wêhi" considère tout de même son prochain comme un rival naturel. Dès lors une courtoisie et une affabilité sont de mise à son endroit, car tout comportement gauche est une faille en soi que peut exploiter l'adversaire pour vous atteindre. Aimant l'honneur, il est généreux envers autrui pour mériter reconnaissance et considération aux yeux du public. Ayant le culte de la vaillance, de l'orgueil, le wè se met en exergue là où les foules se pressent. Car c'est lorsqu'on parle de lui en bien, lorsque les poètes chantent ses louanges, lorsque son verbe domine tous les autres, que le "wêhi" se sent honoré et que la joie de vivre s'empare de lui.

C'est avec cette mentalité que ces hommes organisent leur vie. Leur politique, leur économie pour construire leur monde selon leurs aspirations.

---

(1) Girard (J). Dynamique de la société Ouobé, loi des masques et coutumes, P. 140.

## - L'histoire

Les *wê* font partie du grand groupe krou qui occupe le sud-ouest de la Côte d'Ivoire. Les Kroumen ou (crew men, hommes d'équipage) sont dans la zone sud donc directement en contact avec la mer et par conséquent de tradition pêcheurs ou navigateurs. Selon les historiens, c'est à partir du 16<sup>e</sup> siècle que ce peuple est entré en contact avec l'Occident. Les Kroumen qui vivent sur les côtes ont été découverts en ces lieux, raison pour laquelle, ils ont massivement été employés comme des hommes d'équipage pour aujourd'hui porter cette appellation anglaise déformée comme nom désignant tout le groupe. Pour ce qui est du lieu de provenance de ce groupe, certaines thèses avancent la zone actuelle de Séguéla comme point de départ de la migration des Krou. Cette thèse qui n'est peut-être qu'une hypothèse de travail comporte une faille sur laquelle nous reviendrons

S'agissant des *wê* qui sont au centre de cette étude, il faut distinguer deux groupes. D'abord ceux du nord, qu'on appelle habituellement les *wobé*. Dans ce groupe, pour mieux saisir le problème de la migration, nous avons regroupé les habitants par tribus, en demandant l'origine de chacune d'elle. Nous nous sommes trouvé avec trois tribus. Celle de " *gbéon* " de la sous-préfecture de Kouibly comprenant les clans suivants : les " *Gbéan* ", les " *Koao* ", les " *Tao* ", les " *Tébao* ", les " *Klanho* ".

La tribu des " *Zoho* " comprenant les clans de " *Saho* " de " *Zouatta* " et la sous-préfecture de Facobly. C'est également dans cette sous-préfecture que se trouve la tribu de " *Baon* " de *Sémien* et de *Koua*. Les *wê* de Kouibly qui composent la tribu de " *Gbéon* ", selon les sages, sont descendus du ciel pour les uns ou sortis de l'eau pour les autres. Tous ces mythes ont tendance à prouver ou prouvent que toutes les migrations sont internes à la région actuelle. Les intéressés qui n'ont d'archives que leur unique mémoire font ces déclarations sur la base de leur bonne foi certes, mais avec une marge d'erreur importante, pour certainement démontrer leur courage qui leur aura permis de résister à toutes les

invasions ainsi que leur éternité en ce lieu. Dans la région de Facobly cependant, les grandes migrations sont effectives et ont été constatées. En dehors d'une bonne partie des tribus qui pensent être descendues du ciel, ceux de *Zaoutta* reconnaissent volontiers être des *Toura*. Une famille *Tour a*, à la suite des mésententes, s'est déplacée pour venir s'établir sur une terre d'exil. Ce groupe qui n'appartient à aucun clan reconnaît volontiers son origine. A ceux-là qui se reconnaissent être des émigrants, il faut ajouter ceux de *koua* et de *sémien* qui se disent être originaires de Séguéla, une branche de la famille Soumahoro qui s'est déplacée avec des Diomandé. Ils sont devenus *wê* par adoption. Ces mouvements migratoires n'ont cependant pas pu être datés par nos informateurs, qu'ils soient intellectuels ou paysans.

Après donc les *wê* du nord, où nous avons vu des autochtones et quelques " allogènes ", qu'en est-il de ceux du sud qu'on appelle habituellement les *guéré* ?

Ce groupe très vaste est composé de plusieurs tribus et de nombreux clans. Mais ici aussi, deux origines ont pu être établies. D'une part une origine mythique et de l'autre une origine réelle. Pour les tribus de Bangolo, de Duékoué, le mythe intervient et s'articule le plus souvent autour de l'eau et des airs. Par contre, les populations de Touleupleu, et de Taï qui font frontières avec le Libéria, penchent plutôt pour une origine libérienne.

En conclusion, un constat s'impose : deux origines historiques pour un seul peuple

La zone de Séguéla actuelle. Les Krou occupant précédemment cette région auraient été repoussés par les Gouro eux-mêmes repoussés par les Akan en provenance de la Gold Coast, actuel Ghana. De recul en recul, les Krou se seraient fixés dans leur habitat. Mais alors comment les Krou de la zone côtière ont-ils pu être découverts depuis le 16<sup>e</sup> siècle par des aventuriers anglais pour devenir des hommes d'équipage et avoir le nom

qu'ils ont maintenant ? Sachant que l'arrivée des Akan date du 17<sup>e</sup> siècle ? Le bon sens reconnaîtrait là qu'une allusion abusive a été faite partant des Soumahoro et des Diomandé qui venus de séguéla se sont installés dans la région de Koua dans la zone actuelle de Facobly.

Quant à la piste libérienne, elle est également abusive. Les populations du sud (*wè* sud), faisant directement frontière avec le Libéria, connaissent en réalité ce mouvement des peuples de même culture. Cependant attribuer une descendance libérienne à tous les *wè*, y compris ceux du nord, nous apparaît comme une erreur historique.

En conclusion, le peuple *wè* a toujours vécu dans l'espace géographique qu'il occupe actuellement. Les migrations importantes ne concernent que quelques groupes venus du Libéria, de Séguéla, et du pays *Toura*.

Aujourd'hui le pays *wê* compte (8) villes en dehors de la ville de Man, la capitale régionale qui compte autant de populations *wê*, dan qu'étrangères. Les huit villes sont ainsi réparties : deux pour ceux du nord, Kouilbly, Facobly et six (6) pour la partie Sud : Bangolo, Duékoué, Guiglo, Bloléquin, Taï et Toulepleu. Ces villes sont occupées en général par les fonctionnaires, les artisans et les travailleurs du secteur informel, des jeunes en quête d'emploi. La grande partie de la population, attachée au travail de la terre, reste dans les villages.

Dotés aujourd'hui de quelques infrastructures modernes, l'électricité, pour quelques-uns, l'école primaire publique ainsi que des fontaines d'eau pour la majorité, ces villages ont fière allure. A cela s'ajoutent les maisons modernes que les villageois aux revenus substantiels et les fonctionnaires ou autres employés des villes construisent.

La société *wê* est organisée de façon pyramidale, c'est-à-dire par tribus, fédérations de tribus, patriclans, lignages et familles. Ces groupes

sont tous le résultat des alliances de guerre. Mais paradoxalement toutes ces formes se côtoient sans se mélanger réellement. Ne vivaient ensemble que les hommes d'un même lignage, d'une même famille et respectant le même totem. Les gens étaient alors disséminés à travers la forêt et se rassemblaient dans de petits campements. La guerre tribale faisant son effet, les plus vulnérables cherchaient protection auprès des plus forts. Ils s'établissaient ainsi des alliances, mais les nouveaux venus se soumettant toujours, en gardant leur totem bien qu'ils adoptassent celui de leur allié. Ils se retrouvent alors avec deux totems à honorer. Cependant la formation des alliances ou la promiscuité ne traduit pas l'interpénétration des groupes. Chacun conserve son ascendance, reconnaît son clan, garde ses origines.

Cette dispersion des populations va donner de nombreux petits villages que l'Administration coloniale va s'atteler à regrouper. L'habitat était composé de cases rondes, aux toits coniques couverts de paille ou de papo. La construction incombait aux hommes et l'entretien aux femmes. Celles-ci peignaient les murs avec de l'argile ou du kaolin. Les formes rectangulaires des maisons relèvent de l'influence occidentale. Au début du siècle, avec la colonisation active de la Côte d'Ivoire, le peuple *wè* entre en contact avec l'Occident. Le retour au calme des populations sera accompagné par leur regroupement pour des raisons à la fois administrative, politique et économique. En effet, pour mieux contrôler les hommes et éteindre toute rébellion, il était nécessaire de les regrouper. De ce coup, installés aux abords des routes, l'entretien de celles-ci leur incombait désormais. Les hommes ainsi regroupés constituent par la même occasion des bras valides prêts pour les travaux de prestation ; la collecte de l'impôt aussi se trouve facilitée.

## **-L'économie**

Le peuple *wè* essentiellement rural vit dans les villages. Il est par conséquent agricole et tire l'essentiel de ses revenus du travail de la terre. Ignorant le commerce comme forme d'économie, la récolte obtenue ne sert qu'à l'alimentation du groupe. Seul le troc existait. Tel voulant semer tel produit qu'il n'a pas dans ses réserves l'échange contre tel autre lorsque arrive la période des semailles. La denrée alimentaire n'était donc pas soumise au commerce. C'est avec l'arrivée des premiers commerçants d'origine malinké et l'introduction de la monnaie actuelle que cette pratique va connaître un essor.

Avant donc l'arrivée de ces premiers commerçants, les denrées alimentaires obtenues après les récoltes étaient mises en réserve, en prévision des périodes de pénurie pouvant découler de la sécheresse, des feux de brousse etc.. Chacun se battait pour assurer ses besoins alimentaires et être à l'abri du besoin. Le travail agricole n'apportant pas concrètement la richesse matérielle, pourquoi les gens trimaient-ils tant dans un travail harassant ? Amoureux de leur indépendance, quémander est pour les *wè* la plus abjecte des choses. Il faut donner le meilleur de soi-même pour avoir de quoi se nourrir et organiser les fêtes de circoncision et d'excision et surtout les funérailles. Ces fêtes ont lieu chaque année après les récoltes. Ces gens, avons-nous dit, étaient à la limite hâbleurs. Le travail étant un domaine réservé à tous, y acquérir une renommée était vraiment souhaité. Il existe des hommes qui ont une réputation toute faite pour le labour, la récolte du riz ou l'abattage des arbres. Ces spécialistes étaient invités hors de leur clan pour aller démontrer ou justifier leur réputation. De nombreuses personnes qui les accompagnent forment même un orchestre qui chante les louanges de celui qui est en plein effort.

Celui qui réussit à avoir des provisions suffisantes devient le grenier du village, sollicité par tous donc envié. C'est avec cet espoir que les

hommes travaillent avec acharnement. Ce bel esprit va disparaître avec l'introduction des cultures de rente que sont le café et le cacao.

### - Les cultures de rentes.

L'introduction des cultures dites industrielles dans la société *wè* a été tardive. Cependant elle a changé les mœurs, bouleversé la société. Avec B. Holas, nous pouvons faire ce constat : " **L'extraordinaire épanouissement de cette forme économique nouvelle ne date que de quelques années, mais coïncide avec une période de véritables bouleversements sociaux à l'intérieur des communautés traditionnelles** "<sup>(1)</sup>. Avec la mise en œuvre de ces cultures "la période de l'économie fermée est définitivement achevée. C'est à partir des années 30 - 40 ou même 50, que certains *wè* qui, pour fuir l'impôt de capitation, les travaux forcés, corollaires de la colonisation vont arriver en "basse côte" et découvrir ces cultures ainsi que les techniques agricoles qui les accompagnent. Le pays akan connaissant déjà ces produits, ces premiers "aventuriers" *wè* seront employés comme manœuvres agricoles dans les plantations. Retournés au pays et ayant constaté l'aisance que procurait ce travail, ils vont s'y adonner.

Les revenus que ces gens empochaient, la morgue avec laquelle ils se conduisaient désormais car nouvellement enrichis, vont susciter l'enthousiasme chez les autres. La culture du café et du Cacao va ainsi connaître un véritable essor qui va transfigurer la société.

L'économie du troc prend fin, en ouvrant la voie à celle du marché. Les premiers planteurs voient leur niveau de vie changer avec l'augmentation de leurs gains. La société qui, au départ, était une société d'émulation, de compétition, mais une société solidaire, d'entraide va se métamorphoser. L'idéal de solidarité abusive qui caractérisait la société

---

(1) Holas (B), note sur l'apparition du " vide spirituel " en Côte d'Ivoire et ses conséquences. Revue de psychologie des peuples, 1<sup>er</sup> trimestre 1970, P. 398.

d'hier, s'atrophie au profit de l'individualisme outrancier. Désormais le travail en groupe n'existe plus. Quiconque, vieux ou veuve esseulée qui souhaite avoir un soutien doit mettre la main à la poche, car tous occupés à entretenir le champ de riz et le champ de café et cacao, n'ont plus assez de disponibilité pour rendre service. Ceux qui disposent d'une certaine liberté se constituent en groupe à louer. Comment cultivait-on le café et le cacao ?

Le café est planté dans le champ de riz après le labour, champ qui au préalable subit le débroussaillage. Lorsque la récolte du riz est terminée et que le paysan veut réutiliser la même parcelle et y mettre le riz, pour entretenir ces jeunes plantes de café, il procède ainsi : **" Il fauche toute la végétation inutile et la rassemble en un tas le plus éloigné possible des jeunes caféiers. Puis il courbe chaque arbuste vers le sol et enterre ses tiges et feuilles. Il brûle alors la meule de broussailles et une fois le feu éteint, déterre ses caféiers et les redresse. Le terrain propre peut êtreensemencé en riz. "**<sup>(1)</sup> Le Cacao est également semé dans les champs de riz, surtout l'espèce dite "*forester*." Après la récolte, les plantes "abandonnées" sont recouvertes par la végétation qui leur fait ombrage. Le paysan nettoie la plantation, en laissant les cacaoyers, car le cacao croît là où il y a l'humidité. La culture de cette plante ne va pas connaître un réel engouement à cause d'une certaine croyance qui voulait que celui qui plante le cacao meurt avant d'avoir vu l'arbre produire. Aujourd'hui cette idée est dépassée.

Un nouveau procédé est en vigueur quant à la culture du cacao : les champs dits "*Bouaké*".

Le paysan défriche la parcelle qui l'intéresse. Il rassemble l'herbe coupée au pied des arbres qu'il veut détruire. Sur l'espace déblayé, il plante le cacao et le bananier. Lorsque l'herbe sèche, il y met le feu et détruit ainsi

---

(1). Girard (J), Op. cit. P. 272.

les arbres susceptibles de gêner ses plantes. Ceux qui restent fournissent ainsi l'ombre nécessaire aux plantes. En dehors des cultures industrielles que sont le café et le cacao, il existe aujourd'hui, avec l'émergence de l'idée du bien privé, d'autres secteurs économiques.

### **- Les autres secteurs économiques.**

L'introduction de la monnaie accroît l'individualisme. Ainsi toutes les activités qui étaient faites pour le bien de la communauté vont devenir des activités lucratives, achevant la mutation sociale, la mutation des rapports intercommunautaires.

### **- L'élevage.**

La société *wè* n'est pas une société sahélienne à tradition pastorale. Cependant, il existe dans chaque village un bétail. Ce cheptel composé de petits animaux et de volailles compte rarement des bovins. Ces animaux dont personne ne s'occupe réellement et qui divaguent ont chacun un propriétaire. Immolés lors des fêtes et des funérailles, ils sont aussi objets d'un commerce. Cependant l'esprit de solidarité n'ayant pas totalement disparu, un mode de prêt et de don existe encore de nos jours.

Un habitant n'ayant pas de bétail et ne voulant pas s'en acheter, s'adresse à un autre qui est propriétaire de plusieurs têtes, lui demande quelques femelles pour s'en occuper. Les bêtes qui lui seront confiées, seront surveillées discrètement et même nourries. Lorsque l'une d'elles mettra bas, le premier propriétaire remettra à celui qui est chargé de sa garde un des petits de sexe femelle. Il devient ainsi propriétaire à son tour.

### **- La chasse**

La chasse, avant l'introduction des fusils, était pratiquée avec l'arc et la sagaie. Il y avait aussi les pièges tendus aux animaux. Le fruit de cette activité était distribué en famille et, quand la partie était bonne, à tout le village. Le gros gibier en pays *wê* était dépecé de façon rituelle et partagé

entre les membres de la communauté villageoise. Ce rituel mérite qu'on s'y arrête.

Le patriarche, dans un village, est celui dont l'âge est le plus élevé. A celui-là, revient la poitrine du gibier, contenant le cœur et le foie. Il reçoit aussi les pattes de l'animal ou les jarrets. En wè, la sagesse, le courage et l'intelligence viennent du cœur ou plus exactement du foie, car le courage se traduit par l'expression "*pêhé*" qui veut dire foie. L'ancêtre usant du courage pour conduire le groupe doit recevoir par analogie le "*pêhé*" de l'animal. Pour les pattes, il connaît le pied de chaque chose, c'est-à-dire l'origine. A lui qui connaît le pied, reviennent les pieds du gibier.

Les tantes, ce sont les femmes issues du village, qui, étant allées se marier ailleurs, ont regagné leur village initial à la suite d'un divorce ou du décès de leur conjoint. Celles-là, lorsqu'il y a décès dans le village, occupent la case mortuaire et pleurent le défunt jusqu'aux funérailles. Elles abandonnent toutes activités pour se consacrer au deuil. A elles, revient le dos de l'animal, la partie du gibier qui va de la culotte aux côtes, par analogie à leur dos qu'elles épuisent par la position assise pendant de longues semaines.

Enfin il y a les neveux. Ce sont les enfants des tantes qui viennent dans leur village maternel à l'occasion d'un décès ou y vivent en permanence. Ils ont pour tâche, en temps de deuil, de laver le défunt, de procéder à son inhumation, de procurer le vin de palme aux étrangers, d'aider les femmes à la cuisine en leur apportant l'eau nécessaire ou en pilant à la main le riz ou la banane. A eux revient le cou de l'animal, car ils épuisent le leur en portant le défunt et en portant les charges. C'est de cette façon qu'est fait le partage d'un gros gibier tué à la chasse en temps ordinaire (hors de toutes contraintes liées au deuil) ou, le bœuf immolé pour célébrer les funérailles. Aujourd'hui le chasseur étant devenu commerçant, seul l'animal sacrificatoire subit ce rituel.

### **- La pêche.**

Ce domaine d'activité n'échappe pas à la communauté traditionnelle. La pêche est pratiquée sur les cours d'eau qui traversent le pays et dont les principaux sont le Sassandra et le N'zo. Beaucoup d'autres rivières servent aussi à cette activité. La pêche est faite au filet par les hommes. En saison sèche, les femmes pratiquent aussi une autre espèce de pêche. Réunies au bord d'un cours d'eau à débit faible, elles posent des barrages rudimentaires en amont et en aval, distants de quelques mètres. Elles vident l'eau contenue entre les deux barrages avec leurs récipients et à l'aide des filets pêchent les poissons qui s'y trouvent, dont une partie sert à la consommation quand l'autre moitié est vendue. Aujourd'hui, les Malinké venus du Mali sont de véritables professionnels, ils s'installent même au bord de l'eau et n'ont d'autres activités que la pêche.

Voilà présentées sommairement, les autres activités économiques en pays *wê*, activités qui demeurent tout de même mineures. Qu'il s'agisse de l'économie, de la géographie ou de l'agriculture, toutes ces activités ne peuvent prospérer qu'en temps de paix, la paix qui n'est qu'une volonté politique en ces périodes troubles.

**INTRODUCTION GENERALE**

Il est une vérité simple et presque banale, c'est que nous portons tous un nom. Nous nous en attribuons des fois à nous-mêmes et souvent à des hommes, des choses et phénomènes. Mais donner la signification de ces noms, voilà ce qui pose problème à notre conscience d'intellectuels. Le constat que nous faisons est quasi général, nous nous soucions très peu de la valeur du nom et de la vérité qu'il couvre.

En réponse à la question « que signifie votre nom », l'on vous répondra avec désinvolture : *mon nom ne veut rien dire. Ou s'il a une signification en tout cas moi, je l'ignore.* Ce désintéret érigé en conduite permanente voudrait nous faire croire que les noms sont frappés d'une vacuité désolante ou sont d'un hermétisme impénétrable. On les donnerait alors aux individus que nous sommes dans le seul but de nous différencier les uns des autres.

Or l'anthroponymie a souvent préoccupé les hommes. Trouver une signification aux noms a souvent été une expérience vécue par des savants. Ce passionnant sujet, toujours abordé avec vigueur, n'a jamais été épuisé parce qu'il présente à l'investigateur plusieurs facettes : l'une anthropologique, ethnologique et l'autre sociologique. Le chercheur qui s'attaque aux noms d'un groupe, d'une classe sociale, le fait avec l'espoir de découvrir l'homme, son mode de pensée, sa production culturelle et économique.

De l'autre côté, le chercheur va à la découverte de la société qui engendre l'individu lui-même. Le type d'organisation sociale mis en place par la communauté qui forge les sentiments des êtres et justifie leur comportement. Ceci pour dire que les noms ou du moins leur étude scientifique n'est pas un fait nouveau. Cependant si malgré cela nous décidons de nous engager dans cette voie, c'est pour diverses raisons que nous pouvons sérier en deux axes.

Le premier vient du fait que la culture africaine malgré le vif intérêt qu'elle a suscité chez des chercheurs africains ou africanistes à partir de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours demeure insuffisamment exploitée. Cela peut être une vision déformée de notre part. Mais nous sommes tout de même convaincus, qu'après nos aînés, intellectuels de divers horizons venus après les précurseurs de la négritude donner une force à la culture africaine comme digne d'être enseignée dans les universités, le combat s'est essoufflé. L'ampleur des premiers résultats y est certainement pour quelque chose. Or la culture orale est dense et donc la tâche immense. Il revient alors à la jeune génération que nous sommes, de prendre la relève pour élargir les voies laborieusement ouvertes par nos aînés en donnant un intérêt nouveau à la discipline bien qu'elle ait fait ses preuves, car suffisamment outillée.

Voilà pourquoi nous éviterons soigneusement, dans cette étude, d'entrer dans de vieilles polémiques à relents racistes qui ont visé dès le départ à discréditer « la nouvelle discipline », en refusant de lui reconnaître une prétendue scientificité. La littérature orale est une matière aussi rigoureuse et plus prometteuse que tout autre matière littéraire. Voilà pourquoi elle bénéficie de chaires dans les universités francophones.

Le second axe de notre aventure est l'inculture de la jeunesse africaine et aussi son désintérêt vis-à-vis de la culture. Aussi experte que possible en ce qui concerne les dernières inventions électroniques ou autres babioles que les jeux - vidéo, cette jeunesse dans son écrasante majorité serait incapable de donner la signification d'un nom ou même de parler correctement sa langue maternelle. Quant à la frange qui s'intéresse aux choses de l'esprit, très peu s'engage dans la voie de la recherche universitaire et plus exactement dans celle de la littérature orale. Nombreux sont les travaux qui portent sur les autres disciplines. Il est vrai qu'en la matière la liberté fait foi. En plus la matière n'est pas aisée. Les enquêtes sur le terrain, les transcriptions phonétiques qui font appel à des

connaissances en linguistique et à la maîtrise de la langue du milieu cible (qui est également important), sont des obstacles qui désamorcent le volontés les plus raffermiss. Et pourtant, il nous faut épouser la passion d'Aimé Césaire qui écrivait en 1941 ces lignes : « **Nous cherchons notre visage. Nous avons suffisamment condamné la littérature artificielle qui prétend nous en donner l'image : poète attardé, héros du poncif superstitieux faiseurs d'alexandrins, très lâches diseurs de rien ! "Que le NARCISSE Martiniquais" ou tout autre NARCISSE Nègre, s'il tient vraiment à se découvrir et à se contempler tel qu'en lui-même plonge ses regards dans le miroir du merveilleux : ses contes, ses légendes, ses chants où il se verra lui-même.**<sup>(1)</sup> » Les noms africains or une histoire, une signification, une mission. Ils ne sont pas dits ex-nihilo. Ils peuvent nous donner une idée du modèle d'homme d'hier, modèle qui nous aide à devenir le type d'Africain d'aujourd'hui et de demain, car comme le dit si bien Djéli Mamadou Kouyaté, griot de son état, coauteur avec Djibril T. Niane de Soundjata ou l'épopée mandingue<sup>(2)</sup> « **j'ai enseigné (à des rois l'histoire de leurs ancêtres) afin que la vie des anciens leur serve d'exemple car le monde est vieux, et l'avenir sort du passé** », au lieu d'aller chercher ailleurs des modèles pour notre société. Cependant, le nom, au-delà de toute sa rigueur sociale, sa sévérité pédagogique, est avant tout chant, poésie distillée à petite dose mais efficace dans son rendement. En les observant de près, nous avons été séduits. Emmerveillés alors tel Saint-Paul sur la route de Damas, nous nous sommes investis.

Le choix des *wè* relève du simple fait que nous appartenons à cette sphère culturelle. C'est en observant de près l'onomastique de ce secteur que nous avons ouvert les yeux sur les autres peuples. Chez les *wè*, donner un nom à un enfant ou s'en attribuer soi-même est un acte majeur, qui

---

(1) Leinier ( J ), citée par Zadi ( Z ), in La parole poétique dans la parole africaine, P. 10.

(2) Soundjata ou l'épopée mandingue. Présence Africaine, Paris, 1971, p. 10.

traduit ou expose à tous la conscience du donneur, une visite guidée dans son moi profond. Est-il en paix avec lui-même, avec les autres ? Est-il sain ou malade, aisé ou pauvre, heureux ou malheureux ? Le nom est le baromètre qui mesure l'intensité de la chaleur des rapports sociaux. Il est la continuité de la parole proférée et acquiert par là une force incontournable dans la société. Le nom traduit la sagesse, la joie de vivre, la crainte, l'amitié, la discorde...etc.. Il exprime, en un mot, le degré d'érudition de son émetteur, sa maturité, sa capacité créatrice, en définitive, la sagacité de son esprit, ses rapports avec le monde. Le nom émis est reçu, analysé, décortiqué par le public. Un autre bien approprié sera donné en réponse. Le nom s'établit alors comme un acte de communication. Il est avant tout une référence à la sagesse profonde d'un individu particulier mais aussi d'une collectivité tout entière. C'est dire qu'il intervient pour rappeler à l'ordre les hommes, donc la société. Doué d'une dynamique interne, le nom selon son mode de circulation dans la société assure sa pérennité. Conçu pour survivre aux générations, il est le réflexe permanent du diseur de sagesse, de tout être doté de bon sens et sensible aux vicissitudes de la vie. Le nom porte un témoignage qui permet d'accéder aux idées générales en partant de celles qui sont particulières, du réel à l'abstrait. /mã sĔ náó/ « est-ce donc ainsi que tu me remercies », constat flagrant de l'ingratitude humaine, ce nom sort du cadre de vie de l'émetteur particulier pour devenir une préoccupation universelle, celle qui laisse à tout homme un arrière-goût amer. Le nom apparaît comme l'une des formes de pédagogie traditionnelle fondée sur le vécu et donc élaboré à partir des aspirations des hommes et de leur quotidien. L'étude scientifique des noms peut rendre des services inestimables à notre société en pleine évolution qui doit se dépasser sans se détruire.

Le nom est chant, poésie. C'est donc cette verve poétique des noms qui à notre sens n'a pas suffisamment été exploitée jusqu'ici. C'est armé de

cette volonté que nous allons aborder la présente étude. Parole forte, parole essentielle, parole rigoureuse, le nom est émotion et sensation majeure. Cela se traduit par son mode de construction. Les combinaisons auxquelles il fait appel et qui font de lui, non seulement un jet émis, mais aussi un objet d'art, un chef-d'œuvre achevé, ayant une valeur expressive, didactique, spirituelle, philosophique et ludique. Cet aspect des noms est établi comme une vérité indubitable et des voix plus averties dans le domaine de la parole africaine le confirment. C'est ce que fait Djéli Mamadou Kouyaté <sup>(1)</sup> en ces termes : "**...tout nom a un sens, une signification secrète**".

Le nom africain en général et en particulier le nom *wè* ne ressemble en rien au nom version occidentale, bien que par le passé on ait eu des noms du genre *Pépin - le - bref*, *Richard - cœur - de - lion* ou encore *Charlemagne - empereur - à - la - barbe - fleurie*. Ces noms périphrastiques d'hier ont perdu aujourd'hui de leur qualité. Ainsi dans l'univers anglo-saxon le nom apparaît comme un mot monolithique, le nom *wè*, lui, est un énoncé, c'est-à-dire un assemblage de différents termes qui en apparence semble incongru. Comment la poésie émane-t-elle alors d'un tel ensemble ? En définitive, il revient à se demander au prix de quelle alchimie des mots en apparence discordants se soudent les uns aux autres pour devenir un texte littéraire à valeur hautement poétique, et didactique.

La réponse à cette question réside même dans l'essence de la poésie. Elle doit être regardée avec beaucoup plus d'attention. Donnons alors la parole à un de ses chantres qui déclare : « **La poésie a bien souvent réussi là où aucun autre art ne pourrait réussir ; c'est qu'à la différence des autres arts, elle possède des armes à elle qu'aucun autre art ne saurait utiliser. Or les analystes, à travers les âges et toutes les sphères de civilisation, ne se sont intéressés qu'insuffisamment à ces moyens**

---

(1) ibidem.

**particuliers qui ont toujours fondé l'extraordinaire vigueur du fait poétique et ses succès innombrables <sup>(1)</sup> ».**

Cet éclairage de l'éminent professeur - poète nous situe mieux sur les qualités essentielles de la poésie. Qualités souvent ignorées ou peu exploitées par des clercs, ce qui participe moins à la vulgarisation de l'art poétique. Nous reprenons à notre compte cette vérité pour qu'elle nous serve à répondre au mieux, aux interrogations que nous avons posées tantôt et qui se résumeraient en ces termes : Comment et au prix de quel moyen la poésie réussit-elle l'extraordinaire prouesse de transformer en des vers reluisants de beauté, des mots disparates à l'origine. En définitive, comment les noms deviennent-ils poétiques pour se muer en des objets d'art superbement construits par les créateurs capables de nous servir de guide dans cette recherche ? Il nous revient dès à présent de préciser notre méthode de travail. A ce niveau deux procédés ont retenu notre attention. Parce que le travail lui-même s'est effectué en deux étapes : enquête sur le terrain cible et rédaction. Sur le terrain nous avons approché des hommes dignes de foi qui nous ont donné des noms et des informations sur la société. Celles-ci ont été ensuite rediscutées avec d'autres informateurs tout aussi crédibles selon notre propre critère de sélection et recoupe&pour ainsi nous rapprocher de la vérité. Il faut le dire, la seule arme dont nous disposions au cours de notre enquête sur le terrain s'articulait autour de la renommée de nos interlocuteurs. Celle-ci faisait leur qualité et les établissait dans l'estime des populations ; qui se référaient à eux pour bénéficier d'un conseil ou tout autre chose. Dès lors, ces personnes sur lesquelles les avis concordaient quant à leur sagesse, leur savoir et leur tempérance étaient les premières à être visitées.

Les noms étant fortement liés aux chants, nous avons recueilli quelques-uns de ceux-ci. N'ayant pas pu avoir accès aux registres d'état-civil pour la collecte des noms, nous avons bénéficié de la bonne

---

(1) ZADI ZAOUROU : Ibidem.

compréhension de quelques responsables des écoles primaires qui ont mis à notre disposition les listes de leurs élèves.

A la phase de rédaction, une seule méthode pouvait rendre notre tâche aisée. D'abord ce travail doit être exécuté dans la mouvance de la stylistique. Dès lors la stylistique fonctionnelle de Roman JAKOBSON retient notre attention. Elle est la mieux indiquée et elle a fait ses preuves au plan scientifique. Dans notre évolution nous expliquerons en quoi elle consiste avant son exploitation. Nous pourrions éventuellement faire appel à d'autres écoles si la nécessité le recommandait, par exemple la critique du matérialisme dialectique pour clarifier notre discours. Après ces précisions, il nous faut dire un mot sur notre plan de travail. Pour ce qui est de la transcription phonétique, nous avons adopté l'alphabet phonétique international (API).

Ce travail sera composé de trois parties : la première partie aura pour titre « étude typologique et poétique *des noms* », tout simplement parce qu'il nous faut préciser l'objet du discours et les éléments fondamentaux. Quels noms vont nous préoccuper ? Baliser le terrain pour serrer de près l'objet sur lequel nous allons opérer. Après la détermination de l'objet de notre étude, nous allons entrer dans le vif du sujet, en abordant l'un des volets fondamentaux : l'étude poétique des noms. Parce qu'il s'avérait essentiel pour nous d'aborder dès l'entame un point crucial pour des raisons de bon sens et aussi d'équilibre, nous ouvrirons un quatrième chapitre pour cette première partie.

La deuxième partie, est consacrée à « *l'étude de la valeur expressive et poétique* ». Composée également de trois chapitres, elle nous permettra de pénétrer l'univers poétique et expressif des noms. La troisième et dernière partie sera basée sur « *l'étude de la valeur didactique et ludique* ». Bien que celle-ci apparaisse déjà dans le sujet c'est dans cette partie que nous allons livrer les vertus pédagogiques du nom. Voilà comment nous espérons faire partager notre passion sur la poéticité des noms *wè*.



**PREMIERE PARTIE :**

**ETUDE TYPOLOGIQUE ET  
POETIQUE DES NOMS**

## CHAPITRE I : LES NOMS SACRES

### INTRODUCTION

C'est une exigence à la fois scientifique et méthodique que de préciser avant tout discours l'objet de celui-ci. En prenant le difficile pari d'aborder l'étude des noms *wè*, nous ne sous-estimons pas les nombreuses difficultés qui ne manqueraient pas d'être les nôtres si nos méthodes de travail n'étaient pas rationnelles. C'est donc au nom de cette rationalité que nous avons classé les noms par catégorie et par groupe, parce que nous savons de façon empirique que tous les noms *wè* ne sont pas producteurs de poésie. Il en existe bel et bien un certain nombre dont le sens n'est pas créateur de poésie. Parmi ceux-ci, des noms pour injurier, avilir l'être humain car autant un nom peut servir l'homme, le célébrer, l'établir dans l'estime de ses concitoyens, il peut tout aussi le desservir, nuire à sa réputation. Il est certainement une arme à double tranchants, à manipuler avec précaution. En vertu de leur charge négative, ils n'auront pas nos faveurs. Dans le groupe des noms qui ont retenu notre attention, se trouvent certains que nous pouvons qualifier de sacrés et d'autres de profanes, sacrés pour la simple raison que ces noms sont généralement attribués aux enfants qui sont d'une certaine singularité due à leur état (des jumeaux par exemple). En dehors de la qualité de l'être humain, le nom lui-même peut être d'une certaine originalité (nom de défunts) ou être lié à des rites initiatiques. Les jumeaux, dans toutes les sociétés africaines, ne sont pas des êtres ordinaires. Un gamin qui naît, à la suite du décès de deux ou trois de ses aînés, vient dans des conditions particulières, dans une atmosphère angoissante. Le nom d'un défunt qu'on porte après consultation d'un charlatan ou par le biais d'un rêve n'est pas un nom ordinaire. L'on fait également très attention au nom reçu pendant quelques-unes des initiations

qui émaillent la vie ! Voilà pourquoi nous pensons qu'en vertu des conditions d'attribution de ces noms et de la situation de certains individus qu'ils accompagnent, il fallait les dissocier des autres. Aussi producteurs de poésie, ils sont riches à tous les points de vue. Nous le verrons dans les pages à venir.

Ce chapitre cependant va être composé de trois parties. Nous aborderons les noms initiatiques, ensuite les autres noms sacrés et enfin la problématique du nom et du prénom en pays wè. Selon le mode de fonctionnement des noms dans la société wè, les noms évoluent avec les hommes auxquels ils sont attribués. Quels types de noms peut-on considérer comme noms ? Et quels autres types peuvent être qualifiés de prénoms ? En définitive, comment fonctionne le statut des noms ? Car cela est un réel problème en Afrique, en dehors de la société malinké et de bien d'autres que nous ignorons certainement, la distinction entre les deux n'est pas très nette. Que peut-on considérer comme nom et prénom chez les wè ? Voilà comment nous comptons organiser le chapitre premier.

## **I- LES NOMS INTIATIOUES**

### **1. Le nom du circoncis**

L'homme a certes les mêmes fonctions biologiques que l'animal. Ce qui a fait dire aux scientifiques que l'homme est un animal. Cependant, il diffère de celui-ci non seulement par sa capacité à réfléchir mais aussi par son organisation sociale. Chez les wè, la croissance humaine n'est pas rectiligne, même si elle est progressive car elle est marquée par des étapes bien précises, qui sont des initiations. La première commence juste après la naissance de l'enfant : la cérémonie de sa sortie ou l'imposition de son nom. Lors de ce rituel, l'usage du langage par l'enfant dans le futur est le point clé sur lequel misent ses parents et les participants (nous y

reviendrons dans les pages à venir). La seconde initiation et la plus importante à laquelle est soumis le jeune homme est la circoncision. En effet le passage de l'adolescence à l'âge adulte est très important. Le mineur devient producteur, membre à part entière de la société, responsable de sa survie, de sa pérennité. Voilà pourquoi il a besoin d'une information et d'une formation avant de s'engager dans sa nouvelle vie. L'enseignement dispensé par les maîtres initiatiques est fait avec impartialité et sévérité. Les jeunes gens doivent répondre de leur conduite antérieure surtout si elle a été négative. Les initiés ne s'appartiennent pas, ils sont sous le couvert des maîtres dépositaires de toutes choses, de tout savoir à qui l'on s'adresse pour s'instruire. Dans l'élégie aux circoncis, Senghor en Africain averti le dit fort en ces vers comme s'il avait été un wè. Cela démontre de l'universalité de la culture africaine dans tous ses recoins :

**« Maître des initiés, j'ai besoin je le sais de ton savoir pour percer  
le chiffre des choses.**

**Prendre connaissance de mes fonctions de père et de Lamarque  
Mesurer exactement le champ de mes charges, répartir la moisson  
sans oublier un ouvrier ni un orphelin <sup>(1)</sup> ».**

A observer ces vers l'on remarque que le maître en question est le guide, l'instructeur, le détenteur du savoir. C'est lui qui aide à percer le mystère. En effet, sur les chemins ombrageux de l'initiation, le maître a pour rôle d'épauler l'initié pour son affranchissement, en somme son évolution, sa prise de conscience de ses responsabilités vis-à-vis de la société et donc de l'homme. C'est ce que fait ici cet impétrant lorsqu'il sollicite l'intervention du maître pour son épanouissement social, résultat du principe de la bonne conduite, du respect des normes.

---

(1) L. S. Senghor, Nocturne, in Poèmes. Ed. Présence Africaine, 1984, P. 202.

Nous voyons donc avec le poète sénégalais que les fonctions d'initiateur sont sérieuses. Sans le maître, le néophyte n'est rien. La société perd alors non seulement un membre mais elle est menacée dans son existence.

A l'élève, le maître enseignera :

- L'humilité,
- L'endurance,
- La vaillance,
- La solidarité
- La discrétion

Ce sont là, les vertus capitales. Au sortir de ces épreuves, l'initié est un homme sûr d'un savoir, détenteur d'un pouvoir qui fait sa fierté en soulignant la qualité de sa formation, qui se révélera à chaque moment de sa vie, comme son fétiche personnel pouvant le sortir des pires embarras. N'est-ce pas ce que chante une fois de plus encore Senghor en des vers si touchants : « **Ah ! Que sonnent vif les cloches jumelles ! Que gronde le tambour des initiés !**

**Car circoncis je franchirai l'épreuve : les flammes de mille adéras  
Me guideront le long des pistes franches, cierges sur la route du sanctuaire  
Me guidera de nouveau son parfum, l'odeur de la gomme dans l'harmattan <sup>(1)</sup> ».**

Comment au sortir d'une telle épreuve qui est une renaissance au sens chrétien du terme, un nouveau baptême peut-il ne pas avoir lieu ? Mais ici, l'onomastique n'est pas individuelle. Elle est collective. L'égalité étant de mise entre tous les membres de la classe d'âge, le terme *bo* est utilisé. Il signifie compagnon, compère. C'est ainsi que s'interpellent entre eux les initiés. Egaux et solidaires, ils adoptent une onomastique qui

---

(1) idem P. 194

caractérise ces vertus. Le même terme est aussi utilisé pour désigner le maître. Mais en plus du terme on ajoute le patronyme du sujet nommé.

A observer de près la pratique du *Min* chez les *wè*, elle n'est en rien différente d'une formation militaire. Les jeunes gens à qui l'on demande de supporter la douleur physique par leur endurance, d'être solidaires et humbles, sont des soldats que l'on prépare à la guerre. Parce que la société d'hier était une société de guerre. Au regard de ce que pratiquent d'autres civilisations l'on s'aperçoit que les *wè* ne sont pas les seuls à concevoir leur jeunesse comme le meilleur garant de leur sécurité, de leur survie dans un univers impitoyable. Dans la société athénienne, les jeunes étaient aussi embrigadés. Ceux de seize (16) et dix-sept (17) ans, appelés les éphèbes, vivaient pendant deux longues années aux frontières des cités. Légèrement armés, ils menaient une vie de sauvage dite celle du « *cru* ». Ils n'hésitaient pas à tuer les ilotes. Habillés de chlamydes de couleur noire, ils faisaient leur service militaire en se tenant à l'écart de toute morale. Ils n'avaient de compte à rendre à personne. Cette période précède leur intégration dans les unités d'élites après la vingtaine. Ils deviennent alors les hoplites et vivent la période du « *cuit* », de la morale et de la civilisation <sup>(1)</sup>.

## 2. Le nom de l'excisée

L'excision de la jeune fille est ce qu'est la circoncision chez le jeune homme. Ces deux pratiques sont identiques. Responsabiliser l'individu tout en prenant conscience de son évolution morphologique. La jeune fille pubère qu'on excise s'apprête à se marier. On lui enseigne dès lors son devoir d'épouse et de mère. Celui qui se soustrait à ces initiations s'exclut ipso facto de la société. Immature, inapte à l'amour, il ne peut se marier.

---

(1) Cf. Vidal - Naquet (P), « la civilisation de l'hoplite », in Le chasseur noir, formes de pensée et forme de société dans le monde grec, Maspéro, Paris, 1977, p. 240.

Toutes ces initiations, au-delà de leurs aspects pratiques, se présentent comme des structures d'organisation de la société et aspirent à sa stabilité en prenant en charge l'individu. L'être humain n'est jamais isolé. Il vit dans le groupe auquel il est lié corps et âme. Ces institutions, par la rigueur qu'elles professent, ont pu modeler l'être humain pour qu'il soit ce qu'il devrait être, c'est-à-dire un être équilibré, conscient de ses responsabilités et qui affronte la difficulté sans faillir. Vivant dans un monde où le mystère a autant de valeur que le réel, en harmonie avec la nature est la garantie du bonheur.

Il est vrai que l'excision dans sa pratique étant l'ablation d'un organe d'un être vivant est apparue aux yeux du monde extérieur comme une mutilation, ce qui est à l'évidence juste. A quoi sert-il aujourd'hui d'exercer sur des mineures qui n'ont aucune possibilité de défense ou de rébellion des actes auxquels elles ne comprennent rien ? Certes l'excision a été utile à une certaine époque en permettant l'évolution des communautés qui la pratiquaient. Elle a joué son rôle. Si l'institution ne peut plus fonctionner comme par le passé, il faut arrêter toutes les opérations s'y rapportant, c'est-à-dire les mutilations. Avant de vouer la pratique aux gémonies, il nous est apparu opportun d'expliquer ce qu'elle était, comment elle était vécue et ce qu'elle représentait, car dans la ferveur des récriminations, très peu de personnes savent en réalité son rôle social

Pour mieux la combattre, on lui attribue le terme de mutilation pour la dénigrer, l'excision n'a jamais été perçue dans la société comme une mutilation, encore moins comme un frein à la liberté de la femme, une entrave à son épanouissement. La femme qui pratique l'excision y va gaiement. Elle donne la preuve de son courage et veut témoigner de son désir de maturité et de préservation du secret, de la continuité du monde, toute chose qu'elle professe dans ses chants :

« *Oh ! hommes !*

*Oh ! hommes !*

*Vous qui dites que j'ai peur de la gélinotte*

*Vous qui dites que j'ai peur de la gélinotte*

*Venez voir mes empreintes*

*Là où je me suis arrêtée pour tuer la gélinotte. »*

A travers ce chant, l'on remarque que l'excisée qui est en passe de gagner ses grades de maturité s'empresse de l'affirmer, de le revendiquer même. Elle n'est plus la gamine qui a peur de tout, qui craint tout et qui est sans aucun moyen de défense face à l'adversité. Dorénavant, elle est majeure, brave et constitue un rempart solide face à l'inconnu. « Ses empreintes » qu'elle invite la foule à venir observer sont les preuves tangibles de son évolution non seulement morphologique mais surtout morale. Comment concevoir alors l'excision comme la matérialisation d'une main malveillante invitée à opprimer une fois de plus la femme ! La femme wè sait ce qu'elle y gagne. C'est d'ailleurs elle qui l'affirme par ses chants. Dans celui-ci, elle se sent fière des connaissances acquises :

*« Oh ! comprenez !*

*Oh ! comprenez !*

*Qui sait nager, jamais ne sera emporté par les eaux*

*Qui sait nager, jamais ne sera emporté par les eaux. <sup>(1)</sup>*

A remarquer ces vers, l'on n'est heureux de constater que la sagesse est entrée dans la conscience de l'excisée. Car, elle se révèle comme la conseillère de l'humanité. L'excisée est sage au sens stoïcien du terme c'est-à-dire, un homme pénétré de connaissances d'une force interne ayant une maîtrise absolue de lui. Il supporte les événements de la vie tout en sachant qu'il ne peut modifier leur cours. Il est alors averti de ses propres limites et ne s'épuise pas dans de vains combats. « *Abstiens-toi et supporte.* » Tel est l'essentiel de sa philosophie. Loin du passif qui fait preuve d'une indifférence pathologique, le sage stoïcien s'éclaire à la

---

(1) Chants, contes et mythes wè. (textes inédits) recueillis et conservés par nos propres soins.

lumière de son savoir pour reconnaître ce qui peut être modifié par sa volonté et ce qui peut ne pas l'être. C'est cette sagesse dont l'essence même tourne autour du savoir que l'excision professe. Ce chant au premier degré n'apporte pas grand chose à la conscience en quête de connaissance. Elle énonce une vérité ordinaire, à la limite banale.

Le maître nageur, c'est l'initié, l'homme qui maîtrise le visible et l'invisible, celui qui sait que l'infini procède du fini, celui pour qui la vie ici-bas n'est pas un mystère absolu.

L'eau qui emporte, c'est le tourbillon de la vie qui désarçonne. Celui qui est allé en quête du savoir aura prise sur la vie. Il comprendra et vivra mieux. A la différence de la multitude à la recherche du plaisir facile. L'homme averti se sentira à son aise dans le monde, comme le maître nageur se sent parfaitement en osmose avec les flots mousseux et les courants fluviaux impétueux. La réussite de la vie ne peut se faire indépendamment de la connaissance. Car elle est la seule, l'unique qui libère. Voilà quelques-uns des enseignements dispensés par une pratique condamnée à disparaître. Les différents chants que nous avons saisis pour illustrer le charme de l'excision tant décriée aujourd'hui s'inscrivent dans la démarche formatrice des Africains. Senghor ne dit rien d'autre avec la production de ce vers, tiré de son poème *élogie aux circoncis*, publié dans Nocturne :

**« Le chant n'est pas que charme, il nourrit les têtes laineuses de mon troupeau <sup>(1)</sup> »**

L'excision telle qu'elle est perçue dans la communauté, ne pouvait pas se dérouler sans faire appel à des noms appropriés. Ces noms très hermétiques n'ont véritablement pas de rendement poétique. Leur valeur est purement symbolique. Ils caractérisent la liaison de la femme à une société à laquelle elle appartient corps et âme. Le nom d'excision est aussi

---

(1) Op. Cit. P. 202.

la marque d'un trait d'union affectif entre les classes d'âge qui pratiquent l'initiation. Ces noms très usités hier, ont progressivement disparu, ainsi que la pratique qui les engendre. Nous livrons ici ceux que nous avons pu recueillir malgré les dérobades de nos informatrices :

*N'né Djohan ou sa 'o Djoan*

*N'néKohan ousa'o Kohan*

“ *Dôhi* ou sa 'o *Dôhi*

“ *Souho* “ “ “

“ *Icnrono* “ “ “

“ *Sekwe* “ “ “

“ *Bana* “ “ “

“ *Kpohan* “ “ “

“ *Toha* “ “ “

*N'né Tehi ou Sa'o Téhi*

L'expression *N'né* voudrait dire mère ou plus exactement commère. Elle est utilisée par les excisées pour désigner leurs devancières. C'est donc un signe de respect, de soumission et à la limite même de vénération de la cadette à l'égard de l'aînée. Selon la tradition, la manifestation absolue du respect du jeune à l'ancien est une source de bénédiction. Quant au terme de *sa'o*, il est l'euphémisme du terme *sahé* qui veut dire excisée. Il est utilisé par celles qui appartiennent à la même classe d'âge pour se nommer entre elles. Le changement lexical provient du fait que le premier étant jugé impudique, trop cru, ne peut être prononcé sans choquer les âmes sensibles. Ainsi pour dire d'une femme qu'elle est excisée, on dit qu'elle a *lavé le pied*. Cette même expression est également utilisée pour désigner un circoncis.

Voici présentés les noms initiatiques qui concernent le domaine de la circoncision et de l'excision uniquement. Il faut reconnaître qu'en ce domaine, les femmes ont été beaucoup plus ingénieuses que les hommes. En plus, ces noms, du point de vue créatif voire poétique, ne peuvent se

prêter à aucune analyse. Ils demeurent cependant, au plan purement symbolique, vivants et présents dans l'esprit de ceux qui les créent et les conservent pour marquer leur histoire, leur vie.

Après ce groupe de noms il nous faut aborder dès à présent les autres qui composent l'ensemble de l'onomastique sacrée.

## **II. LES AUTRES NOMS SACRES**

### **1. Les noms de défunts**

La pratique du nom de défunt fait appel à une certaine croyance des *wè* sur la mort. Quelle est cette croyance ? Chez les *wè*, comme chez tous les peuples africains d'ailleurs, le mort demeure toujours au sein de la famille dans laquelle il a vécu. Le défunt est présent car la vie est une continuité, elle est sans fin : « Il y a dans la totalité une loi de conversion de la vie telle que la mort au sens absolu n'existe pas...Le monde en tant que monde n'a pas de fin. L'idée de fin du monde n'apparaît nulle part. Enfin la mort de l'homme n'est qu'un changement d'état et de localité une autre et nouvelle vie (1) », a écrit le professeur Fotê. Au pays *wè* donc, la vie ne s'achève jamais. Elle est cyclique et passe du corps physique à l'esprit et au corps physique. L'homme est éternel. La percée philosophique d'une telle perception s'impose d'elle-même et n'a pas besoin d'un commentaire quelconque, quand on sait que la peur liée à l'idée de la mort s'appesantit sur l'idée de la disparition définitive de l'homme dans le néant. Le défunt qui s'en va revient toujours. C'est donc pour faciliter ce retour que les *wè* ensevelissent les corps non loin des habitations. Certains sont même ensevelis selon leur âge et prestige à l'intérieur de leur habitation. Seul l'être malfaisant que l'on ne souhaite pas revoir dans la famille est enterré très loin, dans un lieu tenu secret. Il est

---

(1) Mémel Fotê, cité par Sahiri Katouo L., in *Bissa* no 6, décembre, 1977, p.41.

jeté selon les dires. Tout cela a des implications sociales que nous verrons dans la partie didactique. Les cimetières n'ont été imposés qu'avec la colonisation. L'on sait ce qu'une telle pratique a coûté au wè en ragots et quolibets de bas étage.

Le nom de défunt est attribué au nouveau-né dans les cas suivants : un ancêtre mort se manifeste dans les rêves de l'un des parents du bébé avant sa naissance ou après celle-ci, en indiquant son retour et en enjoignant aux parents de donner son nom à leur enfant. Si ce cas ne s'est pas présenté, l'enfant qui après sa venue au monde indispose sa famille par des maladies et des pleurs incessants, *cherche un nom*, déclarent ses proches. L'on consulte alors un devin qui se chargera de trouver lequel des défunts est de retour. Le dernier cas est la ressemblance. A ce sujet, nous avons pu recueillir des anecdotes. Un père de famille a perdu son frère aîné des années plutôt. Le défunt lors de la maladie qui l'emporta ne pouvait se coucher sans sentir un étouffement. Il se couchait donc dans un fauteuil au bois rustique. A force de s'y allonger, il eut des ampoules dans le dos où sa peau entraînait en contact avec le bois. Ses ampoules devinrent des plaies avec lesquelles il mourut. Le bébé qui naquit quelques années plus tard arriva avec des ampoules au même endroit du corps, qui devinrent des plaies. Cet enfant-là reçut le nom de son oncle défunt automatiquement. Il fut considéré comme la réincarnation du premier.

Un autre, a eu un frère qui souffrit toute sa vie de maux d'yeux. Il expira pratiquement avec le mal. L'enfant qui naquit dans la même famille quelques années après vint au monde avec ce même mal. Encore une fois vit-on dans ce dernier, le retour du premier. Une coupe de cheveux, une taie dans l'œil, une hernie etc. sont aussi des signes suffisants pour nommer le nouveau - né.

Les *kou-gnénin* (défunt - nom) ont un sens en rapport avec l'être de l'enfant. C'est bien ce sens que les parents cherchent à établir quand ils

vont consulter un devin : il s'agit de trouver les diverses relations de ce petit avec les événements, avec les êtres invisibles.

Pour imposer les noms de défunt ou *kou gnénin* les mieux appropriés, la famille scrute les signes afin de reconnaître le réseau de biens existant autour de cet enfant et ses possibilités dans l'avenir. L'attrait du mystère et la duplicité de la vie poussent généralement vers la recherche des liens unissant l'être qui arrive et celui qui s'en va. Par l'entremise des génies et de leur omnipotence, aucune naissance n'est le fait d'un hasard, encore moins de la volonté des parents. L'acte de procréation cesse d'être même une nécessité biologique pour devenir une bénédiction ou une grâce des esprits ou encore un désir des défunts de revenir à la vie en choisissant les familles.

L'usage des noms des défunts dans l'onomastique africaine ne saurait être enfermé dans la culture *wè* comme étant leur propriété exclusive. Ainsi chez les *agni-sanwi*, selon Amon d'Aby, « **L'imposition du nom a lieu à toute heure du jour, soit par déférence soit par amitié, le père de l'enfant, même présent à la cérémonie donne toujours la parole à une autre personne plus âgée que lui pour imposer un nom à son fils II rassemble à cette occasion quelques membres honorables de sa tribu paternelle autour d'un canari de vin de palme ou d'une bouteille de liqueur. Dès que le nom de l'enfant est proclamé, toutes les personnes présentes prononcent la formule du souhait de bienvenue : x... tu étais parti et tu es revenu à la vie, idée de réincarnation** <sup>(1)</sup> ».

L'esprit de cette démarche est vraiment très proche de celle des *wè*, car si tous les peuples africains en général et même, bien au-delà, d'autres peuples usent de ce procédé, ils le font souvent par esprit de reconnaissance au défunt, un ami, un proche parent dont on veut préserver le nom de

---

(1) Amon D'aby (F), Croyances religieuses et coutumes juridiques des Agni de la Côte d'Ivoire, Ed. Larose, Paris, 1961, p. 83.

l'oubli de la mémoire collective. Or chez les *agni* comme chez les *wè*, le procédé obéit non seulement à cet objectif, mais il est avant tout profondément religieux, en ce sens que l'on reconnaît dans le nouveau-né, le souffle et l'âme du disparu. On cherche même des traits de ressemblance physique, ainsi, pour les uns et les autres, la vie continue, coule et se prolonge indéfiniment pour faire de l'homme un être éternel.

Pour ce qui est des noms des défunts, nous ne pourrions pas donner d'exemple, pour la simple raison que le nom de tout être vivant paraît être un nom de défunt. En plus, ces noms n'ont pas de valeur poétique à proprement parler. Leur pertinence se révèle sur le plan religieux et philosophique. Nous y reviendrons le moment venu.

## **2. Les noms des jumeaux**

Les jumeaux, dans la civilisation africaine, ne sont pas des êtres ordinaires. Enfants mystérieux, ils sont traités avec déférence par leur entourage. Entouré d'un véritable mythe, beaucoup d'anecdotes circulent autour de ces enfants. Ayant pour double le serpent, ils sont réputés avoir un don naturel de guérisseur, détenteurs d'un pouvoir médicinal. Jamais leur tête ne doit être objet d'insulte, il est également interdit de les traiter différemment. Celui qui méprise ces codes de conduite à leur endroit s'expose à des réparations ou doit affronter - en cas de refus de faire amende honorable - leur double, c'est - à - dire le serpent. Clairvoyants, ils ne craignent point les êtres malfaisants puisque sorciers eux - mêmes. Trois ou quatre jours après leur naissance selon qu'ils sont hommes ou femmes, il est fait appel à un jumeau expérimenté pour leur servir de porte-parole et dire leur nom ainsi que les raisons de leur venue. Autant les jumeaux sont craints, autant est aussi craint l'enfant qui vient au monde après les jumeaux. Dans leur mythe, il est considéré comme leur aîné, eux étant les éclaireurs envoyés par leur aîné dans le monde des vivants pour

les observer et lui rend compte. L'accueil qui leur est réservé, détermine la venue de l'aîné qui est le détenteur de leur pouvoir mystique et assure par conséquent leur sécurité. Le second à la naissance des jumeaux est pris pour l'aîné de celui qu'il accompagne. C'est une règle de conduite chez les Africains lorsqu'ils se déplacent avec les enfants, de se faire précéder par ceux-ci.

Les noms des jumeaux fonctionnent par paire. Il y a ceux qui sont réservés exclusivement aux femmes d'une part et d'autre part ceux qui sont la propriété exclusive des hommes. A côté des deux groupes, existe un troisième qui regroupe les noms que les deux genres peuvent utiliser sans distinction de sexe :

<b>Sou</b>	et	<b>Kôho</b>	(femmes)	/sú/	/kóó/
<b>Doho</b>	et	<b>Siaha</b>	"	/do/	/sîà/
<b>Téhé</b>	et	<b>Blihi</b>	(hommes)	/tê/	/blî/
<b>Djéhé</b>	et	<b>Plahi</b>	"	/Fê/	/PLàí/

A ceux-là, nous n'avons pas pu leur trouver une signification précise à ce stade de nos investigations, ce qui prouve le caractère inachevé de nos recherches. Quant au second groupe, il s'attache aux éléments faunesques, donc à la nature. Ce sont les noms de certains oiseaux bien connus dans la culture africaine, qui sont retenus, ce qui nous donnera une large possibilité d'analyse poétique le moment venu.

<b>Kohou</b>	et	<b>Tooho</b>	(touraco et cardinal)	/kóú/	/Tó/
<b>Tchihi</b>	et	<b>Sohi</b>	(aigle et épervier)	/Tchî/	/sóí/
<b>Koula</b>	et	<b>Son</b>	(tortue et escargot)	/kûLà/	/sɔ/

Il y a bien là objet d'analyse, car ces animaux - là, sont bien connus dans la culture africaine et jouissent auprès des populations d'une estime particulière et ont un symbolisme efficient.

La société wè n'est pas la seule à considérer les jumeaux comme des êtres particuliers et à leur attribuer par conséquent des noms distinctifs.

Ailleurs en Afrique, cette conception est partagée par tous. Ainsi chez les *sara*, un peuple du Tchad, deux garçons jumeaux se nomment : *Labö* et *N'gaber*, deux jumelles : *Ngujo* et *Nöba* ; un garçon et une fille *Làbo* et *N'gujo* ou l'autre couple de nom. L'enfant qui naît après les jumeaux s'appelle *Kutö* <sup>(1)</sup>. Mais on donne aussi ce nom à un enfant muni de six doigts. Le sixième doigt est le signe d'un jumeau qui aurait pu naître avec lui.

Chez les *dagara* du Burkina-Faso, l'aîné des jumeaux, (le second à la naissance), s'appelle *Naab*, le cadet *Zièm* : *Naab* a envoyé *Zièm* en éclaireur dans le monde des hommes. Cependant s'il y a des triplés, le troisième s'appellera *Kog*. Ce nom est également celui attribué à l'enfant qui vient juste après les jumeaux. Il avait le choix de naître avec ses frères ou d'attendre « le prochain tour »<sup>(2)</sup>. Le particularisme des enfants gémellaires est un acte bien distribué sur toute l'Afrique et même au-delà. Ces noms en tant qu'objets de création seront exploités dans leurs rendements poétique et expressif pour exposer les raisons de leur choix par les populations. Après ce groupe-ci, il nous faut voir maintenant le dernier volet des noms sacrés.

### 3. Les noms pour conjurer le décès des enfants

Le terme /Fúàsípéné/ que nous avons employé dans le sommaire signifie *nom de l'enfant qui passe*. Qu'on soit en Afrique ou n'importe où, l'enfant est l'avenir de la société. Sa survie est essentielle. Lorsque les enfants dans un couple meurent, c'est la catastrophe. L'on remue ciel et terre pour trouver les raisons et faire cesser l'hécatombe. Chez les *wè* le pouvoir s'élabore autour de l'individu et ses enfants sont ses meilleurs garants pour accéder aux fonctions de chef donc de « **to bo** ». C'est-à-dire

---

(1) Cf. La Revue Pirogue, Nol : Les noms africains: sens, valeur et avenir.

(2) Idem.

le père de la guerre. La perte des enfants est inacceptable, elle est perçue comme une injustice du destin. Les noms qu'on attribue à ceux qui viennent après une série de décès sont ceux des objets, des choses et des phénomènes. Cette tendance voudrait les soustraire à l'œil de l'esprit malfauteur pour qu'ils aient la vie sauve. Voici quelques-uns :

<b>gbohè</b>	/gbóé/	(gombo)
<b>Kohouo</b>	/kóúó/	(tas d'immondice)
<b>Koulawin</b>	/kúLáwé/	(feuille de brousse)
<b>Kohon</b>	/kóo/	(esclave)
<b>Sihi</b>	/sÍ/	(herbes)
<b>Toukpahou</b>	/Túkpàú/	(baguette)
<b>Tchra</b>	/Tchrà/	(carpe)
<b>Gnini</b>	/píní/	(excréments)
<b>Flin</b>	/FLÈ/	(saleté)
<b>Kuihé</b>	/kyé /	(l'obscurité).

Toute chose peut servir à nommer un enfant en pareilles circonstances, nous arrêtons-là les exemples.

La remarque que l'on peut faire, c'est qu'en empruntant aux choses et phénomènes, aux animaux et aux végétaux leurs noms, ces enfants - là, dérogent à la règle qui voudrait que chaque individu ait un nom qui lui soit propre et qui reflète sa personnalité, sa caractéristique d'être humain. Ils deviennent dès lors des êtres spéciaux, particuliers qui s'identifient parfaitement aux objets dont ils empruntent les noms. Ils perdent par la même occasion leurs qualités d'humains. Dans cette attitude résident à la fois une volonté et un défi contre la mort. Le défi se dessine dans le fait que ces enfants - là, ayant par le facteur de la nomination acquis une autre nature, sont désormais à l'abri de la mort qui ne peut rien contre eux,

puisqu'ils ne sont plus des humains. Leur nom n'invoquant pas un individu mais une chose, le mauvais sort ne peut les atteindre.

N'est-il pas lui aussi venu pour accentuer leur souffrance ? Puisqu'il s'en ira bientôt, pourquoi lui donner le nom des humains, de ceux qui vivent pour réaliser de bonnes choses ? Alors au destin ils disent : *tu m'as pris mes meilleurs enfants, ceux qui me sont les plus chers. Celui - ci ne représente rien pour moi. Tu peux venir le reprendre quand tu voudras - je n'en éprouverai aucune peine.* Attitude proprement humaine qui consiste à attribuer aux défunts des qualités exceptionnelles pour montrer la cruauté de la mort. Elle frappe toujours ce qu'il y a de meilleur. Ainsi les poètes -chanteurs lors des veillées funéraires mettent dans leurs créations très souvent ces vers à valeur métaphorique, l'image analogique étant très saisissante.

*« C'est à l'endroit bien précis*

*Où mon riz a le mieux poussé*

*Que l'arbre s'est abattu ».*<sup>(1)</sup>

Pour dire qu'il n'y aura pas de moisson pour moi, la catastrophe s'étant acharnée sur mon espoir.

Ces noms sont émis en définitive contre l'invisible et le méchant, qui sans apporter la vie et la joie dans la famille, s'acharne contre elle en y implantant la désolation, les pleurs et les larmes.

L'idée fondamentale, ici, est l'expérience du mystère du nom. Le nom est un code, un acte de l'humanisation des individus, la source de l'existence. C'est par lui que l'on s'actualise et se réalise. Lorsqu'un affligé par des décès répétés se résigne à choisir un nom non humain pour son fils, il pense ainsi cacher sa personnalité, le soustraire du rang de l'humanité pour qu'il ait par ce fait la vie sauve. Evoluant dans la dynamique du

---

(1) Cf. Contes, mythes et proverbes wè, textes inédits faisant partie de notre collection personnelle.

groupe, il saura plus tard trouver sa voie. Le triste sort ne frappe que ceux qui répondent à des noms d'hommes. L'on comprend alors pourquoi dans certains villages africains, il est formellement interdit de crier le nom d'une personne une fois la nuit tombée. Comme il est également prudent de ne pas répondre par « **oui** » lorsque l'on est appelé par son nom propre la nuit !

La force poétique de ces noms n'est pas consistante. Eléments ordinaires dans la vie quotidienne, les axes d'appui poétique de ces noms sont peu nombreux pour ne pas dire inexistantes. Ils sont cependant très féconds dans le domaine de la foi, de la spiritualité. Avant de clore ce premier chapitre, nous voulons ouvrir une brèche sur la problématique du nom et du prénom chez les *wè*. Car ces deux notions s'imbriquent l'une dans l'autre de telle sorte qu'il est difficile d'y voir clair. Nous souhaitons donc démêler ce nœud pour comprendre ce qui est nom et ce qui est prénom.

### **III- LA PROBLEMATIQUE DU NOM ET DU PRENOM.**

Nous avons avancé une idée sur le statut des noms, en disant que le nom est évolutif comme la personne humaine. Ceci pour dire que la marge qui sépare le nom du prénom est très mince, car il faut arriver à distinguer le nom du prénom et savoir à quel moment la mutation a lieu, pour saisir la substance de notre étude. Une confusion est souvent faite et c'est dans l'intention de préciser les choses que nous avons ouvert cette partie.

#### **1. Le nom**

Dans la société africaine – du moins dans sa majeure partie – et à la différence de la société occidentale, les individus issus d'une même famille, d'un même ancêtre, ne portent pas toujours un patronyme

identique. Chaque enfant qui devient majeur, au moment où il acquiert son indépendance, assume celle-ci en s'attribuant les surnoms qu'il ajoute au nom qui lui a été imposé à son baptême. Ce premier nom qui est en réalité un prénom puisque accolé au patronyme devient à son tour un nom au sens où l'entend la langue française. Le nom dans la société wè n'a pas un statut figé. Il évolue comme l'individu qui le porte. Passant de l'étape de prénom à celle de nom.

Ce statut fluide de l'anthroponymie wè fait qu'il n'est toujours pas aisé de distinguer a priori le nom du prénom lorsqu'ils sont livrés pèle - mèle, à la différence des sociétés malinké où l'on devine le nom et le prénom quel que soit l'ordre dans lequel ils sont livrés. Kéïta, Cissé, Diabaté, Soumahoro etc... sont de l'ordre des noms. Alors qu'Ibrahim, Oumar, Drissa, Yacouba etc... sont de l'ordre des prénoms.

Pour notre population cible, le nom du père est le nom de l'individu jusqu'à sa majorité. A partir de là son prénom qui lui a été imposé deviendra son nom. Pour y voir clair, livrons ces exemples. Le nom du père vient toujours en premier. En voici quelques-uns :

1. TOHO Guéhi « Toho, père de Guéhi »
2. TIHI Bah « Tihi, père de Bah »
3. KOA Kouléhi « Koa, père de Kouléhi »
4. SEHI Pagné « Séhi, père de Pagné »

Ces quatre exemples fonctionnent exactement de la même façon. Le premier cité est celui du père, le second celui du fils. Lorsque l'enfant auquel il est attribué devient majeur, son prénom prend le pas sur son patronyme, qui est mis en veilleuse. Ce patronyme ne sera mis en exergue que dans les assemblées, lorsque l'homme visité par l'orgueil voudra rappeler à l'assistance son ascendance pour en imposer aux autres. Il dira alors moi, fils d'untel. A l'observation, l'on se rend compte que la fluidité du système onomastique signalée tantôt peut désarçonner ceux qui ne maîtrisent pas suffisamment la culture locale et la façon de penser des

hommes du milieu. Dans les sociétés à caste sus-mentionnées, les patronymies sont figées depuis toujours par les fonctions et les activités des hommes. Dès lors que ceux-ci sont griots, chasseurs, forgerons ou tisserands leurs patronymes se figent pour toujours.

## **2. Le prénom**

Les explications sur le nom permettent d'appréhender au mieux le prénom. Le prénom est donc le nom attribué à l'individu à sa naissance et qui s'ajoute à celui du père. Le prénom est donc un nom en devenir. C'est dans cette perspective que s'inscrivent les noms *wè* qui ne sont pas des exemples isolés. Les Baoulé y souscrivent également selon les dires de Koffi Bernadette Akissi dans son œuvre intitulée L'univers des noms et prénoms baoulé en Côte d'Ivoire. A la page 69, l'auteur écrit ceci : « **Ce nom qui le distingue (l'enfant) de celui de son père est en quelque sorte son petit nom, assimilable à ce que le français appelle un prénom. Cependant, il est important de retenir que, contrairement au prénom qui, comme son nom l'indique, se place toujours en première position par rapport au nom du père, le prénom baoulé se place toujours après celui du père** <sup>(1)</sup> » et elle ajoute : « **le prénom d'un enfant porte en lui - même une fonction bivalente. Cela signifie que, dès que cet enfant atteint l'âge adulte, devenu père de famille, son prénom devient le nom de famille qui va précéder les noms propres de tous ses enfants. Cela signifie qu'à l'âge adulte le jeune - homme devenu responsable à part entière est statutairement indépendant de son père** <sup>(2)</sup> ». L'écart entre les noms et prénoms n'est pas grand. Ce qui est prénom aujourd'hui, deviendra nom demain. Voilà pourquoi à l'entame de cette étude nous avons prudemment évité un quelconque éclaircissement

---

(1) Koffi (B.A), L'univers des noms et prénoms baoulé en Côte d'Ivoire, Ed. N.E.I Abidjan, 2001, p 69.

(2) Ibidem.

hâtif qui nous aurait été préjudiciable. En clair, voici brièvement présenté ce qu'il est convenu d'appeler noms et prénoms dans la communauté *wè*.

### **Conclusion partielle.**

Ce premier chapitre nous a permis de faire une distinction entre les noms, en matérialisant une idée diffuse circulant dans la zone de notre recherche. L'existence des noms sacrés d'une part et des noms profanes d'autre part est une réalité bien palpable. Cette disposition des choses nous est propre, dans la mesure où notre intention est de clarifier notre travail, car si les noms dans le milieu *wè* n'ont pas la même valeur, ils ne sont pas ouvertement classés en catégorie telle que nous l'avons fait. Autant les statuts des hommes diffèrent, autant les noms diffèrent. Une jeune fille pubère qui va à l'excision, deviendra femme, majeure apte à se marier. Le nom qu'on lui attribue à la sortie de cette étape doit accompagner sa vie de femme, d'épouse et de mère. C'est donc à une renaissance que l'on assiste.

Sont aussi sacrés les noms qu'on attribue aux jumeaux, des êtres particuliers, sur qui circulent tant de choses qui font d'eux des individus à la fois naturels et surnaturels.

Une famille ébranlée par la perte de ce qu'elle a de plus cher, c'est-à-dire les enfants, quand on connaît le vif intérêt que nous attachons à nos enfants, le nom qu'on leur donne pour conjurer le mauvais sort et les protéger de la mort ne peut pas être un nom ordinaire. Il est l'espérance d'une justice divine, la manifestation d'une foi, l'expression d'un sentiment religieux, car dans le milieu *wè*, le sacré et la religion méritent respect et attention.

Le culte qui entoure la mort donne une allure sacrée au nom de défunt. Parce que ces hommes croient effectivement à l'idée de la réincarnation. Les noms des parents partis pour l'au-delà ne sont pas seulement la matérialisation d'une affection des défunts que l'on voudrait

pérenniser, mais une véritable croyance à un vrai retour du mort à la vie, car la vie est une continuité qui n'a véritablement pas de fin, l'homme ne faisant que changer de statut et de lieu d'habitation. Ainsi, il n'est pas rare de croiser un défunt d'une autre famille d'un autre village, d'un autre clan, dans un autre lieu où on l'attend le moins. Nous en voulons pour preuve, le mélange des noms de lignage et des totems dans toute cette zone. Ainsi le nom lignager Kéhi de ceux du clan des Tao du Sud, totem poisson, se trouve répandu aujourd'hui à travers tout territoire wè - idem pour le nom Sehiê ou Séhi du clan de Tohou, totem panthère et mouton, n'est plus propre aujourd'hui à leur unique zone d'habitation.

L'occasion était trop belle de souligner la différence qui existe entre les noms et les prénoms. Le prénom, comme l'individu qu'il accompagne, évolue comme lui et devient majeur avec lui.

Quant à l'aspect expressif des noms qui constituent l'épine dorsale de notre étude, nous allons y arriver, il nous faut cependant voir les noms que nous qualifions de profanes d'abord avant de donner libre cours à notre réflexion.

## CHAPITRE II : LES NOMS PROFANES

### INTRODUCTION

Après l'examen des noms sacrés, dans le chapitre précédent, il nous faut pénétrer ici l'univers des noms dits profanes. Que sont-ils exactement ? Les noms sacrés sont ceux qui s'attribuent aux individus ayant des caractéristiques bien particulières. Quant aux noms profanes, ils n'obéissent à aucune règle bien précise dans l'ordre de leur attribution. Ils sont les noms de tous les jours, dits dans tous les milieux. Tout en n'oubliant pas qu'ils ont des espaces d'émission appropriés pour certains d'entre eux. Tout enfant qui naît a droit à un nom qui est un nom proverbe. A travers ce nom, ces géniteurs expriment leur état d'âme, leurs rapports avec leur entourage immédiat ou lointain. Bâti sous la forme d'un proverbe, ce nom est en réalité un énoncé, un nom programme, un vers, mieux un poème. Bien plus tard, devenu majeur, cet enfant vivra avec des rivaux qui ne sont rien d'autre que ses frères ou des proches parents. Pour les narguer ou supporter leur adversité, il s'attribuera des noms, correspondants à ses états d'âme, soulignant sa force. Ces noms- là s'appellent, chez les *wè*, des noms de combat. Lorsque cet homme célébré par un poète - chanteur devant une foule dans laquelle se dissimulent des rivaux veut se mettre en exergue et souligner sa valeur intrinsèque, il se tournera du côté maternel pour dire que sa valeur vient de là-bas, son mérite aussi. Les noms qui sont évoqués à cet instant précis et qui font autorité sont ceux des agnats maternels. Le nom est présent à toutes les étapes de la vie. Ainsi après ceux qui nourrissent le spectacle dans les grands rassemblements, il y en a qui par leur existence donnent force aux relations amicales, aiguissent l'amour de ceux qui s'aiment bien. Ces noms- là, sont d'une discrétion remarquable. Ils allient humour et amour, vigueur et chaleur. Leur poésie distillée à petite dose est très efficace.

La métonymie, la métaphore et autres images foisonnent abondamment.

Il ne faut pas cependant s'attendre à nous voir entrer dans le vif du sujet dans ce chapitre, c'est-à-dire, à étudier la valeur poétique des noms. Cela viendra. Il faut avoir à l'esprit que cette première partie de notre travail consiste à présenter d'abord les noms, objets d'étude, car comme le commande le bon sens, avant tout discours, il faut préciser l'objet du discours.

## **I- LES NOMS PROVERBES.**

L'on ne peut parler du nom proverbe sans évoquer la cérémonie de la sortie du bébé. Ce rituel existe partout. Dans la communauté cible les enfants reçoivent très tôt leurs noms à la différence des *yanomami* « **dernier grand groupe des Indiens de l'aire géographique guyanaise, du Sud-Est vénézuélien au Nord-ouest brésilien, qui ne nomment les enfants que plusieurs mois après leur naissance, lorsqu'ils peuvent déjà marcher à quatre pattes ; et même il n'est pas rare qu'on attende l'âge de deux ou trois ans sinon plus** <sup>(1)</sup> ». Le bébé *wè* reçoit son nom trois ou quatre jours après sa naissance, selon qu'il est de sexe féminin ou masculin. Ces jours correspondent aussi à la chute du cordon ombilical. Le reste de ce cordon est jeté sur un palmier de la concession qui doit être préservé longtemps avant d'être abattu, pour éviter de provoquer une séparation brutale de l'enfant avec le reste de son corps. Dans un mortier où l'on a auparavant macéré des feuilles et d'autres objets porte-bonheur, on plonge une pierre chaude. Le bébé est présenté dans la vapeur qui s'en échappe. On lui fait alors des recommandations sur sa vie future.

---

(1) Lizot (J), Onomastique yanomami, l'Homme, revue française d'anthropologie, juillet - septembre 1973, p. 61.

Selon Baroan Kipré, les Bété procèdent de la même façon :

**« Dans un ustensile de cuisine contenant du vin de palme on laisse tomber une pierre chauffée à blanc. Il se produit aussitôt un dégagement de vapeur au - dessus du vase où on présente le nouveau -né qui est alors encensé de vapeur de vin de palme laquelle va communiquer " son énergie<sup>(1)</sup>" ».** Pendant tout ce rituel l'on insiste énormément sur l'usage de la parole par l'enfant. Car la parole est essentielle dans ce milieu. Qui ne sait en user n'existe pas. L'homme doit en jouir. Seul est effectivement craint celui qui sait utiliser le verbe pour se protéger soi-même et en imposer aux autres. C'est par la parole que l'on rayonne. Chez les *Agni - sanwi*, la cérémonie n'est pas très différente de celle que nous avons évoquée chez les peuples voisins que sont les *wè* et les *bété* : **« ...Si la personne dont le nom vient d'être donné au bébé assiste à la cérémonie, elle prend ce dernier sur ses jambes, emplit sa bouche de liqueur, l'applique contre celle de l'enfant et y vide une partie de l'alcool (homonyme, si tu es venu pour vivre, vis). Le délégué du père présente successivement une banane, un taro, une igname, du sel, du piment et de l'argent à l'enfant en lui indiquant leur nom et leur usage. En lui présentant l'argent notamment il dit : « ceci s'appelle argent. C'est grâce à lui que tu pourras vivre dans ce monde. Sans lui on n'obtient rien. Je te souhaite d'en avoir en abondance. » Et il lui abandonne cette somme d'argent<sup>(2)</sup> ».** C'est après toutes ces recommandations que le nom de l'enfant est donné par l'aîné de la famille. Il en devient à ce moment précis un membre à part entière. Comme on le voit dans la société africaine en général et en particulier dans la société *wè*, il n'y a pas d'existence isolée. Nommer est un symbole. C'est à la fois poser dans l'existence et poser dans le groupe. Par le seul fait que le nom

---

(1) Baroan Kipré (E), Mutation des noms africains, l'exemple des bété de Côte d'Ivoire, N.E.I, Abidjan, 1986, p. 87.

(2) Amon d'Aby (F), Op. Cit. p. 84.

est exprimé dans la langue du groupe. Ce nom permet au groupe de prendre possession de son nouveau membre. Il n'est pas le bébé anonyme mâle ou femelle. Il est un tel et on peut parler de lui, l'évoquer, le louer, l'appeler ou le réprimander. Faire entrer l'enfant dans ce groupe, ce n'est pas seulement lui faire prendre place parmi ceux qui assistent à la cérémonie d'imposition ou parmi les membres de la famille visible. Cette entrée dans le groupe est l'occasion de rappeler et de raviver la grande communauté qui s'étend des vivants aux ancêtres et aux esprits du monde invisible.

Les récepteurs qui sont ainsi évoqués, qu'ils soient visibles ou invisibles, doivent apporter leur protection au nouveau - né. Que l'on regarde du côté de Dieu ou de la société, l'individu est censé avoir un programme de vie, une mission à réaliser. Sinon, pourquoi viendrait-on au monde ?

Par l'imposition du nom, la société veut donner à l'être sa responsabilité. Par son nom, l'homme répond à sa mission : lie le dedans et le dehors de la personne en la plaçant comme responsable, solidaire des autres membres de la société. Le mystère du nom est celui de l'intimité indicible d'une personne liée à sa mission dans le monde. Ce programme peut être proposé explicitement par le nom imposé à l'enfant. Il doit être assumé comme un héritage de la tradition. A travers lui, c'est la lignée qui survit.

Au demeurant, les *wè* ne sont pas les seuls à introduire une idéologie dans le baptême en ce qui concerne la nécessité de l'usage de la parole pour le nouveau - né dans l'avenir. Sous d'autres cieux et plus précisément en France, le roi Henri IV (1553-1610) a instauré sous son règne et pour les générations futures surtout le fils aîné des princes prétendants au trône un cérémonial lors de leur baptême. On frotte les lèvres du bébé avec une gousse d'ail avant d'y faire couler une goutte du vin de jurançon.

Ceci permettra au futur prince de lutter plus tard pour faire entendre sa voix.<sup>(1)</sup>

Livrons, sans les commenter et à titre d'exemple, quelques noms proverbes tels qu'émis par les wè.

/kã síé wLú/

ainsi - resté - parole

parole pour rester ainsi

Ce langage ne te fera pas bénéficier de l'expérience des autres.

/nsé kã síéí/

Je - ne - ainsi - rester

- je ne resterai pas ainsi.

/so kúléí/

Dehors - durer - qui (celui qui)

- celui qui dure dehors (qui assiste à l'arrivée de la lune et bénéficie de sa clarté)

Le bonheur est le fruit de la persévérance.

/so pléí/

Main - promener

- bien que la main se promène, elle finit toujours par se coucher sur le ventre.

/tè kúlà/

Honte - brousse

- la brousse de la honte (celui que la honte conduit à se cacher)

/so té/

Sciemment - affaires

Les affaires (les choses) faites sciemment

---

(1) Revue Paris Match - No 2614, du 1<sup>er</sup> juillet 1999 p. 78.

Ce ne sont-là que quelques exemples. Nombreux sont les noms de ce type collectés par nos soins. Le moment venu, nous livrerons leur sens. Voyons maintenant les noms de combat.

## **II- LES NOMS DE COMBAT**

Les noms ont une origine. Ceux que nous avons observés jusqu'ici sont du domaine du sacré et du profane. Il y a cependant ce groupe - ci qui nage entre les deux. Le nom de combat est d'abord celui que se donne un homme en quête de suprématie, d'affirmation. Il s'attribue ces noms pour se donner du courage, pour se galvaniser, pour intimider également l'adversaire, le faire craindre et lui enlever toute envie d'attaquer les porteurs de ces noms.

Chez le peuple *wè* qui est une société à masques, (*glaé*, au pluriel, au singulier *gla*), ces noms sont l'apanage de ceux - ci. Un *gla* ne s'adresse à un individu sans lui demander *son fon gnénin*. Chaque homme en possède. Etant placés à la limite du sacré et du vulgaire, nous avons préféré les intégrer à ce groupe plutôt qu'ailleurs. Le *gla* utilise à profusion les noms de combat, comme les hommes ordinaires. Les *glaé* en ont vraiment besoin, car dans leur milieu plus que parmi les hommes, la rivalité est violente, les querelles nombreuses et leur règlement n'est pas toujours des plus pacifiques. Les affrontements mystiques sont choses quotidiennes. Qui emporte le *souhou*, l'âme ou le principe vital de son adversaire, ayant entraîné sa mort, viendra devant les partenaires de ce dernier pour revendiquer à grand renfort de *fon gnénin*, cette mort, de sorte à inciter ceux qui veulent venger le défunt à se décider pour connaître le même sort à leur tour.

Les *fon gnénin* ne sont réellement célébrés que par le gain, l'orchestre rituel qui suit le *gla* et chante ses louanges. C'est lorsque ces poètes - là s'emparent des *fon gnénin* qu'ils flambent, prennent des

couleurs et s'élèvent pour atteindre les sommets. Sinon, le nom prononcé de façon ordinaire n'est pas attrayant. Il ne vaut que par la bouche du poète et par les contorsions verbales qu'il lui fait subir. Lorsque le *gla* plein de majesté esquisse des pas sous l'emprise de la drogue verbale distillée par son orchestre, l'homme ordinaire tombe sous son charme. Les poètes avertis ont seuls le secret de leurs créations, car, dans leur bouche, le mesquin devient sublime. Baudelaire au sommet de son art poétique avait raison d'écrire dans Les fleurs du mal ces vers empreints d'émotion, qui ébranlent tout lecteur attentif :

**« O vous, soyez témoins que j'ai fait mon devoir  
Comme un parfait chimiste et comme une âme sainte.  
Car j'ai de chaque chose extrait la quintessence.  
Tu m'as donné de la boue, j'en ai fait de l'or <sup>(1)</sup> ».**

Les poètes ne sont pas des hommes ordinaires, ils sont véritablement des inspirés de Dieu. La capacité poétique des noms en général et en particulier des *fon gnénin* ne relève pas seulement des poètes. La structure linguistique de ces noms est également révélatrice dans leur fonctionnement poétique. Tout cela, nous le verrons bientôt. Il nous faut dès à présent proposer un certain nombre d'exemples avant de passer aux autres.

/TchĪà Frí FLúà/

aigle aux yeux rougis

/TchĪà póà pɔ sɔ kwà/

aigle à qui on ne sert la main

/Tchfà póà kè /

aigle qui attaque par le bec.

/ní pɔ múà kwà/

L'eau qu'on ne peut enfermer dans la paume

---

(1) Baudelaire (Ch.), Les fleurs du mal. Le livre de poche, Paris, 1972, p. 293

/sébà àpléà Jró/

pierre qui ne craint le soleil.

/gbàú tɔtɔ é deba tí/

gaule lâche qui tue le buffle (le pachyderme)

/gblɔ kpà dí/

pachyderme qui emporte la sagaie.

Voici un échantillon *des fon gnénin* que nous analyserons. A ceux - là, bien attendu, seront adjoints une bonne partie des noms du même genre que nous avons collectés. Continuons notre progression pour voir maintenant les noms des agnats maternels, de la flatterie et d'amour.

### **III. LES AUTRES NOMS PROFANES**

#### **1. Les noms des agnats maternels.**

L'espace d'émission des noms précédents était l'austère milieu des *glaé*. Ceux que nous observons ici ont également quelque chose de particulier, en ce sens que, tous les autres noms qui sont construits pour appeler les gens ne justifient leur existence que par le chant. Ils ne vivent que dans le chant et dans la bouche du poète. Bien qu'il existe des individus qui ne se font connaître que par les noms de leurs ascendants maternels. Dans la communauté *wè*, l'homme aspire naturellement à la polygamie. Multiplier le nombre de ses épouses est une tentation qu'il finit toujours par réaliser. La conséquence immédiate d'un tel acte est la naissance d'une nombreuse progéniture, rivaux naturels qui cohabitent en se frottant les uns aux autres. Les relations sont en apparence normales, mais bouillonnantes en réalité. Le sang du père, ses caractères génétiques étant en tous, pour avoir la préséance sur les autres, il faut se tourner vers le lieu de provenance de la mère, car ce qui vient de chez elle est proprement à soi. Chacun ayant une mère, l'équilibre est naturellement parfait.

Voilà pourquoi les *wè* entretiennent des rapports particuliers avec leurs parents maternels. Ce sont leurs qualités qu'on chante devant les rivaux pour se mettre en exergue. Rien n'est vraiment à soi qui ne vienne des parents maternels. Ces noms, avons-nous dit tantôt, ne s'expriment réellement qu'à travers les chants. Pour cette raison, nous avons collecté des chants dans lesquels ces noms s'expriment. Cela nous permettra d'étudier leurs pertinences poétiques et expressives. Parce que nous ne trouvons aucun intérêt à aligner des noms ordinaires nous ne proposons pas d'exemples précis. Il faut retenir seulement que si les-dits ascendants maternels sont guerriers, chasseurs ou autre chose, ce sont ces aspects - là qui seront retenus par le poète louangeur.

Une chose mérite tout de même d'être signalée. Au moment où nous étendions nos investigations à d'autres contrées, nous avons découvert que ce type de nom n'est pas utilisé ailleurs. Là où les noms servent de moteur à la poésie, comme chez les Bété par exemple, le poète use de tous les noms de l'individu pour le louer et pas seulement les *klaha gnénin* des *wè*. Dans ce milieu, c'est un réflexe pour le poète de demander les différents *klaha gnénin* de celui qu'il veut louer s'il ne les connaît déjà. Après donc les *klaha gnénin*, il faut avancer pour atteindre les noms de flatterie.

## **2. Les noms de flatterie.**

Les noms de flatterie, en langue *wè*, s'appellent *gnénin gba gnénin*, c'est-à-dire les noms qui complètent le nom. Ceci pour dire que les noms de flatterie se juxtaposent à d'autres noms. Ils ne fonctionnent pas seuls. Ils s'ajoutent au patronyme de l'individu pour le compléter ou plus exactement pour le seconder et former un ensemble bicéphale, beaucoup plus équilibré. Car le nom, lorsqu'il est dit seul, apparaît unijambiste et donc déséquilibré. Le nom de flatterie, participe d'une espèce d'harmonie à la fois formelle et fonctionnelle. Il accomplit ce rôle avec merveille à telle enseigne qu'il

devient automatiquement dans certains cas, un prénom qui s'accroche à celui qui existe déjà. Pour comprendre sans grandes difficultés nos explications, il faut se référer à ce que nous avons dit antérieurement concernant les noms et prénoms dans la zone *wè* et leur mode de fonctionnement.

Nous avons dit que le prénom attribué à l'enfant à sa naissance accompagne son patronyme. L'enfant évolue avec ce prénom. A sa majorité, en même temps qu'il s'affranchit de la tutelle parentale, son prénom aussi prend son indépendance vis-à-vis du patronyme et devient autonome. Il prend la place qui n'était pas sienne au départ. Les enfants que le jeune homme devenu majeur aura vus verront leur prénom greffé au prénom originel de leur père, qui a changé de statut. Il se trouve donc que pendant cette mutation du nom et en vertu de la nouvelle situation, le nom de l'individu doit s'équilibrer. Il se trouve alors un petit nom ou ceux qui l'estiment lui en trouvent un qui s'accommodera dorénavant avec son nom ou plus exactement son prénom.

Le *gnénin gba gnénin*, comme son nom l'indique, est un nom de plaisanterie. Il sert à souligner les qualités humaines de quelqu'un, à le railler tout aussi gaiement ou attirer l'attention sur son physique ou sur sa morale. Tout cela dans une atmosphère d'humour et de bonhomie. Ces noms résultent souvent de certaines situations caustiques ou tristes vécues et dont les hommes veulent conserver le souvenir. Les complices élaborent dès lors des noms qu'ils s'envoient en évitant soigneusement de violer le secret de leur genèse. Il arrive aussi que ce type de nom serve de nom de caresse que des parents inventent pour celui de leurs enfants qu'ils aiment bien. Il revient alors à conclure que tout homme éprouvant une sympathie pour quelqu'un peut lui trouver un nom de plaisanterie. Les *gnénin gba gnénin*, peuvent être observés comme des noms de combat qui, se trouvant des fois longs pour être dits d'un trait, perdent certains de leurs éléments constitutifs, ne conservant que le noyau central, autour duquel

le nom se construit. C'est le cas de ces noms qui évoquent certains animaux ou végétaux que véhiculent des *fon gnénin*. Ce sont :

- Lion, **plaha** qui vient de /plàkpã tchéã Jútié/ lion qui coupe l'enfant en deux.
- Epervier, **sohi**
- Le bouc, **fanhan** qui vient de /Fã à pòà nɔ/ le bouc qui parfume
- La panthère mâle, **tchi gblô**
- Le crocodile, **klohin**
- L'aigle, **tchihi**
- L'iroko, **ko** qui vient de /kɔ tchrià dîbî /, iroko qui tire les lianes.
- **Touhou gban**, qui vient de /tû gbâ kûlâ à pôâ/, d'où tortue n'est jamais absente.

(Une catégorie de champignon très prisée par la tortue. On l'y trouve toujours). Ce nom a le sens de pourvoyeur.

- La pierre, **sohou** /sóú à pléà Fró/, la pierre qui ne craint pas le soleil
- La petite source, **ni djou** /ní Fú à mǎ/, petite source qui ne tarit pas.
- La tortue, **koula**
- Etc...

Il faut revenir sur un aspect de ce que nous avons dit tantôt. Les noms respectent la morphologie de l'individu. Lorsque l'harmonie physique est faite entre celui qui adopte un nom et la réalité du nom adopté, tout le monde le conçoit bien et il devient une partie de lui. Il serait anachronique par exemple qu'un homme chétif opte pour *ko*, l'iroko. Alors que celui-ci fait appel à la majesté, à une haute stature. Comme une femme grasse et ronde se fasse appeler *srè djô*, une espèce de liane, mince et flexible qui sert à tisser la natte.

Les noms de plaisanterie sont à n'en point douter des éléments de métonymie. Car ils soulignent les traits physiques et moraux des êtres qui les portent. Ils traduisent de façon manifeste l'esprit créatif des peuples qui les pratiquent. Ils sont la symbolisation de leur humour, leur désir du ludique, leur joie de vivre. Ce ne sont pas là des aspects négatifs ou mesquins. Car la vie étant ce qu'elle est hier et aujourd'hui, observer que nos aïeux la pratiquaient avec simplicité rassure. Il ne sert donc à rien de vivre dans le stress en oubliant l'essentiel : le plaisir de vivre. Ceci étant, regardons dès à présent du côté des noms d'amour.

### **3. Les noms d'amour**

Les noms d'amour ou *konhon gnénin* sont des noms que l'on attribue à son épouse pour lui traduire l'affection qu'on a pour elle. L'on ne peut étudier de tels noms sans faire une large ouverture sur le système matrimonial. Qu'il nous soit permis de nous étendre un peu sur cet aspect de la vie des *wè*. Cela nous paraît d'autant plus inévitable que le mariage s'impose dans ce milieu comme le socle social autour duquel se construit la société. Toutes les relations du moins dans leur majorité se bâtissent autour de ce fait. Cela est d'autant plus vrai que pour railler les populations de ce secteur, les gens avançaient que toutes les querelles ont pour origine la femme. Les chefs de canton, les autorités administratives et même coloniales de l'époque, passaient de longues heures à concilier les esprits. Ce n'est alors qu'une simple question de bon sens que de concevoir les noms en général comme émanant des différents sentiments résultant du mariage. En clair, les noms sont l'expression des sentiments humains. Or le mariage, comme nous l'avons déjà dit, a des contours que les concernés ne maîtrisent pas eux - mêmes. Il est d'abord l'affaire des familles plus qu'une affaire privée. Ce sont les familles qui s'allient au-delà des individus.

Plusieurs types de mariages existent qui frustrent les individus. Vivre en sécurité a toujours été un rêve pour chaque homme. Or les sociétés traditionnelles ne présentaient pas toujours des garanties de sécurité suffisante. Ceux qui voulaient une protection efficace donnaient leurs filles en mariage à ceux qui pouvaient les protéger. Ils établissaient ainsi les alliances. Ce procédé va se poursuivre pendant la colonisation où pour avoir les moyens de payer l'impôt de capitation ou avoir les faveurs des chefs, on usait également du même moyen : marier les filles quel que soit leur âge. Les filles jeunes à même d'être courtisées n'étaient plus nombreuses. La concurrence étant donc rude. Seuls les plus aguerris parvenaient à leur but. Les vaincus devaient attendre que les hommes de renommée à qui sont confiées de nombreuses filles pensent à équilibrer les choses et redistribuent ces filles aux jeunes gens vigoureux aptes à procréer. Cette voie n'est pas des plus reluisantes. Car seule la dot fonde le mariage. Le vieux qui a payé cette dot est aux yeux de la communauté l'époux réel de la femme. Le jeune homme est *dans la case du vieux*. Il n'a pas d'indépendance. Tout ce qu'il réalise avec cette femme ne lui appartient pas. Même les enfants qu'il conçoit ne sont pas à lui. Il n'a pas le droit de leur donner son nom ou de leur en attribuer à leur naissance. Situation inacceptable. Lorsqu'un tel homme arrive à réunir les moyens pour doter une femme, toute son amertume va se ressentir dans les noms qu'il va donner à ses enfants. Comme cette femme, la sienne propre sera l'objet des noms d'amour.

Un autre fait. Au temps des travaux forcés et du service militaire en métropole, les épouses restées seules sont entretenues par un parent de l'époux absent. Il fallait maintenir *le feu dans le foyer*. Tout ce qui sera produit par l'intérimaire sera abandonné au retour du titulaire. Même les enfants. Il ne peut rien revendiquer sans se voir accuser d'adultère et condamner à payer de lourdes amendes. L'époux ne peut à son tour targuer d'une quelconque infidélité de son épouse pour la répudier.

Ce problème, au moment où il constituait encore une préoccupation, donnait lieu souvent à un type de chant bien particulier, aux vers révélateurs. Moyen d'expression du peuple, le chant traduit le plus souvent comme le nom les langueurs de l'âme, les peines du cœur qui s'enflamme :

*« O ! hyène  
O ! hyène  
Abandonne l'os  
Abandonne l'os  
Le chien propriétaire de l'os est arrivé  
Le chien propriétaire de l'os est arrivé »<sup>1</sup>.*

L'on s'aperçoit ici qu'il est demandé à celui qui tenait compagnie à l'épouse de l'absent de partir et faire place nette au maître des lieux. Car il est su de tous que le chien a une solide réputation de croqueur des os. C'est donc pendant son absence que l'hyène s'est essayée à cette activité. Même si elle y trouve son compte, elle doit aller faire provision ailleurs lorsque maître chien revient de ses promenades. Ce chant très explicite n'a pas besoin d'une explication supplémentaire.

Situation effroyable qui germe des conflits longs et difficiles à éteindre. Les noms des enfants qui naîtront désormais dans cette famille porteront les stigmates de cette guerre larvée. Ceux qui par manque de moyens s'installent avec la femme chez elle sont soumis au même régime.

Certains téméraires prennent sur eux le soin de ravir l'épouse d'autrui et de restituer la dot versée par ce dernier (que celui-ci va réclamer d'ailleurs avec violence à sa belle - famille). Cet acte perçu comme une ignominie, une grave insulte ne s'oublie guère. Il faudra désormais faire attention avant d'emprunter seul un chemin, car les alliés de la victime peuvent toujours surgir. Le vainqueur arrogant qui s'en va avec l'épouse et le pauvre perdant chagrin se livreront bataille à travers les noms.

---

(1) Op. Cit.

Le système matrimonial est donc le moteur des noms dans la société wè.

Ceux qui triomphent laissent éclater leur joie et célèbrent l'épouse ravie à une cohorte de prétendants. Ceux qui perdent, lorsqu'ils ont la chance de se remarier, saluent leur propre ardeur comme ils peuvent railler celle qui les a éconduit malgré leur assiduité.

Le système matrimonial tel qu'il est présenté met un accent sur le mérite, la capacité intrinsèque de l'individu. Car lui seul tient son destin en main. La fortune est-elle nécessaire pour payer la dot, lui seul peut se la procurer. L'homme est ce que sa volonté fait de lui. Car le meilleur finit toujours par arriver à celui qui ose. Le mariage a un caractère quasi sacré dans la société wè, pour une raison essentielle. C'est lui qui donne le pouvoir à l'homme. En effet si l'union de deux individus donne des fruits de qualité, l'image du couple se bonifie aux yeux de la société. En clair si d'un couple naissent des mâles de valeur, leur géniteur acquière le titre de « père de la guerre » ; ses enfants nombreux et vaillants constituent une force guerrière. Il est le protecteur craint et respecté, lui qui peut lever une armée pour en imposer aux autres sans avoir recours à un appui extérieur donc hypothétique. En définitive le pouvoir chez les wè se gagne à la force du poignet. Le chef faible est évincé par le fort du moment. Un faible ne peut conduire plus fort que soi. THUCIDIDE, parlant de la société athénienne dans le choix de ses dirigeants, semblait faire un clin d'œil aux wè :

**« C'est le mérite plus que la classe qui fraie le chemin des honneurs publics. Nul s'il est apparu capable de diriger la cité n'en est empêché par la pauvreté ou l'obscurantisme de sa condition <sup>(1)</sup> ».**  
Le mariage ne pouvait pas ne pas être la pierre angulaire sur laquelle se construit la société wè.

---

(1) Thucydide, II, 37. Cité par P. Vidal - Naquet in Op. Cit. P. 240.

Pour clore cette partie livrons quelques exemples de noms d'amour avant de les commenter dans les pages à venir.

/tchè pɔnɔ/

Colère - femme

/klo pɔnɔ/

Cœur - femme

/sī pɔnɔ/

dépasse femme

/tàé pɔnɔ/

choyer femme

/ /

regarder femme

/Fāgbɔ pɔnɔ/

je vois j'abandonne femme.

Le terme *gnonon* veut dire femme. Ce ne sont là que quelques exemples qui méritent d'être analysés, exercice auquel nous ne nous déroberons pas.

### **Conclusion partielle**

Nous venons de passer en revue ce qu'il est admis de nommer dans la société *wè*, des noms profanes. Ils sont ceux de tous les jours qui sont dits dans les milieux ordinaires. Les noms de proverbes appartiennent à tous. Libellés, ils sont livrés à la communauté qui les reçoit, les analyse et les charge. Car le nom de proverbe est toujours habillé. Il est une création et ne peut apparaître dans des défroques. Une fois livré, le public qui sert d'agent rythmique - dans le cadre du chant traditionnel, celui qui joue le rôle d'intermédiaire entre le leader et le chœur. Mais qui est aussi et surtout l'accompagnateur du premier - ce public disons-nous se charge d'embellir

ou d'augmenter la charge négative du nom pour le diriger vers son destinataire particulier. Avec l'espoir de voir celui-ci réagir avec vigueur pour marquer sa présence et dire à tous qu'il est présent, bien vivant pour saluer toute marque d'amitié développée à son endroit ou stigmatiser tout écart de conduite et malveillance. Le nom est dialogue, moyen de communication, œuvre poétique incontournable.

Les noms de combat auraient pu être classés dans le groupe des sacrés, par ce qu'ils sont utilisés par les *glaé* à profusion. Cependant, ils ne sont pas l'apanage des seuls ancêtres. Les hommes ordinaires en usent également. Car dans cette ambiance, nul ne peut être sans nom de combat. Qui n'a jamais été confronté à la difficulté ? Qui n'a pas d'adversaire dans sa vie et n'a pas une seule fois eu envie de le chatouiller ! Nul ne vit en autarcie. Chaque être a besoin à un moment où à un autre de se galvaniser, ce à quoi répondent *les fon gnénin*. Quant aux *kla ha gnénin*, ils ne révèlent leur véritable valeur que dans les chants. Les enfants d'un même père qui cherchent à se surclasser les uns les autres, c'est vers leurs parents maternels qu'ils se tournent. Que peuvent-ils revendiquer du père, qui n'appartienne aux autres ? Ce qui vient de chez la mère est vraiment à soi. Les qualités des parents maternels sont les qualités à soi. Les *gnenin gba gnénin* complètent le nom qui, à un moment de son évolution, se trouve seul. Ils reflètent aussi l'apparence physique et morale des individus. Mais au - delà de toutes ces qualités, ils traduisent un besoin de distraction du peuple. Les noms d'amour posent le problème du mariage dans la société et donnent une explication sur les sentiments qui éclatent dans les noms, les crises larvées qui prennent toute essence dans les méandres du système matrimonial.

## CHAPITRE III : L'HYPOTHESE DES NOMS DE LIGNAGE

### INTRODUCTION

Tel que nous avons élaboré notre thème, il laisse penser que nous travaillons sur la totalité des noms *wè*, ce qui n'est pas le cas. Certains noms *wè* couramment utilisés échapperont à notre discours, tout simplement parce qu'ils ont constitué pour nous un nœud, dont il était difficile de nous extraire. A la différence des autres noms et plus précisément ceux de proverbes et de combat qui présentent une structure décomposable donc aptes à être analysés avec aisance, ces noms se présentent autrement. D'abord, ils constituent un bloc indécomposable, monolithique. Première difficulté. Ensuite leur trouver un sens, une signification permettant de les classer dans l'un des groupes constitués par nos soins, s'est révélé exercice trop peu aisé. Deuxième difficulté. Enfin leur origine. Sont-ils des noms de lignage comme l'ont fait croire certains chercheurs ? Ou des noms de totems ou ceux des groupes sus-mentionnés qui par le fait de la troncation ont perdu quelques syllabes ? Voilà les différentes interrogations auxquelles nous avons tenté de trouver réponses. Certains chercheurs, avons-nous dit, ont déjà abordé la question. Parmi eux, GIRARD Jean, qui a avancé des idées. Nous avons à notre tour voulu confirmer ces informations ou les contredire au cas où elles seraient contraires à la vérité des faits. Quelles sont ces assertions, leurs insuffisances, et quelles sont les nouvelles pistes à explorer ? Voilà comment nous allons échelonner notre réflexion dans ce chapitre pour essayer de nous rapprocher de la vérité de ces noms que les *wè* partagent dans une certaine mesure avec leurs voisins que sont les *Dan* et les *Bété*.

## **I- LES THEORIES DE GIRARD**

Il est des noms *wè* qui sont d'une certaine notoriété. GUEI, TAHOU, KEHI, FAHE etc. sont connus de tous. Leur trouver une signification acceptable est une tâche ardue qui nous a préoccupé pendant nos investigations. Fallait-il laisser la réflexion humaine en butte à des difficultés d'ordre pratique ? Au stade actuel de nos recherches, nous sommes bien obligé de répondre par l'affirmative. Il faut le reconnaître, ces noms dans leur composition linguistique posent un problème réel. Ils ont un caractère tout spécial, ni suffixe, ni préfixe, encore moins un radical. Cette difficulté va se prolonger sur leur sens et origine. Or, ils sont nombreux et régulièrement utilisés. Les ignorer absolument peut être interprété comme une fuite en avant. Les évoquer et signaler par la même occasion l'exception qu'ils constituent dans l'anthroponymie *wè*, et proposer des voies de recherches est la solution par nous choisie, surtout que nos recherches se poursuivent.

Cependant, le chercheur Jean GIRARD, dans son ouvrage Dynamique de la société ouobé, loi des masques et coutumes <sup>(1)</sup> va s'attaquer à ces noms. A la page 198, il les souligne comme des noms de lignage et écrit : « **il est (le nom de lignage) confondu en fait avec le nom de famille. Toute une série d'interdits lui sont liés** ».

Pour ce chercheur, ces noms sont donc ceux des lignages, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent se mélanger les uns aux autres. Car les lignages se distinguent par leur rigueur et leur austérité. Et il l'affirme lui-même : « **l'opinion publique reste fidèlement attachée au nom lignager** » <sup>(2)</sup>. Notre auteur affirme aussi qu'à ces noms sont attachés une série d'interdits qui lui sont liés. Cela veut dire que ces noms marquent à la fois le lignage

---

(1) Girard (J), Dynamique de la société ouobé, lois des masques et coutumes I. F. A. N. Dakar, 1967, p. 188.

(2) Ibidem.

et les différents totems liés à ce lignage. Il choisit donc de proposer pour vingt et un (21) de ces noms, des correspondances dans la faune. Ainsi nous avons :

Bléouinni, <i>vipère</i>	Gueï, <i>chien</i>
Gueï, <i>chimpanzé</i>	Goulia, <i>Lion, Cabri</i>
Oulai, <i>Souris</i>	Ipoté, <i>Varan</i>
Ban, <i>coq</i>	Oulaiï, <i>éléphant</i>
Gbohhou, <i>panthère</i>	Tahoua, <i>aigle</i>
Tchéa, <i>chat</i>	Flan hadi, <i>chimpanzé</i>
Sonté, <i>singe</i>	Ouléya, <i>chien</i>
Yonan, <i>Chimpanzé</i>	Glonin, <i>rat et crocodile</i>
Tapé, <i>Varan</i>	Téhi, <i>panthère</i>
Flié, <i>poisson</i>	Plaha, <i>lion</i>
Tia, <i>crocodile</i>	
.....	

Il faut le reconnaître, les noms de lignage comme présentés ici ont été pour nous un véritable obstacle auquel nous avons été confronté. L'étude de Girard nous était apparue comme une bouée de sauvetage. Nous espérions enfin avoir un début de réponse à nos différentes interrogations sur ces noms à morphologie particulière. Notre attente va être déçue, car le chercheur n'a basé son étude que sur des allusions, des généralités. Sous le couvert d'une étude du nom, il a attribué des significations imaginaires à certains noms et même souvent aux noms proverbes en leur niant ou en ignorant cette qualité. Quant aux noms de lignage, la correspondance qu'il leur attribue est purement fantaisiste.

## **II - LES INSUFFISANCES DES IDEES DE GIRARD**

Notre intention est de montrer que sur ce point précis, Girard Jean a fait du survol et un amalgame facile, et cela sur tous les aspects de la culture wè que comporte son travail, certes notre ambition est de trouver aux noms une signification précise, il faut cependant noter que le chercheur n'a pas répondu à notre attente.

Son travail à notre sens est riche, les thèmes abordés étant variés. Cependant, il n'a pas pu les épuiser. Ce qui aurait demandé un travail en plusieurs tomes. Il faut reconnaître qu'il a tout de même fait œuvre utile puisque ces résultats, nous servent aujourd'hui d'œuvres d'appui. Pénétrer le pays wê à une époque où les moyens de communication étaient difficiles en battant en brèche tous les préjugés véhiculés est un acte de courage. En revanche sur le plan scientifique, le travail ne nous donne pas satisfaction.

Sinon comment comprendre qu'un seul ouvrage de moins de quatre cents pages et en seul tome soit consacré à la culture d'un peuple ? Notre chercheur a voulu tout faire à la fois, poussé par le désir de produire un ouvrage exceptionnel qui ferait référence dans le monde scientifique.

Or l'adage prévient que « **qui embrasse trop, mal étreint** ». Le chercheur évoque les mythes de création, le religieux en parlant des masques, le mariage, la production agricole, l'onomastique et bien d'autres aspects de la culture du peuple wè, alors que ces points là, étudiés individuellement avec rigueur, pouvaient constituer des ouvrages en plusieurs tomes comme l'a fait Alfred SCHWARTZ de l'ORSTOM. Pressé certainement de boucler son œuvre, notre chercheur a inventé des solutions rapides à partir de certaines allusions. Il a omis de parler de la composition sémantique de ces noms et même de ceux qu'il appelle les « surnoms ». Certes, il ne fait pas œuvre de linguiste. Il choisit aussi de proposer des correspondances pour seulement vingt et un (21) noms, alors que ceux - ci vont au - delà de la soixantaine (cf. le tome II de cette étude).

Si nous considérons les termes de notre chercheur, qui dit qu'à ces noms « *sont attachés des interdits* », qui sont des correspondances, cela veut dire que ces interdits sont des totems. Donc le lignage des OULAI qui correspond à ce petit rongeur a pour totem la souris et celui des GUEI, le chimpanzé comme celui des IPOTE le varan etc ...

Cependant dans le tableau qu'il propose, certains noms qui sont des noms proverbes sont considérés comme des noms de « lignage » et se sont vus affublés d'interdits. C'est le cas de SONTE et IPOTE. Le premier se compose de deux termes.

/so té/

année - affaires

Les affaires (ou les problèmes) de l'année

A chaque année ses problèmes.

/ipó té/

méditer- choses

les choses à méditer

ces problèmes qui surviennent sont à méditer pour que leur résolution nous serve d'expérience (de leçon).

Le premier nom veut donc dire « les problèmes qui surviennent dans l'année » ou plus exactement « à chaque année ses problèmes ». Il traduit la prise de conscience des individus sur le fait que l'homme ne peut vivre dans la quiétude de façon permanente. Chaque jour qui s'annonce arrive avec son corollaire de soucis, d'inquiétude qui finissent toujours par trouver une solution plus ou moins bonne, plus ou moins définitive. Il ne sert à rien de s'effondrer face à la difficulté ou de penser trouver une solution adéquate doit nous remplir d'orgueil.

Le second donne aussi dans ce même sens, il nous invite à plus de sagesse : composé de deux termes, du verbal /ipó/, qui veut dire méditer et du nominal /té/, signifiant affaires. On a donc « **les affaires à méditer**

pour en tirer un enseignement. Un problème qui survient donne toujours une leçon ou conseil. L'expérience ou la sagesse dont se targuent certains de façon tonitruante souvent est la somme de toutes ces choses. D'autres noms apparaissent comme des noms de combat ou de flatterie, réduits à leur plus simple expression.

C'est le cas de *Tchi*, /*Tchí*/ panthère et *Plaha*, /*plá*/' lion que le chercheur considère comme des noms de lignage, car en *wè*, la panthère se dit / *Tchí*/ et le lion /*plá*'/. Comment sans aucune explication ont-ils pu atterrir dans la classe des noms de lignage alors qu'ils sont des noms d'animaux bien connus? Souvent utilisés dans des noms de combat ou dans des noms de flatterie, ces noms ne passent pas inaperçus. Girard aurait pu revoir sa copie surtout que son œuvre se voulait une œuvre d'ethnologie ou d'anthropologie.

Les autres qui restent dans le tableau nous abusent également. En ce sens que si nous voulons établir une correspondance entre eux et les interdits qu'il propose comme c'est le cas des deux que nous venons d'évoquer, il y a problème. En effet en *wè*, le chimpanzé se dit *Kwè*, /*kwé*/ le crocodile *Klohin*, /*klóè*/ le varan *Pin* /*pè*'/. Comme on le voit, ces animaux n'ont pas pour nom Guei, Tapé encore moins Tia ou Oulaï. D'où Girard tire-t-il alors la substance de ces affirmations ? En définitive, la fameuse correspondance qu'il établit entre ces noms et les animaux totem est floue et peu convaincante. Il est clair que parlant de totem, tous ceux qui se nomment GBAHOU, dans la zone *wè* où il a enquêté, n'ont pas pour totem la panthère. Enfin de compte, le nom marque-t-il le langage dans la société *wè* ? Et quelles sont les pistes possibles à explorer pour essayer de résoudre ces questions ?

### **III- LES NOUVELLES PISTES**

Des pistes possibles peuvent être examinées dans l'étude de ces noms. Avant de les évoquer, parlons du lignage et du nom qui les marqueraient dans la société wè. Dans l'étude du nom et du prénom dans le chapitre précédent, nous avons dit que le prénom évolue comme l'être auquel il est attribué. Il passe donc de l'étape de prénom à celui de nom. En conséquence les enfants d'un même père, lorsqu'ils deviennent majeurs, laissent en veillesse le patronyme. Celui-ci n'est évoqué que lorsqu'ils veulent montrer leur filiation avec en dessous l'intention de s'en glorifier. Dans tous les mythes ou légendes du pays wè, tous les fondateurs des dynasties qui se sont détachés du lignage principal pour s'installer ailleurs n'ont jamais mis en exergue leur nom (le patronyme) pour l'attribuer aux hameaux qu'ils créaient.

En conclusion, le nom ne marque pas fondamentalement le lignage. Le nom fluide coule comme de l'eau d'un clan à un autre, d'une tribu à une autre, d'une famille à l'autre. Ce qui marque le lignage, le seul élément durable qui rassemble et sépare à la fois les individus, c'est le totem. C'est lui seul qui marque la parenté et la distinction, de sorte qu'une femme mariée, continue d'observer son totem clanique originel, bien qu'elle adopte celui de son époux. Le totem est d'une telle sacralité que le transgresser, c'est offenser directement GNONSOA, c'est-à-dire l'ancien, Dieu qui en a fait don à l'homme. Le totem est le médiateur entre Dieu et les hommes. Il est son représentant. C'est le divin lui-même qui l'a révélé et lui a enseigné les facultés de se rendre utile à l'être humain qui devient son allié. L'homme lui doit respect et honneur. Un mythe salvateur accompagne toujours la naissance d'un totem. Admirez brièvement celui-ci : « *L'épouse d'un klanho (tribu de la région de Facobly), grosse et à terme, s'est retrouvée seule au campement avec son chien pour seul*

*compagnon. Entrée en travail, elle accouche d'un enfant. Point d'eau pour faire sa toilette, celle de l'enfant et même de lui donner à boire. Sachant qu'elle et son fils allaient vers une mort certaine, la femme se mit à pleurer. Son chien se saisit d'une gourde, alla au marigot et rapporta l'eau nécessaire. La femme put ainsi se sauver et sauver également son bébé. Cet acte du chien lia à tout jamais cet animal à ce clan. Il ne peut ni être tué, ni mangé sur toute l'étendue de ce territoire ».*<sup>(1)</sup>

Dans notre tentative de résoudre le problème de ces noms, nous avons découvert que certains d'entre eux étaient à cheval sur trois peuples. Les *Dan*, les *Bété* et les *Wè*. Pour les repérer facilement, nous avons dressé un tableau.

<b>Wè</b>	<b>Bété</b>	<b>Dan</b>
Oulai		Oulai
Guei	Guei	Gueu / Guei
Fahé	Fallé	
Tia		Tia
Toh	Toh	Toh
Kessé	Kessé	Kessé
Gbahi	Gbahi	
Gbohou	Gbohou	
Séhi	Séry	
Yoro	Yoro	
Goho	Goh	Goho
béhi	Gbeuli	
Mahan		Mahan
Taha		Taha
Blé/Bléhi	Blé	

En observant ce tableau, ce que l'on remarque en premier c'est que les *wè* ne sont pas les seuls à détenir ce type de nom. Ils les partagent avec les peuples voisins. Si la similitude culturelle entre les *bété* et les *wè* est

(1) Cf. Contes, mythes et proverbes wè, textes inédits faisant partie de notre collection personnelle.

évidente et que par ce biais les noms ont pu circuler, quant au peuple dan, il faut chercher les raisons dans le voisinage.

Cependant, il faut revenir à une autre question. Qui en a emprunté à qui ! Et comment la transmission s'est-elle opérée entre les bété et les dan ? Par le biais des wè ? Revenant alors à la théorie de GIRARD, ces noms chez ces différents peuples gardent-ils toujours leurs mêmes interdits ou significations ? Ont-ils les mêmes correspondances ?

Nous pensons de notre part que chez les wè du moins pour le moment, ces noms sont d'une part des noms de fétiches individuels portés par les hommes en signe de reconnaissance ou de puissance. Or nombreux sont les fétiches et forte est la foi qu'on place en eux dans ce milieu. La transmission du nom par la voie de la mort et de la réincarnation (phénomène du nom de défunt) faisant son effet, ces noms se sont propagés surtout dans le peuple wè. Cela est plausible pour certains d'entre eux. Et GIRARD le reconnaît bien qui affirme dans son ouvrage susmentionné : « **Les *ouobé* désignent sous le terme générique de *konhou*, tous les objets au symbolisme magico - sacré, susceptibles de procurer à leurs possesseurs-communauté villageoise, familiale ou individuel- une protection contre les forces hostiles qui les entourent** et il renchérit un peu plus loin, à la page 130 qu'il « existe des *konhou* de village, de famille et des *konhou* personnels.

- Les premiers sont évidemment les plus puissants. Ils sont à la disposition d'un ou de plusieurs villages, et jouent en quelque sorte le rôle de « domestique » agissant par l'intermédiaire du *kudyué* (l'aîné).
- Les seconds particuliers à une famille sont placés sous l'autorité du *gbâdyué* (chef de famille) et ne reçoivent en principe aucun nom.
- La troisième catégorie, enfin, regroupe les *konhou* individuels. Les *kudyué* (les aînés), l'assemblée des chefs ou oracles les attribuent aux particuliers. Mais il arrive que ceux-ci se les approprient

eux-mêmes<sup>(1)</sup> ». Si dans la phrase soulignée notre chercheur fait mention de ce que certains fétiches *ne reçoivent en principe aucun nom*, c'est qu'implicitement, il reconnaît que des fétiches ont des noms. Donc ces noms - là peuvent être transmis aux hommes par l'un des moyens nous avons énumérés comme mode d'attribution de noms.

D'autres par contre pourraient être des noms de proverbes, tantôt des noms de combat ou de flatterie qui ont été démembrés à l'usage par voie de la troncation linguistique, car dits oralement, ces noms ne peuvent s'accommoder avec la volonté du locuteur de gagner du temps et par voie de fait d'emprunter des raccourcis. Ainsi ce nom-ci qui pourrait être un nom proverbe N'SEA /nséà/ qui veut dire « je suis fatigué ». Ce nom comme tous ceux comportant la consonne nasale "n" en apostrophe perdent toujours cet élément par la seule volonté du locuteur de rechercher une harmonie dans le langage, un son agréable à l'oreille, une poésie, le bien dire que le *wè* adore et qu'il pratique en le nommant /séà/.

Pour des raisons d'harmonie, d'esthétique donc, les angles de certains noms sont arrondis, devenant du coup incompréhensibles. C'est le cas du nom proverbe suivant :

/ klo kúLéí/

Le premier terme est un nominal et signifie *village*, le second, un verbal, rester, le troisième qui peut se percevoir comme un pronom personnel, *hi*, *celui qui* : on a donc : *celui qui reste au village pour le garder quand les autres sont absents*. Ce nom devient *kleuhi* tout court. Idem pour l'exemple précédent qui perd sa première syllabe pour devenir tout simplement *Sea*.

---

(1) Idem P. 130.

### **Conclusion partielle**

Les noms *wè* sont nombreux. En choisissant de les étudier, nous devrions le faire dans leur diversité. Cependant, nous avons opté pour ceux que nous jugeons porteurs d'un sens, d'une poésie, d'une pédagogie instructive. Mais ceux que nous délaissions maintenant ne peuvent totalement échapper à notre propos actuel. Voilà pourquoi nous en parlons avec l'espoir de rétablir une certaine vérité. Girard, dont nous avons critiqué la méthode avait travaillé avec une conscience rigoureuse et une bonne foi certaine. Ce que nous estimons être son erreur est d'avoir essayé de rendre compte de la vie culturelle d'un peuple (dans nombre de ses aspects), dans un seul ouvrage de seulement 289 pages. Cette attitude n'est pas propre à M. Girard seul. Elle est l'apanage d'un bon nombre de chercheurs occidentaux. Ces sociologues, anthropologues, et autres ethnologues, dans leur quête de célébrité, investissent des régions africaines. Au bout de quelques mois, ils sortent des ouvrages sur les peuples rencontrés. Ouvrages scientifiques qui s'imposent et font autorité quant à la connaissance des mœurs et civilisations des peuples en question. Nul ne pose la question de connaître l'exactitude scientifique des faits avancés. Comment en quelques semaines de présence en des lieux exotiques, visités avec un œil condescendant et de curieux touriste plus que celui d'un expert chercheur qui fouine, ces messieurs pourraient-ils prétendre produire honnêtement un travail sans complaisance, et donc détenir des vérités fiables et non teintées de condescendance parfois, de mauvaise foi et même de racisme à certains moments ? Ainsi circulent sur nos coutumes des ouvrages prétendument scientifiques dans lesquels nous ne nous reconnaissons pas ou difficilement. Heureusement que ce temps semble révolu et que semble sonnée maintenant l'heure du rétablissement de la vérité historique.

Après avoir montré les différents types des noms *wè*, nous allons ouvrir un quatrième chapitre avant de fermer cette première partie. Nous y

consacrerons l'étude de l'aspect poétique, qui constitue l'une des traces essentielles de cette étude. Par quels moyens les noms deviennent des poèmes ? Voilà la principale question à laquelle nous allons tenter d'apporter une réponse acceptable.

## CHAPITRE IV : **NOM ET CREATION POETIQUE**

### INTRODUCTION

Entreprendre une étude sur les noms a été pour nous un véritable plaisir, plaisir que nous avons bu jusqu'ici, à petite dose. D'abord dans l'avant propos, nous avons présenté le cadre de notre étude, ensuite, dans la première partie, présenté les différents types de noms qui allaient constituer la substance de cette étude, car c'est une simple question de bon sens que de préciser l'objet d'un discours. Ceci étant fait, nous entamons dans ce chapitre-ci, l'aspect poétique des noms. Dans le milieu traditionnel, le poète et surtout le chanteur est celui qui domine le verbe. Auréolé de son savoir, maniant avec dextérité la langue, il est celui qui met en valeur les noms, en leur donnant toute la splendeur à laquelle ils aspirent. C'est donc le poète, le maître de la parole, le surdoué qui relève la valeur poétique de ces créations. Ces affirmations paraissent péremptoires sans aucune démonstration. C'est à cette tâche exaltante que nous allons nous atteler dans cette deuxième partie.

Quels sont les différents éléments du nom qui lui confèrent une poéticité ? Voilà la première interrogation à laquelle nous tenterons d'apporter une réponse. Le nom s'impose dans la société comme un acte de communication entre les individus. Dès lors, chercher un rapprochement avec la théorie de la fonction rythmique de Zadi surtout au niveau de la production du rythme poétique ne peut être un acte vain. Nous expliquerons cette théorie d'abord et ensuite nous lui appliquerons les noms. Il faut cependant, reconnaître que les noms wè que nous étudions, évoluent pour certains comme des proverbes. Cette idée, nous la partageons avec mademoiselle Hélène NGBESSO, qui, dans sa thèse sur L'EYI-DI, un type de nom abbeyy a avancé cet argument la première. Dans l'intention,

Docteur NGBESSO fait intervenir SENGHOR, le chantre de la revalorisation de la culture africaine. Avant de lui passer la parole, elle précisera ceci : « **Ajoutons que ce genre particulier (EYI-DI) est frère jumeau du proverbe. Or toute la critique africaine ou africaniste est unanime à reconnaître aux proverbes en tout cas un statut de poème. SENGHOR a insisté sur le caractère indéniable de ce statut. Pour lui, il n'y aucun doute, le proverbe est un poème comprimé et sa différence avec le poème tel qu'on le conçoit est d'ordinaire plus quantitative que qualificative** »<sup>(1)</sup>. Cette vérité venant de SENGHOR constitue une affirmation de taille. Le nom est un proverbe et un poème à la fois qui ne diffère du poème ordinaire que par la quantité. Le nom étant du domaine de la parole, de l'oralité, c'est la poésie orale qui ainsi s'officialise. Alors le recours aux poètes, c'est-à-dire les chanteurs, est une attitude toute logique que l'on ne saurait nous reprocher. Qui, mieux que ceux-là, peut véhiculer la poésie orale et lui permettre d'atteindre les sommets ? Servant à chanter les louanges, le nom s'inscrit dans la classe de la poésie laudative qui constitue une vraie mine pour l'analyste. Voici les trois grands axes autour desquels s'articulera notre réflexion dans cette partie du travail.

## **I- LES PERTINENCES POETIQUES DU NOM**

### **1. La Poétique de JAKOBSON**

Alors que nous évoquons la théorie de la communication linguistique dans le chapitre précédent et que nous faisons intervenir Mlle PARENT, citée par le professeur ZADI, qui reprenait la théorie du chercheur russe, Mlle PARENT avait pris le soin de préciser que JAKOBSON a élaboré cette théorie parce qu'il voulait définir la "fonction

---

(1) N'GBESSO (H), L'EYI-PL sens et fonction d'un port de nom abbevié thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle Université de Paris VII, VAL - DE- MARNE CRETEUIL, 1981.

poétique" du langage, "*qui est en somme une réalité difficile à isoler.*" Il a rappelé toutes les autres fonctions indispensables à la communication linguistique. Toutes ces fonctions devraient servir à définir la "*fonction poétique*". Or nous avons déjà eu à démontrer que les autres fonctions se retrouvent dans la dynamique des noms sauf une seule : la *fonction métalinguistique*. La fonction métalinguistique se pose comme une interrogation sur le sens. Elle se reconnaît dans le texte par les formules interrogatives. Or le nom est une invitation à la réflexion. Mieux, il est une participation active, une recherche absolue de l'approbation de l'autre. Au demeurant, le nom ne peut connaître un meilleur sort que lorsqu'il est émis à bon escient. Celui qui est visé doit le sentir comme une vive piquêre et le public connaisseur doit s'en apercevoir, parce que le nom est la manifestation de l'érudition des peuples, la preuve de tact. Même ceux qui se présentent dans les formules interrogatives le font pour sacrifier à l'usage, préserver l'identité de ceux qu'on vise. Une interrogation sur la conduite des hommes prend plus un sens général que toute autre forme qui viendrait détériorer le climat de l'anonymat. La fonction métalinguistique ne saurait s'exprimer aisément ici. Au centre de l'intérêt poétique des noms, réside la fonction poétique.

Mais quelle est cette fonction qui s'impose aux autres ? La réponse à apporter à cette question consiste à donner la parole au professeur ZADI qui a rigoureusement repris cette théorie en l'empruntant à Mlle Parent pour l'appliquer à la parole poétique africaine. Selon elle, la thèse centrale de JAKOBSON, à propos de la fonction poétique, est la suivante : "**on retrouve dans la phrase, la strophe, le texte, tous les éléments impliqués dans l'acte du choix préalable au langage. C'est-à-dire que l'axe de la sélection est projeté sur l'axe des syntagmes**" <sup>(1)</sup>.

---

(1) Zadi Zaourou (B), op. cit. pp.531-532.

Et le professeur ZADI de poursuivre que c'est de cette thèse centrale que découlent toutes les caractéristiques de la fonction poétique que M<sup>lle</sup> Parent a éclairée de la manière suivante :

- Phénomène de réécriture entraînant la synonymie et les parallélismes.
- Informations minimales, formes diverses, impressionnantes et plus précieuses que le sens.
- Manière de penser par analogie : métaphore.
- Associations d'idées par contiguïté : métonymie.
- Ce sont donc ces éléments qui caractérisent la fonction poétique. La conclusion que le professeur ZADI tire alors s'impose comme une évidence : "**Fondamentalement, cette thèse centrale signifie que l'acte de sélection qui s'opère d'ordinaire de façon plus ou moins rigoureuse sur l'axe paradigmatique pour la production de la prose s'affaiblit considérablement dans la production du texte poétique d'où la notion de projection de l'axe des sélections sur l'axe des combinaisons**"<sup>(1)</sup>. Il faut retenir, selon la précision apportée par M. ZADI, que le mot "texte" est pris ici comme synonyme de corpus surtout dans le sens où il est employé par HJEMSLEV : "**ensemble des énoncés linguistiques soumis à une analyse : le texte est donc l'échantillon d'un comportement linguistique qui peut être écrit ou parlé**"<sup>(2)</sup> ; la précision est nécessaire parce que les noms que nous analysons ne constituent pas un véritable texte.

Pour nous résumer donc, nous pouvons dire que la fonction poétique dans un texte, se caractérise par un affaiblissement de l'axe de sélection, c'est-à-dire l'axe du choix, lors de l'émission de la parole ou du texte écrit. La rigueur et la vigilance qui sont observées à la production de la prose deviennent permissives quant à la réalisation de l'œuvre poétique. Ainsi les

---

(1) Ibidem.

(2) cité par B. Kochy, in Le tohourou de Srolou, drame-figuration, in La chanson populaire en Côte d'Ivoire, op. cit. P.263.

métaphores, les métonymies, les synonymes et autres phénomènes de réécriture apparaissent. Dès lors que les symptômes sont connus, nous pouvons établir un diagnostic qui prouvera que la fonction poétique n'est pas absente dans la poésie des noms.

## 2. La métaphore

Avant toute dissertation sur la métaphore, qu'il nous soit permis de faire cette observation, la fonction poétique rassemble en elle seule plusieurs figures. Cependant la métaphore est, de toutes ces figures, la mieux construite. Elle rayonne parmi les autres et les illumine par son éclat. Si non la comparaison, l'hyperbole, l'ironie, la litote, la métonymie, la synecdoque sont aussi d'autres images qui enrichissent ces noms et qui apparaissent également dans cette fonction poétique. La métaphore est riche, car comme une perche, elle nous conduit vers d'autres horizons poétiques. Dès lors l'étude de la métaphore va nous introduire dans l'univers de la métonymie pour aboutir à la symbolisation. La métaphore, selon le dictionnaire Petit Larousse illustré, " **est un procédé linguistique et rhétorique par lequel on transporte la signification propre d'un mot à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison sous-entendue.** "

Dans cette définition déjà le terme de comparaison apparaît. On retiendra en définitive et de façon beaucoup plus simple que la métaphore est une forme de comparaison sans les morphèmes de comparaison que sont : *tel, telle que, ainsi que, comme*. La métaphore est une réflexion par contiguïté. Or l'idée de la contiguïté implique celle de la ressemblance, état de deux choses qui se touchent, une association d'idées. Dans la métaphore tout un système est mis en place, elle comporte un noyau et des éléments repères. Ce sont ceux - là qui s'imbriquent, s'associent pour produire cette figure. L'éclatement du noyau de la métaphore en plusieurs éléments qui

par leur pertinence changent de nature pour passer de l'état du micro symbole, à l'état du macro symbole, fait élargir le champ de l'intégration métaphorique. Dans le cadre des textes oraux chantés ou déclamés, la métaphore, par le processus décrit, peut devenir une métaphore filée et conduire à la symbolisation.

Cette esquisse définitionnelle de la métaphore nous montre que les noms *wè* tels que nous les voyons jusqu'ici sont des formes de métaphores, qu'ils soient noms proverbe ou nom de combat ou encore des noms de flatterie.

Pour être plus concret voici des exemples de noms de combat :

- " *Boa qui avale gibiers avec cornes et sabots.*
- " *Lion qui se gave de sanglantes crudités*
- " *L'homme à carrure minable mais imbattable.*
- " *Patte de termite qui plantée dans les dents enlève tout repos à la langue "*<sup>(1)</sup>

Le constat est net, toutes les images fortes évoquées sont des métaphores même si par moments quelques termes comparatifs sortent furtivement pour nous donner l'illusion d'une présence de la comparaison. Dans le fonctionnement de ces noms, il y a une instance émettrice qui peut être un individu ordinaire, mais aussi un "gla". L'émetteur évoque un élément naturel sublimant soit par sa force, sa ruse, son intelligence ou tout autre chose. L'intention évidente est de se comparer à ce phénomène. Mais en réalité, mieux que la comparaison, c'est la superposition, la confusion des deux qui se réalise. L'émetteur devient le détenteur de cette force et non quelqu'un qui se compare à un phénomène. Il est boa, le lion, l'homme à la carrure minable, La patte de termite.

---

(1) Voir tome 2 de cette étude.

*- boa, tu avales gibiers avec cornes et sabots.*

L'élément repère ici est le boa. C'est par lui que tous les autres éléments du texte acquièrent un intérêt. Cependant, un seul aspect de son caractère est signalé et retient l'attention de l'émetteur. Sa voracité devient une qualité séduisante. Le *gla* fusionne avec le reptile pour devenir une unicité, une superposition parfaite. Ce nom, comme tous les noms de combat, éclate en plusieurs images une fois qu'il est libéré, lorsque le premier verset est émis, l'émetteur peut allonger son œuvre en rajoutant d'autres. Ces versets qui fonctionnent comme des micro-symboles par les actions répétées imposent le premier verset comme une métaphore filée. Il n'est pas nécessaire d'avoir l'œil d'un stylisticien analyste pour remarquer la présence de la fonction conative dans ce nom. Avec la présence du pronom personnel "tu" de la deuxième personne du singulier, cette fonction comme dans tous les noms introduit certes une forte charge émotive, mais également une sérénité de l'émetteur sûr de son fait et ayant la maîtrise parfaite de son art. L'art du *zohozèhi* (le serviteur).

Ce qu'il faut remarquer, c'est que dans cette évocation des noms présents deux types d'images s'imposent, d'une part les images exprimant explicitement la force, le lion, le boa, qui sont reconnus comme forts et, d'autre part, les images qui expriment une force implicite.

Le boa à la gueule élastique, aux viscères énormes, véritable monstre des forêts, n'a pas besoin d'un quelconque superlatif.

*- lion, tu te gaves de sanglantes crudités*

Le lion constitue ici aussi l'élément repère qui éclaire les autres. Contrairement au premier nom qui n'avait qu'un seul pronom de la deuxième personne, ce nom - ci en a deux : *tu* et *te*, le style prend une allure emphatique, car la charge émotive est bien réelle. La superposition du signifiant et du signifié est également parfaite. Le lion, qui s'empiffre de sang est un Carnivore, chasseur émérite connu depuis l'aube des temps.

Il mange du cru, car il ne connaît que cela. Le sang qui dégouline de son festin ne manque de constituer une qualité en le présentant comme sans pitié. C'est en définitive, cet état qui impressionne l'émetteur qui voudrait faire croire à ses adversaires qu'il n'a pas peur du sang, il n'a pas peur de tuer. Si le lion et le boa sont connus pour leur force, les autres phénomènes évoqués surprennent quelque peu. La patte de la termite, l'homme à la carrure minable ne sont considérés comme détenteurs d'un certain pouvoir que pour la gêne procurée à l'homme et la défaite infligée à l'adversaire, ce qui est de même une surprise heureuse.

L'individu qui s'auto-glorifie de la sorte est à la fois force visible et force pernicieuse qui ne s'impose comme telle que lorsqu'elle ne peut plus s'exprimer autrement. La métaphore, comme on le voit, est présente dans la poésie des noms, sachant que les hommes utilisent les noms comme une affirmation de leur statut d'homme et comme acte de leur participation au monde. La métaphore comme évocation des images expressives et superposition de l'instance émettrice et de la réalité évoquée, est la voie toute trouvée pour ceux qui ambitionnent de se lever au - dessus des autres et de se mesurer à la nature. En plus de la métaphore utilisée, l'on peut voir qu'au- dessus de cette figure de rhétorique apparaît une autre qui est la métonymie. Voyons comment celle-ci se caractérise dans les noms. Nous verrons ensuite celle que le professeur ZADI a identifiée comme la symbolisation et qui selon lui est la fonction manquante à la théorie de la communication de JAKOBSON.

Il faut ajouter cependant que la métaphore est l'arme du poète. C'est elle qui consacre son talent et donne à ses œuvres une dimension divine. Néanmoins pour certains critiques, étudier la métaphore d'un auteur, c'est entreprendre la nomenclature des images qui illustrent ses idées. Mais si la métaphore ne consiste pas à habiller une idée dans une image, si elle consiste à réduire le choc entre deux idées compatibles, c'est dans cette réduction d'écart, dans ce rapprochement, que la ressemblance peut jouer

un rôle. Aristote avait raison de dire que « **faire de bonnes métaphores, c'est percevoir la ressemblance**<sup>(1)</sup> ».

L'esprit de la pensée du philosophe grec, fondateur de la logique formelle, n'est pas tombé dans l'oreille des sourds. Thomas CARLYLE<sup>(2)</sup> (1795 - 1881), historien et critique d'art écossais, soutient que l'art de la poésie repose sur la métaphore, qui énonce un surréel et fait du poète un « créateur ». Et Jacques CABAU, de commenter que CARLYLE « **est conscient qu'il existe trois degrés d'écriture**<sup>(3)</sup> ». Un degré zéro qui est celui des faits, qui fait écrire à l'historien chroniqueur : « **Le cardinal de Rohan voulut offrir un collier à la reine de France** ». Il existe un second degré de l'écriture, celui de l'image ou de la rhétorique, de la métonymie pour écrire : « **Le pourpre voulut offrir des perles à la couronne.** » Il existe enfin un troisième degré de l'écriture ou degré transcendant, celui de la vision, où le poète voyant pratique la métaphore pour écrire : « **Le volcan de boue explosa, embrasant le cabriolet et laissant un désert de cendres** ». Pour CARYLE, la poésie n'existe qu'à ce troisième degré de l'écriture. Le poète nous apparaît alors comme l'antithèse de l'historien -chroniqueur. Il n'est pas non plus le rhéteur. En ce sens, l'on peut dire avec CARLYLE que si la métaphore n'est pas libre, elle ne renvoie pas à l'homme mais à la transcendance. « **Par le mystère de la métaphore, le lecteur communit avec la transcendance sous l'espèce d'une apparence consacrée par le poète - prêtre**<sup>(4)</sup> ». Ce type de métaphore dont parle avec tant d'éloges ce chercheur, c'est ce que le professeur ZADI a si bien nommé la symbolique dont nous verrons bientôt la constitution.

---

(1) Aristote, Poétique, Paris, Société d'Éditions « Belles Lettres », 1969.

(2) Carlyle (T), cité par Besses (P), de l'Université de Toulouse - Mirail, in "image totémique et conception de la métaphore, in symbolique du nom et métaphore totémique dans le roman aborigène. P. 45.

(3) Henry (A), Métonymie et métaphore, Paris, Klincksieck, 1971, p. 17.

(4) Idem.

### 3. La métonymie

La métonymie, selon A. Henry, est " **un procédé qui peut apparaître comme un échange de nom, défini plus exactement comme la substitution d'un terme à un autre qui est avec lui dans un rapport de cause à effet (une cueillette pour le produit d'une cueillette), soit de matière à objet (le fer pour l'épée)**<sup>(1)</sup>.

Après la définition du terme, voyons maintenant comment celui - ci s'applique à l'élaboration des noms. La métonymie, la métaphore et la comparaison s'allient pour produire les noms de façon générale. Cet aspect des choses ne peut être attribué aux seuls Africains et plus précisément aux *wè* seuls. Ces exemples à la fois français d'une part et bété de l'autre nous montrent que l'imagination humaine fait sensation partout. M. Baroan Kipré est assez explicite là-dessus dans son ouvrage. - *La flèche, nom français* et *Boudon nom bété* sont selon le chercheur attribués aux hommes par assimilation de l'objet à l'individu ; la personne est prise comme objet ; **« de l'analogie qui est notoirement invraisemblable, un individu étant irréductible à une flèche, on accède, à la comparaison »**.<sup>(2)</sup> C'est alors que seront pris en considération les caractères ou caractéristiques, les traits ou qualités de l'objet dont le nom est emprunté et ceux de l'individu. Pour peu qu'on décèle quelque chose de commun entre l'objet et l'individu, par économie ou par élision de mots, le nom de l'objet qui ne saurait être subdivisé en fonction de ses caractéristiques est alors attribué par métonymie à l'individu. **« La flèche, en vérité, comme on le voit, a pour qualité la rapidité, alors que la comparaison devrait s'arrêter là, tout le nom "flèche" a été octroyé à l'individu »**.<sup>(3)</sup>

---

(1) Idem.

(2) Baroan Kipré (E), Mutation des noms africains, l'exemple des bété de Côte d'Ivoire, p. 106- 107.

(3) Idem.

- il en est de même pour le second exemple *Boudou*. Terme bété qui selon Baroan, signifie une variété de musaraigne. La bête retient l'attention de l'humain pour une de ses qualités: *la finesse des yeux*. Par métonymie, la jeune femme qui porte un tel nom devient l'égale de la musaraigne. La réalité du nom devrait être alors : " *les yeux - fins - comme - la - musaraigne* ". Une partie (les yeux) désignant tout l'être.

**" On peut dire à juste titre que la métonymie procède de l'observation objective ; elle découvre et traduit un lien qui est dans nos représentations des choses <sup>(1)</sup> ",** comme l'observe si bien A. Henry dans son ouvrage sus-cité !

A l'instar de l'exemple de l'hexagone et de cet autre exemple local, les noms *wê* usent à profusion de la métonymie. Que ce soient les noms de combat, les noms pour conjurer le décès des enfants dans un foyer, des noms de plaisanterie, la métonymie fait son effet. Ainsi dans l'exemple du nom de plaisanterie, (petite source), affublé du patronyme Gnahé et qui donne : Gnahé, *la petite source*, marque l'existence de la métonymie. Le porteur d'un tel nom n'est pas généralement un homme doté d'une impressionnante carrure. Chétif, mais vif à la fois, son nom lui est attribué au regard de sa morphologie. Pour une simple question de bon sens, cet homme ne saurait être un mastodonte qui impressionne les autres par la largeur de ses épaules. A sa petite taille, viendront s'ajouter certaines qualités morales, qui sont la générosité, la fidélité. Car l'autre versant du nom qui accompagne et complète celui qui est déclamé est : *la petite source qui ne tarit pas*, même en saison sèche quand les cours d'eau les plus importants ont déserté leur lit. La fidélité, la serviabilité et le mystère accompagnent ce nom. En effet si la source se pérennise en saison sèche, c'est qu'elle veut servir et rester fidèle à la population qui a besoin d'elle.

---

(1) Idem.

Toujours fraîche, elle est l'exemple parfait du don de soi. D'où tire-t-elle ses ressources pour résister à la sécheresse ? Mystère. Le petit homme qui résiste à l'adversité de la vie, qui se bat contre adversaires et partenaires pour exister, constitue également un mystère.

Avec cet exemple on s'aperçoit que la métonymie est aussi un élément stylistique le plus présent dans la construction des noms. Examinons cet autre exemple :

- /kɔ tchríà díbí/, iroko - qui - tire - les - lianes.

Cet arbre de la flore africaine est un géant qui domine les autres arbres. Doté de contreforts majestueux, il semble porter toutes les lianes de la forêt qui constituent des charges énormes pesant sur lui et qu'il porte avec aisance. L'idée qui se dégage ici est celle de la force dominatrice. Celui qui fait appel à tel nom aspire au commandement, à l'autorité, à la maîtrise de ses responsabilités. Abri pour tous, il ne craint pas les charges qui sont liées à ses fonctions. Un tel homme est naturellement grand et en impose aux autres par ses qualités physiques. En disant donc le nom, l'on s'attend à voir un solide gaillard dominant son entourage d'une bonne tête. La métonymie qui s'exprime dès lors est réelle et non factice.

Voyons encore un autre exemple qui s'inscrit dans le cadre des noms de combat.

- /tchía kún/, *queue - de -panthère, -panthère.*

Ici, le porteur d'un tel nom n'est en réalité doté d'aucun pouvoir. Il n'a aucune force personnelle, cependant il bénéficie d'une protection infaillible. Un fétiche au mérite certain est en sa possession. Alors que tous se tiennent tranquilles !

Autant nul ne peut se permettre de jouer avec la queue de la panthère, autant personne ne peut se permettre de provoquer cet individu. Sûr de lui, il ne craint personne et est craint de tous. Le jeu de la métonymie qui découle de ce nom part alors de cette crainte et de cette fierté qui résultent du sentiment de peur que provoque la panthère. L'on

aurait même pu ajouter en complément " *bien - protégé - et - craint - comme - la - queue - de - la - panthère* " ou encore " *fière - comme - la - queue - de - la - panthère* ". On voit dès lors que la métonymie, la métaphore et la comparaison, jalonnent l'élaboration des noms *wè*. A ces éléments caractéristiques de la rhétorique, il faut ajouter ceux de la linguistique que sont l'agglutination et l'ellipse qui participent à l'enrichissement du nom sur le plan poétique et que nous verrons le moment venu.

#### **4. La symbolisation.**

C'est le professeur ZADI qui, dans ses travaux, a abondamment évoqué cette fonction qu'il dit être la partie manquante à la théorie de la communication linguistique initiée par JAKOBSON. Pour lui, cette fonction prendrait en compte efficacement la réalité linguistique de la parole poétique africaine. Dans le souci d'expliquer sans doute les constituants de cette nouvelle notion, il élabore un processus en cinq points que nous tenterons de résumer. La symbolique est une pratique permanente, cohérente et organisée de la parole africaine <sup>(1)</sup>. Elle déborde le terrain de la linguistique et atteint ceux de la sociologie et de la philosophie. Elle est une pratique intralinguistique opérant directement sur le mot et sur la parole. Il faut distinguer une symbolisation du premier degré qui s'apparente à la métaphore par la création des rapports d'analogie, création des rapports entre les êtres, les phénomènes et les choses, puis une symbolisation du deuxième degré qui opère aussi sur les analogies qu'elle crée elle - même et développe. Elle est dynamique et à la fois auto-dynamique. La différence avec la métaphore est ici qualitative. La symbolisation est un processus de poétisation de l'univers et la symbolisation africaine poétise aussi le référent. Elle crée le sens et les

---

(1) Zadi Zaourou B. La parole poétique dans la parole africaine. Domaine de l'Afrique de l'ouest francophone. Thèse de doctorat d'Etat, université de Strasbourg II, 1981.

idées, joue un rôle initiatique qui permet au poète de s'adresser au public hétérogène et permet aussi à ce public de décoder son message. Voilà succinctement résumée, pensons-nous, la théorie de la symbolisation dans la parole poétique africaine selon son auteur. Le professeur, voulant donner un exemple concret de la métaphore et de la symbolisation, choisira deux vers de Césaire : V1. « **Les îles, cicatrices des océans** ».

V2. « **La mort est un oiseau blessé** »<sup>(1)</sup>.

Dans le premier vers, l'image analogique est claire et précise. La métaphore est d'une évidence puérile et aucun commentaire n'est nécessaire pour s'en apercevoir. Dans le second par contre, l'on est passé au degré trois de la métaphorisation. A ce niveau, c'est la symbolisation qui est opérante. En clair, pour comprendre le sens de ce vers et saisir les rapports qui existent entre les différents éléments, il faut traiter efficacement le vers. La signification est donc cachée, l'effort qui doit conduire vers la clarté des esprits doit être consistant. Dans les noms *wè*, cette vérité est omniprésente. Au terme de cette description nous pouvons soutenir que la symbolisation est présente dans la poésie des noms. Pour illustrer notre propos nous choisissons trois exemples précis que nous pensons assez pertinents. Le premier se rapporte aux noms proverbes et le second aux noms de flatterie, le troisième aux noms de combat.

1. /tó ké mādí/, *Tokemandi*, (*je-mange-avec-la-guerre*) devenue à l'usage, *TOAHI*.

Ce nom, traduit de façon littérale, signifie "*je - mange - avec - la - guerre*" pour devenir un nom plus réaliste "*je - vis - avec - mes - ennemis*" un traitement des différents termes s'impose. Car il est impossible de manger avec la guerre. L'on peut vivre de la guerre, vivre dans la guerre mais manger avec, nécessite une gymnastique intellectuelle assez éprouvante pour parvenir à la réalité.

---

(1) Idem.

Les deux éléments majeurs de ce nom, que nous pouvons appeler éléments noyaux sont : /tó/, guerre et /dí/, manger. Ce sont eux qui marquent le symbolisme de ce nom, et ont besoin d'un traitement judicieux pour que le nom soit compris. En effet au premier degré d'écriture, qui est celui du réalisme, « manger avec la guerre » n'est pas opérant. Au plan sémantique la phrase n'est pas viable. Il faut alors traiter les éléments dits majeurs en les substituant à ceux qui cadrent avec le réel. Le premier effort à fournir est de remplacer le terme " *manger* " par *vivre* de sorte à obtenir "*je - vis - avec - la - guerre*". Mais là encore la substitution n'est pas efficace, elle se limite à ce seul lexème. Ainsi "*guerre*" sera destituée pour faire place à "*ennemis*". On a donc la phrase suivante : "*je - vis - avec - mes – ennemis*", ou tout au plus "*je mange avec mes ennemis*". Dans le lexème ennemi, l'idée de conflit persiste et fait appel à un univers de tension, de farouche opposition. Les différentes substitutions dont nous venons d'user pour rendre ce nom accessible à tous les esprits sont révélateurs de l'existence de la fonction poétique dans la poésie des noms, car elles traduisent l'affaiblissement de l'axe des sélections sur celui des combinaisons. Bien qu'il paraisse assez difficile, il est aisément compris par tous les esprits. Sa forme que nous voyons révèle qu'il est avant tout un poème et regardé comme tel.

Que ce soit le nom retouché ou celui qui n'a subi aucune mutation, l'image véhiculée est toute reluisante de beauté. Son élégance subjective traduit la maturité de l'émetteur, du créateur, son sens de l'esthétique son respect quasi religieux des normes sociales qui veulent que l'adversaire soit ménagé et qu'il parvienne à la cruelle vérité par son propre effort de décodage.

Examinons maintenant le second exemple pris dans le groupe des noms de flatterie. *Petite - source*, accompagné du patronyme Gnahé, qui donne : *Gnahé petite source*. Nous avons dit à propos de ces noms que c'étaient soit des noms de combat réduits à l'usage ou des noms abrégés

déjà à la création. Mais que ce soit l'un ou l'autre cas, le nom confère à celui qui le porte les avantages du phénomène évoqué.

En clair, une correspondance s'établit entre l'homme et la réalité qu'il veut incarner. Les noms, dans ce milieu, extériorisent la force, la virilité qui prouvent l'état d'esprit conquérant des populations, instinct guerrier que souligne le chercheur Mamadou Koblé KAMARA, dans son ouvrage<sup>(1)</sup> en ces termes : « **Il s'agit de la présence des wè, peuple de forêt, guerrier conquérant, razzieur.** » C'est ce caractère bouillant qui ajoute notre sociologue, « **neutralisa les tentatives d'expansion des dan dans cette direction,** » celle des wè, qui sont les plus proches voisins des *dan*.

Cette remarque fait germer et même fleurir le symbolisme. La métaphore est inopérante à ce niveau car la réalité énoncée, " *petite source*", ne traduit aucune autorité, aucune force, aucune sagesse. Il faut alors traiter l'élément "*petite source*" pour qu'il livre son secret qui a motivé son choix. L'analyste, au prix de sa perspicacité, comprendra que si *la petite source* ne représente aucune force, ne symbolise pas le courage, la détermination, elle est le symbole de la générosité, de la fidélité, de l'éternité et même de la fécondité. Tout cela sous le sceau d'un certain mysticisme (toutes les notions que nous alignons ici ont été déjà l'objet d'analyse précédemment).

" *Trou - perdu - qui - tue - la - jeune - gazelle* "

Dans ce nom, la métaphore est rendue inefficace aussi par l'esprit même du nom. Car comme nous le soulignons, les noms de combat sont le lieu où s'expriment tous les défis, toute la hargne des hommes, leur désir d'en découdre avec l'adversaire, leur impavidité. C'est donc pour ces raisons que les noms sont d'une remarquable expressivité. Or ce nom-ci ne traduit pas vraiment ce à quoi l'on s'attend. Il faut une studieuse

---

(1) Kamara (M.K.), Qui est ton nom ? Les noms proverbiaux en pays dan. N.E.I., Abidjan, 2001, p. 178.

observation pour pénétrer l'idée exprimée, qui est la victoire de l'inutile sur l'agréable. Un " *trou-perdu* ", oublié, qui ne sert plus à rien, qui tue. Quel gâchis ! Et de quelle qualité est la victime ? Une belle, jeune et gracieuse gazelle qui meurt d'épuisement au fond d'une fosse. Il y a une invitation à la méfiance, à la prudence d'une part, et, de l'autre, une absence de pitié, de sensibilité et de tolérance.

Arrivons maintenant à une analyse stylistique de ce nom. Deux éléments majeurs s'affrontent et se distinguent. Comme nous l'avons plus haut cité, nous avons d'un côté « un trou perdu » et de l'autre « une jeune gazelle ». Qu'est-ce qui les rapproche ou les sépare dans le fonctionnement du nom ? C'est ce que nous allons voir. En réalité, ces deux éléments n'ont rien en commun, tout les oppose. L'un est un élément naturel inutile et l'autre un mammifère agréable et très agile. Leur point de rencontre est le dénouement fatal ou l'évolution dramatique d'un antagonisme pernicieux. Le trou perdu, danger et piège mortel tue l'imprudente.

L'image métaphorique mise en exergue s'est muée en une image symbolique vu la qualité des deux éléments noyaux et du traitement qu'ils nécessitent pour être compris. Le traitement auquel ces éléments sont soumis, leur confère une qualité essentielle qui fait évoluer leur statut, passant de celui de la métaphore, à la symbolisation. Une gazelle qui chute par mégarde dans un trou béat en pleine forêt, est promise à une mort affreuse. Le trou qui tue n'a ni conscience, ni état d'âme. Il faut alors observer dans la vie, la prudence. Le symbolisme de ce nom prend même une allure mythique ; vu le rôle que joue chaque élément. Un rôle essentiel dans l'univers qui est le leur et qui fonctionne concomitamment avec le nôtre. A chacun, sa part de vie, son lot de tribulation pour un monde toujours équilibré.

*Le trou perdu /et/ la jeune gazelle.*

Avec ces quelques exemples, nous pensons avoir montré que les noms *wê* peuvent être objets d'une analyse scientifique rigoureuse et

linguistique. La création poétique dans ces noms est effective, conforme à poétique de JAKOBSON et à la symbolique de ZADI.

Nous ne saurions clore ce chapitre sur la symbolisation sans demander à son initiateur de proposer une conclusion qui en fait est un parallèle établi entre la symbolique et l'humanisme. Car en réalité la symbolique qui se révèle être l'expérience de la parole africaine génératrice des mythes est tout aussi traductrice de l'humanisme des Africains. N'est-ce pas ce qu'avance le professeur ZADI en des termes si saisissants : **"...Nos anciens conscients de la nécessité d'édifier l'univers parallèle, correctif du nôtre, ont inventé à certaines plantes, aux animaux, aux insectes, aux oiseaux, aux astres, à la mort etc., toute une filiation, les ont mis en situation, ont inventé à leur "société" des crises et une vie palpitante et pleine d'imprévus. La tradition garde la mémoire de tout cela et offre à tous et à chacun la possibilité de puiser dans ce trésor commun pour étayer un raisonnement, réajuster un conseil, mettre en garde ... Il en va ainsi parce qu'au fond, l'organisation des êtres et des choses en un univers parallèle n'a chez nous d'autre but que d'éclairer l'homme sur le chemin de la vie. La symbolique a donc ici une portée humanitaire."**<sup>(1)</sup>

Au regard de cette pertinente analyse l'on peut affirmer que la symbolique ou en définitive le mot africain, dans son essence même, vise l'homme. Car tout tourne autour de lui avec l'espoir de l'insérer dans le monde, de le familiariser avec son univers, de le responsabiliser, en un mot.

Cependant, la poéticité des noms va au-delà de ces faits. Au demeurant la poéticité transcende la métaphore, la métonymie et la symbolique pour atteindre d'autres dimensions que nous allons maintenant examiner.

---

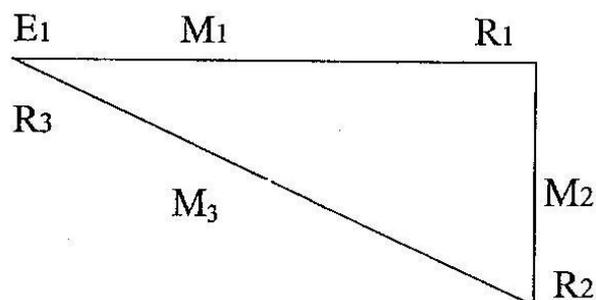
(1) ZADI Z. op. cit. P. 490.

## II- LES AUTRES REPERES POETIQUES.

### **1. La théorie rythmique de ZADI appliquée aux noms.**

Nous avons eu à parler de l'agglutination dans la création des noms et de la présence des tons. Ces deux phénomènes sont à la base de la création du rythme. Des voix plus autorisées en avaient fait le constat bien avant nous. Le professeur ZADI est même allé plus loin dans son observation en proposant un schéma triangulaire qui caractérise la manifestation du rythme lors de la circulation de la parole. Cette théorie qui justifie l'existence du rythme dans la parole africaine peut être appliquée au mode de circulation du nom *wê*.

Pour ce faire, nous rappelons d'abord brièvement le schéma de la théorie avant son application et son explication.



Circulation de la parole juridique et de toute parole sérieuse.

Cette théorie fonctionne en trois phases.

Dans la première un émetteur (E1) émet un message (M1) codé vers un récepteur (R1.) Le récepteur incorpore un rythme à cette parole en la ponctuant avec mesure, en la découpant en séquences. Ce récepteur qui devient un agent rythmique a une parole à forme "*sinusoïdale à périodes régulières*", d'où la production du rythme. Mais pour un rythme binaire (1.2.), il y a un processus classique du dialogue.

Lors de la deuxième phase, le récepteur RI change de nature et devient à son tour émetteur (E2) après avoir traité le message M1, il émet

en direction d'un récepteur (R2.) Le message M1 traité n'est plus le même. C'est donc un nouveau message (M2) qui est émis.

La parole qui circule entre E2 et R2 est un monologue dans lequel aucun rythme n'est incorporé. Mais lorsque R2 réagit, se manifeste, il brise le rythme binaire et rompt le monologue et la monotonie. Il naît alors une autre instance rythmique et donne un rythme ternaire (1.2.3).

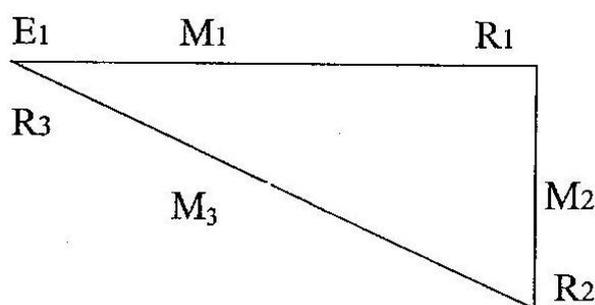
A la troisième phase, R2, recevant le message M2, peut se manifester de différentes manières et vouloir émettre un message en empruntant le même circuit. Ce système peut se produire indéfiniment mais l'essentiel est le processus de base E<sub>1</sub>- R<sub>1</sub>- R<sub>2</sub>.

Il est évident que cette théorie conçue ainsi soulève d'autres interrogations auxquelles le professeur a apporté des réponses.

Nous ne nous y engagerons pas. Cependant nous saisissons ce circuit dans sa production du rythme pour l'appliquer aux noms et au mode de leur circulation dans le milieu social *wê*.

Le nom est émis pour exprimer un sentiment quelconque. Il a un auteur (émetteur), un récepteur qui est le public dans lequel se dissimule le récepteur particulier. Ce public est composé du cercle familial, de la communauté villageoise et même clanique.

Reprenons donc ce même circuit triangulaire.



Mode de circulation du nom dans la société. L'émetteur E1 donne un nom qui est un message M1 codé sous forme de proverbe. Ce nom est jeté au public et à personne en particulier. Même si l'émetteur et le public savent à qui est destiné le nom, l'anonymat du destinataire est préservé, il y

a un vide du réfèrent. Le public qui est récepteur RI se charge de décoder le message. En fait, il lui enlève toutes les parures qui l'embellissent, augmente sa charge nocive ou affective et le dirige vers le récepteur R2 celui à qui il est destiné. Ce nom dépouillé de toute sa charge esthétique, devient un nouveau message M2, émis par une autre entité E2 vers un autre récepteur R2. Ce récepteur R2 qui est dans la famille, le demi-frère souvent, un cousin quelconque ou autre individu vivant aussi dans le village ou non en recevant ce message, il réagira à coup sûr. A l'occasion d'une naissance dans son cercle restreint ou lors d'une fête, devant l'assemblée, il émettra un autre message M3 sous la forme d'un nom proverbe ou un chant proverbe en réponse au premier émetteur E1. Mais ce message M3 est virtuel, potentiel. Il faut comprendre que le chant proverbe joue le même rôle que le nom proverbe. Les naissances n'étant pas permanentes, voire quotidiennes, les hommes se servent du chant pour équilibrer leurs échanges.

On retrouve les mêmes rythmes que ceux évoqués plus haut. De  $E_1$  à  $R_1$ , on a un rythme binaire (1.2.).

De  $E_2$  à  $R_2$ , on a une espèce de monologue qui ne peut être rompu et créer un rythme que si  $R_2$  se manifeste en réagissant. C'est là qu'intervient le rythme ternaire (1.2.3.)

Voilà comment les noms circulent dans le milieu *wê* et créent le rythme qui ajoute un plus à leur valeur poétique, à leur esthétique que nous allons aborder.

## **2. La recherche qualitative**

Les noms *wè* sont des poèmes proférés. Vus comme tels, ils véhiculent une certaine esthétique comme toute œuvre artistique. Cette esthétique se remarque à travers les belles images mises en exergue au moyen d'une métaphore merveilleusement conçue. En plus de ce procédé,

la symbolique dont la démonstration nous a préoccupé ajoute aussi à la beauté de cette poésie.

Des éléments linguistiques tels que la composition, la troncation ajoutent un point d'honneur à la beauté des noms. Cela serait incomplet si l'on omettait le phénomène agglutinatoire qui crée le ton et le rythme donnant à la poésie du nom une harmonie et une dimension esthétique certaine. Le fait d'ajouter une syllabe de plus ou d'en retrancher une, deux ou plusieurs, n'est pas né de la simple volonté du locuteur de perdre ou de gagner du temps en évoquant le nom. Il est l'émanation d'un désir profond d'ajouter une espèce de musicalité dans cette poésie proférée, d'arrondir, de polir les contours, de les harmoniser afin de produire un son agréable à l'oreille. C'est là que commence la mélodie que définit SENGHOR en ces mots : **" mais qu'est-ce que la mélodie ? C'est, vous le savez, au sens général du mot, une succession de sons qui produit une impression agréable à l'oreille "** <sup>(1)</sup>.

La beauté des noms se trouve dans leur poésie dans la mélodie, dans les symboles qui s'allient ou qui s'opposent dans une parfaite symbiose. Ces noms célèbrent, à ne pas en douter, la parole poétique africaine, une parole forte, rigoureuse et belle qui est un acte permanent de création, œuvre d'artistes au talent indéniable. Cette parole dont parle encore SENGHOR avec verve et passion en ces termes : **" les vertus de la parole poétique nègre, outre l'image analogique, sont essentiellement le rythme et la mélodie. Je dis vertus et non qualités, car il s'agit de la puissance de la mélodie et du rythme. C'est de lui qu'il faut partir, qui engendre non seulement la mélodie, mais aussi l'image par son élan itératif et partant suggestif, créatif. "** <sup>(2)</sup>

Le rythme, aux yeux de SENGHOR, est le moteur même de l'esthétique dans la poésie, car c'est lui qui donne un essor non seulement à

---

(1) L.S. Senghor, " Dialogue sur la poésie francophone" in Poèmes. P. 372

(2) L.S. Senghor, op. Cit. P. 370.

la mélodie mais aussi à l'image, par le fait qu'il est réitératif. L'esthétique n'atteint alors sa plénitude réellement qu'à travers le chant qui est le domaine par excellence de la réitération.

### **III- LE NOM, UNE POESIE LAUDATIVE**

#### **1. Le nom dans la chanson.**

##### **1.1. Dans la chanson guerrière.**

La société traditionnelle *wè* est une société d'essence guerrière, organisée autour des chefs de guerre qui sont les conducteurs d'hommes, les dirigeants. Les hommes aspirent à la guerre, à l'autorité mais désirent plus que tout autre la paix, la tranquillité.

Lorsqu'un conflit naît, il faut re-mobiliser les troupes pour les envoyer au front et même les pousser à l'exploit, à la victoire éclatante. Il est aussi urgent de faire taire toutes les colombes de paix qui cherchent des formes d'arrangement avec l'adversaire. C'est à ce niveau que le chant opère des miracles. La dextérité du poète réside dans les louanges qui fouettent l'orgueil des hommes.

Sur les champs de bataille, les chefs de guerre qui conduisaient les armées étaient célébrés par le " *dôcléhè* ", instrument dont nous avons déjà parlé, qui accompagne les seigneurs.

Ces conflits très anciens terminés, le chant guerrier est aujourd'hui conservé par les masques et pratiqué par l'orchestre dénommé *gain*, comme le genre lui-même. Cela n'est que d'une évidence banale. Car dans la société *wè* d'aujourd'hui et même d'hier, c'est le masque qui est en première ligne dans les conflits, soit comme combattant d'où l'existence des masques guerriers, soit comme autorité morale venant établir la paix et la concorde entre les belligérants.

Mais ce rôle devenu caduc, le masque se bat aujourd'hui contre le mauvais sort, contre le désordre, contre le mal ; il empêche la chienlit de

s'installer et s'impose comme un rempart face à une modernité mal comprise et mal assumée.

L'orchestre qui l'accompagne manifeste même dans sa production cette autorité, ce qui fait que ce genre tombant dans une oreille non experte sera qualifié de cacophonique. Dans la production, le poète principal et son accompagnateur chantent sur le même tempo. Le chœur est libre. Loin de répéter inlassablement un seul couplet, il fait des ajouts selon son inspiration mais en préservant le rythme et la mélodie, de sorte qu'on a l'impression que chacun chante sa propre partition. Mais lorsque le ton est donné par le poète principal pour finir la chanson, toutes ces voix en apparence discordantes s'harmonisent et créent une mélodie finale merveilleuse. Le chant du gain, lorsqu'il est exécuté, dégage un tel effluve de vitalité, de détermination que l'homme ordinaire se sent transporté sur une planète où seuls les êtres méritants, forts, se côtoient dans une parfaite symbiose. Dans un tel chant, ce sont des "*fon-gnénin*", noms de combat qui prennent de l'ascension.

Pour nous en convaincre, voyons un exemple concret d'un chant de *gain* accompagnant le masque guerrier :

v1. /O ! mo néã zébé ã Fù/

v2. /O ! mo néã pō Fō Fú /

v3. /o ! múã Fíbo dé o vóã tó

v4. /o ! néã dúé/

v5. /dà prúnméè né dà /

v6. /bó Fí dé déí /

v7. /to pnm Fão à nóã/

v8. /géã dé/

**V1. Oh ! toi le fils de l'éléphant mâle**

V2. **Oh ! toi le fils du vieil - homme**

V3. **Qui est allé guerroyer tout seul !**

V4. **De l'autre côté du fleuve**

V5. **Ici, il n'y a que des enfants**

V6. **Reste donc calme !**

V7. **Apprends aux enfants apeurés**

V8. **L'art du *zohozèhi*. »**

La première observation qu'il revient de faire est que ce chant est libellé à la deuxième personne du singulier. Aux versets 1 et 2, on a :

VI. **O toi le fils de l'éléphant mâle**

V2. **O toi le fils du vieil homme**

La présence des pronoms et des verbes ainsi que les autres éléments poétiques qui émaillent le texte traduisent la présence de la fonction conative. Cette fonction hautement poétique est également appelée fonction incantatoire. Elle imprègne tout texte qu'elle épouse d'une charge énorme d'émotion. Ici cette fonction ne nous contredit pas. En effet, ce chant a une visée intentionnelle : supplier, calmer les ardeurs belliqueuses d'un *zohozèhi* éminemment puissant dans une assemblée où il n'a point d'égal. Il faut pour cela chercher à toucher son cœur, faire appel à ses sentiments, à son bon sens, le raisonner en somme. Le poète, en homme averti, use, dès l'entame de son chant, des différents noms de ce dernier. Les deux premiers versets adoptent pour cela un parallélisme à la fois sémantique grammatical et même mythique. L'interjection « O » qui caractérise la supplication commence bien évidemment les deux principaux versets. La technique du poète est de prouver à celui qui s'agite qu'il est fort, point d'adversaire de sa trempe en ces lieux, lui l'intrépide guerrier qui, tout seul, porte le fer, le feu chez l'ennemi.

V4. « **Toi qui es allé guerroyer seul**

V5. **De l'autre côté du fleuve. »**

Etre au pouvoir extraordinaire, le guerrier mi- homme (fils du vieil homme), mi-animal (fils de l'éléphant mâle) est au sommet de son art ; il doit avoir la capacité de maîtriser ses nerfs et donc de « **rester calme** » à toute épreuve, même face aux plus scabreuses et énervantes. Il a un devoir de d'instructeur, de pédagogue. Les vers 7 et 8 à la forme impérative sont bien à leur place.

V7. « **Apprends aux enfants apeurés**

V8. « **L'art du *zohozèhi*** »

Etre effectivement un initié, un serviteur du *gla* est un art de conduite, une discipline, une sagesse, tout un art de vie. Ce chant a assez de repères poétiques. La fonction conative joue son rôle traditionnel, les parallélismes de sens ajoutent un plus à la charge poétique. Le mode impératif de certains vers constitue, bien entendu, un apport à l'effet poétique recherché.

Le symbolisme que nous recherchons apparaît dans les deux premiers vers. Pour percevoir cela, il faut traiter les éléments qui les composent. D'abord le premier vers, tel qu'il est exprimé, ne traduit pas en vérité son secret. L'éléphant est le plus grand et également le plus fort des animaux de la brousse. Sa force et sa vigueur épatent les hommes et les *glaé* qui y aspirent tous. Mais au-delà du phénomène force, c'est l'esprit phallocratique qui est mis en exergue. Dans le monde animal, c'est le mâle principal assuré de sa force qui domine. Il dirige le groupe, maître du harem, c'est lui l'unique géniteur. Etre le fils d'un tel individu, c'est posséder à la fois sa force physique, son esprit de sagesse, de guide et son autorité. Le fils d'un mâle par opposition au fils de femme, est un fils engendré alors qu'on est au faite de sa force, de sa puissance, de sa virilité. L'éléphant mâle apparaît dans cette logique comme un être extraordinaire.

Dans le second vers, le vieil homme mérite aussi une attention particulière.

En Afrique, toute une symbolique entoure déjà les vieux. Dépositaires de la sagesse, du savoir et de la science du groupe, ils sont vénérés. Le dernier né du vieil homme est celui - là qui arrive au moment où les forces vitales du géniteur déclinent. Choyé pour cette raison principale, cet enfant bénéficie du savoir du père, de sa science qu'il souhaite laisser à la postérité, car, après le père, le fils doit être à même de s'assumer. Voilà pourquoi, le fils du vieil homme qui est le dernier des enfants accomplit le plus souvent des exploits dignes des prodiges. Le fils de l'éléphant mâle et le fils du vieil homme déterminent un unique personnage doté de pouvoirs extraordinaires physique et mystique à la fois, de sagesse et d'autorité.

Cependant, un chant de gain n'est pas un chant ordinaire. Il peut se comprendre et s'interpréter à plusieurs niveaux, tout en revenant sur les exploits que les contes populaires prêtent au dernier né des enfants.

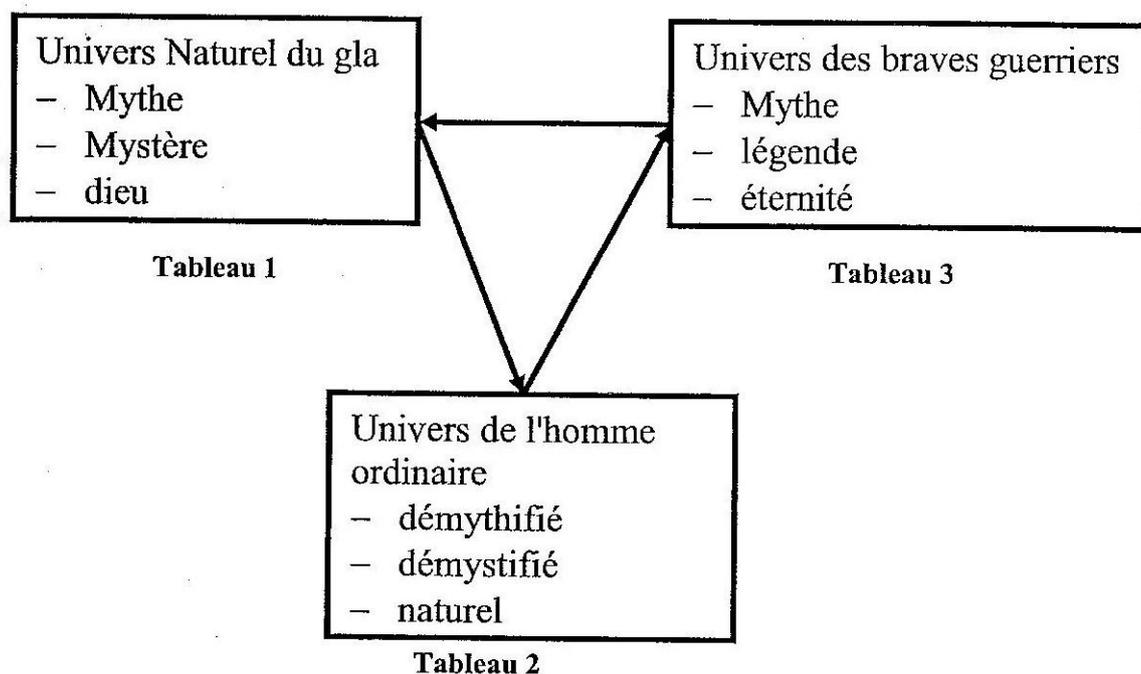
C'est lui qui affronte les monstres, les cataclysmes, et sort victorieux pour que vivent les hommes. Peut-il être un enfant ordinaire ? Certainement pas. A ce propos, un conte merveilleux wè raconte : « *Un homme en quête de terre cultivable, décida de défricher une terre qui s'étalait au pied d'une montagne rocheuse habitée par les génies. Sans le demander, notre cultivateur reçut l'aide des génies qui venaient travailler dans son champ, une fois la nuit tombée. Chaque matin, la portion cultivée était plus importante que la veille. Le riz mûrit. Une fois que l'épouse du cultivateur se mettait à cuire le repas, le plus grand des génies arrivait et mangeait tout. C'était ainsi tous les soirs. Le père épouvanté décida d'affronter cet affameur. Le moment venu, il manqua de peu d'uriner dans sa culotte tant le monstre qu'il vit était effrayant. Tous, les six garçons de l'infortunée mère tremblèrent devant le génie vorace. Le tout dernier né, âgé seulement de quelques années à peine voulut accompagner sa mère au champ pour voir celui qui le privait chaque soir de son repas. On s'y opposa avec vigueur, mais l'enfant tint bon. Arrivé au*

*champ tôt le matin, il fit un feu et y introduisit une tige enfer. Il veilla sur les flammes toute la journée. Le moment venu, le génie se présenta. Alors qu'il s'activait à avaler avec gloutonnerie le riz cuit, l'enfant retira sa tige du feu et l'introduisit d'une main ferme dans l'anus du monstre qui rejoignit sa colline rocheuse pour de bon en poussant des cris terribles. La famille par l'acte de cet enfant put s'alimenter et échapper ainsi à une famine certaine. » Comment le dernier enfant peut-il être un enfant ordinaire ? <sup>(1)</sup>*

Pour une compréhension judicieuse de notre chant et une perception claire du phénomène mystère qui plane sur celui - ci, et que nous souhaitons éclairer, nous proposons ce tableau à trois niveaux. Le poète qui développe ce chant dit deux choses essentielles à propos du *gla*. Il est le fils de « **l'éléphant mâle** », ce qui apparaît comme mystérieux pour l'esprit ordinaire, mais qui s'inscrit dans le cadre du naturel chez le *gla*. Cet aspect constitue le premier tableau à analyser. Le second tableau présente le *zohozehi* comme le fils du « **vieil homme** », cet élément livré comme tel ici, fait germer un mystère qui mérite d'être dépouillé. Il occupe le deuxième tableau. Cette association d'idées place le *gla* dans le même univers spirituel que le Centaure ou le Minotaure des mythes de l'antique société athénienne montrant des êtres fabuleux, mi - homme mi - cheval, mi homme, mi - taureau accompagnant la vie des hommes et y jouant souvent des rôles primordiaux. Le *gla* étant un esprit incarné, un troisième tableau est tracé où l'homme rejoint son milieu naturel détruisant les mythes, se mettant à l'abri du mystère.

---

(1) Cf. Op. cit. p.



Les trois différents noms du "gla" qui constituent les principaux vers de ce chant constituent les facettes de ce tableau.

VI. « Ô toi, le fils du vieil homme »

V2. « O toi, le fils de l'éléphant mâle »

..... le brave guerrier.....

Au *tableau 1*, le "gla" est dans son univers naturel. Il est mystère et mythe, dieu tutélaire, esprit protecteur redouté par les êtres malfaisants, admiré par les hommes. Il est le fils de **l'éléphant mâle** ce qui est surnaturel. Dans le *tableau 2*, il quitte ce milieu par la voix du poète. Il devient homme, simple mortel, le fils d'un tel ... un vieil homme. Né d'un père humain, il s'humanise. Car le "gla", bien qu'enseigné par les génies, est avant tout animé par un homme issu d'un milieu social. Dès lors le mythe et le mystère disparaissent et l'homme rejoint son milieu naturel.

Cependant au *tableau 3*, l'on s'aperçoit que bien que fils du vieil homme, le "gla" demeure puissant, il réintègre son milieu originel, celui des dieux, en ce sens qu'il ne serait pas le fils d'un individu anonyme. Il est le fils du vieil homme. Or les secrets de la vie, toutes les connaissances en

Afrique, toute la science dans le monde noir n'étaient détenus que par les vieux. Le vieux est " *Gnonsoa* ", c'est-à-dire l'ancien, donc dieu. Son fils est alors le fils de Dieu. Voilà pourquoi il est si brave, l'intrépide guerrier qui met le feu et le fer au centre du territoire insoumis. Il y a dans ces vers une démarche dialectique assez puissante. Car de l'univers sacré en passant par la terre mère pour rejoindre le cercle des braves immortels, le poète soumet encore une fois de plus le *gla* à un parcours initiatique par sa seule bouche. Le schéma a aussi quelque chose de didactique. Le *gla* ainsi présenté est détenteur d'un art qu'il doit enseigner aux autres, l'art d'être un être extraordinaire parmi des hommes ordinaires, un bon serviteur, le guerrier sans peur qui traverse les frontières pour livrer bataille à l'ennemi en son territoire. L'autre côté du fleuve constitue ici Tailleurs, certes, mais en réalité deux zones géographiques bien connues. D'un côté, le pays *wê* est bordé par le fleuve Sassandra. Au Nord, dans la région de Kouibly, ce fleuve constitue la frontière naturelle entre le pays *wê* et le pays *Niamboi* ; au Sud, vers Duékoué, c'est encore ce même fleuve qui sépare les deux peuples. A Taï et à Guiglo, c'est aussi un fleuve (Cavally) qui sépare les " *wè* " des peules du Libéria. L'autre côté du fleuve désigne donc le pays *Niamboi* ou le Libéria. Aller guerroyer si loin pour revenir sain et sauf est un acte de bravoure magnifique. Voilà brièvement présenté ce chant de *gain*, admirablement exécuté.

A l'instar du chant de guerre qui développe des thèmes de vaillance et de bravoure d'autres chants abordent également des thèmes tout aussi riches. Nous choisissons le thème de la mort pour parler du chant funèbre.

## **1.2. Dans la chanson funèbre**

Les funérailles sont toujours les derniers hommages rendus à un défunt. La réussite de ces funérailles découle de l'engouement qu'elles suscitent dans la population. Les familles mettent tout en œuvre pour

organiser des funérailles auxquelles participent les chanteurs. Car ce sont eux qui donnent une ambiance vive à ces cérémonies. Le rôle de ces artistes est de distraire le public, de l'instruire, mais surtout de lui parler du défunt, de rendre impérissable son souvenir dans la mémoire collective.

Le poète pour ce faire utilise la louange à partir des noms, évoque des images saisissantes pour ébranler son auditoire. Parmi les poètes qui sont des hommes en général, le " *kwi* " qui est une divinité chante aussi merveilleusement bien et ravit même la vedette à l'homme ordinaire.

Mais que le poète soit homme ou une divinité, le moyen dont il use pour atteindre son objectif qui est la création de l'émotion dans le public est la manipulation des noms du défunt ou ses différentes appellations. Lors des funérailles, l'excitation facilitée par la circulation de l'alcool gagne les spectateurs qui sont aussi indifférents lorsqu'ils ne sont pas directement concernés par le décès. La tâche s'avère alors délicate pour l'artiste chargé d'animer de telles manifestations. En homme averti maîtrisant son art, le poète arrive toujours à tenir son public en haleine. L'irréversibilité de la mort, sa cruauté, le désespoir qu'elle apporte, tout cela ajouté à la mélodie, à la solennité du moment, atteint inmanquablement la cible, le chagrin, la douleur, les pleurs gagnant l'assistance par moments. Ces rituels qui à certains moments deviennent des lieux d'exultation redeviennent alors des espaces de recueillement, de compassion et du souvenir par la puissance souveraine du verbe.

Voici quelques vers chantés par le *kwi* à une cérémonie funéraire :  
(Le défunt s'appelle SONTE).

v1./nĕ bǎé mĕ é/

v2./nĕ bǎé me é sǒté/

v3./sǒté mǎ wǒ mǎ wlú mĕ/

v4./mǒ néã kwèé nàé/

v5./pǒ sǎ/

- v6./ s<sup>́</sup>té bō ndà<sup>́</sup> dé bō sé Fí  
v7./ s<sup>́</sup>té bō ndà<sup>́</sup> dé bō sé w<sup>́</sup> dé/  
v8./ bō kpé se n<sup>́</sup>é dé/  
v9./ bō téí é/  
v10./ m<sup>́</sup> néã dé é m<sup>́</sup>/  
v11./ m<sup>́</sup> téí tā séã /  
v12./ o m<sup>́</sup> tché bléà n<sup>́</sup>é /

- V1. " Es-tu dans l'assemblée ?**  
**V2 . " Es-tu dans l'assemblée SONTE**  
**V3. SONTE vient me saluer " entends-tu ma voix**  
**V4. Toi le fagot aux fourmis**  
**V5. Que nul ne peut ramasser !**  
**V6. SONTE, si je t'appelle et que tu ne viennes pas**  
**V7. SONTE, si je t'appelle et que tu ne répondes pas**  
**V8. Si la force te manque ce jour**  
**V9. O ! sache que c'est moi**  
**V10. Moi qui fus avec toi hier**  
**V11. C'est moi qui suis avec toi ce jour**  
**V12. O ! toi SONTE si généreux en amitié "**

Ce texte, comme nous le disions, est un chant funèbre. Sa fonction est précise : rappeler à l'esprit des vivants, ébranler ceux - ci en provoquant en eux une vive émotion. Ce sont là les objectifs visés par ce chant. Pour atteindre ce but des éléments poétiques bien réels sont pris en compte. Que sont-ils ? Voici l'interrogation qui va nous guider dans cette analyse.

Le *kwi* commence son chant par deux interrogations successives, aux versets 1 et 2.

- VI. « Es-tu dans l'assemblée ? »**  
**V2. « Es-tu dans l'assemblée, Sonté ? »**

Ces deux vers sont parallèles dans leur construction. Ils ont la forme interrogative avec pour verbe la copule être à la deuxième personne du singulier du présent de l'indicatif. Le poète s'adresse là à quelqu'un qu'il connaît bien. Au verset 2, il ajoute même le nom du défunt : Sonté. La présence de la deuxième personne du singulier, le temps présent indiquent la présence de la fonction conative, car, ne l'oublions pas, le poète comme nous l'avons signalé est à la recherche de l'émotion, émotion collective, excessive. La fonction conative est donc à sa place : « **Je suis là partout où il y a la douleur, je me suis crucifié sur la moindre larme** »<sup>(1)</sup>, disait le dramaturge russe Vladimir Maïakovsky, cette réflexion pourrait n'être pas attribuée à la fonction conative qui est toujours au cœur de l'émotion, la technique du *kwi* pour toucher son public est simple, car, comme nous l'avons tantôt signalé, celui - ci est hétérogène dans sa composition. Il interroge le défunt, l'appelle pour qu'il manifeste sa présence comme à l'accoutumée. Ce procédé, loin d'être anodin, consacre l'irréversibilité de la mort, le départ définitif de l'homme. Nous n'allons pas nous y attarder.

Au verset 5, le *kwi* se lance dans la construction des métaphores.

V5. « **Toi le fagot aux fourmis** ». Puis juste après pour clarifier son propos, il ajoute une image complémentaire, au verset 6

V6. « **que nul ne peut ramasser** ».

Cette métaphore comporte un élément noyau qui constitue le repère. Cet élément est ici le défunt nommé Sonté, c'est sur lui que tous les autres éléments prennent leur essor. Dans la juxtaposition des éléments majeurs, il y a le pronom personnel « **toi** » et « **le fagot aux fourmis** » qui indiquent tous la même personne, le défunt en se superposant. Le noyau métaphorique qui avait éclaté en plusieurs éléments retrouve son unité. L'homme fusionne avec l'objet (fagot aux fourmis) et s'empare de ses qualités. Quelles sont celles-ci ? Ces bestioles montent à l'assaut de tout intrus qui trouble leur quiétude. Tout fagot habité par les fourmis ne peut

---

(1) V. Maïakovsky, le dictionnaire des citations Larousse, 1985.

être cassé et ramené au village avec aisance. Qui ose le toucher, l'abandonnera à coup sûr ou l'emportera au prix de nombreuses difficultés. Le plus souvent, le bois mort aux fourmis est abandonné au profit d'un autre plus facile à porter, tout simplement parce que les braves fourmis ne se laissent pas intimider. Le verset 6 intervient alors pour préciser à l'auditoire les raisons du choix opéré sur ce nom. L'instant appelle l'émotion et tous les analystes attentifs aux implications du chant dans la société africaine ou tout simplement adeptes de l'art oral le savent parfaitement. Le constat que fait le professeur B. Kotchy, après avoir écouté le défunt maître du *tohourou*, Srolou Gabriel dit Gaby chaud, est très édifiant : « **il s'agit pour le chanteur à travers des images poétiques des métaphores, des litotes, de frapper juste, de toucher les cordes sensibles de son auditoire ; à travers des intonations et des interpellations aussi... par exemple, à l'occasion d'un décès, il saura évoquer les points saillants de la vie du défunt** <sup>(1)</sup> ». Les versets 7 et 8 dont use le *kwi* vont dans la droite ligne de l'assertion du professeur Kotchy :

**V7. « Sonté, si je t'appelle et que tu ne viennes pas » V8. « Sonté, si je t'appelle et que tu ne me répondes pas. »** Ces deux vers, exemples parfaits du parallélisme syntaxique et sémantique, traduisent exactement l'émotion ressentie par le poète et l'assemblée. La combinaison dans ces vers de la fonction conative et de la fonction expressive (la première personne du singulier «je») ne vise que ce but. Celui qui chante n'est pas un poète anonyme venu tout simplement animer une veillée funéraire pour distraire la famille éplorée et les badauds en quête de plaisir. Il est ami du défunt, membre de la famille. Il l'exprime clairement au vers 10 : « **Sache que c'est moi** ».

En n'oubliant pas au préalable de rappeler les raisons du silence de son ami au vers 9 : « **si la force te manque ce jour** ».

---

(1) B. Kotchy, in op. Cit. p.p 290-291.

Il y a une fidélité absolue. Le *kwi* n'abandonne pas son ami parce qu'il n'est plus. Ils restent amis jusqu'au bout. Dès lors le deuil qui afflige n'est pas extérieur. Il est aussi meurtri en laissant libre cours à son émotion, son verbe louangeur, la seule arme dont il détient le secret peut arracher à l'auditoire l'hystérie collective que provoquent les grandes peines.

Sonté, "**Si généreux en amitié**", définitivement parti, ne peut répondre à l'appel pressant de son ami et esquisser ses pas majestueux de danse que celui-ci appréciait bien. Il ne peut ni mépriser le rival, ni célébrer le fidèle compagnon, encore moins faire étalage de sa force d'homme de mérite qui ne s'exprime que lorsqu'elle est bafouée. Pareil à la fourmi, il riposte quelle que soit la taille de l'adversaire en méprisant les conséquences qui peuvent découler de sa réaction.

La chanson funèbre comme on le voit est exclusivement lyrique, et ces vers le prouvent bien. L'aspect réitératif du chant y contribue activement. Ces autres vers du *kwi* sont également chargés d'émotion :

**" L'aigle a emporté sa proie.**

**" Dans le firmament**

**" Là, où nulle main ne peut l'atteindre "**.

Nous allons procéder à un rapide examen de ces vers qui véhiculent un symbolisme intéressant, un symbolisme de premier degré qui fait appel à la métaphore. Ici, le mot noyau sur lequel opère les autres éléments est « l'aigle », cependant le terme « proie » n'est pas anodin, il est également un élément majeur dans la réalisation de cette métaphore. L'aigle est un oiseau prédateur, il est en constant rapport avec la proie, qu'il arrache et emporte. Cette image ordinaire éclate dans sa dimension métaphorique lorsqu'elle se superpose à une autre réalité plus cruelle. L'image analogique créée évoque en chacun de nous un sentiment bien connu : la pitié et le désarroi qui s'emparent de nous lorsqu'un être cher vient à disparaître. L'analogie de situation perçue ici se compose de la façon suivante : l'aigle équivaut à la mort, la proie emportée par l'oiseau est le

défunt qui disparaît. Dans le second vers, le firmament, c'est le pays des morts, l'au-delà. Les mains qui s'agitent en vain comme pour tenter de reprendre la proie à l'aigle sont les éplorés qui se lamentent. Telle une proie enlevée par l'aigle et emportée dans les cieux, l'homme qui meurt part pour toujours et rien ne le ramènera à la vie. Nul ne peut arracher quelqu'un à la mort comme déposséder l'aigle de sa proie est chose impossible.

### **1.3. Le chant d'amour**

L'on ne peut clore ce chapitre sur les chants sans évoquer le chant d'amour car l'amour est au centre de toutes les activités humaines et particulièrement l'épicentre de la vie sociale *wê*. Et un adage justement conçu professe que *"même si tu ne sais pas chanter, tu peux au moins savoir louer l'être de ton cœur"*. Les poètes habiles, maîtres du verbe, ne sont pas les seuls à savoir chanter. Les hommes ordinaires, dans l'exécution de leur tâche quotidienne, se révèlent aussi talentueux que les chanteurs professionnels. Car c'est dans le chant qu'ils trouveront les ressources nécessaires pour exécuter leur besogne.

Cependant la société étant merveilleusement codifiée, la période propice à l'amour est celle des initiations qui précède le mariage. Les jeunes en plein épanouissement composent alors des mélodies dans la solitude des lieux d'apprentissage pour leurs amoureux. Les excisées qui adorent particulièrement chanter possèdent par exemple ce type de chant aux vers bien évocateurs :

**" Chéri, tu dors  
Chéri, tu dors  
Moi, je ne dors pas  
Je ne sais par où passer... "**

La suite attendue étant... **pour te rejoindre.**

Le chant étant élastique donc adaptable selon l'inspiration de chacun, les différents noms de l'amant peuvent être ajoutés par la jeune femme pour son plaisir. L'excisée à qui est interdite toute sortie, toute compromission et est, par conséquent rigoureusement surveillée, qui ne peut même pas lever les yeux sur un homme a fortiori lui adresser la parole, joue ici sa peine et sa liberté confisquée, ses désirs contrariés, l'envie irréalisable de rejoindre son bien-aimé pour folâtrer...

## 2. La finalité du chant

Le chant, dans la société *wè*, accompagne tous les événements, heureux ou malheureux. Il cordonne toutes les activités humaines : les travaux champêtres, les initiations, les plus ésotériques, les fêtes populaires, les funérailles. Autant les activités sont plurielles, autant les chants sont divers et les thèmes nombreux.

Cependant, si la chanson *wè* n'est pas exclusivement panégyrique, elle demeure laudative dans sa majeure partie. D'où sa forte liaison avec les noms qu'elle met en valeur pour élever les individus à qui ils sont attribués. Les chants comme les noms expriment les mêmes états d'âme, les mêmes angoisses, les mêmes blessures et désirs, les mêmes craintes et aspirations. Ces chants, comme les noms, célèbrent la bonne conduite et condamnent l'inconduite. Ce sont eux qui se chargent d'éduquer l'individu, de l'informer, de le distraire en empêchant la société de tomber dans la dégénérescence.

C'est cette importance du chant dans les sociétés africaines que souligne le professeur WONDJI, dans chansons et culture populaire en Côte d'Ivoire, cité par MONNET (A), dans sa thèse de doctorat 3<sup>e</sup> cycle sur le chant et la chanson en pays akyé : <sup>(1)</sup> « **En Afrique la chanson est à la fois littérature et musique, parole et danse, discours et rythme, pensée**

---

(1) Monnet (A), Chants et Chanson en pays akyé : valeur expressive et didactique. Thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Université d'Abidjan, 1985.

**et expression corporelle. Sous ces multiples aspects qui sont souvent indissociables, la chanson exprime toujours la culture et l'âme des peuples (...) littérature, musique. La chanson décrit les états d'âme d'un individu, exalte ses sentiments collectifs, fait la satire de la société, lance un message ou donne un enseignement. »** Expliquant l'intérêt du sujet, l'auteur fournit cette autre définition :

**« Par la richesse de ses contenus culturel et artistique, la chanson - expression de l'âme individuelle ou collective - est le miroir qui reflète les conflits personnels et les luttes sociales. Elle est le lieu à la fois imaginaire et réel où les luttes se manifestent. (...) Expression du vécu quotidien du peuple, la chanson restitue le décor de la vie matérielle, morale et psychologique : elle témoigne des préoccupations, des idées et sentiments en cours dans la société. En brossant le tableau des mœurs, en mettant en scène des personnages qui représentent les différents groupes sociaux, ou utilisant des formes linguistiques et artistiques originales ou empruntées, la chanson jette une vive lumière sur l'état de la société et de la culture à un moment donné de leur histoire... »** Cette citation, bien qu'elle soit longue, a le mérite de dire en des expressions claires et précises, l'idée que l'on se fait du chant et que nous nous évertuons à faire partager. Le nom est un élément essentiel du chant, c'est lui qui l'enrichit et séduit celui pour qui le chant est libellé.

### **Conclusion partielle.**

En commençant ce chapitre, nous ambitionnions de prouver que les noms *wê* sont des œuvres poétiques. Pour y parvenir, nous sommes partis de la poétique de JAKOBSON. Nous avons appliqué cette théorie à la création poétique que sont les noms. Les métaphores et autres figures de style qui découlent de ce procédé sont effectives dans la construction des noms.

Au-delà de ce fait, nous nous sommes intéressé à la production du rythme et à la symbolisation développées par le professeur ZADI. Tous ces procédés se retrouvent dans la poésie des noms. Le circuit triangulaire de la parole cadre parfaitement avec le mode de circulation du nom dans la société *wè*. La présence du rythme binaire et ternaire ouvre la voie à l'esthétique, aux motivations artistiques des créateurs. Les noms étant, dans le milieu *wè*, les éléments fondamentaux du chant, nous avons examiné brièvement cette liaison, et l'importance qu'ils ont acquise dans cet art.

Au terme de cette analyse, et au vu de tous les résultats obtenus, nous pouvons conclure que tous les individus ne sont pas des poètes. Mais ils ont en commun la même sensibilité, l'élégance et la délicatesse des artistes, leur sagesse aussi. Ils maîtrisent tous les usages coutumiers, et attendent des artistes confirmés qu'ils viennent revigorer leurs œuvres. C'est ainsi que le plus petit des hommes se sent grandir et le plus démuné aussi riche que CRESUS. Les hommes se mesurent entre eux pour affronter l'hostile nature. D'où l'influence idéologique qui est vive.



**DEUXIEME PARTIE :**  
**ETUDE DE LA VALEUR EXPRESSIVE**  
**DES NOMS**

## CHAPITRE I : **LE NOM EXPRESSION DE LA LIBERTE**

### INTRODUCTION

Dans l'avant-propos de cette étude, présentant le grand groupe *Krou* auquel appartient le peuple *wè*, nous avons parlé de son esprit d'indépendance, de son amour pour la liberté. Les premiers navigateurs européens à accoster dans cette zone, précisément Delafosse et Wilson qui vont entrer en contact avec le peuple *krou* parviennent tous à la même remarque. Cette attitude volontaire, cet esprit d'indépendance, caractérisent ces hommes. De ceux de la côte, à tradition pêcheur, à ceux du tréfonds de la forêt, agriculteurs et chasseurs l'aspiration des hommes est identique. Les *wè* que nous avons observés de près et dont nous pouvons parler avec plus d'objectivité manifestent leur liberté non seulement dans leurs manières d'être mais surtout dans toutes leurs créations. Les noms qui occupent une position centrale dans cette dynamique épousent tous les épanchements d'âme de la population. L'étude que nous voulons minutieuse de l'onomastique de cette communauté va nous permettre de comprendre comment le nom a pu aider les individus à atteindre plus ou moins un meilleur être. En un mot, comment les noms arrivent à inculquer l'idéal de liberté aux hommes, eux qui à l'origine avaient pour objectif d'étiqueter les individus, de les différencier les uns des autres et d'établir une communication entre eux.

Si nous revenons à la notion de la liberté, c'est qu'elle est fondamentale. Les hommes vivent et meurent pour elle. Elle conduit le monde, car elle est un idéal majeur. Elle est, par conséquent, à la base de toutes les grandes révolutions qui ont émaillé depuis toujours l'histoire du monde. Laissons cette perception générale pour revenir au particulier. Dans toutes les civilisations, le respect de l'aîné est important. Cette vérité prend

pour nous Africains une valeur sacrée lorsqu'elle s'applique à nous. Cependant chez les wè, cet équilibre est mis en mal par les tendances qui entourent le nom. Car un fils peut attaquer le père et le mettre en difficulté. Comment cela fonctionne-t-il ? Voilà les questions qui justifient l'intérêt de ce chapitre et auxquelles nous allons essayer de donner des réponses. En premier, nous verrons le nom comme une forme de révolte, un signe d'insubordination et aussi la quête d'une justice. Ensuite le nom sera vu comme la force d'une espérance ou la reconnaissance de la valeur personnelle. Enfin le nom interviendra comme un système d'équilibre, l'équilibre des forces, l'équilibre de la société, qui naît de la prise de conscience de l'individu. Mais aussi et surtout de la reconnaissance d'une autre conscience en dehors du moi. Après quoi interviendra la conclusion partielle qui mettra fin au chapitre.

## **I- LE NOM, FORCE D'UNE REVOLTE**

Lors de la présentation de la situation politique du peuple wè, il nous a été donné de dire que la chefferie n'était pas d'essence dynastique. Elle pouvait passer d'un individu à l'autre. La force étant le seul garant, le chef, lorsqu'il ne peut plus assurer la sécurité du groupe, cède sa place à plus fort que lui. Toute émulation dès lors s'inspire de l'expérience même de la vie. Aucun être n'est éternel et comme le dit si bien l'adage, "**c'est sur l'ancienne natte que l'on tisse la nouvelle**" ou encore "**c'est à la flamme du flambeau qui s'éteint qu'on allume un autre**".

Dès lors l'autorité établie ne noie ou n'étouffe pas toute contestation. Au contraire elle s'enorgueillit, fière d'avoir des poulains entreprenants, capables d'assurer de façon dynamique la succession. C'est en ce sens que le nom qui est le langage premier, le plus courtois et parfaitement anonyme sert de moyen de sensibilisation et d'émulation.

### **Signe d'insubordination**

Le chef de famille qui ne joue pas son rôle convenablement jusqu'à la satisfaction de ses subordonnés n'est pas épargné. A son endroit un nom proverbe comme celui - ci est vite arrivé :

/ w<sup>1</sup> ð<sup>1</sup> blé p<sup>1</sup> ð<sup>1</sup> /

*bouche ne peut commander les gens.*

Voici un exemple assez démonstratif. Un subordonné ou encore un enfant prend la parole dans la communauté pour s'attaquer à ses aînés. Cela constitue certes un manquement flagrant aux principes directeurs de la société. Cependant chez les wè, cet écart de conduite est toléré pour une seule raison. Comme nous l'avons dit plus haut, l'anonymat du destinataire est préservé. Le nom comme phrase grammaticale est ici à la forme impersonnelle. Ni pronom personnel, ni un sujet particulier n'est désigné. Tout le monde peut se reconnaître dans cette attaque. C'est ici qu'il faut se rappeler la théorie rythmique de du professeur Zadi. Le message m1 émis par un émetteur E1 est en réalité destiné à un individu particulier qui n'est à aucun moment nommé par l'émetteur E1. Le public qui sert d'agent rythmique s'accapare ce message. Connaissant le destinataire caché, il augmente ses charges négatives, un nouveau message M2 est émis par un nouvel émetteur E2, en présence de celui qui est visé ou en présence de ses alliés. On dira par exemple : *vous prétendez avoir des responsabilités, vous les clamez partout mais jamais vous ne les assumez.* Tous ceux qui vivent une situation identique à celle qui est indexée épouseront ce nom, car ils s'y reconnaissent. En revanche celui qui est attaqué se reconnaîtra aisément, tout simplement parce qu'il a des responsabilités vis-à-vis de l'émetteur.

En voici un autre encore plus radical :

/ pɔ̃ mɔ̃ jé blé /

*Qui vas-tu commander ?*

Ici enfin les jeux semblent faits. Le pronom personnel « tu » de la deuxième personne du singulier intervient comme pour préciser les choses. Mais ce pronom bien qu'il puisse participer à cette action de détermination du destinataire, il traduit à notre sens la sérénité de l'émetteur, son assurance. Il n'est pas inquiet en contestant à l'autorité sa capacité à pouvoir gérer son monde. La forme interrogative que prend le nom n'est que superficielle ou du moins elle tend à voiler quelque peu les choses pour le respect des règles. Le public relayeur, qui joue en même temps le rôle d'agent rythmique, le chargera à souhait pour l'orienter, le diriger vers sa cible originelle qui est connue de tous mais pas désignée. Ce public là, pourra en ajouter en face de l'intéressé ou de ses alliés qui ne manqueront pas de rapporter les propos en les commentant à profusion. Le nom qui en réalité dit : *qui es-tu, toi, pour me commander. Toi, un incapable, un parcimonieux, un injuste.* Chacun pourra remplir le vase à sa convenance tout simplement pour blesser la cible. Les noms de cette nature sont légion et l'on se demanderait même si les noms proverbes ne sont spécialement créés que pour ces cas conflictuels.

Voyons encore cet autre exemple :

/ tché wløéç /

*Parents, écartez-vous*

L'esprit de solidarité est très agissant dans la famille. Le bonheur ou le malheur d'un individu agit sur tous. Mais voilà que celui - ci demande à sa famille de se mettre à l'écart de ses affaires. Devenu majeur, il peut se gérer sans l'intervention d'autrui. Cet acte qui peut être interprété comme le signe d'une suffisance doit aussi être perçu comme un ras-le-bol. Car

l'émetteur conscient que l'assistance mutuelle est la meilleure des choses, ne peut se permettre de se mettre volontairement hors du cercle familial sans raison majeure. Ce nom à valeur expressive exprime une réelle volonté d'indépendance, de liberté. Elle se traduit par deux éléments observables. Bien qu'il soit émis à la forme impersonnelle, le verbe n'ayant de sujet précis, déterminé, c'est à la troisième personne du singulier qu'il se conjugue tout de même. Le second élément, est le temps présent de l'indicatif du verbe. Ces deux aspects déterminent la valeur expressive.

La conquête de la liberté à travers les noms proverbes est également soulignée par Mamadou Koblé KAMARA, dans son ouvrage <sup>(1)</sup> consacré aux noms proverbes et dont nous avons déjà parlé et qui concerne le milieu dan de Danané. Il dit ceci : **« A l'intérieur du lignage, la discipline ne paraît pas assez contraignante, de sorte que les attitudes, et des comportements qui sont ailleurs considérés comme une expression d'insubordination y ont cours. Un cadet, voire un enfant parle directement à son aîné ou à son père de son mécontentement. Ailleurs cette personne par souci de courtoisie passera par l'intermédiaire d'un proche de l'aîné ou du géniteur pour désapprouver les idées de celui-là. Le respect envers les aînés est habituellement vu par certains (...) comme un manque de courage et de responsabilité. »**

L'acte de création étant permanent, étroitement lié au niveau du savoir de chaque individu, l'on ne peut faire une étude exhaustive de ces genres de noms.

Les noms que nous avons jusqu'ici observés, en dehors même des noms proverbes, marquent tous leur intérêt pour la liberté, pour l'indépendance. Les noms de combat, de jumeaux, de flatterie, fonctionnent également dans cette optique.

---

(1) Kamara (K. M.), Op. Cit. p. 22.

**L'aigle**, célébré tant par les jumeaux que par ceux qui veulent se divertir, n'est pas un oiseau ordinaire. Il est le symbole de la liberté, de l'indépendance. Libre dans les airs où il plane, il est incorruptible. Celui qui choisit un tel animal pour homonyme ne peut apparaître aux yeux des autres comme un homme craintif, peu porté sur l'action. L'aigle est efficace et inspire la crainte à ses adversaires. Il n'est pas pour les compromis faciles, les négociations stériles. L'aigle est maître des deux, allant là où le vent l'amène, prenant sa proie là où elle se trouve et la dévorant selon ses désirs. Un homme dépendant des autres sans réelle autonomie ne peut porter un tel nom. L'aigle est amour de la liberté. Et des animaux de telle envergure sont choisis par les hommes.

Oiseau prédateur, l'aigle magnifie l'autorité et l'élégance, de ce fait, il ne peut échapper à l'observation directe de ceux qui guettent les signes de la nature pour capter le message subtile qui leur est destiné.. Les mythes et les contes véhiculés, la vie inventée aux phénomènes et aux choses ont fini par agir sur l'imagination des uns et des autres. L'aigle est alors disséqué à la manière des zoologistes, chacune de ses parties donnant un nom véritablement majeur :

« **Aigle aux yeux rougis** »

« **Aigle qui attaque avec le bec** »

« **Aigle qui jamais ne serre la main à personne** »

« **Aigle aux serres redoutables** »

Vu comme tel, son choix dans le cadre des noms des jumeaux se trouve justifié

- **Lion**, qui ne connaît pas le roi des animaux ? Tous les contes et mythes vantent ses mérites. Il est cruel et cette cruauté lui sert de rempart contre les méchants. D'ailleurs qui est plus méchant que lui ? C'est à raison que les hommes et même le *gla* ont une admiration particulière pour lui : « **lion, tu te gaves de sanglantes crudités** ». Cet animal est l'exemple bien réel de l'autorité, de la force et il ne peut souffrir des actes

des autres. C'est au contraire lui le maître qui fait souffrir son entourage. Le crocodile, le serpent boa, l'épervier, etc.. sont des noms bien évocateurs, synonymes de liberté, d'autorité qui séduisent les individus. Les animaux ne sont pas seuls à préoccuper les humains dans leur création. Les phénomènes naturels également apparaissent et se bonifient aux yeux des humains.

- / sóú /, **la pierre** qui donne son nom à un homme. C'est ainsi que nous avons :

- TAHA Sohóu, (TAHA la pierre). La pierre apparaît ici pour son éternité. Selon les penseurs wè, la pierre ne meurt pas. Elle est pierre. Elle résiste au temps, elle est éternelle. Les poètes, récupérant ce fait, ont produit un chant très significatif :

- v1. / tché nǝ tá/
- v2. / bó klø dé/
- v3. / bó klø dé/
- v4. / mã klø ni ã kløà dé/
- v5. / klø sóú kløà /
- v6. / ni ã kløé mã té/
- v7. / bó klø sóú à kløà/

- v1. « **TAHA le généreux,**
- v2. **Sois éternel**
- v3. **Sois éternel**
- v4. **Non comme l'eau**
- v5. **Mais comme la pierre**
- v6. **L'eau tarit »**
- v7. **La pierre demeure. »**

Ce chant bien qu'il soit bref n'en demeure pas moins poétique. En tant que message adressé à un individu par un autre, il est émis à la

deuxième personne du singulier. Aux vers 2 et 3, on la deuxième personne du mode impératif :

v2. « **sois éternel** »

v3. « **sois éternel** »

La réitération des deux vers procure au texte une valeur anaphorique comme ils introduisent également une comparaison qui s'établit entre celui qui est loué et l'objet dont il est rapproché : la pierre.

v4. « **Non comme l'eau** »

v5. « **Mais comme la pierre.** »

L'intention est d'adresser une prière pour le nommé Taha, à l'éternel. Cependant dans cette aspiration, il y a des degrés. Le poète avance l'idée de l'eau, comme s'il ne savait pas que cette entité était périssable, puis habilement, il retire celle - ci pour faire naître l'idée essentielle :

v5. « **mais comme la pierre** »

v7. « **la pierre est éternelle** »

La conjonction « mais » qui débute le vers 5 est bien à sa place car elle traduit une opposition entre les deux idées qui se suivent. Les deux vers 6 et 7 complètent les précédents en renforçant la valeur de la conjonction « mais » en même temps qu'elle est éliminée :

v6. « **L'eau tarit** »

v7. « **La pierre demeure** »

On aurait eu ici « mais la pierre demeure ». Le poète crée des subterfuges pour tenir son public en haleine, voilà pourquoi, il introduit dans ses créations des éléments qui surprennent telle l'eau. L'éliision dont nous parlions tantôt est un phénomène linguistique qui est annonciateur d'effets poétiques. Elle est une recherche permanente de l'harmonie, de la beauté du son, de la justesse du mot agréable à l'oreille. L'éliision crée le rythme, elle est un élément dynamique dans la manifestation de la poésie dans un texte.

La liberté est un esprit, qui, pour être maintenu s'incarne dans les noms ordinaires et dans les noms des animaux et des choses. Ces objets et animaux épousent par leur façon d'être les notions essentielles de la vie.

L'anthroponymie *wè*, telle qu'on la voit d'abord par l'étendue de son champ de construction prouve son caractère libre, non restrictif. L'homme peut créer à partir de tout. Parce que le donneur a la possibilité de s'attaquer à tous et de recevoir aussi par le même canal des ripostes cinglantes, proportionnelles à son agression, la liberté fait encore là son apparition.

## 2. La quête d'une justice

Dans toutes les civilisations, l'injustice a toujours été la tare la plus durement ressentie par les hommes. Toujours combattue et toujours présente. Trouver alors les moyens pour juguler ce fléau n'est pas un acte gratuit. Dans la société *wè*, l'onomastique a esquissé un pas dans cette voie. L'individu qui se sent à l'étroit dans la société, dans son cercle familial restreint, a la possibilité de s'éclater, en clamant justice, en faisant partager son amertume, de dire ce qu'il pense à l'endroit de qui il veut. L'homme qui s'écrie : « / kà'' é nóé<sup>1</sup> /, *Qu' ai-je fait ?* La toute première remarque est que ce nom est à la forme interrogative. Sa beauté poétique réside dès lors dans sa structure, dans l'agencement des différents éléments qui le constituent. L'agglutination qui sert de ciment entre les noyaux constitutifs joue le rôle de champ magnétique en soudant ces éléments - là. Ainsi la première syllabe /ka/, qui est le terme introductif de l'interrogation et qui correspondrait en français à « Qu'est-ce ? ou qu'ai-je ? » s'accolle avec le pronom personnel / ɔ̃ /, moi. Cependant ces deux éléments conservent leur autonomie phonique et se distinguent dans la prononciation. L'agglutination dont nous parlons peut agir aussi à certains moments sur les phénomènes et même sur le ton pour produire une harmonie.

L'agglutination dans sa quête absolue du beau ne peut pas ne pas être aussi structurelle. Ainsi du terme initial / kà mōē nōē / ; « qu'est-ce que-moi-je-fais » ou « Qu'est-ce que moi j'ai fait », devient / kà ō nōē /, « qu'ai-je fait ? ». L'oreille qui cherche inlassablement le son agréable se retrouve satisfaite par la soustraction de la syllabe /mō/, « moi » qui libère l'harmonie, la mélodie phonique. L'émetteur placé dans cette situation s'adresse... » à ses congénères, attend avant tout qu'ils lui rendent justice, lui qui pense être un être de bien, affable, honnête, disponible et qui récolte en retour mesquinerie, hypocrisie etc.. qu'on lui dise clairement sa faute pour qu'il la répare ou alors qu'on change d'attitude à son encontre si on n'a rien de tangible à lui reprocher.

La justice et la liberté s'établissent lorsque tous les concitoyens peuvent prendre la parole, à tour de rôle et s'exprimer. La liberté de parole, de pensée est le commencement de la justice sociale. Or l'onomastique wè, comme nous le voyons justement, s'inscrit dans cette lucarne. Celui qui parle, qui attaque, s'attend à une réponse appropriée. Celui qui agit mal est convaincu que le tort qu'il fait lui sera jeté au visage au moment opportun, même s'il feint d'ignorer ses actes les plus abjects. Ce beau nom subissant les travers du modernisme, œuvre des officiers de l'état civil, va devenir *KANOUE* et perdre toute sa valeur et même son sens.

Les noms proverbes constituent une espèce de panacée qui agit sur tout. Vous vivez un difficile problème que vous souhaitez bien communiquer aux autres, un nom peut servir de moyen approprié. Vous avez une expérience à partager, une angoisse à évacuer, vous pouvez toujours vous tourner vers les noms. Du tort vous est fait et vous ambitionnez de demander réparation ou tout simplement le porter à la connaissance de la communauté, le nom est le canal tout indiqué.

Examinons celui - ci :

/ klɔ̃́ jé wɛ̃́ /

Villageois - vu - toi

*les habitants du village t'ont vu.*

Les noms avons-nous dit dans l'introduction partent d'une vérité particulière pour aboutir à une vérité plus générale. Le fait social vécu par un individu et qu'il pense lui être personnel et qu'il dénonce avec vigueur ou salue avec délectation est une situation plus générale expérimentée par une autre conscience en dehors de son moi. Cette universalité situationnelle nourrit l'enthousiasme des populations et la ferveur des noms. L'image rhétorique qui circule dans ce nom est l'expression hyperbolique d'une vérité. L'hyperbole reconnaissons-le est l'exagération volontaire du langage.

L'émetteur en prenant à témoin toute la communauté villageoise veut attirer sur le provocateur ou l'adversaire le regard de tous. Découvert ainsi, il est maîtrisé donc vaincu par le nombre des observateurs. De ce fait, l'émetteur est libéré aux yeux de tous. Désormais ses échecs ont une cause réelle. Ses imperfections et insuffisances se trouvent justifiées. Le nom est en réalité émis dans le cercle familial, contre les autres frères or, celui qui est en situation de parole semble sortir de ce cadre restreint. Il devient lui-même l'objet d'un intérêt important. Dès lors l'idée hyperbolique se trouve justifiée. Ce nom subit un phénomène poétique très intéressant. Il est à l'évidence long, car composé de quatre syllabes. Or nous sommes dans le domaine de l'oralité, le locuteur en cherchant à gagner du temps, raccourcit sa pensée. Les syllabes vont s'agglutiner pour se réduire en un maillon essentiel qui sera retenu dorénavant. On aura / n jé wɛ̃́ /, *je t'ai vu*. Ici aussi, la consonne nasale « n » qui traduit la première personne du singulier « je », isolée va disparaître. On aura alors juste deux syllabes justes suffisantes pour faire fonctionner le nom. L'anthroponymie wè, alliant toutes ces notions, s'impose aussi comme l'idée d'une espérance.

## **II- LA FORCE DE L'ESPERANCE.**

L'espérance est en tout individu. C'est elle qui nous fait supporter l'existence malgré sa rigueur. Les noms *wè* qui se proposent d'humaniser l'homme ne peuvent se concevoir sans faire la part belle à l'espoir qui est presque le souffle qui soutient la charpente humaine.

### **1. La valeur personnelle.**

L'homme s'efforce d'être excellent dans la vie. Dans la réalisation de cette noble ambition, il peut arriver que l'on prenne un coup au moral. Loin de s'échoir, le nom doit permettre à l'individu de se relever pour faire front. Car il est témoignage pour soi et pour la postérité.

Ainsi un homme apparemment vaincu, pour prouver qu'il n'est nullement découragé, donnera à son fils le nom suivant :

/s<sup>˘</sup> sé dúé nẽ/  
*jour - ne (pas) - unique - être*  
*n'est ...*

*le jour n'est pas unique.*

Cet exemple - ci est en opposition directe avec le précédent. Si celui-là traduisait dans la manifestation stylistique l'hyperbole, qui est une exagération volontaire du langage, celui-ci développe une litote. Cette figure qui exprime peu pour dire beaucoup.

« Le jour n'est pas unique », image forte d'une espérance en l'avenir ; la foi de cet émetteur est capable comme on le dit souvent de « déplacer des montagnes ». C'est toute cette philosophie active, de la recherche permanente du bien-être, qui pousse l'homme vers la perfection qui est exprimée en si peu de mots. L'être humain lâché dans une nature hostile, livré aux catastrophes naturelles, aux épidémies et pandémies, qui doit bêcher hardiment pour trouver sa pitance, cet homme - là est guidé par un esprit, une pensée. L'espérance en la vie. Car, si ce jour nous enveloppe

d'une sombre perspective et met en mal toutes nos convictions les plus affirmées, nous devons garder foi en l'avenir et nous remettre à l'ouvrage. C'est de toute évidence parce que le sort nous afflige que nous devons développer en tout lieu et à tout moment une mentalité positive à même de nous permettre de résister aux désastres qui ne manquent jamais d'accompagner toute aventure et qui sont le lot combien de fois déplorable de tout entrepreneur. L'aventure astronautique ou aéronautique aura fait combien de dégâts avant de donner satisfaction ? C'est justement parce qu'il existe des jours impairs où tout chamboule et des jours favorables où le succès visite nos entreprises que l'homme est l'homme et a su vaincre l'hostile nature pour devenir le maître de l'univers. La poésie nous suggère une attitude, mieux elle nous indique la voie à suivre. Elle est une perception positive de la vie. Voilà pourquoi elle est l'outil du sage et lui permet de dominer, de rayonner parmi ses pairs. C'est ce que fait la poésie à travers tous les noms que nous observons, mais plus particulière à travers celui-ci. Voyons ces deux exemples qui expriment une même idée.

/ s<sup>1</sup> p<sup>1</sup> ó í /

*deux - faire - qui (celui)*

*celui qui vient seconder,*

L'autre variance de ce nom est le suivant :

/ n sé dú<sup>1</sup> n<sup>1</sup> /

*je - ne ... pas - seul - être*

*je ne suis pas seul. J'ai maintenant de la compagnie.*

Il faut entendre « celui qui vient me seconder, celui qui vient me sortir de ma solitude » pour le premier et « je ne suis pas seul » ou plus exactement « je ne suis plus seul » pour le second. Ces deux noms marquent la satisfaction de l'homme. Au moment où il fait le choix de ces noms, il nage en plein bonheur. Lui qui était seul sans soutien, vient enfin d'avoir un fils mâle, qui sera à la fois son héritier et son confident. Il constituera un tandem avec lui pour résister à l'adversité des autres. Son

nom ne s'éteindra pas, il ne sera plus dans l'anonymat, car, il a désormais un fils, qui dans les assemblées se tapera la poitrine pour dire et clamer devant tous, « moi, fils d'un tel ».

Nous faisons évoluer ces deux noms emblématique du fait de leur similitude à la fois sémantique et sociale.

Sur le plan de la production poétique, ils développent la même image que le précédent. C'est-à-dire une litote. Dire peu pour exprimer beaucoup. En effet c'est tout l'état d'âme d'un individu qui est étalé.

Nous y reviendrons. Il faut cependant remarquer que la gémellité de ces noms n'est que sémantique et syntaxique. En clair le premier est construit avec trois syllabes. La première porte une voyelle nasalisée et longue dans la prononciation /õ/ adoptant une tonalité descendante (basse). La syllabe suivante /P<sup>1</sup>Ö/ comporte également une voyelle longue, mais avec cette fois-ci une tonalité médiane (ni haute, ni basse). Cette voyelle associée à la consonne labiale /P/ casse d'une certaine façon la mélodie initiale. Celle-ci aurait été coulante et totale, si à la place de la consonne labiale /P/, nous avions eu la dentale /d/ ou une fricative /r/. On aurait eu un ton musical, mélodieux et donc doucereux.

Quant au second, il comporte quatre syllabes. Mais cette distribution va subir des mutations importantes. En effet, la consonne nasale /n/ isolée va s'effacer comme nous l'avons toujours dit. Or cette consonne correspond au pronom de la première personne du singulier (je). Il en reste trois syllabes qui seront encore démembrées pour ne rester que deux à la fin du processus de la troncation. On a en définitive /sé dué/ qui signifierait «ne... pas seul ». Ce procédé, nous l'avons déjà expliqué, relève du fait nous sommes dans la pratique de l'oralité. Le locuteur cherche à gagner à la fois du temps et à créer le « bien dire », qui coule dans la bouche. Car l'individu nommé est aimé. La manifestation de l'amour et la quête de l'esthétique sont les moteurs de tout ce processus.

Ces deux noms développaient le thème de la satisfaction avo-nous dit, car avoir un enfant mâle est une nécessité pour chaque famille.

En clair, la rivalité ou le /tchɛi/, « tchèhi » oppose farouchement les individus. Or le rival avo-nous dit n'est pas loin. C'est le demi-frère, le frère consanguin.

Avec lui, les rapports ont une correction de surface. En revanche, le frère de même mère est l'homme de confiance, l'allié idéal. Ne pas avoir un frère de même mère est un handicap qu'il faut surmonter en faisant des enfants mâles. Si ceux-ci tardent à venir, alors c'est avec un sentiment de solitude et de vulnérabilité que l'on vivra dans sa famille. Voilà pourquoi après une longue période d'attente lorsqu'un fils arrive, le père heureux lui attribue de tels noms.

Les mères wê parfaitement informées de cette possibilité adoptaient une parade que nous expliquons brièvement. Une femme mariée encouragera discrètement et efficacement son époux à prendre une autre épouse dans sa famille. Pour cela, sous prétexte qu'elle a besoin d'être aidée fera venir une jeune fille de sa famille auprès d'elle et jouera les entremetteuses pour que son homme l'épouse. Les enfants que cette dernière aura, seraient les alliés naturels des enfants de la première. Ils formeront un bloc contre les autres frères consanguins si l'homme prend d'autres femmes ou les cousins et autres membres de la famille.

/kémõ ápâ/

*vie - devant*

*devant de la vie*

En définitive tout le nom traduit *la vie dans le futur*, ou tout simplement *l'avenir*. En un trait, *qui sait l'avenir?* Comme on le voit, il invite à plus de tempérance, de sagesse dans les actes de tous les jours. L'homme étant un être doué de raison. La réussite de ce jour doit nous inviter à la prudence, comme l'échec doit être médité pour être transformé

en succès. Parvenir à une telle vérité en s'inspirant de l'expérience de la vie apparaît comme un acte majeur vers le bien-être. Un seul échec ou plusieurs ne doivent pas nous remplir de pessimisme. Il faut toujours espérer, penser positif, rester enthousiaste et optimiste quant à l'avenir que nous ignorons tous.

## 2. L'approbation du public.

L'on n'est satisfait que lorsque ses mérites sont reconnus à leur juste valeur par autrui. Celui qui marque les événements capitaux de sa vie personnelle par des noms veut non seulement les pérenniser mais attend du public, qu'il le reconnaisse comme un homme déterminé. Il espère aussi que ce public loue son courage, compatisse à sa peine et le prenne en pitié le cas échéant. La reconnaissance de l'autre, le regard que porte autrui sur nous, son jugement nous préoccupe. Dans une société où les hommes sont sans s'opposer les uns aux autres, être reconnu comme ayant du mérite par une autre conscience est un pas en avant pour l'accomplissement probable de ses aspirations. Contrairement au poète français du 19<sup>e</sup> siècle, Leconte de Lisle, qui pense que " **il y a dans l'aveu public des angoisses du cœur une vanité et une profanation gratuites.**"<sup>(1)</sup> "

Les *wè*, loin de taire leur peine et leur courage, les traduisent dans les noms qui servent de tableaux de l'histoire de leur vie. Aussi tel autre voudra que l'ensemble de la communauté crie haro sur son rival qui, dissimulé efficacement, lui jette des peaux de banane sous les pieds. Il traduira son espérance par un nom proverbe qui peut être :

/mã bɔ̃      pɛ̃      ʒ/  
*ton - cœur - méprise - moi ton*  
*cœur me méprise pour rien*

---

(1) Larousse, dictionnaire des citations, 1988.

La première observation à faire est relative au terme /tò/. Ce substantif est polysémique. Il traduit à la fois l'intelligence, le courage et même souvent le cœur. La seconde remarque concerne encore l'autre terme /mã/. Il désigne à la fois les deux pronoms possessifs de la première et de la deuxième personne du singulier. « mon, ton ». La différenciation vient tout simplement de la position de l'accent tonique qui les affecte. Il faut signaler que ce pronom, dans cette position-ci, disparaît nécessairement par l'application du fait linguistique énoncé plus haut. Il nous reste alors le terme suivant : / tɔpẽwõ /. L'émetteur pense être victime d'une injustice, car n'ayant pas de tort, il est injustement méprisé. Au demeurant, il cherche une attitude approbatrice pour le soutenir ou aider à retisser des meilleurs rapports avec son alter ego. Les noms que nous voyons tissent entre eux une toile géante dans laquelle tous les sentiments baignent. La classification que nous faisons étant purement théorique, l'imbrication des noms les uns dans les autres est, pensons-nous, compréhensible.

### **III- UN SYSTEME D'EQUILIBRE**

Les noms que nous venons d'analyser s'inscrivent tous dans une dialectique d'interrogation et de réponse, d'attaque et de défense. Tout cela dans un respect scrupuleux des usages. Cet aspect des choses rétablit l'équilibre social et ne lèse en réalité personne. Nous avons eu à parler de la contestation de l'autorité. Il est clair que cette autorité ne reste pas muette lorsqu'elle est vilipendée par des subordonnés un peu trop remuants. Le même canal du nom sert en retour à répondre à l'agresseur de façon vigoureuse. Ainsi à celui qui lui aurait fuit ses responsabilités, il répondra avec ces noms - ci :

1./ wõ      mú    épã/

*bouche - va - devant*

Ce nom, nonobstant sa vérité sociale a une dimension poétique très intéressante qu'il conviendrait d'examiner. Il crée deux belles images toutes reluisantes.

La première est la prosopopée, du grec prosôpon, personne et poiên, faire <sup>(1)</sup>. C'est procédé rhétorique dont use l'écrivain ou l'orateur pour prêter des sentiments ou la parole à des êtres inanimés ou à des morts et absents. Voilà pourquoi ce procédé stylistique est aussi appelé la personnification. Dans cet exemple-ci, la bouche /wõ/, acquiert une énergie, un dynamisme certain, une autorité et une autonomie évidente sur toutes les autres parties, du corps. A lui est affecté le verbal /mu/, aller pour donner du mouvement, un déplacement d'un lieu à un autre. La bouche peut aller et venir, aller plus loin pour s'exprimer, selon la logique adoptée par notre exemple. La bouche toute seule accomplit des activités ordinairement dévolues à l'homme. En plus de parler, elle peut parcourir des distances plus ou moins longues. Dès lors, elle devient une personne, mais une personne dynamique, énergique qui parle, entend et se fait entendre et voir. On observe là, une prosopopée clairement exprimée.

La seconde image déterminée est la métonymie. La définition que nous retenons est l'action d'exprimer le tout à l'aide d'une partie. En vérité, la bouche mise en exergue et à qui l'on prête vie indépendamment de l'homme, n'est qu'une partie du corps humain. Concevoir l'idée que la bouche peut aller loin hors du cercle familial pour s'exprimer et glaner des lauriers de victoire, c'est avant tout penser à l'homme qui porte la bouche. Il est clair que la bouche ne saurait se détacher du corps de l'homme et entreprendre une aventure sans lui. La bouche qui va devant n'est rien d'autre que l'homme qui est invité à aller prouver sa bravoure, sa valeur dehors. Car plus glorieux est la victoire méritée loin de chez soi.

*Bouche va devant, en termes appropriés, ou que la bouche habile à*

---

(1) Cf. Le dictionnaire Petit Larousse illustré, 1998.

*s'exprimer à l'intérieur de la famille aille le faire dehors*, pour la simple raison que les crises qui éclatent dans la cellule familiale doivent connaître un dénouement dans l'intimité et non être exposées au grand jour. La famille même si elle se déchire doit donner l'image d'une unité apparente. Ici l'image métonymique est assez forte. La bouche qui s'exprime et dont est doté un individu, qui est une partie de son corps, remplace cet individu entier. L'idée d'une partie pour le tout qui caractérise la définition de la métonymie est clairement traduite. Si le subordonné ménage l'aîné en rendant son action anonyme, ce n'est pas le sage qui se fera pendre au piège. Le nom qu'il émet est impersonnel. Cependant reconnaître son destinataire n'est qu'un jeu d'enfant.

2./ tà à neao/

*ici - nous - sommes*

*Ici, nous sommes.* Ce nom fait appel à la première personne du pluriel. La copule être qui fait fonction de verbe est conjuguée au présent de l'indicatif. La fonction que ces différents éléments mettent en lumière est la fonction expressive. Calme, serein face à l'agitation de l'adversaire, le sage marque les limites. Ayez la mémoire pour ne pas oublier vos écarts de langage et de conduite actuels. L'avenir nous dira si je suis vraiment celui que vous décrivez. Cette riposte, loin d'être une levée de boucliers, se pose comme un conseil, la nécessité d'avoir de la mesure et de savoir raison garder même quand on est offensé, est chose utile.

3./kã sié wlú/

*ainsi - rester - parole*

*parole pour rester ainsi*

Les méchantes paroles que vous proférez ne vous feront pas bénéficier de l'expérience des autres, ce qui ne vous fera pas évoluer. Ce sont donc des paroles qui vont annihiler tout effort de progression de votre part. N'est-ce pas là des mots de sagesse, des conseils exquis ? Nous avons dit que le chef acceptait les critiques parce qu'elles traduisent le

dynamisme dans sa famille. Ses « lieutenants » ne sont pas gagnés par la torpeur et il s'en réjouit. Voilà pourquoi loin de s'épouvanter des griefs que les uns et les autres nourrissent à son encontre, il joue à merveille son rôle de guide, en orientant les ardeurs pour un meilleur devenir.

La parole est distribuée à tous, nul ne la monopolise. A chaque attaque, une réponse prompte et judicieuse. L'élégance étant de mise, il est souhaité que l'aîné soit critiqué et qu'il comprenne ainsi les difficultés de sa jeunesse. Cependant l'onomastique elle-même par les images qu'elle assemble et oppose traduit déjà la plateforme sur laquelle se construit la balance sociale. Il est une dialectique permanente qui s'exprime à travers ces noms. Savoir attaquer et savoir se défendre, se justifier ou ajuster un conseil constituent des exercices qui mettent perpétuellement en branle l'esprit des hommes. Les noms de combat qui font appel à la force des phénomènes et des choses des esprits et des animaux épousent parfaitement ce cadre. Un homme qui choisit un animal, lorgne sa valeur. Si celle-ci n'est pas clairement établie, la valeur de cet objet, sa quintessence éclatera à travers les images qu'il va juxtaposer. Le choc des images exprimera mieux la sagacité du nom. Un prétendu faible qui remporte une victoire de taille sur un adversaire de renom, monte en grade dans l'estime des gens. Car une victoire n'est plus glorieuse que lorsqu'elle est remportée sur un adversaire de taille a dit la sagesse populaire. Vaincre sans péril ne confère pas l'étoffe de héros et n'inspire crainte à personne. C'est en cela que le nom,

/gbl̄ kpà dí/

*pachyderme qui emporte la sagaie, s'établit dans toute sa splendeur.* Car mettant en confrontation deux phénomènes. D'une part, un pachyderme, un monstre, et d'autre part un chasseur, homme d'une puissance effroyable, qui a autour de lui, tout un arsenal et qui s'allie avec la nature. Cette force du chasseur est démontrée à travers un conte bien à

propos et brièvement exposé : " *Un chasseur de pachyderme reçut un jour la visite d'une très belle femme venue d'on ne sait où tout spécialement l'épouser. Subjugué par la beauté de cette sirène notre homme se laisse convaincre. L'épouse était en fait une femelle buffle métamorphosée. Ayant connu tous les secrets de l'homme qui lui furent arrachés aux moyens des câlineries les plus délicates, l'épouse modèle demande à son homme de l'accompagner rendre visite aux siens, ce qu'il accepte sans aucune méfiance. Arrivée en pleine brousse avec son époux, la femme recouvre son aspect originel. Seul au milieu des bovins menaçants, l'homme ne sut où donner de la tête pour échapper à la furie mortelle des animaux. Car toute sa magie s'avérait inefficace. Son salut vint d'un dernier tour que sa mère, qui ne dormait pas le grand soir des révélations, l'a empêché de divulguer "*.<sup>(1)</sup>

L'on voit que le chasseur est un homme complexe en Afrique.

Ce nom de combat à l'instar des autres du même groupe respecte bien le principe et ne déroge pas à la règle. L'anthroponymie *wè* comme nous l'avons dit, rétablit déjà un certain équilibre dans sa construction. Les images que véhicule ce nom et qui font de lui un poème seront étudiées ultérieurement. Pour le moment nous nous arrêtons à cette observation.

### **Conclusion partielle**

Le nom embrasse les notions de liberté, de justice sociale et d'équilibre des valeurs il est un parfait exemple de distribution de la parole. Dans la vie, ces notions cardinales doivent se traduire dans les actes que chacun pose. C'est la primauté de ces valeurs qui nous a poussé à leur consacrer un chapitre, pour dire que les noms *wè* sont pluridimensionnels. Ils sont à n'en point douter des éléments linguistiques, communicatifs, poétiques. Mais leur valeur transcende ces aspects là pour les imposer comme esprit de liberté, de démocratie.

---

(1) Cf. op. cit.

L'une des questions essentielles que nous avons à résoudre, était l'aspect poétique des noms. C'est à cela que nous nous sommes attelés jusque-là. Nous avons évoqué la poésie des noms comme une aventure vers la beauté, la perfection des sons, l'harmonie des formes. L'évocation inlassable et permanente des belles images éloquents et fabuleuses. Œuvrer pour la beauté a été une démarche adoptée par la poésie à travers l'école, parnassienne des Théophile Gautier (1811 - 1872) et Théodore de Banville (1823 - 1891). L'art pour l'art en était l'idée directrice. Cependant la poésie n'est pas que beauté. Elle a une dimension sociale militante célébrée par les poètes africains et africanistes et plus particulièrement par les fondateurs de la négritude. Indépendantistes, ils se serviront de la poésie comme le cheval de bataille conduisant à la liberté. La poésie est philosophie, art de vivre. Aussi la poésie orale utilisée depuis toujours par ceux qui n'ont pas connu l'écriture va organiser leur vie, leur monde. Elle va générer et gérer les crises sociales et toutes contradictions humaines en portant haut l'aspiration des hommes.

La parole à tous, l'immunité à chacun, dans le strict respect des normes, des conventions sociales. Ceci pour dire que la parole que détenaient les anciens et surtout la parole poétique dont les noms sont la continuité, organisaient efficacement la vie. La démocratie qui semble être une trouvaille de l'Occident et tant galvaudée aujourd'hui n'est qu'une habitude conventionnelle pour régir la vie en groupe. Là où a survécu et continuelle vivre des hommes, il y a une démocratie dans leurs faits et habitudes. Il n'existe pas de champion en ce domaine apte à donner les leçons et des irrécupérables barbares qui doivent se borner à recevoir et à appliquer les leçons des maîtres. L'Africain doit faire une introspection et concilier sa culture avec toutes ces choses qui semblent venir d'ailleurs. Lier ce qu'on possède chez soi avec ce qui vient de l'extérieur peut aussi être une voie de connaissance et de salut.

## CHAPITRE II : **L'EXPRESSIVITE DES NOMS**

### INTRODUCTION

Aborder le problème de l'expressivité des noms revient à toucher le cœur même de cette étude. C'est vers cela que s'est orienté l'essentiel de notre effort dans cette seconde partie. Les noms parlent. Il faut les écouter, les comprendre et les traduire. Mais comment parlent les noms ? Quel langage adoptent-ils ? Et que disent-ils ? Voici les questions fondamentales autour desquelles tourner notre réflexion. Certaines de ces interrogations ont déjà trouvé réponse dans les chapitres précédents. Le nom émis est un message codé, émis à l'endroit d'un individu ou d'un groupe social. Œuvres de gentlemen, bouillonnant dans un cocon de convenance et de bonnes manières, il faut les dépouiller pour les voir et les apprécier. C'est à ce jeu que se livre le public. Etudier la valeur expressive à analyser différents moyens par lesquels le nom s'exprime pour toucher et émouvoir à la fois. Ses moyens sont nombreux : poétiques, didactiques, spirituels, philosophiques et ludiques.

Pour ce chapitre - ci, nous nous bornerons à développer l'élément poétique et linguistique. Tous les noms que nous avons répertoriés et classés en deux groupes dits sacrés et profanes comportent des éléments poétiques qu'il est heureux de connaître. Cette prise de contact va nous permettre de jeter un regard sur la structure des noms, c'est-à-dire leur forme, leur composition syntaxique. Voilà les différentes articulations de ce dernier chapitre.

## I- LA VALEUR EXPRESSIVE DES NOMS SACRES

### 1. Les noms des jumeaux.

Les noms des jumeaux, comme les jumeaux eux - mêmes, sont objets d'un certain culte. Leurs noms fonctionnent donc par parité. Ces noms sont tirés des éléments faunesques pour certains et pour d'autres d'une origine demeurée mystérieuse malgré les efforts par nous consentis. Ceux qui ont été accessibles représentent quelques animaux au symbolisme bien évocateur en Afrique. Exposons-les d'abord avant toute analyse :

- / tchí - sóí / **tchihi** et **sohi**, (Aigle et Epervier)
- / kúlà - sǝ / **koula** et **son** (Tortue et Escargot)
- / kóú - tǝ / **kohou** et **toho** (Touraco et cardinal)

- L'aigle, oiseau prédateur, est connu depuis l'aube des temps. Redoutable chasseur, il réunit plusieurs qualités : la patience, la perspicacité, la vitesse, la clairvoyance et la puissance. Entré dans l'imagerie populaire comme invincible, ce rapace fait peur à ses proies autant qu'à l'homme. Avec ses serres qui ont acquis la dureté de l'acier, son bec crochu, les poètes célèbrent l'aigle invincible, craint et adulé qui attaque à la vitesse de l'éclair. Le substantif aigle n'est pas en lui-même un référent poétique sur lequel un discours qui se veut sérieux peut se construire. En revanche la perception populaire du phénomène aigle est assez riche pour éclairer l'opinion. Précédemment nous avons montré les différents noms de combat qui sont échafaudés sur la morphologie de l'oiseau prédateur, en voici d'ailleurs quelques-uns :

« *Aigle aux yeux rougis* »

« *Aigle qui ne prend jamais de poignée amicale.* Ce sont là quelques traits glorieux du fougueux maître des airs. C'est donc en conséquence que le nom de l'aigle retient l'attention du public témoin qui cherche à transposer sur lui les qualités et le mystère qui

célèbrent l'animal. Une forte valeur symbolique et même initiatique se dégage de ce nom. L'aigle est fort, puissant, rapide et aimé. Il rayonne et domine son entourage. Qui n'aurait pas aimé une telle vie ? Dès lors que ce nom devient un objet de choix, par une technique de transmutation secrète, l'élément réfèrent qu'est l'aigle transfère ses qualités sur le référé qui est l'homme. L'enfant ou l'homme ainsi nommé pareil à l'aigle connaîtra une vie tout aussi brillante.

L'aigle est au centre des créations diverses, en témoigne ces quelques vers tirés d'un chant populaire :

v1. *Aigle a pris les singes en chasse*

v2. *Le grand mâle a mouillé ses pattes*

v3. *Postérieures de son urine. »*

Ces vers soulignent la panique que sème l'aigle lorsqu'il attaque. Nul n'est à l'abri, pas même les prétendus forts qui s'imposent à leurs semblables par la force. Dans le règne animal, ne conduit le groupe que le mâle majeur, à qui tout le monde est soumis. Lui seul a le droit de s'accoupler avec les femelles qui composent son harem. Il est le responsable du groupe et doit en principe assurer la sécurité de tous. Or au moment où plane le danger, le guide oublie ses responsabilités, urinant même à l'occasion sur ses pattes au plus fort de la panique. Le jumeau n'est pas un enfant ordinaire, un mythe le précède et l'accompagne tout au long de sa vie. Guérisseur sans aucune initiation préalable, sorcier de naissance doté de double vue, il plane sur son monde comme l'aigle sur le monde animal. Nul ne peut l'affronter. Entre l'homme et l'animal, il y a alors une corrélation sérieuse dans leurs actes. Voyons l'autre composant.

- **L'épervier.** Dans l'imaginaire *wè*, l'épervier est le frère utérin de l'aigle, certes plus petit en envergure que lui, mais pas moins méritant. L'épervier, par sa taille, s'attaque aux proies moins imposantes que celles de l'aigle : les oiseux de petite taille, les rongeurs. La primauté de l'aigle sur "son

frère" réside aussi dans la taille de ses prises. Aussi un adage wè déclare-t-il à juste titre: « **L'épervier est aussi chasseur que l'aigle. S'il est moins célébré, c'est que la renommée ne lui sied pas** », pour dire que comparativement au premier, le second est mis en veilleuse. L'épervier et l'aigle forment un duo majeur qui sèment la désolation parmi les animaux de proie et inspirent respect. Ils ne sont pas rivaux. Voilà pourquoi, ils accompagnent les jumeaux qui sont avant tout des frères donc des référents. L'aigle et l'épervier sont perçus également dans l'imagerie populaire comme des frères. Leurs noms sont dès lors associés et choisis pour être attribués aux jumeaux. L'homme qui fait un tel choix est à la recherche d'un équilibre, d'une complémentarité. Un esprit de fraternité sincère sans jalousie. Deux individus s'aimant suffisamment et ayant des qualités similaires et dont l'un supporte sans peine la renommée de l'autre. Il y a là l'expression d'un véritable sentiment d'amour. Ces animaux sont des prédateurs et leurs qualités justifient leur choix. Quelles qualités présentent les autres bêtes pour que leur nom soit retenu dans ce cercle très sélectif ?

- **La tortue.** Les contes africains ont suffisamment célébré la tortue qui est un animal bien particulier. A la différence des précédents, que sont l'aigle et l'épervier, la tortue ne représente pas une force qui sublime, encore moins une autorité qui force le respect. Son nom tout seul n'a rien de poétique dans son rendement. Le stylisticien est alors désarmé. Pour sortir de cet étau, il faut prendre en considération ce que l'imaginaire populaire retient de cet animal. Sa symbolique, le mystère qui semble couvrir sa vie, pour pallier la rareté ou la quasi-inexistence des éléments poétiques. La vie de la tortue laisse songeur lorsqu'on se réfère aux dangers qui circulent dans son milieu naturel. La jungle est dangereuse, ce n'est un secret pour personne. Comment fait la tortue pour échapper à ses prédateurs et apparaître comme la bête ayant la plus longue espérance de vie ? Comment

déjoue-t-elle les pièges mortels, elle si lente ? Voici des interrogations qui taraudent l'observateur et dont la réponse arrive souvent sous forme de conte. Toujours victorieuse de ses adversaires, selon les contes et légendes, elle use à merveille de la seule arme qu'il lui est donnée : son intelligence, sa sagesse sont telles que tous ceux qui aspirent à l'éternité ne peuvent les ignorer. Elle est le symbole de l'éternité, Sage, prudente, et même généreuse, elle est d'une ruse déroutante. Les jumeaux naissent avec un savoir quasiment divin, ce qui leur permet de lire les signes du temps et pénétrer les secrets les plus enfouis. Associer la tortue à ce domaine n'est que justice.

- **L'escargot**, cet autre animal, est perçu comme la sœur cadette de la tortue. Ce rapprochement est lié à leur nature. Si la reine de la sagesse est dotée de quatre pattes, elle a une démarche chaotique et une lenteur qui fait penser à la l'escargot. En plus, les deux triment leur maison avec elles, la tortue sa carapace et l'escargot sa coquille. Pour les wè la fraternité entre les deux ne date pas d'aujourd'hui. Selon un mythe, les deux, pour se rendre beaux, ont souhaité soigner leur apparence physique en embellissant leur carapace. La tortue la première dessina une belle arabesque en spirale à sa cadette. L'escargot, par paresse ou par négligence, lui fit à son tour de ridicules tâches sur toute la superficie de son corps. Cette situation fâcheuse qui aurait pu être source de crise fut dominée par la tortue pour que leur amitié aille de l'avant. Les crises existent dans tous les couples. Les maîtriser est la marque d'une infinie sagesse. L'escargot, étrange animal, retient l'attention. Comment survit-il dans une brousse impitoyable ? Comment se défend-il en cas d'agression ? Lui qui n'a ni jambes pour courir, ni sang ?

Les pachydermes, parce qu'ils sont forts et violents, sont à l'abri de toutes agressions. Les carnivores sûrs de leur férocité gouvernent la jungle en maîtres. Les autres animaux échappent à leurs prédateurs, soit par leur

agilité à courir, soit par leur ruse ou leur étonnante capacité à se camoufler. Comment l'escargot survit-il dans cette ambiance délétère ? Et pourtant il survit. Véritable énigme. N'est-ce pas pour cela qu'il retient l'attention ? Le jumeau lui-même est énigme à la science, source de la connaissance rationnelle. Il vit et croît dans le mystère comme l'escargot. C'est là leur point de liaison.

Les noms des jumeaux ne font pas seulement appel au secret. D'autres noms tirent leur fondement de la beauté. Ils font appel, dans ce cas, aux symboles de la beauté que la société wè a adoptés.

- **Le touraco** est un oiseau qui appartient à la même famille que le pélican, doté cependant d'un bec moins volumineux que le premier ; il possède un plumage vert sombre avec une huppe sur la tête et vit en groupe. Cet oiseau au chant gras plane à la cime des arbres. Cet oiseau n'appartient ni à la famille des prédateurs, ni à celle des maîtres de la ruse ou de la sagesse. Il est tout simplement d'une beauté remarquable et a un sens profond de la communauté. La beauté et l'esprit de partage sont des qualités célébrées. Chaque animal sur qui s'est opéré un choix a une valeur secrète ou connue. Cet aspect des choses traduit la maîtrise de la faune et de la flore, ainsi que la fécondité créatrice des peuples. La réflexion par analogie, la connaissance des mythes sont les avantages de ceux qui fouillent leur patrimoine pour sauvegarder leur culture.

- **Le cardinal** : dans la classe des oiseaux, il l'emporte de très loin sur les autres animaux, pour sa beauté déconcertante. Il forme une paire avec le nom précédent. Comme les autres, il n'a pas d'éléments poétiques propres. Son intérêt réside dans sa force initiatique. Sa bivalence, sa dualité. Examinons ces faits. Cet oiseau se présente lorsqu'il est au repos, avec une couleur admirablement noire, d'un noir brillant comme si du vernis avait recouvert ses plumes. Son bec, d'un jaune pur, est cerclé de pointillés noirs.

En revanche dès que cet oiseau prend son envol, l'intérieur de ses plumes est d'un rouge vermeil. On a alors des difficultés à lui attribuer une couleur. L'aspect initiatique qui pourrait libérer l'élément poétique résiderait à ce niveau. La dualité qu'il incarne. L'oiseau symbolise en fait l'antinomie, une espèce de dialectique qui donne une chose et son contraire à la fois. Des phénomènes qui cohabitent sans se mélanger, sans se confondre. La liaison du clair et de l'obscur, du jour et de la nuit, de la connaissance et de l'ignorance, de la vie et de la mort.

Les jumeaux sont mystères pour la science, avons-nous dit pour l'homme ordinaire, donner le nom de cet oiseau à un jumeau, c'est souhaiter que cet animal transfère ses qualités sur l'enfant et lui serve de mentor dans la gestion des mystères. Il y a ici, une tentative de fusion, de superposition du réfèrent, l'animal et du référé, l'enfant, la comparaison n'étant pas opérante, il faut plutôt regarder du côté de la symbolisation. Car, elle seule peut apporter un éclairage suffisant et inscrire ces noms dans la classe des noms poétiques. A la lumière de ce que nous avons dit précédemment à propos de cette image, son évocation est aisée à ce stade de notre analyse.

Pour comprendre l'effet symbolique, il faut traiter les différentes composantes du nom, avant qu'il n'éclate. Or en analysant sur le plan anthropologique ou sociologique le comportement des différents animaux ou leur caractère physique, pour saisir les raisons de leur choix, nous faisons éclater cet effet symbolique.

Après les noms des jumeaux, voyons comment fonctionnent ces autres types de noms.

## **2. Les noms qui conjurent la mort.**

Les noms qui conjurent la mort des enfants dans un foyer sont des noms des objets sans importance dans la vie quotidienne. Tout peut servir de nom pourvu que ce ne soit pas un nom beau. Nous allons nous arrêter

sur ce nom *wè*, qui se conçoit comme un nom proverbe mais qui n'est en réalité qu'un nom qui supplie, qui conjure la mort.

/ n si ã kwà /

toi - reste - moi - mains

Toi restes entre mes mains, demeure avec - moi. Ne t'en va pas.

La première analyse à faire concerne la composition du nom. Il présente dans sa construction initiale quatre syllabes. Cependant, étant une création orale, le locuteur, dans son désir de gagner du temps, va faire jouer un phénomène linguistique dont nous avons parlé tantôt : la troncation. Ce nom va être élagué, démembré. Ainsi la consonne initiale « n » va disparaître, aussi bien que la voyelle / n / qui exprime le pronom « moi » de la première personne du singulier. A l'arrivée on a : / SIE KWA / (reste - mains). La troncation, phénomène linguistique, est productrice de poésie. Elle arrondit les angles d'un terme trop long ou difficile à prononcer. Elle polit les contours. Dans une unité de production on lui confierait l'atelier de finition. Elle est à la fin de la création poétique. Pour cela, elle vise le beau, l'harmonie des formes, la mélodie, la douceur à l'oreille, le bien dire.

Le second repère poétique est la présence de la fonction conative. Cette fonction, il est vrai, nous en avons déjà parlé, se reconnaît par la deuxième personne du singulier. A valeur vocative, cette fonction porte une charge émotionnelle assez importante. La consonne /n/ traduit le pronom personnel « toi » qui est le référent et à qui l'on s'adresse. L'émotion qui s'en dégage est forte pour peu que l'on se rappelle les raisons profondes qui ont motivé son choix.

Ces noms que nous pensions avoir été inventés par les *wè* pour contenir leur douleur et apporter un brin d'espoir sont connus également dans d'autres régions ivoiriennes et africaines. François AMON d'ABY, dans son ouvrage plus haut cité, nous renseigne sur les pratiques des *agni-sanwi* dans ce domaine: «...si la mère a l'habitude de perdre ses enfants en bas âge - *abawo* ou mortalité infantile - Le nouveau - né

peut recevoir un nom désignant un objet sans valeur, un nom de chose vile qui cache l'affection, et cela s'explique. D'abord on croit que les enfants sont envoyés par les ancêtres ou les génies pour obtenir sur terre un objet précis : un beau nom, des bijoux, des habits, etc... Ils retournent dans l'autre monde dès qu'ils ont acquis cette chose. D'un autre côté comme il n'y a jamais de mort naturelle chez les agni, on attribue toujours les décès des enfants à des sorciers jaloux vivant au sein de la tribu. Il faut rappeler constamment à ceux-ci qu'on attache aucun intérêt particulier au nouveau - né et qu'on attend sa mort à tout moment <sup>(1)</sup> ». Notre chercheur pour finir nous livre à titre d'exemple quelques noms qui corroborent ce que nous disons, concernant le peuple *wè*.

- *Asèè* ou *Asèè- aiïé* = la terre est comble. (Plus de place au cimetière pour celui - ci )
- *Bèèsè* ? Qu'en faire ?
- *Bèfèbéli* = qu'on s'y rue et qu'on le mange.
- *Fofoè* = Dépotoir, tas d'immondices.

Il faut avoir à l'esprit l'universalité des pratiques culturelles en tout cas en quelques points à travers les peuples. Ce qui est vrai en ce lieu n'est pas foncièrement différent de ce qui se passe ailleurs. Contrairement à ce penseur qui déclare : « **Plaisantes coutumes qu'une rivière borne. Vérités en deçà des Pyrénées, erreur au-delà** <sup>(2)</sup> », en Afrique, ce qui est vrai ici n'est pas forcément une erreur à côté. L'univers de ces types de noms étant identique, après ces quelques exemples, il nous faut tourner la page pour aller à la rencontre des autres types.

---

(1) Amon d'Aby (F), Op. Cit. p. p. 82 83.

(2) Blaise Pascal, Larousse des citations, 1988.

## II. L'EXPRESSIVITE DES NOMS PROFANES.

### 1. Les noms d'amour

/p<sup>l</sup>ñ<sup>l</sup>n<sup>l</sup> ñ<sup>l</sup> m<sup>l</sup> ñ<sup>l</sup> tó/

femme - toi - guerre

femme - tu - es - la - guerre

la femme est génératrice - de - la guerre

Ce nom d'amour a une histoire qu'il convient de situer avant d'entamer son analyse poétique. Rude fut la compétition qui opposait les prétendants au mariage. Les aigris ou tous ceux qui ont subi des déboires attribuent à l'épouse ou à la première fille qui naît, ce nom pour souligner les dangers qui entourent la femme. Venons-en maintenant aux éléments poétiques. Ce nom comporte deux éléments majeurs. D'une part le terme / pññ /, femme et d'autre part / to /, guerre, les deux liés par la copule est pour donner «*femme tu es la guerre* ». L'idée peut paraître a priori surprenante, car comment la douce femme que l'on trime pour conquérir peut être comparable à la guerre ? L'image poétique qui se dégage, est à n'en point douter, la métaphore. L'élément noyau est la femme, le référent étant le terme guerre. Il est question d'une analogie de situation qui rapproche la femme de la guerre. Les difficultés qui jalonnent le mariage, l'opposition des prétendants et même les caprices de la femme sont aussi dures à vivre qu'un conflit ouvert. Les conditions de l'identification métaphorique sont visibles et évidentes. Ce nom apparaîtrait dans sa formulation comme dénotatif. Dans ce cas, il s'impose comme un constat et prend une valeur généralisante, attirant l'attention de tout un chacun sur le danger que représente la femme.

En revanche, il peut être perçu comme conatif : lorsqu'on ajoute dans la formulation, le pronom personnel « tu », pour obtenir «*femme tu es la guerre* » dans ce cas, l'émetteur plein d'amertume s'adresse à une

personne particulière pour qu'elle se méfie du piège mortel que présente la gent féminine. Le pronom « tu » est alors bien à sa place. L'expérience douloureuse vécue par cet émetteur va couvrir le nom de son empreinte. Les deux fonctions peuvent s'exprimer à travers ce nom, tout étant question de son orientation.

/põnõ sé kwé/

Femmes ne (pas) finies

Les femmes ne sont pas finies : dès qu'une s'en va, une autre la remplace. Il faut s'intéresser d'abord à sa sémantique. Une observation attentive nous fait voir un dysfonctionnement entre la négation *wè /se /*, et la négation française (ne.. .pas). En effet alors que le phonème */se /* suffit à lui seul pour exprimer une idée négative, il faut en revanche en français deux mots. Nous signalons ce phénomène mineur certes pour insister sur la difficulté de transcription qui guette le chercheur. Il faut faire des efforts pour trouver en français des similitudes, le texte perdant par la même occasion sa saveur.

Revenons au nom, pour remarquer qu'il est différent du premier qui était un conseil adressé à un individu. Rien ne dispute à celui - ci sa fonction dénotative. Il exprime par ce fait une vérité générale. Tout homme éconduit par sa femme doit mettre ce conseil en pratique en faisant venir une nouvelle épouse. Le réalisme est total et installe l'émetteur au rang de sage, lui qui distille une vérité sereine. Même si sa valeur poétique n'éclate pas visiblement, ce nom a une bonne dose de philosophie dont tous devraient s'inspirer, mieux que de se morfondre après un divorce :

/n jé ntõ põnõ/

je - vois - j'abandonne - femme.

C'est elle qu'on voit (qu'on épouse) et au profit de qui on abandonne toutes celles qui précèdent. C'est la femme idéale, dont l'arrivée dans le foyer occasionne le départ des autres. A défaut d'images véritablement

expressives, nous allons nous contenter des éléments sémantiques. Il n'est pas différent du précédent dans sa construction. La consonne nasale « n » traduit le pronom personnel « je » et fait office de sujet du verbal voir (je vois, j'abandonne femme). Comme toujours la consonne isolée s'efface lorsque le nom est dit oralement. Dans cet exemple, cette consonne est répétée deux fois dans le mot. Avec elle, c'est le pronom «je» qui disparaît. Or c'est la présence de ce pronom qui caractérise la fonction expressive. Ce nom constitue un conseil proféré, mieux, un moyen pour se galvaniser, s'auto-célébrer. La troncation qui se manifeste a déjà été largement analysée pour qu'on s'y arrête de nouveau. Ces noms dits noms d'amour fonctionnant tous de la même façon, nous allons voir un autre groupe refermant celui - ci.

## 2. Les noms de flatterie

Ce sont les noms que les hommes s'attribuent pour plaisanter, pour se flatter. Mais en dessous de cet aspect ludique, un grand sérieux demeure. Ces noms qui témoignent de l'affection que les hommes se vouent sont si bien dits souvent, et bien à propos qu'ils sont devenus pour certains des prénoms. Ils sont avant tout des noms complétifs, qui vinrent compléter les noms proverbe ou le patronyme. A une époque où les noms européens n'existent pas. D'où le terme "gba " du verbal "gbaha " qui veut dire compléter pour assurer la parité. L'expression /gbā/ signifie donc nom pour compléter le nom.

Ces noms ont une forte ressemblance avec les /F<sup>1</sup> péné/, pour la simple raison que la limite qui les sépare n'est pas très étanche. Cependant, ils sont ancrés dans les habitudes, tellement utilisés que pour ceux qui correspondent aux qualités que ces noms véhiculent, ils sont devenus pour eux de véritables noms portés à l'état-civil, qui figurent sur leurs

documents officiels. En voici certains à titre d'exemple (il faut surtout remarquer qu'ils s'accompagnent du nom patronymique qu'ils complètent) :

/ni jú/  
eau (source) - petite  
petite - source.

Les noms de flatterie et de combat sont différents des autres noms dans leur fonctionnement. Composé d'un verset principal et de plusieurs versets secondaires, leur mode d'évolution est le suivant : lorsqu'un émetteur ou toute autre personne émet le verset principal, celui qui est nommé lance pour sa satisfaction personnelle les autres versets manquants. Si la scène est animée par un poète chanteur, celui - ci peut dérouler la panoplie des noms pour convaincre l'auditoire de son adresse ou pour « chauffer » son interlocuteur. Ici le verset manquant est *qui ne tarit pas*. On a en définitive *la - petite - source - qui - ne - tarit - pas*.

Tout nom doit être donné à bon escient, car c'est le garant de son succès, de sa pérennité. Cette vérité est encore plus déterminante dans le cadre des noms de flatterie. Le nom doit correspondre aux qualités ou au physique de l'émetteur. S'il n'y a pas d'harmonie ou de symbiose, l'on s'expose aux quolibets et à la raillerie des autres et par conséquent à la disparition prématurée du nom. Ce phénomène que nous signalons pose les noms de flatterie comme itinérant à la métonymie. Cet exemple - ci ayant été observé lors de l'étude de cette figure, nous allons faire une brève observation et passer. Celui qui choisit ce nom doit être petit, vif et courageux. Car c'est la petitesse qui retient l'attention en un premier temps, viennent ensuite les autres qualités. Autant la petite source constitue un mystère, car résistant à la sécheresse, autant cet homme aux yeux des siens constitue un mystère en vivant des fruits de ses efforts alors qu'il est si chétif.

/srɛ ɟɔ/

liane - unique (une seule)

Ce terme met l'accent sur l'unicité de l'objet, mais plus précisément sur sa qualité particulière. Ce nom est quant à lui attribué à la femme, non pas à une femme grosse et grasse, mais à celle qui a la minceur de la liane et pas n'importe quelle liane, celle qui est dotée d'une couleur noire lisse et qui sert à confectionner les nattes. Le nom souligne un trait de caractère, une beauté comparable à celle de liane. Le rapprochement qui est tenté et qui s'appuie sur une qualité commune entre les deux entités met en lumière le phénomène métonymique, une partie pour le tout. La sveltesse prend le pas sur toutes les qualités de cette femme pour s'imposer comme la principale, celle par laquelle on doit désormais la reconnaître et la désigner. La présence de cette figure rhétorique au cœur même de ce nom met en exergue sa qualité poétique. L'image analogique véhiculée est assez édifiante pour qu'un long commentaire soit fait. Voyons encore un autre exemple.

/kɔ tchria díbí/

iroko - qui - tire - les - lianes

Ce nom a été déjà vu dans le cadre de l'étude de la métonymie, mais nous revenons brièvement dessus, parce qu'il est très riche sur le plan poétique et linguistique. La langue cible, c'est - à - dire le *wè*, qui est une langue à ton, ne cadre pas parfaitement avec la langue française que nous utilisons. Examinons cet exemple - ci. Dans la traduction que nous proposons, apparaissent l'article défini « les » et le pronom relatif « qui », alors que dans la transcription phonétique ces deux substantifs sont ignorés. Le pronom relatif n'apparaît pas tout simplement parce qu'il est agglutiné au premier terme / kò /, (iroko). Dans la prononciation, celui - ci devient long. Un ton lui est affecté pour marquer cette agglutination. La langue française qui n'est pas une langue agglutinatoire comme l'allemand, ignore cet exercice. Quant au déterminant « les », il n'est pas marqué tout

simplement parce que le terme qu'il détermine porte en lui la marque du pluriel. / dbú /, singulier et / díbí /, au pluriel. Ce procédé ressemble étroitement à certains mots d'origine italienne ou latine, dont le singulier et le pluriel se différencient : scénario, mafioso (singulier) et scenarii, mafiosi (au pluriel).

Ce nom comme une bonne partie de ceux que nous voyons procède par élimination des termes, ce que nous avons nommé la troncation et qui est producteur d'effets poétiques. La troncation est radicale sur ce nom, car tous les termes principaux disparaissent. Seul l'élément noyau (kô), iroko demeure. Réduit à sa plus simple expression, uni syllabique, il fait dès lors appel au patronyme qu'il accompagne pour pouvoir exister. L'image analogique qui se dégage est très intéressante, il faut l'examiner de près.

1. L'homme qui choisit un tel nom est fort et a en conséquence un physique impressionnant. L'iroko est très résistant et recherché pour cette qualité en ébénisterie.
2. Doté d'une haute stature, avec d'énormes contreforts, il donne abri aux animaux et autres herbes qu'il domine.
3. A ses branches sont accrochées des lianes qui constituent une charge très lourde mais qu'il porte avec aisance.

A lui seul, il semble porter toute la forêt. Toutes ces images qui foisonnent dans ce nom et qui ont besoin d'un traitement particulier pour être appréciées, donnent à ce nom une valeur toute symbolique. Car la métaphore qui se dessinait au départ en ayant pour noyau central l'élément (kô) est dépassée comme l'est aussi l'image métonymique. Même si ce noyau n'éclate pas, les images produites sont d'une qualité admirable. Notre homme doit avoir un esprit rassembleur, cultiver la générosité. La prestance de ses actes, leur majesté doivent participer à le poser dans l'entendement des autres comme un grand seigneur.

Que dit cet autre exemple ?

/ pié à pué à tí /

l'orage - qui - déracine - les - arbres.

Ce nom de flatterie est identique au précédent. Toutes les composantes disparaissent pour faire place à une seule, le terme noyau qui détermine tous les autres. Ce terme est ici « l'orage », il est sous cet angle polysémique.

- *l'orage qui arrache des grands arbres*
- *l'orage qui fait peur aux hommes*
- *l'orage qui détruit*
- *l'orage qui fertilise.*

Chacun de ces versets fait éclater le sens du mot noyau. De métaphore ordinaire au départ, on arrive à la métaphore filée, car à l'émission de chaque énoncé, le mot - image éclate. Celui qui émet le nom a une diversité de choix pour louer son interlocuteur qui se sentira ragaillardi. Superposé à l'objet, fusionnant avec lui, les deux forment une unicité. En donnant une fonction utilitaire à l'orage ou en entourant ses effets d'une hyperbole pour le faire craindre, l'on symbolise le phénomène en l'intégrant à notre profit.

Phénomène naturel bien connu, l'orage n'a pas besoin d'être présenté. S'il retient l'attention du créateur, c'est pour deux de ses aspects : sa violence rageuse et sa générosité. Violent et coléreux, il tort, plie ces géants de la brousse. Les paysans avertis par sa fureur rageuse apprennent à lire les signes du temps. Ils ne s'enfoncent pas dans la forêt sans scruter le ciel. Gare à celui qui se fera surprendre par l'orage au souffle ravageur. Il inspire angoisse et crainte et laisse derrière lui la désolation ou la satisfaction. L'orage, parce qu'il est irrésistible et soumet les plus forts, attire les regards des hommes et retient leur énergie créatrice. La force est l'apanage des hommes et focalise leur volonté de sublimation. Cependant, un autre élément séduit dans cette démarche. La générosité également emporte l'adhésion des populations. L'orage est généreux. Il ne faut pas

oublier que nous sommes dans un milieu paysan donc agricole. L'orage, convoyeur de pluie est le bienvenu. Car la pluie est synonyme de l'abondance, de la fertilité, de la fécondité. Les semailles, la moisson, rythment la vie des peuples et colorent les saisons. Si la moisson est bonne, c'est parce que les pluies ont été nombreuses. Les festivités auront donc lieu avec une remarquable allégresse. L'orage est donc l'équivalent de la joie, de la réjouissance, de la générosité, don de soi, don de ce qu'on a de profond. Car l'on ne peut vivre sans donner ni recevoir, sans aussi s'investir pour la satisfaction des autres. Ainsi, les poètes qui sont les baromètres de la société invitent leurs congénères à plus de générosité, à plus de disponibilité, de partage et de chaleur. SEA Albert<sup>(1)</sup>, le plus en vue de cette race, chante ces vers :

« *Empressez - vous de dépenser  
Empressez - vous de dépenser  
Votre fortune que vous chérissez tant  
Est la propriété de votre héritier  
Sachez que la renommée du généreux  
Va crescendo. »*

La force sublime l'homme, elle est une valeur essentielle. Un homme accompli n'ignore pas ces vertus, pour une vie mieux comprise et pleinement assumée.

### **III- LES NOMS PROVERBES / néã pénéʔ**

Cette expression est composée de deux termes. Le premier, *néã* veut dire proverbe. Le second " *gnénin* ", signifie, nom, ce qui donne donc *le nom proverbe*. Ce nom est attribué à l'enfant trois ou quatre jours après sa naissance, lors de la cérémonie de sa sortie ou de sa présentation

---

(1) SEA Albert, poète élégiaque, est du village de Touandrou - gbéan cf. notre Mémoire de maîtrise, 1995, sur : La chanson traditionnelle wè : Aspects thématiques et poétiques.

à la communauté, cérémonie dont nous avons parlé dans la première partie. Le patriarche, l'aîné de la famille se charge de ce devoir, à défaut, le père intervient. Le nom est libellé sous forme de proverbe. C'est toujours un nom habillé, codé. Il sert de tremplin à celui qui le donne d'exprimer de façon voilée ses états d'âme. A travers lui, le donneur peut dire tout ce qu'il pense à l'endroit de n'importe qui, de n'importe quelle situation. Mais le charme ne doit pas être rompu en nommant le destinataire. Le type de proverbe choisi la manière dont le nom est construit, élaboré, suffisent à identifier celui ou ceux contre qui il est dirigé. L'ingéniosité qu'on met à construire ces noms prouve plus la maturité, l'esprit créatif, la sagesse de celui qui les émet. Leur justesse, leur sagacité, leur délicatesse démontrent la maîtrise du verbe, le degré de connaissance des us et coutumes de l'émetteur. Bien que dirigé contre un adversaire ou émis aussi en faveur d'un ami, le nom est toujours à décoder. Il doit respecter les usages, en ménageant autrui, en réveillant les susceptibilités ou en rallumant la flamme de l'amitié, d'alliance et de concorde. L'adversaire doit sentir le nom, s'y reconnaître et éprouver automatiquement une sensation de douce agression ou de satisfaction, marque de considération à son endroit. Le nom respecte les normes, les conventions sociales. L'émetteur conscient de tous ces paramètres, de l'accueil du public- juge, qui peut saluer sa sagesse ou le couvrir de discrédit quand le nom ne vient pas à propos, cache bien son jeu. Il le mûrit pendant les mois qui précèdent la naissance du bébé. Le nom doit être pertinent pour être adopté par la communauté et circuler aisément. Comme nous l'avons dit, les noms proverbes ne servent pas seulement à fustiger l'adversaire, à décocher les flèches, à répandre le venin. Ils servent aussi de moyens appropriés pour exprimer la loyauté envers un ami, un frère, l'amitié, la bonne entente. Tous les termes sont abordables, ce qui prouve l'étendue du domaine de la créativité. Seule l'intelligence de l'émetteur, son sens de l'esthétique et de l'humour sont le moteur du processus. La diversité des thèmes élargit le champ de la

création, de sorte que les termes de la souffrance, de la joie et de l'amour, de la haine et de la tolérance, de la méchanceté et de la bonté de l'amitié, de la mort... etc.. et bien d'autres encore peuvent inspirer le sage. Les thèmes ne sont pas limités et ne peuvent pas faire l'objet d'une énumération exhaustive. Nous avons choisi seulement quelques-uns à titre d'exemple.

Thèmes de l'étonnement, de la surprise.

### Exemple 1.

/tó ké mǎ dí/

guerre - avec - moi - mange

- Je - mange - avec - la - guerre

- Je vis avec mes ennemis (croyant que c'étaient des parents), -  
je vis avec mes ennemis sans m'en rendre compte

Nous allons analyser ce nom sur le plan strictement expressif.

Un regard spontané jeté sur ce nom montre qu'il est antinomique. Les deux termes principaux qui le construisent s'opposent, «manger» et « guerre ». La première tentative de traduction donne : «je mange avec la guerre ». Le premier mot - image « mange » producteur de sens est alors dévié de la réalité, en créant une image floue dans l'entendement de l'analyste. Il faut procéder à un recentrage des éléments composant ce nom, pour reconstruire une nouvelle réalité capable d'être soumise à un décryptage rigoureux. En lieu et place de « mange », il faut insérer « vivre » pour obtenir, «je vis avec la guerre » ou, mieux, «je vis dans la guerre ». Cette substitution des termes n'est possible qu'en observant la réalité qu'évoque ce nom. L'image véhiculée ici est hyperbolique, elle constitue une exagération volontaire du langage. Car comment vivre dans la guerre et ne pas s'en apercevoir ? Le mot focal « guerre » est employé ici non pas par parenté de sens, mais par analogie de situation. La situation que vit l'émetteur est analogue à une situation de guerre. La puissance de

rimage générée va au-delà du simple parallélisme des faits juxtaposés. La guerre réelle et la situation de guerre dénoncée. Ce fait est évident car « **le parallélisme c'est la juxtaposition de deux unités linguistiques, de deux prépositions, deux séquences ou deux situations qui entretiennent soit des rapports de ressemblance, soit des rapports de dissemblance** <sup>(1)</sup> ».

On aboutit à la création de la métaphore, car du parallélisme des deux images maîtresses l'on atteint leur fusion et une réalité plus digeste, plus facile à accepter. De la métaphore repérée, le nom libellé comme suit peut faire évoluer son statut et passer à la symbolique qui est le dernier des degrés, le dernier des degrés d'évolution de la métaphore. La réalité évoquée est devenue plus consistante et des micro-symboles au départ, nous atteignons des mano-symboles véhiculant le symbolisme, en ce sens que les deux éléments majeurs, « manger » et « guerre » développés par le nom ont besoin d'un processus de décodage pour être facilement accessibles à tous les esprits. En définitive ce nom engendre une hyperbole, une métaphore qui tend vers une symbolisation en poétisant le réfèrent et le référé. Pour rendre notre compréhension du texte totale, nous tentons une analyse sociologique du nom, car rien ne doit obstruer l'esprit critique dans sa quête du savoir.

Classé dans le thème de l'ébahissement, ce nom respecte bien la dénomination du groupe. Car celui qui l'émet est un homme désabusé. Il pense vivre au sein d'une famille, entouré des siens, des amis fidèles, des parents sûrs. L'amitié, la solidarité, la compassion, devraient caractériser leurs relations. Or au lieu de vivre cette osmose, c'est la rigueur de l'adversité qui lui est servie.

En réalité on ne saurait manger avec la guerre. Il faut donc comprendre avant tout qu'il s'agit de vivre, mais de vivre avec la guerre ou dans la guerre. Mais peut-on vraiment vivre dans la guerre et l'ignorer au point d'en être surpris lorsque les prémices de cette guerre apparaissent ? Il

---

(1) Tzvetan Todorov, in poétique de la prose : la grammaire du récit, le Décamon. P. 55.

s'agit alors d'une guerre pernicieuse, sournoise qui sévit sans être déclarée ouvertement. Mais moins que la guerre réelle, c'est la rivalité qui est caractérisée ici. Le terme *manger - avec* est porteur de sens. Dans nos villages, les populations ignorent les habitudes citadines qui consistent à prendre certes le repas en commun mais sur une table où chaque convive a son couvert. Les populations rurales mettent la main ensemble. Toute la famille se retrouve chez l'aîné, tous les repas y sont acheminés. Et les convives formant un cercle autour du plat, le partagent en y puisant alternativement sans aucun autre couvert que leurs doigts. D'ailleurs un seul gobelet est souvent utilisé par tous. Dans une telle atmosphère, ce sont les sentiments familiaux qui prévalent. Des ennemis ne peuvent partager de la sorte un repas. Voilà pourquoi la surprise de l'émetteur est de taille lorsqu'il s'aperçoit que le jeu qu'on lui fait est double. Ceux qu'il considère comme des partenaires et qu'il défendra au prix de son sang et de son honneur sont en réalité ses rivaux les plus irréductibles. Il se sent alors vulnérable, exposé, sans défense, victime d'une félonie, d'une trahison horrible. Certes l'image que nous saisissons et exposons ici est celle qui apparaît à première vue dans le champ lexical de ce nom. Cependant au-delà de cet aperçu symbolique du partage du repas choisi par l'émetteur, c'est l'ambiance ordinaire qui règne dans une famille unie qui est mise en exergue. Ceux avec qui il vit qui partagent ses joies et ses peines, à qui il voue respect et admiration, sont en réalité des hypocrites méprisables. Qui complotent à son insu à sa perte ! C'est donc cette vérité froide, qui est traduite d'une manière aussi reluisante. Autant ceux - ci sont capables d'introduire un poison mortel dans l'aliment destiné à sa bouche, en lui souriant, autant un gourdin bien ajusté peut mettre fin à ses jours au détour d'un chemin. Cette macabre réalité donne froid dans le dos. Tous ceux qui sont victimes d'une telle mésaventure de la part de leurs proches doivent prêter une attention particulière à ce nom. Qu'en est-il des autres noms du même thème de la surprise ?

**Exemple 2.**

/ ká    ǝ    nóǝ /

quoi - je - fais

- Qu'ai-je fait ?

Ici encore l'idée de surprise apparaît. La forme interrogative du nom est assez éloquente. La phrase interrogative sur le plan grammatical a deux formes. Une interrogation partielle qui fait appel à une réponse relativement longue, et une interrogation totale qui demande une réponse brève. Si l'émetteur s'interroge de la conduite des siens à son endroit, c'est qu'il pense être irréprochable. Son interrogation est alors totale et la seule réponse attendue est « rien ». Il y a dans ce mot une forte implication du pronom personnel « je » / ǝ /. Or ce pronom personnel introduit dans le discours la fonction expressive qui se reconnaît également par le temps présent du verbe « faire » utilisé. Certes cette fonction n'est pas productrice d'émotion dans sa genèse. Maintenant quand elle est liée à une interrogation totale, elle introduit dans le discours une dose relativement importante de lyrisme issue d'une amertume. Ces éléments révélés ne sont certes pas très féconds dans leur production poétique, ils n'en demeurent pas moins expressifs. Le nom est une œuvre créée dans une société donnée.

Aucune analyse qui se veut sérieuse et visant à les expliquer ne peut être entreprise indépendamment de la société et de ses valeurs. Voilà pourquoi chaque analyse poétique sera suivie d'une brève analyse sociologique.

L'émetteur est, à ce qu'il paraît, victime d'une injustice, d'une méchanceté, d'une ingratitude certaine de la part de quelqu'un à qui probablement il a fait du bien. Il attend en retour qu'on lui témoigne une certaine reconnaissance. C'est donc l'absence de cette attitude qui l'amène à s'interroger et à interroger la communauté. Il se peut aussi que l'émetteur sans avoir été un exemple parfait de générosité, de mansuétude, soit un

homme correct, c'est-à-dire qui mène tranquillement sa vie sans vraiment s'émouvoir des malheurs ou du bonheur d'autrui, et qu'en retour il soit méprisé par son entourage. Dès lors, il peut chercher à comprendre les raisons du mauvais comportement des autres à son encontre. Ce nom peut être donné par tous les hommes victimes de jalousie, d'une méchanceté sans raison valable. Lorsque l'on sait que les jugements faits d'à priori guident la plupart du temps les sentiments des hommes et déterminent leur réaction, l'on comprend mieux les raisons de l'interrogation de l'émetteur. Les hommes n'étant pas seulement préoccupés par les relations avec leurs congénères, les relations avec le monde des esprits sont aussi envisageables. Celui qui se plaint peut en un sens, le faire pour stigmatiser le mauvais sort qui pèse sur lui, l'ingratitude des dieux qui malgré ses bonnes actions font pleuvoir sur lui la tristesse et la désolation. Au regard de ce que nous avons dit sur la société *wè*, à propos du mariage, de la mort, les raisons pour en vouloir à autrui sont nombreuses. Celui qui s'étonne aujourd'hui oublie certainement ses actes. Car comme le dit si clairement un adage, « *celui qui perd sa fortune n'oublie jamais. C'est celui à qui elle profite qui oublie* ». Si vous l'emportez ce jour sur autrui, n'oubliez pas que le combat ne s'arrête pas à une victoire. A défaut de comprendre cela, c'est à genoux que vous analyserez les raisons de votre défaite. Sagesse à méditer.

Voyons maintenant un dernier nom pour finir ce thème.

### **Exemple 3**

/pĩõ mõ nao/

homme - lui - ainsi.

homme - est - il - ainsi ?

- Est - ce - ainsi - qu'est - l'homme ?

Comme le précédent, ce nom adopte également une forme interrogative. Il est rattrapé cependant par le phénomène de la troncation.

Le pronom personnel « lui » qui donne au nom une valeur emphatique disparaît. De trois mots au départ, on arrive à deux finalement. La troncation ne déroge pas à sa règle, comme productrice d'effets poétiques, elle est toujours égale à elle-même. Le terme qui allongeait le mot et créait une espèce d'aspérité dans la prononciation tombe. Le reste devient coulant, harmonieux et donne au texte une réelle mélodie. Le pronom personnel (lui) qui s'efface et dont nous parlons est une marque distinctive de la fonction dénotative. L'auteur assène une vérité tranquille et froide. La forme interrogative que prend la phrase n'est que purement formelle.

L'homme s'interroge sur la nature humaine. Cette interrogation, on s'en doute, est suscitée par les agissements de l'homme confronté à des difficultés dans la société. Il faut surtout relever que cette interrogation cache en fait une pointe d'amertume, de déception, due au mauvais caractère du genre humain. Sans désespérer de l'homme, il faut tout de même souligner qu'il est le plus difficile de toute la race animale. Alors qu'en principe doté de raison, d'intelligence et de tout un appareillage social, il devrait être le meilleur de tous, avoir la réaction la plus parfaite créer des relations harmonieuses. Mais hélas ! La cupidité, l'ingratitude, la méchanceté, la jalousie, la convoitise etc.. sont les vilains sentiments qui au quotidien le rongent. Comment ne pas s'interroger alors sur sa conduite, chaque fois qu'elle le rabaisse un peu plus au lieu de l'élever ! Soyez riche, vous serez le plus beau, le plus gentil, le plus génial. Tous les superlatifs vous sont décernés. Dès que la fortune s'en va la nuée de courtisans disparaît ! Vous devez alors faire l'expérience de la solitude. Les amis d'hier raseront les murs en vous voyant si tout simplement ils ne changent pas de trottoir. Après le thème de l'ébahissement, examinons maintenant celui de la révolte, de la rébellion.

**Exemple 1.**

/ wõ                                  blé                                  põ /

- La - bouche - ne - commande- pas - l'homme

La bouche seule ne peut conférer à l'homme une quelconque responsabilité à l'homme. Ce sont les actes plutôt que les paroles qui légitiment nos responsabilités.

Ce nom, bien que conservant toutes ses unités, n'en demeure pas moins un autre exemple d'agglutination. Une agglutination qui se marque dans la forme et dans le ton. Selon la traduction, la phrase est à la forme négative. Or à la transcription, cette négation n'est pas visible. Elle est agglutinée au premier terme / wõ /, (bouche). Il y a une prolongation du ton dans la prononciation pour marquer la présence de cette forme négative. L'agglutination et la troncation sont créatrices de poésie, nous l'avons suffisamment démontré. Ce qu'il faut souligner, c'est que les *wè* producteurs de ces noms ont des canons d'esthétique indéniables. L'harmonie du son, la mélodie qui découlent du bien dire et du « bien entendre » président à l'élaboration des œuvres orales. Ce phénomène est dit : / wõíjrèà /. Il y a donc un besoin réel d'esthétique, de poétisation qui préoccupent les individus. Cependant, la poéticité ne réside pas seulement dans les différents aspects que nous venons de voir. Ce nom est un appel général lancé, il ne comporte pas expressément un élément quelconque pouvant déterminer sur le plan de la communication sa classe. Certes le premier terme joue le rôle de sujet à la troisième personne du singulier. Cette présence de la troisième personne nous invite à reconnaître que ce nom est dénotatif. La fonction dénotative dans la théorie de la communication, comme nous l'avons dit tantôt, se marque par la troisième personne. La présence de cette fonction est un apport supplémentaire quant à la poéticité de ce nom.

Ce nom est émis par quelqu'un qui tourne en dérision, conteste une autorité. Or en ce qui concerne l'organisation sociale *wê*, Alfred Schwartz dit qu'elle est de type " pyramidale <sup>(1)</sup>". A chaque niveau de cette pyramide, il y a un chef de clan, un chef de village et un chef de famille. Au - dessus d'eux tous se trouve le " *to bo* ". En temps de paix tous ces chefs servent d'autorité juridique. Le bien propre n'existe pas. La richesse appartient à l'aîné qui la gère pour toute la famille. Le chef n'est pas non plus parcimonieux. Il se distingue par sa générosité, car sollicité à tout moment.

Dès lors qu'il ne correspond plus à ce qu'il devait être, s'il ne répond plus à l'attente des autres, ceux-ci sont en droit de l'attaquer par des noms pour le rappeler à l'ordre, l'amener à se ressaisir. C'est dans ce cadre que ce nom est élaboré. Etre responsable d'une famille est certes un honneur, mais aussi et surtout une charge à supporter, un devoir sacré à accomplir. Pérorer partout sur ses responsabilités sans concrètement les assumer, c'est s'exposer à des attaques biens conçues, bien ajustées et superbement dirigées. Ce nom, encore une fois, est celui de la contestation de l'autorité, mieux, il est celui du rappel à l'ordre de l'autorité, celui de la mise au pas de tous ceux qui fuient leurs responsabilités vis- à- vis de leurs cadets, et par extension négligent le peuple au service duquel, ils sont appelés.

### **Exemple 2**

/ pĩ mĩ n jé blé /

- qui - toi - tu - vas - commander

- qui - est - ce - que - tu - vas - commander ?

Ce nom est dans le même registre que le précédent, c'est-à-dire qu'il exprime une contestation, voire une insubordination. Il adopte une forme interrogative de surface alors qu'en réalité il est une affirmation. Dans cet

---

(1) Schwartz (A), La mise en place des populations guèrè et wobé. Essai d'interprétation historique des données de la tradition orale, in cahier de L'ORSTOM, série sciences humaines. P. 12.

exemple, les deux pronoms personnels de la deuxième personne du singulier « toi » et « tu » déterminent, fonction incantatoire, déjà soulignée. Ces pronoms sont largement expressifs et montrent que le locuteur prend la parole à un moment déterminant de son histoire. Le message qu'il lance n'est pas anonyme. Il s'adresse à un public hétérogène certes mais dans celui-ci se trouve son interlocuteur qui doit encaisser cette volée de bois verts. La répétition des pronoms est une insistance qui donne au texte une valeur anaphorique, mais en réalité constitue une forme de mépris pernicieuse. La disqualification de la cible qui se voit couverte de ridicule est l'objectif poursuivi par l'émetteur. La forme interrogative du nom que nous avons qualifiée de factice se trouve expliquée. C'est pour marquer sa violence, sa tendance agressive que l'auteur essaie de se rattraper. L'agglutination, la forme conative, l'anaphore marquée par la réitération des pronoms personnels donnent au nom une valeur poétique réelle, enrichissant ainsi ses potentialités expressives.

Ce nom est celui de la révolte, de la rébellion contre une certaine autorité. Il faut surtout avoir en mémoire que le chef peut être contesté à tout moment. Il dirige les autres parce qu'il a la force de le faire. Lorsqu'une autre force émergera et deviendra plus imposante, la première autorité devra s'incliner. Le chef n'est donc pas indéracinable. Il n'est chef que parce qu'il a les atouts nécessaires pour diriger. Tous ceux qui gravitent autour du pouvoir aspirent à l'exercer un jour, être « **khalife à la place du khalife** ». L'autorité est alors secouée de temps à autre pour se rassurer de sa résistance. En deçà du chef, la rivalité qui oppose les lieutenants postulants à la place suprême est vive. Toute tentative de domination est vigoureusement repoussée. Ce nom qui rejette avec une certaine pointe de mépris l'hégémonie d'un individu est donné par des gens qui estiment avoir tous une valeur relativement égale. Nul ne peut alors chercher à s'imposer à autrui. A valeur égale, responsabilité égale.

Cependant les hommes sont toujours en émulation, cherchant à avoir de la préséance les uns sur les autres, à s'imposer les uns aux autres, à prouver leurs capacités. C'est compte tenu de cette émulation perpétuelle que les alliances symbolisées par les multiples mariages se révèlent très utiles. Car entre alliés, c'est l'assistance mutuelle, c'est la solidarité, c'est surtout la loyauté qui entretient les relations. Comme les mêmes relations peuvent servir de faire valoir à certains pour gravir les marches de la société.

Le thème de la défaite.

### Exemple 1.

/ tí kwé wõ kwà í/

- bois - finis - moi - mains - dedans

- les - bois - sont - finis - dans - mes - mains

- Je n'ai plus armes /je suis vaincu.

Avant l'analyse poétique, il faut signaler que le terme *bois* est polysémique, tel qu'il est employé dans ce nom. D'une part, *le bois* comme canne dont se servent les impotents, les vieilles personnes pour se déplacer, pour maintenir leur corps de bout. En l'absence de cette canne, ils ne peuvent se mouvoir et restent assis ou couchés. Or cette posture correspond à la défaite, à l'échec, à la mort.

D'autre part *le bois* est la première arme dont se servent les hommes pour se défendre en cas d'agression. Ne plus avoir de *bois* entre les mains, équivaut à la perte d'armes, c'est donc être vulnérable. Or la vulnérabilité signifie la défaite, la mort à court ou à long terme.

Cette brève analyse sémantique fait ressortir une image analogique. La primauté du bois est réelle. Autant l'impotent sans canne est inactif, autant le bagarreur sans armes est inoffensif. Les deux états conduisent inéluctablement à l'échec, à la mort. Le terme « bois » est donc ici producteur de sens. Il est le mot - image dont l'éclatement donne une clarté au nom. L'image fondamentale qui s'illumine est la position couchée. Le

défunt étant couché, tout individu adoptant cette attitude donne à penser à la mort. Voilà comment les deux images parallèles se rapprochent en créant un effet métaphorique. Cette métaphore est situationnelle. La forme de ce nom vient également du fameux phénomène d'agglutination. Ce nom va voir ses termes réduits par le pouvoir de la troncation, pour devenir /tikwai/. Ce que cela apporte en poésie est déjà largement démontré pour qu'on n'y revienne. A côté de l'image rhétorique, il y a la présence dans ce nom des marques de la fonction expressive. On a le pronom personnel « moi » de la première du singulier. La fonction expressive traduit la force du sentiment, la force de l'émotion, la force de la pensée. Car l'auteur qui proclame sa défaite, là où les autres expriment leur magnificence, le fait avec sincérité. C'est de cette honnêteté que doit découler si possible le sentiment de pitié, de tristesse, de mélancolie. Il faut regarder avec amour, dans ce poème admirable, cet homme malheureux, incapable de surmonter son malheur. Il en reste accablé, même s'il en fait la noblesse unique, s'il voit dans l'ardent sanglot le plus haut témoignage de sa dignité.

Cri d'amertume émis par celui à qui le sort n'a pas facilité les choses. Oublie-t-il que c'est au contact de la difficulté que l'être se forge une mentalité de gagnant et fait éclater sa puissance et son esprit imaginaire. Reconnaître sa défaite face à la vie, la proclamer par un nom pour qu'elle reste dans la mémoire du groupe n'est pas un acte gratuit. Il faut que cet échec soit d'un ordre surnaturel ou une difficile réalité, impossible à assumer. Comme le confessait l'un de nos interlocuteurs, sa première épouse, celle avec qui il a difficilement créé sa première cacaoyère, est décédée avant que son champ ne soit à maturité. Deux ans plus tard, ce fut le tour de son frère cadet, enseignant de son état sur qui, il reposait qui disparaît dans un accident de la route. Cet homme vaincu par le sort n'a d'autres moyens que de prendre alors l'opinion à témoin. Voilà, en substance, ce que manifeste ce nom d'un lyrisme réel, les aveux publics d'un homme, implorant la compassion des siens :

## Exemple 2

/kém<sup>1</sup> sàé w<sup>1</sup>é/

- vie - vaincu - moi

- la - vie - m'a - vaincu

- la - vie - m'a - dérouté.

Comme le précédent ce nom constitue une fois de plus un aveu sincère. Contrairement à celui qui précède, ce nom véhicule l'image métaphorique. L'agglutination n'est pas opérante, car toutes les syllabes restent en place. Il n'en demeure pas moins expressive que les autres. Il faut se tourner alors vers les fonctions théoriques du langage pour dénicher la fonction expressive. En effet le pronom personnel « moi », contracté établit cette fonction. Toute la valeur expressive de ce nom réside dans cette fonction. L'exaltation du sentiment est recherchée, ce nom s'inscrit dans la droite ligne de cette péripétie. Partager sa peine avec autrui, en déclarant sans fioritures sa défaite face à la vie, c'est poser des actes d'une éloquence majeure en espérant qu'une autre conscience se reconnaîtra dans le malheur qui nous submerge. En réalité, c'est le partage collectif de cette émotion qui est attendu. D'elle dépendra la compréhension des difficultés qui ont conduit, jalonné le vécu quotidien de l'émetteur. Ce nom parce qu'il est la somme de l'expérience d'un homme est porteur d'un intérêt.

Pour arriver à une telle situation de désarroi total, c'est que le traumatisme à lui infligé par la vie est important. Sont - ce des échecs sentimentaux ? La ruine ? Ou la mort d'un être cher ou une série de décès ayant entraîné non seulement la diminution d'un potentiel affectif mais aussi la ruine, suite aux coûteuses et longues funérailles ? Pour un peuple qui conçoit qu'il n'existe de richesse que l'homme, la mort est une véritable catastrophe, une malédiction sans précédent. Comment ne pas alors s'alarmer sur la cruauté du sort surtout quand ces décès sont nombreux ! L'homme s'impose dans cette société grâce à ces amitiés, à ses

alliances mais aussi grâce à sa générosité la perte de tout cela équivaut à un véritable malheur.

Il est temps d'aborder maintenant les thèmes de l'espoir.

### **Exemple 1**

/jrò      b'é /

soleil - grand

- le - soleil - est - grand

- le - soleil - est - encore - haut

- Il - est - encore - temps

Ce nom est le symbole de la confiance en soi, de l'espérance. L'image analogique qui se dégage est simple et facilement compréhensible. Si le soleil est haut dans le ciel, c'est que la nuit n'est pas encore annoncée. Le jour qui permet l'accomplissement des actes de vie suit son cours. Le soleil symbole de la clarté est toujours au rendez-vous. L'analogie que nous voyons se profiler est tout même aisément remarquable. L'émetteur nous dit que "le soleil est encore grand", ce qui voudrait traduire qu'il est encore haut dans le ciel et que le jour est long. Il n'est besoin d'une gymnastique ou d'un quelconque commentaire pour comprendre que la hauteur ou la position du soleil dans le ciel marque le temps et le déroulement des activités et de la vie. Voici alors remise au goût du jour la vieille dualité du jour et de la nuit. Le jour avec sa clarté correspond à la vérité, à la réalisation des ambitions honnêtes, à la vie en somme. Quant à la nuit avec son obscurité qu'elle engendre, elle est le siège des choses mystérieuses, lugubres cachées. En définitive la nuit égale à la mort. Voici les différentes correspondances établies. Dire qu'il est encore temps, c'est soutenir que rien n'est encore perdu. Si cette vision explique ou excuse moins les échecs passés, elle traduit plus que jamais la volonté farouche d'avancer, d'essayer encore et encore pour se réaliser et parvenir au bonheur. Si l'on tient compte de la rivalité qui soutend les rapports, celui-ci attribue ce nom...

Celui qui attribue ce nom est un homme confiant. Il met au défi toute la communauté. Mais au - delà de celle-ci, la vie. Tout le monde pense que le temps presse. Mais lui estime au contraire qu'il est toujours au - dessus du temps et qu'il n'est pas pressé d'aller à un rythme effréné. *Il ne sert à rien de se précipiter*, dit l'adage, *mais il faut partir à point*. Belle leçon de patience, de sérénité.

On peut même aller plus loin et voir dans cette philosophie la marque d'une résistance de l'homme face à la dictature du temps et à sa corruption, le temps qui avance inexorablement et nous conduit malgré nous vers le néant, le temps qui a surpris le poète en pleine jouissance et qu'il supplie: "**oh ! Temps suspends ton vol**"<sup>(1)</sup>. C'est ce temps tout puissant que l'homme choisit ici et maintenant d'ignorer et de conduire selon sa propre vitesse. Sans se préoccuper de l'effervescence qui envahit l'humanité entière, soumise à la corruption, à la dictature du temps.

Les hommes sont tous pressés de se réaliser. Ils courent sans cesse vers leurs ambitions en regardant le temps comme un ennemi irréductible. Comment s'accomplir dans un temps raisonnable ? C'est donc toute cette agitation, cette angoisse de l'inexorable, que la philosophie *wè* domine de façon déconcertante.

L'homme est le maître de toute chose. Chef absolu, c'est lui qui organise son temps, sa vie, et annihile toute inquiétude. N'y a-t-il pas là une prémisse ou du moins une expérience de la victoire de l'homme sur le temps, sa maîtrise de l'univers ? Ce nom est le symbole de la confiance en soi, de l'assurance, de la sérénité face aux incertitudes de la vie.

---

(1) Lamartine (A), Méditations, vers 21.

### **Exemple 2.**

/ nɛ sé mɔ̃/

- le - feu - n'est - pas - éteint

- le foyer n'est pas éteint

Voici un nom qui regroupe en lui bien des éléments sur lesquels opère l'expressivité. Il fonctionne par image analogique, qu'il faut décoder. Le premier élément noyau est le terme feu. Le feu est le symbole de la vie, de l'humanisation des civilisations. En se référant à la mythologie grecque, l'on remarque que le vol du feu par Prométhée pour le confier aux hommes va apparaître comme une étape décisive dans l'évolution de la société humaine. Car désormais, l'homme va se différencier de l'animal en cessant de manger du cru pour faire cuire ses aliments. Le feu est donc essentiel et peut être vu comme une technique majeure dans l'acquisition des sciences par l'homme. La sanction imposée par les dieux au héros civilisateur était toute justifiée. Le feu est la vie. Lorsqu'il est dans un foyer, il traduit la famille. Là où il n'y a pas de feu, il n'y a pas de vie. Maintenir le feu dans le foyer, c'est assurer la continuité de la vie. La victoire du vivant sur la mort. Pour nous résumer, il faut comprendre que le feu est synonyme de vie, son absence, la mort. Garder le feu allumé dans le foyer, c'est vivre ou faire vivre. Voici la métaphore émise et sa signification. Une métaphore qu'on pourrait appeler métaphore in absentia, car au lieu de deux images évoluant parallèlement, une seule est présentée, la seconde étant intégrée à la première dès leur émission.

Cependant, l'élément feu, élément repère va considérablement évoluer et son sens va s'élargir pour arriver à ce qu'on appellerait ailleurs « macro - symbole ». Du « micro - symbole » feu ordinaire, on arrive à la flamme porteuse de vie, souffle humain. Ce processus d'évolution du terme se manifeste en un être humain qui se pose comme un désir permanent pour l'homme de s'accrocher à la vie malgré l'omni - présence de la mort. Le

feu est la vie, la vie est l'homme qui doit maintenir le feu allumé. Ces éléments s'imbriquent l'un dans l'autre pour produire les effets poétiques.

Comme le dit la sagesse populaire, *tous les poissons d'une rivière peuvent mourir, mais il en restera toujours un pour repeupler la rivière*. C'est à cet enfant qui vient après une série de décès qui ont failli anéantir que revient le devoir de renouvellement de cette famille. C'est lui, le survivant ayant à charge de perpétuer le nom des siens. C'est lui qui maintient le feu dans le foyer en l'empêchant de s'éteindre. Les hommes vivent et meurent. C'est l'incontournable logique de la vie. La mort visitera toute une famille en la décimant. Mais tous ne peuvent mourir en seul un jour sans qu'il n'y ait un rescapé. C'est ce rescapé qui doit tout reconstruire et permettre à la lignée de rayonner de nouveau. Il est donc celui qui s'éternise, qui résiste même face à la mort impériale. Bien qu'elle soit imprévisible, impitoyable elle ne peut pas vaincre tout le monde au même moment. L'homme qui maîtrise la mort devient ainsi super-puissant.

Ce nom est souvent attribué au premier enfant mâle qui naît après une série de filles. Cet enfant mâle est l'héritier du père, le successeur. C'est lui qui prendra les rênes de la famille, lorsque le chef régnant aura disparu. C'est lui le continueur qui devra maintenir le feu dans le foyer ou bien gouverner la flamme de la pérennité, cela pour une unique raison évidente. La femme étant considérée comme l'étrangère, celle qui va ailleurs, là où son cœur la conduit, l'homme est celui qui demeure. A ce nom correspondent ceux-ci et bien d'autres.

-/ / *Sonhon poho hi*, celui qui vient pour rendre deux, pour seconder.

-/ / *Wlo on wo*, secours - moi, défends - moi

-/ / *N' sé doué nin*, je ne suis plus seul. J'ai quelqu'un avec moi maintenant. Tous ces noms ont déjà été examinés précédemment.

Le système onomastique *wè* est très élastique. Il permet à tous les esprits, pour peu qu'ils soient créateurs ou attentifs à la vie, de s'exprimer

pour leur plaisir en noyant leurs angoisses par les cris stridents et en répondant aux péripéties du cœur.

Les noms proverbe sont créés par l'homme pour diligenter sa vie, ses relations avec son entourage. Ils abordent pour cela plusieurs thèmes. Mais ces noms transcendent le simple fait de la communication intercommunautaire pour établir des liens entre l'homme et la nature. Nous avons donc des relations horizontales (homme - homme) et des relations de type vertical (homme - nature).

Il y a dans ces noms une ferme volonté de l'individu de maîtriser ses angoisses et de donner libre cours à son désir de puissance, de domination de toute chose. S'est-il fait une fausse inquiétude, a-t-il vécu une douloureuse expérience ? Des noms taillés sur mesure viendront rendre compte de sa stressante situation.

Pour finir avec les noms proverbes, voyons un dernier terme qui est celui de l'amitié.

### **Exemple 1.**

/wlôà sé kpá nẽ/

- fraternité - n'est (pas) - crédit - pas

- fraternité - n'est (pas) - un - crédit.

- être frères n'est pas une obligation à caractère juridique.

Pour mieux apprécier ce nom, il faut procéder à une explication des différents sèmes qui le composent. Le terme crédit utilisé renvoie à l'obligation à caractère juridique. Le débiteur redevable à son créancier est tenu de s'exécuter. Faute de quoi, il devra répondre de ses actes devant la justice. La fraternité n'est pas pareille. Elle est une obligation morale que l'on peut ignorer si on n'y trouve pas du plaisir. Il y a là une image antinomique ou oppositionnelle qui se développe. Contrairement à l'image métaphorique qui crée une fusion, des images ce parallélisme - ci engendre une opposition.

/ wlóà /, l'amitié et / kpā /, crédit sont les deux mots repères du nom qui jouent le rôle de créateurs d'images. Ces deux expressions sont dès leur apparition antinomiques, car si l'amitié (la fraternité) n'est pas une libre adhésion (on ne choisit pas ses parents), elle nécessite tout au moins un ensemble de comportements. La bienveillance, le respect et la sincérité sont source du bonheur. C'est donc l'opposition de ces deux termes qui crée l'effet poétique. Les sentiments de déception, d'énervement qui ressortent de ce nom sont révélateurs du dépit manifesté. Car la fraternité devrait être autre chose que ce qui est dénoncé.

Dans le même thème s'inscrivent les noms suivants :

- / wlóà pēi /, l'amitié (la fraternité est couchée), pour dire « douce »

- / wlóà pēwō /, l'amitié me déteste.

Tous ces noms qui parlent de l'amitié ou de la fraternité sont largement expressifs sur le plan poétique. Mais les éléments révélateurs étant identiques, il faut enfin fermer ce chapitre pour aborder celui des noms de combat et des noms des agnats maternels.

### **Conclusion partielle.**

En donnant le nom proverbe l'on s'adresse à un parent proche, un frère. Il est certes un message délivré avec une certaine technique, car préservant l'anonymat du destinataire mais qui n'en demeure pas moins une invective, une agression voilée. A un nom lancé comme un projectile, répondra un autre nom tout aussi sévère. Il faut percevoir le frère comme le rival pour éviter de s'assoupir, car lorsque l'adversaire est proche on ne baisse pas la garde. La pérennité de ces noms vient de leur expressivité. Ils sont de réels objets d'art confectionnés par des artistes qui veillent à leur circulation. Le nom ne s'impose que par sa beauté judicieuse, sa sagacité. Les nombreuses images métaphoriques, métonymiques et symboliques que

nous avons mises en exergue témoignent de la parfaite harmonie dans laquelle baignent avec ces noms.

Les noms proverbes, utilisés à profusion par le peuple *wè*, ne sont pas l'exclusive invention de ceux - ci. D'autres peuples les ont également développés. Le cas du groupe akan et particulièrement des Baoulé et Agni est intéressant. Car ayant dans leur système anthroponymique ces noms, ils les ont volontairement mis en veilleuse au profit des noms ordinaires et semainiers. Tout en prenant l'engagement de revenir beaucoup plus en profondeur sur l'onomastique baoulé plus loin, voyons ici brièvement les quelques noms proverbes agni, proposés par François Amon d'Aby, dans son ouvrage plus haut cité. Nommer un enfant dans la société agni est un acte rigoureux, sérieux, « **bien qu'il n'existe pas de nom de famille chez les agni, le choix du nom propre est soumis à des règles assez précises...Signalons que l'enfant porte le nom de son père si celui -ci meurt avant ou aussitôt après sa venue au monde. Dans ce cas le bébé du sexe féminin recevra le nom du père auquel on ajoutera le suffixe : bla** (fille ou femme). Exemple : Assemien et Assemien - bla.<sup>(1)</sup> »

- Bé - dyé - so = sur les dents ou sur les lèvres (hypocrisie)
- Be nulo - yo = on n'aime pas la charité (on est pas reconnaissant ou on ne reconnaît pas le bienfait)
- Kwaséa = le fou (le philosophe, l'observateur, le patient)
- Manu = Dans le monde (beaucoup d'hypocrisie, d'injustices ou d'iniquités que le temps fera découvrir).
- N'gonian = je verrai (vengeance).

Ces noms d'une beauté exemplaire ont été supplantés par les autres tels que :

- Ndèdè, quatrième enfant, fille ou garçon et même sexe que ses trois prédécesseurs.

---

(1) Amon d'Aby (F), Op. cit. p. 83.

- Nyanmessan, sixième enfant quel que soit le sexe.
- le septième garçon ou fille s'appelle N'zoa.
- le huitième, Nyanmonkè
- Neuvième, Nyangolan
- le dixième, Blu - tè, (le mauvais à jeter)
- le onzième, Blu (le bon à garder)
- le douzième, Eluku

Voilà brièvement présentés quelques aspects de l'onomastique agni. Revenons au peuple wè, pour aborder les noms de combat.

## CHAPITRE III : **L'EXPRESSIVITE DES AUTRES NOMS**

### INTRODUCTION

Les noms de combat constituent avec les noms proverbes et ceux des parents maternels le groupe que nous avons qualifié de noms profanes. A la différence de ceux que nous venons d'observer, les noms de combat sont d'une certaine classe ou réservés à un type d'individu bien particulier. Ces noms sont la création exclusive des *glæ*. Ils naissent et prolifèrent en ce milieu où dans des manifestations où les *glæ* sont présents. L'homme ordinaire, s'il lui est permis d'user de ce nom, il ne peut le proclamer, le faire connaître qu'une fois en présence du *gla*. Ce dernier ne peut à son tour s'adresser à un individu sans lui demander son nom de combat pour qu'il s'en serve pour le nommer. Les noms de combat sont construits autour des animaux, de leur force, de leur sagesse, des phénomènes et des choses qui s'intègrent à la vie et à qui on prête la vie.

Quant aux noms des parents maternels, ils sont les outils dont se servent les *wè* pour exprimer leur orgueil. Dans les chants, les hommes pour être loués empruntent les différents noms de leurs parents maternels, expérience unique, qui n'est apparemment pas pratiquée en dehors des *wè*. Ces différents noms comme ceux que nous avons vus sont d'une grande poésie. Nous allons le démontrer tout au long de ce chapitre. Enfin, nous verrons la structure linguistique des noms. Car au début de cette étude, les noms nous sont apparus comme des phrases ou des versets poétiques. Nous examinerons leur construction pour constater que s'ils respectent les normes de la phrase française, ils ont leur propre logique. Après quoi, nous mettrons fin au chapitre pour ouvrir la troisième partie de notre réflexion.

## I. LES NOMS DE COMBAT

L'expression "*nom de combat* " ou *nom pour combattre, nom de guerre*, se dit en *wè / Fõpénẽ*/. Ce sont les noms que les individus se donnent dans les assemblées pour se mesurer les uns aux autres, pour mettre en exergue leur force, leur énergie. Il faut cependant préciser une chose :

Les "*néan - génin*" ou nom proverbe, ainsi que tous les autres noms déjà évoqués, sont en fait des noms dits quotidiennement. Ils servent à désigner chaque individu et n'ont pas de lieu d'émission particulier. Ils ne sont pas des noms de spectacle comme ceux que nous voyons maintenant, qui se distinguent lors des cérémonies, de grandes réjouissances. Le lieu le plus favorable à l'émission du / Fõpénẽ / est l'assemblée des *glaé*. Chaque individu a bien entendu le ou les siens propres.

C'est donc devant les "*glaé*", dans leur assemblée que ces noms prennent de l'importance. Le "*gla* " lui-même en est un grand dépositaire. Et c'est le *gain*, poésie rituelle qui accompagne les "*glaé*" dans leur procession, qui donne à ces noms toute leur aura. Les poètes se chargent de les embellir et les amplifier. Le "*gla*" célébré par le *gain*, se pavanant devant les foules et d'autres "*glaé*", se désigne comme telle ou telle force, tel phénomène naturel détenteur d'un tel pouvoir.

En dehors de l'espace du *gla*, quand les foules sont impressionnantes et que le chant fleurit, les hommes qui veulent exprimer leur vanité font appel aux noms des parents maternels que nous verrons après ceux-ci. Si la rivalité existe entre les hommes dans la communauté, elle est encore vive dans le cercle des *glæ*. Car la lutte pour le leadership accapare l'énergie de tous les initiés. Elle finit souvent par la confrontation mystique. Cette issue permanente fait chanter aux poètes du *gain* les vers suivants :

- v1. / pɔ̃ pléà méá/  
v2. / mā kpà dé zéɔ bó/  
v3. / zōzéi née gó tbààsɔ̃/  
v4. / ɔ̃ mú dé jîbé zɔí/  
v5. / pɔ̃ kpàé zà pēmlé wɔ̃/

- v1. **Qui a peur de perdre la vie !**  
v2. **doit éviter de devenir *zohozèhi***  
v3. **Car le *zohozèhi* est comme le piroguier**  
v4. **Qui vogue en eau trouble, là**  
v5. **Où sévissent crocodiles et hippopotames " !**

Ce chant comme, on le remarque, précise les difficultés qui accompagnent le *zohozèhi* dans l'accomplissement de sa tâche. Comme tout chant, il entretient des éléments poétiques qu'il serait intéressant d'examiner. Au verset 3, la comparaison nous saute pratiquement aux yeux. Le terme comparatif comme qui rapproche le *zohozèhi* du piroguier est explicite. Tout de suite une interrogation devient évidente. A quoi tient ce rapprochement ? Leur trait d'union est le danger. Le piroguier qui parcourt les plans d'eaux, est à la merci de la mort. L'initié est également en danger de façon permanente. Ils flirtent tous avec la mort. L'univers du *zohozèhi* est un réel danger, il ne doit pas craindre la mort. Ainsi aux versets let 2, le poète avertit le public :

1. « **Qui a peur de la mort**
2. « **Doit éviter de devenir *zohozèhi*** »

Mourir est un acte naturel pour l'initié, car c'est la mort qui lui permet de s'accomplir comme les grands artistes, un *zèhi* (diminutif de *zohozèhi*) doit succéder à un autre *zèhi* pour que la continuité des choses soit assurée. Le piroguier vogue en eaux troubles, c'est là justement que se

Zohozehi, l'initié qui sert le " *gla* " (masque) trouve le danger qui le menace, la mort qui le guette. Au vers 5 :

4. « **Où sévissent les crocodiles et hippopotames** »

La vérité éclate au dernier vers et clarifie le sens du chant entier. La comparaison à cet instant se justifie. Le *zohozèhi* est exposé au danger, chaque pas qu'il fait est mesuré. Le pirogier parcourt les eaux qui sont infestées d'hippopotames et de crocodiles qui sont des bêtes dangereuses.

Le partage du danger mortel lie donc ces deux individus.

Il est probable que l'on nous reproche l'intérêt de ce chant alors que nous annonçons une étude des noms de combat. Cet argument est pertinent à première vue. Cependant, ce qu'il est souhaitable d'avoir en repère, c'est que le nom quel qu'il soit n'atteint sa plénitude que dans le chant. C'est le chant qui nourrit le nom et le conduit à son apogée. Cela est plus vrai dans le cadre des noms de combat, la majorité des vers d'un chant constitue des noms. Cette étude va se faire en s'appuyant chaque fois que possible sur les chants.

**Exemple 1.**

/tāi à wlóà dé tchí wõ/

- mouches - qui - sortent - dans - panthère - bouche.

- les mouches qui sortent de la gueule de la panthère.

Un tel nom se livrant à l'œil de l'analyste présente des éléments essentiels de poéticité. Le premier élément repère est / *tāi* /, mouches et le second, / *tchí* /, la panthère. Voilà deux animaux à la prestance si opposée, si différents que l'on tente de rapprocher et même de confondre, ce qui va provoquer un étonnement tout naturel. La mouche est une sale bestiole, affectionnant les lieux nauséabonds, invitée permanente des immondices. Haïssable, elle n'est en général admirée de personne. A l'opposé, il y a la panthère, bel animal, félin, rapide élégant, les peuples de la forêt ont pour cette bête un sentiment de peur mêlé d'admiration. Voilà ces êtres diamétralement opposés qui sont placés sur un unique plateau. Cependant

le mot mouches ne s'éclaire ou ne produit de poéticité qu'à la lumière du mot panthère. L'aisance habituelle de ces bestioles à aller là où se trouvent les immondices, la puanteur pousse ces mêmes animaux à entrer dans la gueule de la panthère - grande consommatrice de chair fraîche - une fois que celle - ci est au repos. Car sa gueule dégage pour des raisons évoquées tantôt une odeur fétide qui attire la mouche. Voici l'image ordinaire qui se poétise dès qu'elle est récupérée par les poètes. Et sa poéticité réside dans le changement de nature des actants ou plus exactement dans l'action symbolique qui se dégage ou plus exactement dans l'évolution des statuts des éléments noyaux.

Nous appelons action symbolique, ici, le parcours initiatique adopté par la mouche. Entrer et sortir de la gueule de la panthère n'est pas un acte ordinaire. La mouche qui accomplit cette aventure, n'est pas également une mouche ordinaire. C'est un parcours initiatique qui la couvre de puissance à son retour. Car de sale bestiole au départ, elle est rangée au rang des héros mythiques qui affrontaient les monstres pour la sauvegarde de l'humanité. La panthère est brave et c'est cette bravoure qui rend célèbre la frêle mouche qui l'agace. L'individu qui émet ce nom veut signifier à tous qu'il est d'une apparence fragile, faible même à la limite, mais il est doué d'une force et d'un courage qui frisent la démente. Il s'attaque aux plus forts, car c'est une victoire sur ceux - ci qui conduit à la gloire et non celle réalisée sur plus faible que soi. En ce sens, l'on aurait substitué au nom de la panthère celui du porc ou du chien que le ridicule aurait couvert l'émetteur.

Pour ce qui est de la valeur initiatique de ce nom, il invite le *zohozèhi* ou tout homme à faire attention au soi disant faible, mais surtout à s'initier davantage aux choses de la vie pour pénétrer et comprendre le monde. C'est pour cette raison que la simple mouche taquine les plus puissants. Dès lors que cette puissance qu'il recherche sera atteinte, il entonnera devant ses adversaires ce chant pour les provoquer en public en les fustigeant, en les défiant.

- v1. / o bō pōué /  
v2. / mō tōà zéō wōbó /  
v3. / mō séà gwé /  
v4. / ɔ díà fēpé /  
v5. / dà jéà à jéó /  
v6. / dà npríã à prío /

- v1. « **O! Dohopohoué**  
v2. **Toi, le vaniteux,**  
v3. **Toi, qui sans être chimpanzé**  
v4. **Consomme la papaye,**  
v5. **As-tu vu ce que j'ai vu**  
v6. **Es-tu arrivé là où je suis arrivé ?»**

Belle mise en garde contre tous ceux qui se croient braves, audacieux et prétentieux. Ce morceau de chant a une valeur poétique indéniable. Proféré à la deuxième personne du singulier par la présence des pronoms personnels « tu et toi », il active la fonction conative, fonction incantatoire. Cela est fait à dessein, pour la simple raison que l'émetteur s'adresse au public en général, mais dans celui-ci se cache son adversaire particulier à qui est destiné le chant. Il doit le ressentir comme un message direct pour susciter en lui une réaction. A la deuxième personne ce message prend une valeur émotive réelle, car il est une mise en garde, un calme qui précède la tempête. Ce nom combine deux fonctions. En effet aux vers 5 et 6, apparaît le pronom de la première personne du singulier.

- v5. « **As - tu ce que j'ai vu**  
v6. **Es - tu arrivé là où je suis arrivé ».**

Ce pronom introduit la fonction expressive, établissant ainsi une communication entre « je » qui parle à « tu ». Une sérénité se dégage de ce discours et couvre l'émetteur qui apparaît comme très sûr de son fait. Le pronom « toi » aux vers 2 et 3,

v2. « **toi, le vaniteux**

v3. **toi qui sans être chimpanzé** »,

Ces vers font une désignation directe qui pousse l'analyste que nous sommes à croire que devant tous, l'émetteur montre du doigt le destinataire du chant en s'adressant à lui. A défaut d'un tableau schématique, décrivons quelque peu l'image scénique. Un émetteur donne un chant au poète pour son honneur personnel. Il se glorifie devant tous en fustigeant ses rivaux, en se délectant des malheurs qu'il leur a causés. Ce rival étant toujours présent ou ses alliés répondront à l'acte d'agression en proposant à leur tour un chant bien approprié. La tension va monter entre les individus. Si la sagesse ne les gagne, une confrontation mystique s'ensuivra et fera des dégâts.

Après ce premier exemple, voyons un autre aussi épatant que le premier.

### **Exemple 2.**

/kpà tchí kwà wɔ̃/

- (qui) met - panthère - main - bouche
- (qui) met -sa - main - dans - la - gueule - de - la - panthère
- qui plonge sa main dans la gueule de la panthère.

Avant de se lancer dans l'analyse de ce nom, il faut apporter un éclaircissement. Dans les noms que nous étudions, une référence abusive est faite à la panthère. Ce prédateur à l'éternelle renommée occupe la pensée des hommes. Mais nous estimons que cette allusion est due au fait qu'à une époque encore assez récente, les villages du pays wê n'étaient que des hameaux de quelques cases au milieu d'une forêt dense. La panthère avait alors l'habitude de roder dans les villages de tuer quelques animaux domestiques et terroriser les habitants. Ce chasseur, sublime par sa force, son agilité, terrifiait les hommes autant par sa cruauté que par sa

perspicacité. C'est sans doute cette "cohabitation orageuse" qui a laissé les séquelles dans la mentalité des *wê*.

Dans ce nom-ci, la panthère est encore évoquée. Mais en face, l'autre élément n'est pas déterminé. Seul le pronom relatif « qui » fait office de personne. Or la métaphore sort de la mise en parallèle de deux éléments et de l'éclatement de l'image analogique qui découle de ce procédé. Un seul élément nous est livré. La métaphore prend ici la forme de la métaphore *in absentia*. Cette absence de l'autre entité n'empêche pas d'illuminer ce nom. Car le relatif « qui » nous donne à penser ou à voir un preux sûr de sa force qui sans crainte aucune pour la panthère plonge sa main dans sa gueule peut-être pour la déposséder de sa proie. C'est le courage qui est mis en exergue une fois de plus dans ce nom. La panthère est forte, mais celui qui n'en tient nullement compte et va jusqu'à la provoquer, la défier est certainement plus à craindre que la panthère elle-même. Celui qui sans une arme affronte une bête si cruelle ne peut faiblir devant aucun autre être. La métaphore comme technique rhétorique de mise en parallèle des images analogiques joue bien son rôle même si elle est réduite à seul élément.

Dans ce contexte la panthère ne transcende pas, c'est l'homme qui est en face d'elle qui lui vole la vedette. Il réussit son exploit et se couvre de merveille à partir de ce que représente la panthère dans l'imagerie populaire. Ce nom fonctionne alors comme le premier. Ce pendant notre héros dans sa bravoure subit une transformation qualitative qui fait de lui un autre individu, un génie, un téméraire qui plonge sa main dans la gueule de la panthère. Il est le prototype des êtres magnifiques de l'aube de l'humanité célébrés par les contes, les mythes et légendes tels des *DOGBOWRADJ*<sup>(1)</sup>, héros génésiaque d'un conte populaire bété, l'homme qui se transcende. Il perd sa qualité d'humain, de simple mortel, il devient

---

(1) in Revue *Bissa*, N°1, Abidjan, G. R.T.O., 1988.

un dieu contre qui rien ne peut agir. Cette démarche s'inscrivait déjà dans les noms. La mort est vaincue donc. L'homme doté d'un cycle éternel, va et revient à la vie selon son bon vouloir. Le temps aussi est dominé, maîtrisé par l'individu qui ne sait que faire de sa dictature. Cet autre exemple nous instruira davantage sur la qualité des noms.

### Exemple 3.

/ gblé bié      ε    dàbà    koa /

(trou perdu) - qui - tue - jeune gazelle

- trou perdu qui tue jeune gazelle

- piège pour la jeune gazelle

Signalons tout de suite que l'expression / gblé bié / ne traduit pas directement trou perdu. Le terme gblé désigne un arbre dans le genre des rôniers. Cet arbre a une particularité lorsqu'il meurt, il pourrit des branches jusqu'aux racines sans s'écrouler. Les branches tombent une à une, ensuite le tronc commence à pourrir du sommet aux racines. A l'endroit, il ne reste qu'un trou. Sous les effets conjugués de l'érosion et autres affaissements de terrain, un trou béant naît. Ce trou oublié reste pour les animaux sauvages de véritables pièges mortels au sein de la forêt. Les profonds ravins qui parsèment la brousse sont également identifiés par ce terme.

Voici la signification du terme, qu'en est-il de sa valeur poétique ? Les deux éléments repères de ce nom sont « trou perdu » et « la jeune gazelle ». La première remarque qui s'offre à l'analyste est l'opposition qualitative des deux noms qui donne dans une espèce d'antinomie de situation. D'une part un trou perdu, oublié ou inconnu de tous et d'autre part une jeune et pimpante gazelle. Ces deux éléments sont rapprochés ou unis de force par le verbal tue. Un trou perdu qui tue une jeune et belle gazelle. Cette image naturelle qui montre un aspect de la vie sauvage est mise en relief pour montrer la singularité du sort, la victoire de l'inutile sur l'utile, du désagréable sur l'agréable. Le mot noyau de cette production

métaphorique est le terme trou perdu qui, en faisant appel au second élément «jeune gazelle», crée une analogie de situation. L'imprudence dans la vie, la fougue de la jeunesse peuvent conduire à l'irréparable, la mort, une mort douloureuse et affreuse à la fois. Car celle qui attend la championne de la gambade, du saut au fond du trou est triste. La faim, la soif et l'épuisement progressif n'est pas une fin que l'on peut souhaiter à son pire ennemi. Ce nom tel que livré demande un traitement particulier de ces différents éléments avant d'être compris. Même dans la langue cible, il y a un problème de compréhension. Les éléments choisis sont de qualité et toutes les tentatives d'explication des termes pour percevoir le message dans sa quintessence font évoluer leur statut passant de micro - symbole à celui de macro- symbole, il évolue ainsi vers sa symbolisation. En effet le terme / koa /, qui désigne la jeune gazelle dans ce nom n'est pas un terme usuel. Il constitue ce qu'en français parlant du niveau de la langue on aurait appelé le niveau châtié. Ce nom est délivré à la forme dénotative. L'émetteur doué d'une sérénité sans pareille s'adresse aux populations pour leur dire de faire attention. Le monde est plein de dangers, comme le trou perdu qui tue sans aucune émotion même les jeunes, il tue sans regarder la qualité des victimes. Les images analogiques se rejoignent dans une perfection absolue. L'émetteur étant « le trou perdu » et ses victimes, « la jeune gazelle ».

Le *zohozèhi* ou l'individu qui émet ce nom souligne deux actes essentiels : la méfiance, la prudence dans la vie des hommes, car comme le dit si bien l'adage, " *dans le mûr aveugle qui te regarde, se trouve un œil qui t'épie* ". L'initié peut avoir aussi un rôle de pédagogue pour instruire. Deuxièmement, il ne trie pas ses victimes. Tout provocateur est un adversaire dont il ne faut éprouver aucune pitié. Comme tel, il doit être respecté et craint par l'adversaire. Voici en substance ce que véhicule ce nom comme message.

**Exemple 4.**

/glō            kpà            dí/

pachyderme - emporte - sagaie.

Pachyderme - qui - emporte - la sagaie - du - chasseur.

Ce nom introduit dans sa construction encore un animal, un pachyderme, c'est-à-dire un gros gibier. Le procédé d'élaboration est le même que tous ceux que nous avons observés dans cette catégorie. Un individu impressionné par les qualités d'un animal choisit le nom de ce dernier pour se désigner. Il établit un parallèle entre les faits de cet animal et lui. Ce parallélisme qui tend à fusionner le signifiant et le signifié produit une métaphore. Avant d'arriver à la métaphore, il faut examiner un procédé que nous avons déjà expliqué sur d'autres noms. Dans la transcription phonétique de ce nom, nous avons quatre (4) termes qui donnent quatre (4) syllabes, or dans la traduction française, un autre terme s'ajoute. C'est le pronom relatif « qui » qui joue le rôle d'antécédent dans le vers que constitue le nom. En réalité comme nous avons eu à l'expliquer tantôt, l'antécédent s'agglutine au premier terme qui devient long dans sa prononciation. La voyelle nasale finale / ɔ / porte la marque de cette opération. Les acquis poétiques de cette technique ont été déjà vus ailleurs et il n'est pas question qu'on y revienne. Pour ce qui est de la métaphore, il faut dire que l'élément noyau est le premier terme « pachyderme », le second élément est « la sagaie ». Le verbal attendu pour ce groupe de mots devrait être « que tue », pour obtenir à la fin « le pachyderme que tue la sagaie ». Car pachyderme et sagaie ne convergent pas sur le plan sémantique. Ce n'est pas ce groupe verbal attendu qui arrive, mais plutôt « qui emporte la sagaie », un effet de surprise se produit sur l'observateur. Ce pendant ce terme sagaie tout seul n'est pas opérant, car bien qu'arme de chasse, elle n'est utilisée que par un chasseur. Or celui - ci est élidé ici au profit de l'arme seule qui désigne et l'arme elle-même et le chasseur détenteur de l'arme en question. En rhétorique lorsqu'une partie exprime

l'ensemble l'on pense à la métonymie. Cette figure apparaît dans ce nom. Mais elle n'est pas l'unique productrice de poésie. L'image du chasseur opposé au pachyderme évoqué ici est assez féconde pour nous conduire vers une métaphore poétique et mieux vers une symbolisation. L'image analogique qui se forme est la suivante : Le pachyderme, animal chassé par un chasseur prend le dessus cette fois - ci dans la confrontation et s'empare de l'arme de son adversaire. C'est donc le pachyderme victorieux du chasseur qui produit l'image métaphorique. Le sème qui rapproche les deux images (le pachyderme et le chasseur) est la force, mais pas certainement la force physique, la force sublimatrice est la force mystérieuse qui fait du chasseur un homme averti en Afrique, la victime d'un vulgaire animal. La symbolique de ce nom est de taille et montre sa vraie dimension poétique. Quelle est celle-ci ?

Dans la société africaine traditionnelle, le chasseur n'est pas un homme simple. Il est doué de pouvoir mystique. Il règne sur un monde secret, terrible où l'ennemi n'est pas ordinaire. C'est donc cet homme qui n'est pas né de la dernière pluie, ce sorcier qui est vaincu par un animal, un pachyderme. Celui-ci non plus n'est pas tué par le premier chasseur venu. Il est un génie de la brousse. Voilà pourquoi, il retient l'attention des individus. L'émetteur n'est pas un être ordinaire que peut affronter le plus ordinaire des hommes. Même les plus forts peuvent mordre la poussière en l'affrontant. Mieux, il humilie ses adversaires, car il n'y a rien de plus saisissant qu'un chasseur rentrant sans son arme et sans gibier. La mort dans ces moments serait la bienvenue. Ce nom par sa production de la métonymie et de la métaphore montre ses réelles capacités poétiques, comme l'antinomie qui découle des éléments repères qui le constituent et l'effet de surprise qui le conduit entraînent vers une certaine poéticité. La valeur symbolique des mêmes éléments étudiés nous montre que l'effet dont il est question n'est pas usurpé.

Voyons encore cet autre exemple avant de passer à autre chose.

### Exemple 5

/ tchéà            ā            blà            blóōi /

- perroquet - qui - ne - touche - pas - le - sol

- perroquet qui ne touche pas la terre

Ce nom ressemble au précédent sur un fait : l'agglutination de l'antécédent «qui » au premier terme qui entraîne une prolongation dans la prononciation de la dernière voyelle. Sur le plan de la production poétique, ce nom présente deux éléments repères dont le premier est « perroquet » et le second « terre » reliés tous les deux par un groupe verbal négatif, « ne touche pas ». Il se crée entre les deux termes une opposition, une antinomie qui découle de leur incapacité à évoluer dans un unique environnement. Le perroquet d'ordinaire est un oiseau qui vole très haut dans le ciel et donne l'impression à l'observateur de ne jamais toucher le sol, tant son vol paraît lointain et rapide. C'est l'image première qui va être récupérée par assimilation de l'émetteur au perroquet et ses adversaires à la terre. La métaphore poétique comme nous le disons sort de ce parallélisme analogique qui prend naissance dans la fusion du signifiant « perroquet et l'instance émettrice » et du signifié « terre et les adversaires ». Ici, le perroquet n'est pas un prédateur comme l'aigle, cependant le point focal producteur du jeu métaphorique est la hauteur du vol du perroquet et sa rapidité dédaigneuse de la fatigue qui pourrait éventuellement l'amener à se rabattre sur le sol pour un repos.

Ce nom nonobstant sa valeur poétique toute reluisante, constitue également une vision philosophique du monde.

Volant généralement dans le firmament à une vitesse vertigineuse, le perroquet semble dominer tous les autres oiseaux. Il est au - dessus d'eux et les voit de très haut. Il est inaccessible et la bassesse des autres ne peut l'atteindre.

Ce nom respecte la conception platonicienne des choses. Sa vision dualiste du monde et de la vie : d'une part, le monde immuable représenté

par les cieux et renfermant les valeurs du juste, du beau, du bon et du bien. D'autre part, le monde sensible, qui est la terre et qui ne reproduit qu'une pâle copie de ce qui existe déjà là-haut. Or, il se trouve que le perroquet plane dans les airs, dans le monde immuable. Il contemple les choses dans leur quintessence, en possession de la vérité, de la force, il vit parmi les dieux dans une perfection cosmique.

Il n'a que faire des préoccupations terrestres qui rabaissent au lieu d'élever l'esprit. Celui qui donne ce nom dit clairement qu'il est au-dessus des autres qui ne peuvent l'atteindre.

Nous voyons ici que l'univers africain et celui occidental et antique de Platon se trouvent unifiés par le nom. L'esprit créateur n'est - il pas la chose la mieux partagée du monde ?

Les exemples de noms de combat qui vont suivre sont du *gla* *Trinhindjé*,<sup>(1)</sup> il les psalmodiait accompagné de son joueur de cor qui est l'instrument favori des *glæ*, dans le sanctuaire des "g/æ" du village de Piébly lors de la levée de deuil d'un *zohozèhi* et de la sortie de son successeur.

Le "*gla*" précise d'abord pourquoi il a accepté cet entretien qu'il nous a accordé et qu'il sait enregistré. Il précise ensuite son rang dans la hiérarchie des "*glæ*" et ses fonctions qui sont de défendre leur sanctuaire. Sa vanité découle de la maîtrise de ses responsabilités, il se lance alors dans l'auto- glorification. Le joueur de cor qui l'accompagne reprend avec son instrument les vers lancés par le *gla*, ce qui leur donne une valeur réitérative importante. Une démarche stylistique est réalisée en ce moment précis. Lorsque le *gla* prend la parole pour parler de lui - même, il le fait à la troisième personne du singulier. Celui qui s'adresse à lui y comprend l'instrumentiste s'adresse à lui en utilisant la troisième personne ou la

---

(1) Le *gla* guerrier du village de Tacourably, dans la sous - préfecture de Kouibly.

seconde personne du singulier. On va alors de la fonction dénotative à la fonction conative.

- v1. *C'est le chien immature qui souffre de son collier aux grelots*
- v2. *L'épine qui au sein de la forêt empêche le pied imprudent de s'y aventurer*
- v3. *L'être à l'apparence chétive (craintive) mais que nul ne peut vaincre au combat*
- v4. *Kobo, c'est toi le maître de la brousse et non la panthère,*
- v5. *Lion, tu te gaves de sanglantes crudités,*
- v6. *Boa, tu avales gibier avec cornes et sabots,*
- v7. *Crocodile, toi qui au sein d'une rivière la rends redoutable*
- v8. *Patte du termite qui calée entre les dents enlève tout repos à la langue,*
- v9. *Daba, tu fermes les routes,*

Ces vers constituent tous des noms. Nous avons tantôt souligné une technique d'émission, le *gla* et son instrumentiste changent mutuellement de position. La troisième personne du singulier propre au *gla* introduit la fonction dénotative, car lorsqu'il parle de lui son ambition est de délivrer un message fort, serein pour intimider ses adversaires et rassurer ses alliés. Il veut inspirer crainte, voire peur aux importuns qui ne valent que par la provocation. Son message se veut rigoureux, précis, exaltant la force, dans une telle perspective, il ne peut que choisir la fonction dénotative. Lorsque l'instrumentiste intervient, il le fait avant tout comme artiste. Il a dès lors un double rôle et sa production un double intérêt. Il opte pour la fonction conative pour ses capacités émotives et incantatoires. Les vers qu'il reprend et qui ne sont plus exactement ceux précédemment émis par le *gla* se couvrent de poésie pour toucher l'assistance. La poésie se retrouve aussi dans la répétition des vers qui leur donne un rythme. Il ne faut pas oublier que ces vers sont avant tout psalmodiés donc se situant à la limite du chant

et du récit ordinaire. La valeur poétique de ces vers va au-delà de ces aspects. Les noms développent tous des images poétiques dont l'étude pour l'analyste se présente comme une manne. Cependant certains de ces noms ayant déjà été objet d'étude, nous ne retiendrons que ceux qui sont vierges de toute analyse. Avec ce critère de choix, ce sont les vers 1, 2, 4 et 9 qui seront examinés.

V1. *C'est le chien immature qui souffre de son collier aux grelots.*

Ce vers porte essentiellement sur une seule image focale créatrice de poéticité, cette image est celle du « chien immature ». Le terme chien est accompagné par un adjectif épithète qui le qualifie directement. On a un chien mineur, un petit chien en clair un chiot. Le *gla* n'est pas le chiot et cela se voit dans la forme négative de la phrase. A cette image s'oppose une autre qui crée une antinomie. L'image du chiot tramant douloureusement un collier aux lourds grelots ne cadre pas avec l'univers des *glæ* qui sont tous des braves, aux mérites époustouflants. L'effet poétique se dégage du choc que produit cette opposition. Ce *gla* se dit responsable, sûr de lui, au faite des actes qu'il pose. Comment peut-il ressembler à ce jeune chien qui ne peut convenablement pas assurer ses actes ? Ce sont donc ses adversaires qui sont tournés en dérision de la sorte.

Ce qu'il faut retenir de cette image, c'est que dans le monde paysan, il y a des hommes qui entretiennent des meutes qui sont douées pour la chasse. Le dresseur fait porter à chaque animal un collier serti de grelots pour pouvoir localiser ses animaux et les suivre à la trace. Les chiens qui ne sont pas arrivés à maturité souffrent énormément par le port de ce collier. Voici l'image analogique repérée et rejetée à la fois par le *gla*. Qu'en est-il du vers 2 ?

V2. */gboy/ (épine) qui au sein de la forêt empêche le pied  
imprudent de s'y promener*

Le premier élément noyau est l'épine très dangereuse et le second les pieds non chaussés. Sans chaussures, il est imprudent d'aller faire des randonnées

en brousse. Cette image est opérante. L'émetteur pareil à l'épine empêche les uns et les autres de vivre à leur aise, car quiconque ose, le trouvera sur son chemin et regrettera certainement son aventure. Cette épine qui pousse sur une liane rampante peut atteindre parfois une dizaine de centimètre très dangereuse lorsqu'elle affleure, elle peut même percer les semelles les moins renforcées. Le *gla* est l'épine et ses adversaires sont nus, sans défense réelle face à lui tel le pied nu face à l'épine. La métaphore qui sort de ce processus d'intégration est belle et traduit la qualité expressive de ce nom.

Ces noms ayant déjà été vus dans leur majeure partie et le processus de création des images étant le même, nous allons mettre un terme à leur examen sans oublier de rappeler que l'homme au maintien craintif dont parle le *gla* au vers 3, qui se révèle un lutteur hors paire ne rappelle-t-il pas sur un autre plan, ESOPE <sup>(1)</sup> le phrygien, difforme, laid mais à la sagesse légendaire ? Lui qui aimait à dire à ceux qui se moquaient de son apparence physique désagréable, « **qu'il ne faut point se préoccuper de la forme du vase, mais de la saveur du vin qu'il contient** » <sup>(2)</sup>. Véritable philosophie qui doit guider tout un chacun.

Ces noms qui galvanisent, qui exaltent la force et le courage des individus dans les moments critiques de leur histoire, ces noms qui réveillent l'énergie fondamentale des uns et des autres, lorsqu'ils sont déclamés, ces noms qui flambent, ces noms - là, apparaissent toujours là où l'antagonisme est le plus fort. Là, où les situations de crise, d'amertume oppressent les cœurs et rendent la confrontation ou la vengeance inévitable. Ainsi Djibril Tamsir Niane, dans son œuvre célèbre, Soundjata ou l'épopée mandingue, <sup>(3)</sup> ne se prive pas de nous livrer une panoplie de ces noms que

---

(1) Cité par Lafontaine (J), dans l'avant - propos de ses Fables, Editions G/ F, 1986.

(2) ESOPE, fabuliste grec (VII<sup>e</sup> - VI<sup>e</sup> s. av. J.C), personnage à demi légendaire auquel on attribue des fables réunies au IV<sup>e</sup> s.av. J.C.

(3) Djibril (T. N.), Soudjata ou l'épopée mandingue. Présence Africaine, 1971, P. 112.

les deux rois (Soundjata Kéïta et Soumahoro Kanté), en situation de guerre, échangent avant la prise fatale des armes, pour se jauger, s'éprouver. Contemplons-les :

- *« Apprends donc que je suis l'igname sauvage des rochers, rien ne me fera sortir du manding.*
- *Sache aussi que j'ai dans mon camp sept maîtres forgerons qui feront éclater les rochers ; alors, igname, je te mangerai.*
- *Je suis le champignon vénéneux qui fait vomir l'intrépide.*
- *Moi je suis le coq affamé, le poison ne me fait rien.*
- *Sois sage, petit garçon, tu te brûleras le pied car je suis la cendre ardente.*
- *Moi je suis la pluie qui éteindra la cendre, je suis le torrent impétueux qui t'emportera*
- *Je suis le fromager puissant qui regarde de bien haut la cime des autres arbres.*
- *Moi je suis la liane étouffante qui monte jusqu'à la cime du géant des forêts.*
- ... »

Ce dialogue qualifié de « dialogue des rois sorciers », repose sur les noms identiques à ceux que nous observons. Ils créent des images que nous qualifions d'emblée de métaphoriques qui leur donnent une splendeur, et une vitalité toute merveilleuse. Ce dialogue est intéressant à plus d'un titre pour sa poéticité. Analysons-le pour nous en convaincre.

Ce dialogue est établi par deux rois ennemis qui vont s'affronter d'un instant à l'autre. Le moment est critique, car la crise a atteint son paroxysme, l'antagonisme est majeur. Les noms de combat viennent pour galvaniser les énergies et intimider si possible l'ennemi. C'est là le but visé et la finalité réelle du nom de combat. Sur le plan poétique, ce dialogue prend une forme dialectique, qui nous enseigne qu'en chaque chose se trouve son contraire. Ainsi toute idée développée, toute force appelée par

l'un des antagonistes se trouve automatiquement disqualifiée par l'autre qui évoque son contraire ou son antidote. La guerre a commencé dans le verbe avant d'éclater sur le terrain. « l'igname sauvage des rochers » indéracinable dont prétend être l'un, sera déracinée par l'autre, car il a dans son camp « des maîtres forgerons qui feront éclater le rocher ». « Le champignon vénéneux qui fait vomir », sera digéré par l'intrépide tout simplement parce que celui - là « est un coq affamé » auquel le poison ne fait rien. Cette évolution dialectique instaure un parallélisme antinomique dans le texte. Parallélisme grammatical d'abord parce que les phrases ont la même construction au niveau syntaxique et évoluent par paire. Ensuite parallélisme sémantique qui se remarque par l'évocation d'une telle force qui se retrouve disqualifiée ensuite par appel d'une autre force en réponse qui se trouvera à son tour également disqualifiée. Le parallélisme ainsi présenté donne à notre texte, un style anaphorique. La répétition de certains éléments est évidente. Nous avons « je suis » la copule être conjuguée au présent de l'indicatif et à la première personne du singulier, qui prouve la forte implication du narrateur dans le discours livré. Il y a également le pronom personnel de la première personne du singulier « moi » qui revient dans toutes les phrases et rejoint le premier élément évoqué dans la production du sens. L'anaphore impose au texte un style oral, comme il lui insuffle une mélodie et un rythme qui nous donnent l'impression de lire un texte chanté. Au-delà de la valeur poétique de ce texte, nous pouvons ajouter aussi la fonction dénotative qui découle de l'usage presque abusif de la première personne du singulier. La dominance de cette fonction est faite à dessein. Les acteurs qui sont prêts à en découdre entendent livrer des messages clairs, forts à l'ennemi. Ils aspirent avoir la préséance sur lui avant l'affrontement direct. Montrer leur sérénité même si elle n'est que superficielle pour prouver qu'ils ont de la valeur et n'ont aucunement peur. Une seule phrase est livrée à la deuxième personne

du singulier et fait appel à la fonction conative. « *Sois sage petit garçon, tu te brûleras le pied car je suis la cendre ardente* ». A l'examen de cette phrase l'on observe que l'émetteur traite son coriace ennemi de « petit garçon » et l'invite à la sagesse. Il tente ici de l'émouvoir en le tournant en dérision. Prenant certainement un air paternaliste, il veut démontrer une fausse supériorité sur son ennemi. Car en ce moment précis, il sait que l'adversaire ne fléchira pas. Ce texte a une valeur réellement poétique au vu des résultats de cette analyse.

Après le pays mandingue où nous avons découvert des noms de combat, voyons brièvement ceux dont se servent les anciens rois *fon* du Dahomey, actuel Bénin <sup>(1)</sup>.

- *Huegbaja = Hue gbè aja, "le poisson refuse la nasse (il n'entrera jamais dans la nasse de ses ennemis).*
- *Agonglo = so je de bo, agon glo,*
- *" La foudre est tombée sur le palmier mais a épargné le rônier".*
- *Gbehanzin = gbè hèn azin bo ayi jure*

*" Le monde tient l'œuf que la terre désire (et dont l'éclosion sera un signe des temps).* On reconnaît là, le nom du dernier roi d'Abomey qui résista à la colonisation : *Behanzin*.

Après cette expérience des rois de l'ex-Dahomey, il nous faut souligner aussi que le chercheur allemand, Janhneinz JAHN, avait déjà observé ces types de noms chez les yoruba du Nigeria en ce lieu, il prenait le nom d'oriki.

Dans la région bété, culturellement proche des wè, ces noms sont en vogue avec une remarquable élégance. Aussi Abondio (J), dans un entretien avec Mahi Bataki, l'auteur du Petit homme de klihiri<sup>(2)</sup> déclarait :

---

(1) Pirogue ; les noms africains : sens valeur, avenir n° 41.

(2) Abondio (j), entretien avec Mahi Bataki ( 1972 ), cité dans La petite anthologie de la littérature orale, G.R.T.O, Abidjan, 1986, Ngbesso ( H ), Zadi ( B ).

« C'est que l'oriki chez nous, est une parole faite pour galvaniser les énergies de l'individu à qui il est attribué de tuer en lui la peur d'agir ». Admirons tout simplement, ces magnifiques créations.

*« Boa - on - ne - touche - à - tes - œufs*

*Eléphant -fils - de - ZALIA - GOBLE*

*Aigle - d'éternelle - renommée*

*Qui - lorsqu'il -joue - de - la -patte - arrache - grappe - d'intestins*

*Enfant - sans - beauté - mais - si - cher - au - cœur - de - sa - mère*

*MYGALE - qui - se - laisse -prendre -pour - une - araignée*

*Petit - homme - de - klihiri*

.....

*C'est moi SERIMAH, si prompt en amitié. »*

Il est juste de souligner que la sagesse émane de ces noms, de tous les noms que nous étudions, une sagesse universelle, qui a dépassé le cadre géographique de leur émission. Ainsi chez les mossé du Burkina Faso, terre du poète et avocat Pacéré Titinga, ces types de noms... sont connus sous le **titre** de "**Zabyouré**" (au pluriel Zabyouya). Et le chercheur d'affirmer : « le "**Zabyouré**" improprement traduit en français par l'expression "**nom de guerre**", est une sorte de devise que se choisit une division administrative à son érection, un organe de pouvoir à son investiture, ou simplement, un individu qui entend être élevé au rang d'un symbole.<sup>(1)</sup>

... Ainsi les habitants de Romiisi, un village d'ancienne allégeance à Manéga s'appellent "**petit tamarinier qui ne peut donner des fruits fades**". L'ordinaire volonté des hommes de se nommer, de s'auto-glorifier est battue en brèche, de sorte que leur création allie esthétique et connaissance. Mais avant d'arriver à ce niveau de réflexion, il nous faut épuiser les différents groupes que nous avons dénombrés.

---

(1) Pacéré Titinga, Salego ou le poème du tam-tam, Ed. c, Pacéré Manéga, Ouagadougou, P. 18.

## **II- LES NOMS DES AGNATS MATERNELS**

Pour comprendre ce type de nom, il faut partir de deux choses. D'abord que la société *wê*, cultive l'esprit de rivalité. Le rival immédiat est le frère et plus exactement le demi - frère, avec qui on a le père en commun. Ensuite cette société, est une société de polygamie. On retrouve dans une famille, plusieurs enfants ayant un père commun mais de mères différentes. La rivalité est tellement tenace que la femme mariée, si son époux a déjà une autre épouse ou s'il ne l'a pas encore, devance même souvent ses désirs. Elle poussera ce dernier à courtiser une fille de sa famille en jouant les entremetteuses, pour que plus tard, ses enfants et ceux de sa sœur - si le mariage a lieu - soient des alliés. Leurs mères étant de la même famille, du même clan, cousins, alliés naturels donc, ils pourront s'opposer à l'adversité des autres frères si le père a d'autres épouses en dehors de leurs mères. Dans la composition du mot "*klaha-gnénin*", le lexème "*klaha*" veut dire maternel. Il désigne le lieu de provenance de la mère.

Il faut avoir en mémoire ce que nous avons souligné dans la première partie, concernant le caractère exogamique des mariages qui ne peuvent impliquer les individus d'une même lignée. Le lieu de provenance de la mère est important pour le fils.

La rivalité dont nous parlons tantôt oppose en premier les fils d'un même individu. C'est du demi-frère que l'on veut se distinguer, c'est sur lui que l'on veut avoir la préséance, c'est encore sur lui que l'on veut étendre son hégémonie. Cette proche rivalité donne, si on peut se le permettre, du piment aux noms proverbe au "*néan-gnénin*".

En fonction donc de ce lien, ce qui appartient au père appartient à tous. Il n'y a dès lors aucune valeur à exhiber ce qui est à tous. Pour avoir de l'autorité, avoir la prestance et la grandeur, il faut se tourner du côté maternel. L'honneur des parents maternels est un honneur pour soi. Leur

gloire fait la gloire du neveu ou de la nièce. Ce système est très judicieux, car il ne lèse personne, chacun ayant une mère. C'est cette pratique que Cheikh Anta Diop souligne si bien : "... **Notons qu'une des conséquences de la polygamie est la rivalité des mères qui rejaillit sur les enfants de mères différentes : de tels enfants sont des rivaux sociaux qui pour cette raison même s'efforcent de rendre leurs relations mutuelles aussi correctes que possibles. Préféreraient-on rester au champ de bataille que d'y laisser son frère paternel. Mais on se sent plus parent et plus intime avec le frère issu de la même mère ; les rapports sont instinctifs, sincères et dépouillés de toute convention sociale si ce n'est le droit d'aînesse. Les rapports avec le frère paternel sont généralement d'une hypocrisie masquée par une correction et une loyauté de surface qui résulte, pour le moins, d'un effort que la société nous contraint à fournir. Les enfants sont donc plus proches de leur mère que de leur père ; ils sentent quotidiennement que leur mère est à eux seuls, pour ainsi dire, tandis que leur père est en quelques sorte, celui de tout le monde**"<sup>(1)</sup>.

Cette citation a le mérite de présenter exactement la situation que nous décrivons. Les rapports particuliers et privilégiés que les enfants entretiennent avec leur mère, font que leurs oncles et tantes maternels leur appartiennent également en priorité. Leur sagesse ; leur courage, leur générosité rejaillissent sur leurs descendants que sont les neveux. Mais le revers de la situation est aussi douloureusement ressenti. La mauvaise conduite de ces oncles, leur bassesse, leur immoralité, souillent à tout jamais ces mêmes neveux et nièces.

Venons-en maintenant aux espaces d'émission des "*klaha gnénin*".

Les *néan-gnénin*, sont émis sans lieu précis. Ce sont les noms de tous les jours qui sont émis à tout moment et circulent sans interruption. Les "*fon-gnénin*" sont émis dans les assemblées de masques, durant leurs fêtes

---

(1) Cheikh Anta Diop, Nations Nègres et culture, p. 153.

et dans leur sanctuaire. Quant aux "*klaha-gnénin*", ils trouvent toute leur plénitude, toute leur verve et leurs couleurs lors des grandes fêtes populaires ou des funérailles, quand les poètes ébranlent les hommes à la chaleur de leur voix, de leur mélodie. L'individu qui donne son chant au poète, précise s'il n'est pas connu de lui, le clan d'origine de sa mère. L'artiste paré de sa belle voix, de sa dextérité et de ses connaissances généalogiques, détaille alors les ascendants maternels de l'homme loué en précisant leurs hauts faits devant tous ses rivaux réunis. Il sent alors son orgueil monté et sa vanité s'étaler. Cependant si le poète ne les maîtrise pas suffisamment, l'intéressé peut lui-même citer ces agnats maternels et permettre ainsi à l'artiste de développer efficacement son chant louangeur. Il dira par exemple :

*"Moi descendant d'un tel, légendaire par sa générosité et sa bravoure. Fils d'un tel autre, guerrier intrépide, qui mena tout seul une guerre et triompha. Que dire de tel autre que vous ne savez déjà, car ses actes sont devenus des contes dits aux enfants.*

*Un tel ... de mes oncles, fils d'un tel autre qui par son sens de la justice et sa sagesse régla définitivement tel conflit opposant un tel clan à un tel autre.*

*Ma tante... une telle, femme exceptionnelle, qui n'est pas vos mégères, car elle seule à telle occasion a nourri un tel nombre de personnes en tel nombre de jours. " etc...*

Le poète saisissant les noms dits et les actes qui les accompagnent, les embellit encore en des éloges bien ajustés, de sorte que les rivaux de l'intéressé présents éprouvent la jalousie et aussi le désir de se faire entendre à leur tour publiquement. Le plaisir et l'émotion sont pour le public. Le talentueux artiste, marquera son auditoire qui ne pourra plus organiser une fête sans qu'il ne soit invité.

Ce sont donc les poètes qui font la splendeur des noms et donnent aux actes des hommes la solennité qui leur sied et l'écho éternel qui

émerveille l'humanité et les installent au Panthéon de la mémoire collective pour plusieurs générations. C'est cette capacité des poètes à célébrer l'homme à travers les noms, et les motivations profondes qui poussent les gens à s'attribuer des noms, voilà ce à quoi Mahi Bataki, auteur d'un oriki dont nous parlions tantôt répond : « **Le jour des grandes réjouissances, au moment où nous nous bousculons pour essayer nos forces, c'est là que je me désigne sous ces noms là, pour dire à tous que moi, je suis un homme fort. De même lorsque les foules sont rassemblées c'est là que je me désigne sous ces noms** ». Et encore lui d'ajouter "**les grands chanteurs ont toujours la langue droite, ce sont eux qui rendent ces noms encore plus beaux** ».

*L'oriki* est le semblable du *fon-gnénin*. Mais que ce soit *l'oriki*, le *fon-gnénin* ou le *klaha gnénin*, l'apport du poète est nécessaire à leur ascension. Ce sont les maîtres de la parole qui savent mieux que quiconque, toucher la corde sensible des hommes. Louer un défunt, le rappeler à la mémoire des vivants, n'a pas de secret pour le poète mature convaincu de son talent.

N'est-ce pas ce que fait le poète GBAZZA Madou Dibéro, le maître du *wyeugweu*, terme bété qui signifie la racine du deuil. Ce poète élégiaque, donne la pleine mesure de son talent dans ces quelques vers, en usant des noms que nous ne pouvons pas qualifier de *klaha gnénin*, mais qui fonctionnent exactement comme eux, lorsqu'ils sont combinés avec les hauts faits des hommes. Ils séduisent admirablement l'auditoire et provoquent même lors des funérailles une émotion collective. Ces vers démontrent ainsi l'élasticité des noms, dont les capacités poétiques sont à mêmes d'émouvoir tout observateur attentif et sensible aux chants de la Muse. Ces quelques vers tirés d'un poème entier cité par le professeur Zadi ne nous contredisent pas <sup>(1)</sup>.

---

(1) Zadi (Z.B), La parole poétique dans la parole africaine, exemple de l'Afrique de l'ouest francophone.  
Thèse de doctorat d'Etat, Université de Strasbourg II 1981, p. 355.

" ...O ! Ce lignage d'extraordinaire renommée.

Colonne - d'assaut - qui - lorsqu'elle - recule - jamais - la  
terre - ne - se - rétracte

Dôgô, fils de Vrii (...)

Homme à la démarche fracassante

A mesure qu'il marche sur le gravier, le gravier le loue, ça et là,  
tel un bovin d'intersaison s'en allant paître au flanc herbeux de  
la colline (...)

Ô vous fils de Dali du lignage GUEUHI le fusilier

Vous fils de VOUZÔ GBOKO le maître de la terre.

Fils de GNAORE BRÔ O DOGÔ GBOGOU - DÔGÔ que  
jamais n'affectent les dénigrement.

(...)

Au pays *wê*, les divinités "*kwi*" sont passées maître dans cet art. Et que dire de SEA Albert du village de *Touandrou-Gbéan*, dans la sous-préfecture de Kouibly. Connu dans toute la région, alors qu'il joue seul sans orchestre, sans accompagnateur, sans aucun instrument de musique, ce poète capable de '*rendre la vie à défunt en la pleurant*' tellement que ses éloges d'un lyrisme envoûtant le restituent aux yeux de la foule. Ces poètes-là, disons-nous, manipulent les noms, les hommes, font et défont la vie par la seule mélodie de leur voix divine.

Observons ces quelques vers du poète élégiaque SEA Albert qui loue si bien un défunt en s'appuyant sur les *klaha gnénin* du défunt.

*« Vous qui aspirez à faire des enfants*

*Demandez conseil à TOUHOUN*

*Pour qu'il vous dise la potion de quel arbre*

*Il a bu ou mangé pour avoir engendré un buffle*

*Il a engendré un buffle*

*Un buffle solitaire, alors qu'on attendait un fils*

*Qui n'a pas connu BOUE et doute encore de lui ?*

*BOUE, fils de SEA*

*Fils de FAHE*

*Ces hommes sublimes qui ignorent la peur*

*Jamais nul ne verra un humain égalier BOUE*

*BOUE de la lignée des valeureux*

*Là où passe la panthère, demeurent ses empreintes*

*BOUE des imbattables*

*BOUE des inimitables. »*

Nous avons observé jusqu'ici, les quelques noms *wè* dans leurs contorsions expressives. Cette expressivité ne s'arrête pas à ces premiers aspects. Elle va bien au-delà de ces remarques. Les pertinences linguistiques, c'est-à-dire structurelles dont nous allons parler maintenant, ajoutent un plus à la dimension expressive. La poéticité des noms, commence certainement par la recherche de l'harmonie, de la mélodie, de la perfection du langage oral.

### **III- LA STRUCTURE SYNTAXIQUE DES NOMS**

#### **1- La composition**

La composition, en linguistique, consiste à obtenir un mot nouveau en juxtaposant ou en liant d'une manière quelconque deux mots qui comportent leur pleine autonomie. Ce sont les mots composés, que les linguistes appellent "*les mots construits*" " Les phénomènes de la composition grammaticale n'apparaissent dans leur vraie nature que si l'on sort des limites de la morphologie et du lexique. Car la composition est par définition un fait purement syntaxique <sup>(1)</sup>. " La composition en définitive ne s'exerce qu'avec les mots ayant leur propre autonomie. Elle est aussi un fait de construction. Dans l'idée d'autonomie, il faut comprendre que les

---

(1) Cours de linguistique dispensé par le Pr Koné Dramane, de l'ILA (Institut de Linguistique Appliquée) 1992-1993, université d'Abidjan - Cocody.

mots sont à même de fonctionner comme des entités compréhensibles au cœur même de cette composition. Ainsi l'exemple du mot "*sourd-muet*" choisi est édifiant.

En effet, les deux instances fonctionnent et sont compréhensibles l'un indépendamment de l'autre. Bien entendu le phénomène de composition va bien au-delà de cette forme première. A partir de l'exemple cité, nous pouvons avancer que la composition telle que décrite par les linguistiques existe bel et bien dans la construction des noms wè. Voyons pour cela cet exemple que nous avons préalablement analysé.

### **Exemple 1 :**

Thème de la tolérance

/ wõ    mú    épã /

bouche - va - devant

- bouche - va - devant

- bouche- va - dehors

- l'autorité la meilleure s'exprime dehors (à l'extérieur)

Comme on le voit ce nom est composé de trois syntagmes grammaticaux dont la juxtaposition donne une phrase française juste dans tous les sens. Grammaticalement, syntaxiquement et même ayant un sens précis.

Nous avons donc :

SN1 + SV + SN2

SN = syntagme nominal

SV = syntagme verbal

On a dès lors une phrase simple ayant tous ses constituants. Sujet, verbe, complément. En plus tous les mots utilisés gardent leur sens et leur autonomie dans la construction. Cette phrase complète devient dans la composition un seul mot : *wonmouégnan*.

Voyons encore un autre exemple.

### Exemple 3.

Thème de la surprise.

/tó ké mã dí/

guerre - avec - moi - mange

- guerre - avec - moi - mange.

On trouve la même composition mais cette fois avec quatre syntagmes. On a : SN1 4- SN2 + SN3 + SV.

Tous les éléments de cette construction aussi conservent toute leur autonomie. La phrase obtenue dans cette transcription monématique est compréhensible. Cependant pour une compréhension plus large du sens profond, on peut intervertir la place de quelques éléments. C'est - à - dire procéder à une légère retouche de l'ordre syntaxique, de sorte à obtenir : SN3 + SN2 + SN1 + SV.

Qui donne : moi- avec - guerre - mange.

Ici aussi les mots conservent toujours leur autonomie. Au vu de toutes ces possibilités, nous pouvons conclure que le phénomène de la composition linguistique existe dans les noms *wè* et dans toutes les catégories de noms que nous avons choisies d'étudier. La composition n'étant pas la seule manifestation de la linguistique dans la construction des noms *wè*, nous allons aborder maintenant un autre point.

## 2. La troncation

La troncation est aussi un fait linguistique, qui selon le dictionnaire petit Larousse illustré<sup>(1)</sup> vient du latin *truncare*, qui signifie retrancher une partie essentielle de :

---

(1) Petit Larousse illustré, 1988.

Pour les linguistes, c'est la réduction par effacement des unités lexicales, c'est aussi la mutilation. Cependant cette réduction ne s'opère que lorsqu'un objet, un phénomène est désigné par un assemblage de plusieurs termes. Le locuteur voulant gagner du temps, passe alors par les raccourcis qui sont des mutilations, des réductions ou des effacements.

A titre d'exemple on retiendra.

- **La fac**, pour dire la faculté
- **Le prof**, pour le professeur.
- **La manif**, pour la manifestation

Au vu de ces exemples, le professeur KONE <sup>(1)</sup> dira : " **On joue à l'économie et l'on ne retient que la première partie du mot mutilé, juste ce qu'il faut pour que le signe obtenu soit intelligible** ". La troncation telle qu'elle se présente, n'est pas différente d'un autre phénomène linguistique qu'est l'ellipse. Car selon toujours le Petit Larousse illustré, ce terme vient du grec *elleipsis* qui veut dire manquer, en sous-entendu, raccourci dans l'expression de la pensée. En linguistique, c'est un fait de syntaxe ou de style qui consiste à omettre un ou plusieurs éléments de la phrase. Cette définition prouve que les deux phénomènes troncation et ellipse sont identiques. Ces deux procédés linguistiques sont également présents dans l'élaboration des noms *wê*, d'abord parce que le nom n'est pas un unique mot, une seule unité linguistique proférée. C'est avant tout un assemblage de plusieurs mots, qui comme nous l'avons démontré dans le cadre de la composition, constitue une phrase entière. Ensuite cette longue phrase devant être dite toute fois qu'il s'agira de nommer quelqu'un, le locuteur cherche des procédés de réduction, de troncation. Le fameux raccourci. Voici à ce titre quelques exemples de noms proverbes.

---

(1) Pr. Koné Dramane, op. cit.

/tó ké mǎ dí/

- guerre - avec- moi -mange.

Ce nom est composé de quatre (4) unités linguistiques qui forment d'ailleurs quatre (4) syllabes. Subissant la réduction, il va devenir :

*TOAHI*. Qui se prononce plus facilement, même si par extraordinaire, il conserve encore trois (3) syllabes. Toujours les noms proverbes.

/ tí kwé ñ kwà /

les - bois - finis - moi - mains - dans

Dans cet exemple on a cinq (5) unités linguistiques qui donnent cinq (5) syllabes. Ce nombre s'avère assez encombrant, le locuteur une fois de plus va le réduire. Il va devenir : *TIKOUAHI*,

Beaucoup plus aisé à prononcer et le nombre de syllabes va passer de cinq à quatre.

Dans l'exemple qui va suivre, la troncation est encore radicale.

/tchɛi se sré nɛ̃/

- rivalité - n'est (pas) - art

La - rivalité - n'est - pas - un - art.

Ce nom à quatre syllabes également sera réduit à deux syllabes et même le plus souvent en une seule syllabe. On aura pour ce fait :

*TCHÈSRÈ* (deux syllabes.) Mais ce nom déjà réduit, le sera encore pour passer à sa plus faible dimension, monosyllabique. Il devient *SRÈ* (une syllabe.)

Mais le lieu où s'exprime ce phénomène, le mieux, c'est dans le cadre des noms de flatterie. A notre avis, ce sont des *fon-gnénin* qui par le processus de la troncation ont changé de nature. Explication. Nous avons déjà fait cas de la ressemblance de ces deux types de noms. Les "*fon-gnénin*", sont des noms composés de plusieurs unités. Cet ensemble souvent impressionnant sera réduit par le locuteur qui n'en retiendra

désormais qu'une seule unité. A celle-ci, il ajoute le patronyme et le tour est joué.

A titre d'exemple nous revenons sur celui que nous avons déjà proposé.

/ kɔ̃ tchríà díbí /

kô - qui - tire - les - lianes

Le locuteur efface les unités qui viennent après la première et retient celle- là uniquement. On a alors " ko " tout seul mais étant trop réduit, il lui ajoute un patronyme Pagné. Et le nom retenu est

PAGNE - KÔ.

En plus nous avons dit aussi que les " *fort - gnénin* " ont un fonctionnement binaire. Le porteur du nom lance le premier élément et l'orchestre ou le poète s'en empare et le complète. Le porteur du nom se lance lui - même dans le développement. Cependant il y a toujours deux temps bien distincts. L'individu dit par exemple : *c'est moi koho*. Le poète se charge alors de dire à l'assistance qui est cet animal et ce qu'il est capable de faire.

Or le poète n'étant pas toujours présent et tous les jours n'étant pas des jours de fête rythmés par les chants des artistes, ces noms se réduisent à leurs éléments les plus expressifs par leur circulation dans la population. C'est le cas des noms déjà analysés et de bien d'autres :

- *ni - djou*, de GNAHE *ni djou* (petite source) GNAHE *la petite source*
- *klohin*, de KEHI - *klohin* (crocodile.) KEHI *le crocodile*
- *plaha*, de BAH - *plaha* (lion.) BAH *le lion*
- *sohi* de GBANHE - *sohi* (épervier) GBANHE *l'épervier*
- etc..

Tous ces noms ont une suite bien précise. Cependant, le phénomène de la troncation n'est pas seulement à l'origine de la création des noms de

flatterie. Ces noms existent bel et bien et ont une autonomie réelle. Mais toutes ces créations orales n'ont pas entre elles, une limite étanche, bien précise pouvant leur permettre de résister à l'influence mutuelle qu'elles exercent les unes sur les autres.

Avant d'aborder le phénomène de l'agglutination, qui a une performance poétique exceptionnelle, arrêtons-nous sur ce que nous venons d'observer. La poésie c'est avant tout la beauté. Le bien dire qui déroute et emporte l'adhésion automatique et affective de l'auditeur. La poésie est la recherche obstinée du rythme. Et les *wè* dans leur perception esthétique, n'ignorent pas cela. Nous l'avons démontré déjà. Il existe dans la langue *wè*, la notion de *ce qui est bien dans la bouche*. Pour dire ce qui coule, se dit aisément sans encoche. *Wonhidjréa*. C'est au nom de cette notion esthétique, que certains noms ou mots sont démembrés, pour faire beau. Ou des syllabes supplémentaires sont ajoutés à certains termes pour obtenir une mélodie, une harmonie, agréable à l'oreille et à l'esprit. La composition et la troncation que nous venons de voir, sont fondamentalement des initiatives poétiques.

Après ces deux faits, nous allons maintenant examiner le troisième.

### **3. L'agglutination**

Selon les linguistes, l'agglutination est la formation d'un mot par la réunion de deux ou de plusieurs mots distincts à l'origine. C'est en un mot le procédé qui consiste à coller des mots divers pour obtenir un mot nouveau. Et le professeur ZADI d'apporter une précision supplémentaire en ces termes : **"En règle générale, dans le phénomène de l'agglutination, les mots se comportent comme s'ils étaient aimantés ou encore, comme s'ils avaient comme un atome, un autre "n" de valences. Cette propriété spécifique permet à tous les mots pleins, adjectifs, nominaux, verbaux ou à leurs radicaux (selon les cas) de se**

**souder les uns aux autres dans les limites déterminées. C'est cela l'agglutination** <sup>(1)</sup>.

Après avoir fait cas plus haut de la troncation comme phénomène linguistique présente dans la construction des noms *wê*, il faut maintenant avouer que c'est l'agglutination qui est au centre de la mise en forme des noms *wê*. Dans la prononciation des noms, parce qu'ils sont souvent l'assemblage de plusieurs syntagmes, la troncation intervient pour faciliter la tâche au locuteur en lui permettant de gagner du temps dans la prononciation ou plus exactement dans sa tentative de nomination de l'individu, mais aussi de mémorisation du nom. La présence de la troncation est effective.

L'agglutination, parce qu'elle est assemblage des mots, donne à la langue d'énormes possibilités de construction, d'expression. C'est elle qui donne à la poésie toute sa créativité et surtout dans le cadre des noms où le nom n'est pas un seul syntagme lâché, mais un ensemble de plusieurs, regroupés. C'est ce que le professeur ZADI reconnaît et souligne nettement dans son étude plus haut citée. " **L'agglutination confère à nos langues un grand pouvoir d'économie. C'est elle qui fonde en théorie l'existence séparée de la poésie des noms qui est une très intéressante spécificité de notre parole poétique** <sup>(2)</sup>.

Cette citation du professeur prouve ce que nous pensons du phénomène de l'agglutination et que nous nous sommes évertués à démontrer en ce qui concerne son apport à la poétisation des noms et de tout texte oral. L'agglutination n'est pas un luxe superflu pour nos langues, elle constitue l'élément majeur qui conduit ces langues vers leur perfection, vers leur embellissement car la poésie est à la langue, ce que le millésime est à l'alcool, la saveur qui reste dans la bouche du connaisseur et qui lui

---

(1) Zadi Zaourou (B), Op. Cit. pp.472-473.

(2) Zadi Zaourou (B), op . cit p. 473.

permet en fermant les yeux de rêver et d'apprécier et la qualité du vignoble et celle du vin.

Voyons en deux exemples, comment ce phénomène de l'agglutination apparaît dans les noms.

### Exemple 1.

Nom de combat

/kpɔ̃ tchí ā kpóã /

- toucan -panthère- (ne pas) - attrape

- *toucan que jamais la panthère ne chasse*

Dans ce nom, la négation n'est pas apparente. Elle est dans le ton. Ici, elle s'appuie sur le second terme et plus précisément sur la voyelle « a » qui devient longue dans la prononciation. En clair la négation s'agglutine à un terme pour exister.

### Exemple 2.

Nom proverbe / ta débó í /

*tà* : désigne un lieu, un endroit quelconque imprécis.

*debo* : vient du verbal "*deboha* " infinitif, envoyer.

*í* : celui (qui)

*Celui qu'on envoie* (qui va) *quelque part*. (Celui qui vient sortir quelqu'un de la solitude.) Cette longue phrase est réduite seulement en quatre syllabes. Sans même poursuivre très loin ces exemples, nous estimons que ces deux- là, sont à même de rendre compte de l'existence du phénomène de l'agglutination dans la construction des noms *wê*.

Cependant nous ne saurions clore ce chapitre sur l'agglutination sans évoquer brièvement que la richesse de ce processus vient avant tout des tons. Ce sont les tons qui donnent aux mots, surtout dans les langues à ton, toute leur fluidité, toute leur fécondité que caractérise l'agglutination.

C'est du moins ce qu'affirme le professeur Zadi en ces termes : " **La densité et la souplesse que les tons confèrent au mot africain sont particulièrement renforcées par un autre trait distinctif de nos langues : l'agglutination.**"<sup>(1)</sup> Les quelques éléments rythmiques qui se manifestent dans parole et que nous avons répertoriés, sans en avoir fait une étude exhaustive peuvent attester de l'existence du ton dans la parole. Nous convenons avec le professeur ZADI que la parole (la parole africaine) ne peut être sans le ton et le rythme, surtout dans les langues à ton comme le *wè* et toutes celles qui lui sont proche.

Ce phénomène de l'agglutination est l'expression de la vitalité, du dynamisme et de la capacité créatrice de nos langues. C'est en un mot leur richesse qui est ainsi traduite. Car avec ce système, l'usager peut faire les combinaisons les plus fantaisistes, les plus merveilleuses. Il peut jouer avec les mots et les sens qui en découlent, selon l'ordre qu'il voudra bien donner. Voilà pourquoi nos poètes qui maîtrisent suffisamment le verbe, ont une extraordinaire capacité de création qui donne la pleine mesure de leur talent et de leur connaissance. Les langues africaines en général, et par opposition au français, ont par ce procédé linguistique acquis un vaste domaine de création. Les réalités les plus complexes, peuvent se dire en si peu de mots, comme une toute petite chose peut mobiliser un bataillon entier de mots pour s'exprimer. Par ce même canal, les choses de nature différentes, séparées, se combinent, s'imbriquent dans une logique parfaitement synchronisée par la simple volonté d'un usager ayant la maîtrise de la langue.

En réalité sans la présence du ton dans cette langue, de nombreux mots seraient des *cénèmes*, pour reprendre l'expression du professeur, (terme qui signifie, d'après lui, mots vides de sens, sans contenu lexical) sans sens. N'est-ce pas la présence du ton qui nous permet de marquer une

---

(1) Zadi Zaourou (B), op. cit. p 471.

différenciation entre ces mots suivants et de pouvoir les lexicaliser.

/ s<sup>̃</sup> / (son), ce seul syntagme non accentué renvoie à toute une panoplie de choses, sans signifier concrètement rien de spécial. On peut penser ainsi, à la fois *au poulet, m jour, à l'année, à la main, à l'escargot, l'inquiétude* etc.

De même le syntagme / m<sup>̃</sup> /, (mon) indique à la fois sans accent les pronoms " *moi et toi*".

Cet autre aussi / jr<sup>ó</sup> / (djro) renvoie au *soleil* et au *nid* d'oiseau. Ce sont les tons qui intervenant mettent de l'ordre dans ce bouleversement, dans cette pagaille, en donnant vie à ces monèmes permettant à la langue de les mettre à la disposition du locuteur qui va les introduire dans la chaîne parlée. C'est à ce niveau qu'interviennent les phénomènes de troncation et d'agglutination. Voici les termes que nous venons de citer, affublés des accents exprimant les tons qui faciliteront leur intégration et leur actualisation dans la parole :

/ s <sup>̃</sup> /	= main	/ m <sup>̃</sup> /	= moi
/ s <sup>̃</sup> /	= l'année	/ m <sup>̃</sup> /	= toi
/ s <sup>̃</sup> /	= escargot	/ jr <sup>ò</sup> /	= soleil
/ s <sup>̃</sup> /	= poulet	/ jr <sup>ó</sup> /	= nid d'oiseau
/ s <sup>̃</sup> /	= deux	/ s <sup>̃</sup> /	= inquiétude

Au terme de cette analyse, nous pouvons avancer avec prudence que les noms tels qu'ils sont, ne correspondent pas au mot linguistique. Ils sont des phrases de plusieurs syntagmes, des phrases françaises correctes car respectant la norme syntaxique, grammaticale. Plutôt que des mots ou des signes linguistiques véhiculant un signifié clair et précis. Le signe est d'ailleurs défini par SAUSSURE comme " **l'union d'une image acoustique et d'un signifié** <sup>(1)</sup>. Ce qui n'est pas le cas des noms, qui

---

(1) Cité par le Pr. Zadi, op. cit p. 466.

engendrent plusieurs images. C'est cette tendance à trop occidentaliser la réalité linguistique, qui est une vérité universelle que le professeur ZADI a voulu rectifier en complétant la savante définition de SAUSSURE sur le signe linguistique. Pour lui, il fallait dire que le signe linguistique est « **L'union d'une image acoustique rythmée avec un concept**<sup>(1)</sup> ».

C'est en définitive ce réajustement qui est à même de cadrer avec la réalité africaine dans ses rapports avec la linguistique. Au terme de notre analyse et des définitions, que nous venons de voir, nous pouvons assurer que les noms *wè* que nous avons pris le difficile pari d'étudier, ne sont pas des réalités extra linguistiques. Ils sont au centre des théories linguistiques. Les noms que la langue *wè* engendre, sont d'une beauté merveilleuse et d'une richesse infinie. Cet aspect sera mieux approfondi dans les pages à venir.

L'expressivité des noms étant un vaste chantier à explorer, il nous faut conclure ce chapitre pour passer à autre chose.

### **Conclusion partielle.**

Ce quatrième chapitre de cette deuxième partie qui prend fin, change quelque peu la physionomie de notre étude. Prévue pour fonctionner à base trois nous avons élaboré pour cette deuxième partie un chapitre de plus. La raison essentielle est que ce chapitre central est assez fourni en analyse. Pour préserver l'équilibre du texte entier, il nous fallait un chapitre de plus. Même si notre objectif reste mitigé, nous avons tout de même essayé.

Les noms de combat ont un fonctionnement bien particulier qu'il aurait été judicieux de schématiser. Nous proposons tout de même une explication littéraire en pensant rendre compte exactement du phénomène tel qu'il se déroule. Les noms de combat font une large place aux noms d'animaux et des choses, leur force étant l'appât qui attire les regards.

---

(1) Idem.

1. L'animal ou chose présente une force réelle connue, l'émetteur par le jeu de la métaphore poétique se compare à l'élément cible.
2. L'émetteur oppose deux forces, l'une en l'emportant sur l'autre devient l'objet cible l'élément majeur dans le fonctionnement du phénomène de substitution.
3. Un élément généralement insignifiant ou inconnu est opposé à un élément fort et surprise c'est le prétendu faible qui l'emporte, il devient alors magnifique et le choix qui s'opère sur cet élément se justifie de lui-même.

Voici les trois schémas qui président à la création des noms de combat. L'effet poétique de ces noms est effectif nous avons essayé de le partager, comme l'est aussi celui des noms des parents maternels. Unique expérience que partagent les *wè*. Les bété qui leurs sont proches usant du nom des parents paternels (cf. le chant de G. M. Dibero, cité par le professeur Zadi). Observer la structure syntaxique et linguistique des noms pouvait soulever des questions sur l'opportunité d'une telle entreprise. Cependant, il nous fallait montrer le fonctionnement de ces noms, surtout que dès le départ, nous avons avancé qu'ils étaient des phrases ou mêmes des vers préférés. Respectent-ils pour cela la syntaxe de la phrase française ? Voilà l'essentielle question à laquelle nous avons voulu répondre. Enfin les éléments linguistiques que sont l'agglutination, la troncation et la composition sont des traits poétiques pour ces noms. Bien que nous en ayons parlé, il fallait revenir sur ces points pour voir comment ils se matérialisent dans les textes étudiés. Voilà en clair les objectifs visés par ce chapitre et donc les raisons de son existence.

Le nom, chez les *wè*, est à la fois un acte créateur et spirituel. Le nom parce qu'il est perçu comme sacré, n'en est pas pour autant un objet muet. Il s'attache à des choses naturelles qui ont une grande valeur dans le système communicatif mis en place. Tous les éléments qui interviennent dans l'acte de création onomastique, ont un sens précis. Voilà pourquoi les

noms auxquels nous n'avons pas jusqu'ici trouvé de signification sérieuse, nous renvoient de façon permanente à nos études. Car en ce domaine, nous l'espérons aucune question ne doit rester en suspend.

L'expressivité des noms est certes poétique mais peut-elle être conçue sans l'attelage des éléments sociaux ? Sachant que les noms naissent dans une société, peuvent-ils évoluer sans tenir des canons esthétiques ? L'expression est bien le moyen de communication, de poésie. Les noms proverbes, de flatterie, de combat, et des parents maternels, mettent tous l'accent sur ces valeurs.

Les noms indiquent les voies secrètes pour réussir dans la vie en demeurant en parfaite harmonie avec les autres. Qu'est-ce un homme sans les autres ? La richesse charrie l'arrogance et l'égoïsme qui sont des tares que l'homme doit vaincre. Toutes ces belles vertus sont prônées par les noms qui nous enseignent et parlent à notre esprit religieux, philosophique et ludique à la fois. La troisième partie qui s'annonce va nous permettre d'examiner ces différents aspects.



**TROISIEME PARTIE :**  
**ETUDE DE LA VALEUR DIDACTIQUE**

**CHAPITRE I :**

**ASPECTS COMMUNICATIFS  
ET IDEOLOGIQUES DU NOM**

**INTRODUCTION**

L'étude que nous consacrons aux noms *wè* a pour objectif premier de montrer qu'ils sont des œuvres poétiques, artistiques. Or l'œuvre d'art n'est pas muette. Elle parle et ceux qui savent par leur éducation interpréter son langage arrivent à décoder son message et à le traduire. Au cours des expositions dans les galeries, les peintres ne font rien d'autres que rendre clair et accessible le langage de l'art pictural. Les noms sont des œuvres orales tout aussi douées de parole, mais une parole codée, que ne viole l'œil des imberbes. Cette parole austère, emprunte des tournures spirituelle et philosophique pour parvenir à l'esprit des hommes. Sont-ils seulement écoutés ? Ce n'est qu'un autre problème.

Le nom est message, dialogue entre les hommes entre les sociétés. Il est le boulevard qu'empruntent les joies et les peines, les angoisses et les satisfactions qui accompagnent la vie. Le nom rend compte des conceptions philosophiques et spirituelles du peuple dont il émane. Les amitiés célébrées, les crises nouées et dénouées, les tares des uns et des autres soulignées. Ils apparaissent dès lors comme une recherche permanente du jeu. Jeu bienfaiteur qui amène les hommes à oublier quelque peu leurs soucis, leurs angoisses.

Parce que le nom est communication, il ne peut être vu et expliqué sans la théorie de la communication de JAKOBSON et les différentes fonctions que renferme celle-ci. Voir le nom comme un élément idéologique s'impose comme une évidence. Pour finir nous verrons si les noms occupent chez les autres peuples une place centrale dans la création comme chez les *wè*. Enfin l'influence que le modernisme exerce sur ces œuvres. Ce sera la dernière étape qui nous conduira à la fin de cette œuvre.

## I- NOM ET COMMUNICATION

### 1. Les instances de la communication selon JAKOBSON.

Cette théorie de la communication a été élaborée par le savant Roman JAKOBSON. Mais c'est Monique Parent qui va la peaufiner pour en faire une théorie essentielle. C'est à juste titre qu'elle est souvent citée lorsqu'il s'agit d'appliquer cette théorie. Le professeur Zadi dont elle dirigea la thèse d'Etat reprend ses propos comme suit : " **JAKOBSON a cherché à définir "la fonction poétique" du langage réalité très difficile à isoler. Pour y parvenir, il a rappelé tous les éléments indispensables à la communication linguistique : l'auteur, le destinataire, le code linguistique, la réalité évoquée (le réfèrent), le contact, le texte enfin. A chacun de ces éléments correspond une fonction linguistique** "(1).

Les fonctions linguistiques dont elle parle sont répertoriées ici dans ce tableau.

	MESSAGE	
CONTEXTE	CONTACT.....	DESTINATAIRE
DESTINATEUR.....	CODE	CONATIVE
	REFERENTIELLE	
EMOTIVE.....	POETIQUE.....	CONATIVE
	PHATIQUE	
	METALINGUISTIQUE	

Ces fonctions présentées de la sorte sont reconnaissables par des constances grammaticales.

- *La fonction dénotative* se reconnaît par l'utilisation de la troisième personne et les temps verbaux du passé.

---

(1) Monique Parent, citée par le pr. Zadi op . cit. p. 514.

- *La fonction expressive*, utilise les pronoms de la première personne et le temps présent.
- *La fonction conative*, se distingue par la présence des pronoms de la seconde personne et l'impératif (ou ses variantes stylistiques).
- *La fonction phatique*, se remarque par l'affaiblissement de la densité significative du langage et le recours aux formes vides de sens précis (interjections).
- *La fonction métalinguistique*, se caractérise par les définitions de termes et l'usage de la synonymie à valeur explicative.

Pour ce qui est de la fonction poétique, nous en avons parlé quand nous abordions le chapitre consacré à la poésie des noms, voyons maintenant comment les noms s'inscrivent dans cette démarche.

## **2. La théorie fonctionnelle de JAKOBSON appliquée aux noms**

### **2.1. La fonction phatique.**

Le nom *wê* est l'expérience de la pratique de la parole, une expérience intimement liée à la chanson et partant à la création poétique. Car c'est dans le chant que les noms sont mis en valeur et atteignent leur plénitude. Toutes les fonctions dont il est question dans la théorie, du moins celles qu'on retrouve effectivement dans les noms, leur promotion est faite par le biais de la chanson, par la bouche des poètes. Ainsi dans les *klaha-gnénin* le poète qui loue un individu, à partir des noms de ses parents maternels, utilisera par exemple, des formules pour les localiser. Mais en réalité elles sont creuses, vides de sens. Il dira :

*Cet homme-ci dont la mère vient d'ici, de là, là-bas au levant ou au couchant, le clan qui se trouve au versant de tel mont ou en aval de tel fleuve. Il peut aussi user des formules interrogatives comme m'entends-tu ? es-tu présent ? etc... Ces formules dites à titre indicatif pour préciser le lieu de provenance des agnats maternels de l'homme qui est loué ou pour*

s'assurer de sa présence effective dans l'assemblée sont vides et vides de contenu. Le poète en use souvent pour imposer silence aux distraits ou pour reprendre son souffle ou encore pour retrouver ses repères et donner une nouvelle énergie à son inspiration. Dans *les fon-gnénin* également cette fonction se dévoile. Un homme qui psalmodie ses noms à recours à des formules tout aussi vides de sens qui sont : " *que dis-je, que vais-je faire*, les exemples suivants le prouvent :

*Lion, ... (oui), le lion, qui d'un trait casse le coup à flopée de gazelles, "que je? Panthère, (je dis panthère) qui ne partage sa proie avec personne, que vais-je faire ? Apprendre à marcher aux hommes (je suis) le caméléon, roi de la prudence.*

*Le coq, roi de la basse-cour qui monte la garde quand s'endorment petites gens.* Cette technique est une exagération volontaire, une hyperbole qui vise à montrer les exploits dont est capable l'élément énoncé. Quand il s'agit d'un élément inconnu ou dont les succès sont anonymes, la formule est opérante. Cependant lorsqu'on a affaire à des animaux ou à des phénomènes naturels bien connus ces formules deviennent creuses. Voilà pourquoi nous disons que toutes ces formules qui permettent au poète de donner un contour élégant à son chant révèlent la fonction phatique. L'homme ordinaire « chauffé » par le poète se déchaîne et se lance dans l'auto-glorification. A son tour, il utilisera certaines formules vides de sens tels que : « *je vous dis... attendez que je vous apprenne... nous ne sommes pas comme les autres...* » si ces formules jouent un rôle, c'est bien celui que nous avons déterminé tantôt.

## **2.2. La fonction métalinguistique**

Cette fonction est une réflexion menée sur un objet qui se situe au-delà même de cet objet. La métaphysique essaie de concevoir ce qui est au-delà du physique, du matériel. Dans un texte cette fonction se reconnaît par

les formules interrogatives ou dubitatives. Ce caractère interrogatif ne peut exister dans l'émission des noms, car un nom émis doit être compris automatiquement par tous malgré les différentes parures qu'il prend. L'acte de décodage, se révélant comme un exercice de pure distraction.

### 2.3. La fonction émotive.

A voir les noms *wê*, à analyser leur philosophie, la fonction émotive ne saurait exister. Car cette fonction a pour rôle essentiel de provoquer l'émotion par le lyrisme. Or les noms *wê* se veulent viriles, exprimant la détermination. Cependant à les analyser de près, l'on constate que la fonction émotive n'est pas du tout absente.

En effet dans les groupes des " *néan-gnénin* ", nous avons fait cas de certains termes, comme ceux de la défaite, de l'échec. Ces différents termes exprimés dans les noms, dégagent à l'analyse un certain lyrisme à même de provoquer l'émotion. C'est le cas du " *néan gnénin* " que nous avons déjà analysé et sur lequel nous revenons brièvement :

/ tíkwàí /

(TIKOUAHI)

Ce nom qui signifie : *je n'ai plus d'armes ; je suis vaincu*, est un véritable aveu d'impuissance, de faiblesse notoire face à la fatalité. Dans un univers où les hommes s'affirment tous comme des hommes faire un tel aveu face à sa vie, à son destin, est un témoignage émouvant.

Il se trouve aussi que les poètes faisant l'éloge d'un défunt, pour toucher la fibre sensible du public et " déstabiliser " la famille éplorée, usent des noms qui font appel à l'émotion. Cet autre exemple est tout aussi édifiant. Il s'inscrit toujours dans le cadre des " *néan gnénin* ", nom proverbe et appartient au thème de l'espoir.

/ nsír<sup>↓</sup> kém<sup>↓</sup> /

toi - arrive - ici - vie

arrive - ici - dans - cette - vie.

C'est - toi - qui - viens - dans - le - monde - ci - pour - me - sauver.

C'est une prière adressée à l'enfant qui naît, pour lui dire qu'il est *l'espoir de sa famille*. C'est sur lui que compte tout le monde.

Eux tous ayant déjà échoué, le dernier qui vient constitue le seul espoir. Il ne peut se permettre de tomber, faute de quoi toute la descendance basculera. Le lyrisme du nom est magique. Il faut le disséquer pour le donner à percevoir. Il n'éclate que lorsqu'il est chanté, associé à d'autres mots. Ainsi le poète SEA Albert que nous avons déjà cité par l'évocation du seul nom de sa mère dans le développement de son chant remplit tout l'auditoire d'émoi.

Ce vers, vient à la suite d'autres dans lesquels il a abondamment célébré un défunt. Le poète traditionnel est l'homme du peuple. Ami et protégé des chefs et des bien-nantis, il ignore le souci matériel. Mais lorsque tous ces riches protecteurs disparaissent les uns après les autres et que lui qui hier à l'abri du besoin se consacrait entièrement à la création doit désormais faire face à des difficultés financières, la muse s'éloigne. Il en est véritablement malheureux : ainsi lorsque la mort frappe de nouveau, chantant cet autre disparu, il se souvient de ses bienfaiteurs. Cités les uns après les autres, loués comme il en a l'habitude, et le silence absolu lui renvoyant l'écho de sa voix, il ne peut alors s'empêcher de crier :

v1. / a n déú pã<sup>↓</sup> sū<sup>↓</sup> /

v2. / bó tí nékà zóé /

v3. / wéé mã pε /

v4. / mã gãí wlúí /

v1. « A ! Ma mère Panhan sonhou !

v2. *C'est lorsque les temps sont ainsi*

v3. *Que je rends belle et claire*

v4. *Ma voix souveraine.»*

L'évocation du nom de la mère en pareilles circonstances fait descendre sur le public déjà conditionné par le deuil, une atmosphère pathétique, très saisissante. Le miracle s'opère alors et les crises qui opposent les uns aux autres, résiduelles ou actives, trouvent une solution définitive ou momentanée. Les poètes sont les magiciens du mot, ils sont grands paroliers de l'Afrique profonde. Leur talent est à la mesure de leur érudition. Observons quelque peu ces petits vers du chant vu tantôt. L'interjection « A ! », qui introduit le chant, traduit la douleur, l'admiration, la commisération, la joie et même l'impatience. Ici, l'âme est en peine. Le poète sait que son public est en larme. Il associe cette interjection au nom de sa défunte mère et projette sur l'assistance sa propre peine. Elle se reconnaît en lui, elle déjà si affligée. L'homme en pleure doit être alors consolé par le public tout reconnaissant mais surtout compatissant et unit au chantre par la douleur.

La technique de notre poète cible n'est pas isolée. Tous les grands maîtres paroliers savent puiser à la source de l'émotion pour toucher le public amateur. Usent dans ce cas des noms de leurs ascendants, des noms qui établissent leur prééminence et que nous appelons des noms de combat ou des noms de flatterie. Des interjections en apparence insignifiantes, jouent également un rôle de premier ordre dans cette perspective. Admirons à titre d'exemple, ces quelques vers de cet autre érudit que fut feu Srolou Gabriel dit Gaby Chaud, maître du Tohourou, du village de Labazoubia, dans la sous-préfecture d'Issia, prématurément disparu, le 22 octobre 1980. Laissons-nous imprégner par l'effluve émotif et la douceur toute merveilleuse de ce chant. Le bonheur qu'il procure à l'âme est tout simplement formidable :

« *O Dobhli, ce chant mien !*

*Oui ! c'est précisément à ce point de la course solaire*

*Que j'atteins au pinacle de mon art.*

Apprécions encore ceux-ci avant d'esquisser une légère analyse.

« *Moi je dis*

*Moi, Séri Guibé Koré Dogbo*

*Celui qui tous les pays informe*

*A l'heure où de l'horizon le soleil descend*

*Ô Srolou, chante, clame ton chant !*

*Toi l'incomparable Djégba*

*Ton heure est arrivée »*<sup>(1)</sup>

Il serait enrichissant d'observer brièvement ces vers, car, ils ne sauraient passer inaperçus aux yeux de tout analyste et même de l'apprenti stylisticien que nous sommes. D'abord la floraison des éléments linguistiques que nous soulignons. Premièrement les pronoms personnels de la première et de la deuxième personne du singulier qui traduisent la fonction expressive et incantatoire, racine de l'émotion. L'auteur s'invite, s'introduit personnellement dans son chant en devenant le personnage central de son récit. Les sentiments évoqués lui sont propres. Dès lors le contact s'établit entre lui et le public ou la famille affligée (dans le cas des prestations funèbres).

Deuxièmement les interjections - onomatopées (ô, yié, A, Oueu...) émaillent le chant de cet auteur. En apparence, elles sont vides de sens, mais en réalité, elles servent à créer l'animation, à captiver l'attention des distraits à renforcer le revêtement musical et à créer un lyrisme.

Les deux poètes que nous étudions sont certes géographiquement et culturellement proches l'un de l'autre. Cela peut servir à expliquer la ressemblance de leurs productions. Nous avons dit tantôt que l'un et l'autre

---

(1) La chanson populaire en Côte d'Ivoire, op. cit., p. 227-228.

faisaient appel aux noms non seulement pour étaler leur prestige, leur domination, mais aussi pour provoquer l'émotion dans l'assistance. Ainsi le premier nomme sa mère pour la prendre comme témoin de son désarroi « *A ! ma mère Panhan Souhou* ». Quant au second, il décline son ascendance en se présentant : « *Moi, Séri Guibé Koré Dogbo* » et plus loin « *Ô Srôlou... Toi l'incomparable Djégba* ».

Ces noms et pronoms développés avec mélodie séduisent plus d'un spectateur-auditeur.

A côté des noms qui créent la poésie, l'inspiration du poète est tributaire des circonstances. Voilà pourquoi nos maîtres - chanteurs évoquent l'heure, le moment comme point nodal de leur muse. Convaincus que les plus beaux vers ne sauraient atteindre leur objectif si le moment n'est pas favorable. Dès lors que l'atmosphère est propice, les créateurs s'en donnent à cœur joie. SEA Albert dira aux vers 2, 3 et 4.

*« C'est lorsque les temps sont ainsi*

*Que je rends belle et claire*

*Ma voix souveraine.*

Gaby Chaud ne fait pas le contraire qui chante :

*« Oui ! c'est précisément à ce point de la course solaire*

*Que j'atteins au pinacle de mon art.*

Ou encore

*« A l'heure où de l'horizon le soleil descend*

*O Srolou, chante clame ton chant !*

*Toi l'incomparable Djégba*

*Ton heure est arrivée ».*

Saisissante ressemblance entre ces deux poètes qui étaient tous au sommet de leur art.

La poétesse Tôbléon Hélène joint sa voix à celle des hommes pour s'interroger sur la vie de l'artiste. Sa condition de vie qui ne fait que se dégrader. Question essentielle, car l'artiste épouse son temps. Bien qu'étant

celui qui se préoccupe des autres, berce leur peine, apaise leur souffrance.  
Qui essuiera ses larmes à lui ?

Au moyen d'une métaphore, elle établit un parallèle entre l'artiste et le burin du sculpteur. Outil utilitaire qui polit, arrondit les formes, donne en un mot la beauté mais qui porte à sa nuque une énorme bosse qui lui donne un aspect désagréable. Personne ne peut ou ne veut polir sa tête et lui rendre sa grâce comme tous ceux qu'il façonne.

Injustice inacceptable !

« *Allons-nous ressembler au vaha* <sup>(1)</sup> ?

*Polir tant d'objets et avoir une bosse*

*Démesurée à la nuque ? »*

#### 2.4. La fonction conative

Cette fonction dite aussi incantatoire est, de toutes les fonctions du langage évoquées ici, celle qui rayonne le plus, pour la simple raison que le nom est poésie, chant, mis en valeur par le poète. C'est ce dernier qui pour secouer l'ardeur du public, d'un groupe social ou celle d'un individu, particulier, traduit toute la dimension incantatoire du nom. Il y a une espèce de dialogue qui s'établit d'une part entre l'individu loué et le poète. Ce dernier a dès lors une double motivation, ébranler l'homme qu'il loue et aussi le public qui assiste. Il s'adresse à l'homme et celui-ci devient la deuxième instance grammaticale et fait figure de "tu ". Quant au groupe c'est le "vous" qui est utilisé.

Dans le chant funèbre que nous avons eu à analyser, nous avons dit que poète au cours de cet exercice cherche à rappeler les traits du défunt pour le réinscrire dans la mémoire collective. Il façonne donc une image qui doit rester à la postérité. Ainsi le *kwi*, du défunt disait :

« *Toi le fagot aux fourmis*

---

(1) Espèce de burin du sculpteur, ressemblant à une petite daba, qui sert à tailler les objets.

*Que nul ne ramasse »*

Ces vers nonobstant leur valeur émotive réelle donne une vision du défunt, un homme certes courtois mais qui a horreur de la provocation. Un homme à qui on ne s'attaque en vain, prompt dans ses réactions. C'est cet individu à l'esprit vif qui étalé par la mort souveraine ne peut répondre à son ami qui le loue à perdre la voix. Et le *km* ajoutera pour déstabiliser le public et la famille éplorée ces vers :

*« Si je t'appelle et que tu ne réponds pas*

*Si je t'appelle et que tu ne viens pas*

*Sache que c'est moi*

*Moi qui fus avec toi hier*

*C'est moi qui suis avec toi jour. »*

Un mort ne répond pas à un appel, un mort ne vient pas à l'appel de son nom. Malgré l'épais mur qui les sépare désormais, le *kwi* demeure pour toujours l'ami du défunt, dans la joie comme dans la douleur.

Le nom sert à porter au pinacle face à un public le poète dira par exemple :

*" vous descendants des lions...*

*lions vous - mêmes*

Et pour atteindre son objectif qui est la réaction escomptée, les verbes impératifs, les apostrophes, les invectives accompagnent les noms. Ces mêmes verbes d'action, on les retrouve également dans la composition des noms. C'est par la capacité des noms à se muer en chansons, embellies par les poètes, les maîtres de la parole et du savoir que la magie se produit sur les hommes.

Dibero ne lançait-il pas ces vers éternels :

*« Ô ! ce lignage d'extraordinaire renommée*

*...*

*Homme à la démarche fracassante*

*...*

*Ô vous fils de Dali du lignage GUEUHI le fusilier  
DÔGÔ que jamais n 'affecte les dénigremets »*

Ces vers superbes sont la manifestation de la fonction conative dans les noms.

## **2.5. La fonction référentielle.**

Pour ce qui est de l'existence de la fonction référentielle, nous allons nous concentrer sur l'existence de la troisième personne dans l'émission des noms. Pour ce fait, nous allons encore une fois nous tourner vers les " fon gnénin " et surtout vers le " *gla.* " Et cela pour expliquer un phénomène bien particulier.

Le " *gla* " n'est pas un homme. Il est une divinité qui vient de la brousse, y habite, mais surveille la société des hommes, l'administre, la protège et le cas échéant la défend. Par conséquent l'individu ordinaire ne peut s'adresser à lui en le nommant comme une personne ou en utilisant les pronoms de la deuxième personne (tu, toi, vous...) Ce serait une désacralisation punie d'une amande. Il ne peut parler de lui - même en utilisant la première personne (moi, je...) Pour s'adresser à lui, l'on utilise la troisième personne (il) ou "lui" Mais plus exactement une troisième personne toute particulière, inconnue dans la langue française. Car c'est elle que l'on utilise en *wê* pour nommer les choses déshumanisées. Un animal, un objet quelconque. Cette dénomination se traduit par /ε / "è".

Par correspondance, c'est celle que les anglophones utilisent quant ils parlent de ce qui n'est pas humain. " it".

Ce sont donc ces deux formules "*lui*" et l'autre "è" qui sont utilisées. Elles correspondent à la troisième personne et leur présence dans les "*fon-gnénin* " révèlent la présence de la fonction référentielle, car elles ne sont rien d'autre qu'une variance de cette troisième personne.

Dans la suite des "fon-gnénin" déclamée que nous avons déjà proposée, il faut sous-entendre l'expression / éme /,(c'est lui).

On aura donc :

(c'est lui), lion qui se gave de sanglantes crudités,

(C'est lui), Kobo le maître qui gouverne la brousse et non la panthère,

C'est lui), l'homme à la carrure minable mais que nul ne peut vaincre. Etc...

La fonction référentielle est marquée par la présence de la troisième personne dans le discours. Si le nom élément isolable qui ne constitue pas un texte dense ne pourrait être valablement représenté, cette fonction est tout de même clairement exprimée dans le chant qui magnifie le nom. Voilà pourquoi nous revenons sur les vers de Srolou déjà exprimés.

*« Celui qui tous pays informe »*

...

*« O Srolou, chante, clame ton chant ».*

Dans ces deux vers, l'on remarque le dédoublement du chanteur. Il acquiert par cette technique des fonctions ambivalentes. Il est à la fois destinataire et destinataire du message généré. Le public est volontairement mis en veilleuse. L'article devient à cet instant un tiers qui parle et qui se parle à lui-même « celui qui ... », « Srolou chante, clame ton chant », « Toi l'incomparable Djégba », « ton heure est arrivée ».

Les noms *wè* sont effectivement des réalités intra linguistiques. Ils s'impliquent bien dans la théorie de la communication linguistique élaborée par JAKOBSON. Les noms accomplissent cette prouesse par ce qu'ils sont intimement liés à la chanson. Les poètes faisant preuve de dextérité et de créativité imaginative, laissent éclater leur talent en manipulant les noms pour le plaisir de l'individu. Cependant les noms ont une autre richesse qui est certes déjà exprimée dans les chants. Cette richesse, ce sont les idéaux qu'ils véhiculent et renforcent les sentiments des gens. Nul ne veut être

l'éternel dormeur qui se fera surprendre par un adversaire toujours proche et toujours dissimulé. L'idéal est de répondre vigoureusement présent lorsque la vie appellera.

## **II. NOM ET IDEOLOGIE**

### **1. Eveil de la conscience**

#### **1.1. La conscience collective**

Parler de l'aspect idéologique des noms revient en somme à aborder l'organisation politique du peuple *wê* dont nous avons fait cas dans la première partie. Nous y revenons assez brièvement ici pour dire que la société *wê* à l'instar de tous les groupes *Kron*, ne connaît pas l'organisation politique de type royal. Le groupe s'organise autour du chef de guerre qui est le principal dirigeant. Dans des cas de fédération ou de confédération de guerre, un chef émerge et conduit tout le monde. Mais à la tête de chaque clan, chaque village et chaque famille, se trouve un chef qui règle les affaires courantes.

La société étant d'essence guerrière, les hommes sont tous de potentiels soldats. L'indolence, la mollesse, la torpeur sont exclus du comportement. L'individu doit vivre dans la communauté, comme un militaire dans un camp. Toujours sur le qui-vive, toujours prêt à répondre à l'agression d'où qu'elle vienne. L'homme doit relever constamment le défi de la vie ou supporter avec courage, les événements qui ne dépendent pas de lui et contre lesquels il ne peut rien.

L'homme idéal est celui qui ne pleurniche pas face à la vie en présence de ses congénères. C'est aussi celui qui se distingue par sa générosité, sa sagesse à toute épreuve. C'est avec cet idéal que les gens vivent. Pour l'atteindre, des institutions à caractères ésotériques sont créées et fournissent aux hommes, l'énergie nécessaire qui doit leur permettre

d'être en éveil et de répondre coup pour coup à la vie. La circoncision, l'excision dont nous avons parlées dans la première partie, sont de celles-là. L'initiation aux pratiques de la panthère, (les hommes panthère, de la société des *blaon*) s'inscrit aussi dans cette logique.

Mais plus que tout, ce sont les noms qui organisent cet élan social et l'imposent. Ce sont eux qui mettent les hommes sous pression et les mobilisent. Même dans le cercle familial restreint, les frères se surveillent, car l'adversaire le plus immédiatement visé par le nom, c'est le demi-frère. Cet échange entre les enfants d'un même père traduit certes la rivalité qui les oppose mais il sert à les fortifier, à les aguerrir pour les combats qui viendront d'ailleurs, de l'extérieur et qui sont les plus importants. Par les noms, ils se bousculent pour réveiller tous ceux qui s'assoupissent oubliant d'affronter la vie avec courage.

Les thèmes abordés par les noms sont alors de véritables mots d'ordre politique, social et philosophique. La diversité dans ces thèmes révèle la richesse de l'enseignement qu'ils dispensent. L'amour, l'amitié, la confiance, la révolte, le défi, la victoire, le mépris, etc... sont des termes assez puissants, assez mobilisateurs à même de toucher les hommes dans ce qu'ils ont de cher. L'orgueil

Ce sont les noms qui par leur charge affective ou déstabilisatrice, empêchent les individus de sombrer. Ce sont eux qui maintiennent le groupe social et l'amène à se prendre en charge car nul ne souhaite être la risée des autres.

## **1.2. La conscience individuelle.**

Autant les noms agissent sur le groupe, autant ils agissent sur l'individu seul. C'est par lui que les noms passent pour atteindre le groupe auquel il appartient, car, comme le dit un proverbe wè, "*l'abeille qui voltige toute seule vient nécessairement d'un essaim*".

C'est pour dire que l'individu n'est jamais seul. Derrière lui se trouve toujours une flopée de parents et d'alliés. Et c'est par le comportement d'un seul que le groupe est jugé. Un jugement fait d'à priori, mais auquel l'on tient toujours. Le nom en définitive s'adresse d'abord à un individu. Celui-ci sentant sa rigueur est amené à réagir. La promiscuité avec l'adversaire oblige les uns et les autres à avoir un esprit constamment en éveil pour ne pas encaisser de plein fouet la flèche que le rival ne manquera pas de décocher à votre endroit. Chaque fois que l'occasion se présente, les rivaux s'invectivent devant l'assemblée par des noms élogieux. Si élogieux qu'en élevant l'émetteur, ils frustrent nécessairement le rival qui ravalant son amertume, attendra son tour pour répondre avec véhémence à la provocation.

Cependant les noms malgré leur aspect agressif, mais aussi amical, sont avant tout destinés à souder la société, à rapprocher les individus.

## **2. Nom et cohésion sociale.**

A observer les hommes dans les assemblées lorsqu'ils sont loués par les poètes et l'orgueil s'emparant d'eux, s'acharner sur leurs rivaux l'on est amené à penser que la rupture est définitivement consommée. Or il n'en est rien. Ces hommes qui s'opposent les uns aux autres n'oublient jamais qu'ils sont frères, parents unis par la famille, le village et le clan. Une espèce de paix de braves est toujours conclue au moment où la tension atteint son paroxysme.

Cela se réalise parce que les noms sont une satire sociale. Ils ouvrent la voie à la critique, des déviations des uns des autres.

Devant le public, celui qui est attaqué de façon voilée et qui se reconnaît doit réagir. C'est un droit qui lui est dévolu. Le chanteur par la bouche de qui l'agression est arrivée, doit retourner son manteau, pour que la victime souligne aussi à l'agresseur ses défauts, ses inconstances. Dans

le cadre des noms de proverbe, à chaque naissance le processus d'attaque et de contre - attaque est toujours renouvelé.

L'objectif de toute cette dynamique est d'amener les gens qui vivent dans le même espace géographique, à se corriger, à s'améliorer pour rendre leurs rapports meilleurs, et tendre vers la perfection. L'homme se bonifiant, c'est toute la société qui s'en réjouit pour une vie de plaisir de concorde de confiance d'où sont exclus, la méchanceté, l'ingratitude, l'égoïsme, l'hypocrisie, etc.

Les *wê*, qui ne peuvent vivre sans les alliances, procèdent ainsi pour connaître l'autre, ses forces, ses faiblesses, ses joies, ses peines. Car l'on ne peut se confier à un étranger, ni confier sa sécurité à plus faible que soi.

Les noms sont une critique des habitudes négatives prises par les hommes. Ils sont une satire qui s'en prenant à la société elle-même dans ses fondements, l'amène à se régénérer, à se parfaire. Au - delà de cet élan, de cette volonté d'excellence, les noms apparaissent comme une force morale, faisant l'apologie de la bonne conduite.

### **III- LE SPIRITUEL ET LE LUDIQUE**

#### **1. la croyance religieuse**

La société traditionnelle *wè* est profondément religieuse. Il y a une multitude de dieux ou plus exactement de divinités alors que le Dieu suprême est unique. Ces dieux sont les intermédiaires placés entre l'homme et Dieu suprême. Cependant les gens croient en eux et manifestent cet attachement par les sacrifices. Chaque famille, chaque village et chaque clan possèdent un dieu propre. Un protecteur personnel, un porte-bonheur. Cette croyance polythéiste a des conséquences immédiates.

### 1.1. Dans les noms sacrés.

L'une des conséquences de cette forme de croyance animiste est l'acceptation de l'idée de la réincarnation de l'être après sa mort. Idée que les religions révélées qui gouvernent le monde rejettent avec violence. Un homme mort, ne revient pas, ne se réincarne pas et n'a aucun pouvoir de protection. Or les *wè* gagnés aujourd'hui par ces nouvelles croyances dans leur majorité ne renoncent pas pour autant à ces vérités ancestrales.

Un autre type de nom qui reflète aussi la croyance religieuse est le nom donné pour conjurer le décès des enfants dans une famille : le *djou a si gnénin*. Ici ce sont les noms des objets, des choses et des phénomènes qu'on attribue aux enfants qui naissent après le décès de deux ou plusieurs prédécesseurs, pour les soustraire à la mort.

Cela forge l'idée que l'être malfaisant, le mauvais génie écoute et que c'est par l'écho des noms qu'il discerne et frappe. Il peut donc être amadoué, trompé si l'homme est désigné par le nom d'une chose. Il n'est donc pas le Dieu omniscient qu'on ne saurait induire en erreur, auquel rien ne peut échapper. La croyance polythéiste s'établit alors comme un fait indubitable. Il y a un génie qui punit, qui afflige et Dieu tout puissant au-dessus de toutes les divinités qui sauve.

Le nom a pour but de nous humaniser, d'éclairer notre destinée. Il nous protège aussi contre le mal, contre le mauvais sort. D'une manière ou d'une autre, le nom agit sur nous. C'est pour cette raison que les noms véhiculent le positif. Cet état d'esprit qui est tout au fond une démarche philosophique, se traduit aussi dans les noms que nous qualifions de profanes. C'est ce mystère du nom qui est souligné de fort belle manière par M. Le rouzic : « **Les prénoms possèdent des vibrations que nous ne percevons pas, mais qui n'en existent pas moins, de même que nous ne percevons pas l'appel d'un sifflet à ultrasons que pourtant le chien entend parfaitement...Cela revient à dire que le prénom peut modeler**

**l'individu, agir sur sa personnalité et dans une certaine mesure sur son destin <sup>(1)</sup> ».**

Le nom nous guide dans la vie. Comment peut-il en être autrement ? N'est-ce pas ce même caractère mystérieux des noms que M. M. A. Retel Laurentin et S. Horvath tentent d'éclairer de la sorte : **« Prononcer un nom, appeler quelqu'un par son nom est donc un moyen d'exercer un pouvoir sur un individu ou sur un objet, de s'emparer de son âme et de s'approprier ses biens. Ceci souligne non seulement les liens entre les noms et celui qui le porte, mais encore l'effet de la parole, en tant que verbe et en tant que communication » <sup>(2)</sup>.**

## **1.2. Dans les noms profanes**

Le champ de la croyance dans les noms profanes est beaucoup plus vaste. Dans ces noms, comme nous l'avons vu lors de l'analyse que nous avons faite de quelques thèmes, l'aspect métaphysique a été abordé. La maîtrise du temps, qui traduit une confiance absolue en soi, la négation de la mort sont des signes de la force mentale, psychologique du *wè*.

En effet l'homme qui proclame " *qu'il est encore temps* " n'a aucune inquiétude à se faire. Il conduit sa vie à son rythme et échappe ainsi à la dictature du temps qu'il soumet d'ailleurs qu'il plie à sa guise. Il fera ce qu'il voudra, dans les proportions qu'il souhaite dans les limites du temps nécessaire. N'est-elle pas merveilleuse cette conception qui nous soulage de nos peurs puériles liées à notre corruption prochaine par le temps inaltérable, nous conduisant à notre mort.

La mort même est bafouée, vaincue. Car quoi qu'elle fasse, elle n'aura jamais raison de tout le monde **en** même temps. Qu'elle frappe une famille de façon successive, il y restera toujours un "survivant" pour

---

(1) Le rouzic (P), Un prénom pour la vie. Paris, Albin Michel, 1978, p. p. 14 et 15.

(2) Retel (L) et Horvath (S), Les noms de naissance indicateurs de situation familiale et sociale en Afrique noire. Bibliothèque de l'ELAF, Paris, 1972.

rallumer la flamme. C'est ce survivant que les wè appellent dans le système des *néan-gnénin*, DEBOHI, le dernier ou "NINSEMON", le foyer n'est pas éteint.

Il y a là une véritable croyance en la suprématie de l'homme, en sa force qui le pousse à transformer sa défaite en victoire, ses craintes en aspirations, en idéal. Nous avons évoqué tantôt l'intervention de Dieu dans l'onomastique. Cela constitue un trait de la foi, de la croyance. Dieu est effectivement présent dans la vie des populations et le manifeste. Ils deviennent alors des objets de témoignage religieux. Lorsque l'on a un succès, on se tourne vers Dieu pour lui dire merci. Lorsqu'on attend son intervention dans nos entreprises, on lui adresse aussi un clin d'œil. Ces noms donnés comme des noms proverbe sont en vogue comme la pratique religieuse même (surtout le christianisme). En ces périodes de difficultés économiques et de tous les problèmes, les hommes préfèrent se tourner vers Dieu. Ainsi de tels noms sont de plus en plus en vogue.

/ kéà té /

Dieu - affaires

Ce sont les problèmes confiés à Dieu qu'il réglera à temps voulu.

/ kéà sio p̃ /

Dieu - (ne) oublie - personne

Dieu n'oublie personne

/kéà wlú/

Dieu - parole

La parole de Dieu

/ kéà s̃aw̃ /

Dieu - grâce

La grâce de Dieu ou grâce à Dieu

(voir tome II pour plus de détails)

Mais au fond tous ces noms d'une beauté merveilleuse, d'une philosophie si utile ne sont-ils pas aussi une façon de se distraire pour supporter la vie d'ici-bas ?

## **2. La constance Ludique**

La psychologie qui se dégage de la présentation du peuple wè montre que celui-ci est un homme tendu vivant sous pression, préoccupé par le *qu'en dira-t-on*. S'il est possible d'avoir une telle perception, il convient de signaler que les wè savent aussi se distraire, se détendre pour évacuer toute leur angoisse et le stress relatif à la pression de la vie.

### **2.1. Le ludique dans les noms sacrés.**

Le wè, avons-nous dit, sait se détendre. Face à la fatalité, il adopte une démarche dynamique, attitude qui lui permet de supporter, d'accepter le mauvais sort. Ainsi une famille qui voit ses espoirs réduits à néant par la mort qui frappe ce qu'elle de plus précieux, les enfants, adopte une attitude bouffonne, burlesque. Les enfants qui naissent après les décès ne sont pas considérés comme des humains. Pourquoi leur attribuer des noms d'hommes ? Pourquoi créer la joie alors que la peine est toute proche ? Il ne faut point nourrir d'espoirs éphémères. Ces noms qui traduisent eux-mêmes le comique sont un bluff face à la douleur qui naît du décès d'un enfant qu'on aime.

Aussi le fait d'attribuer le nom d'un parent défunt à un bébé qui naît, est au-delà même du religieux, un jeu. Car tous ceux qui donnent ces noms savent que cette transmutation est impossible, la mort étant par nature irréversible.

Cependant ils y mettent de la foi pour la simple raison qu'en appelant le nouveau par le nom de l'ancien, on préserve celui-ci de l'oubli.

Par le fait de l'appeler ainsi, on maintient son souvenir dans la

mémoire collective. Ce procédé est tellement courant que tout individu possède un *Kou-gnénin* qui rappelle un défunt de plusieurs années.

La famille du défunt qui a donné son nom et celle de l'enfant qui porte ce nom, se mobilisent pour éduquer celui-ci pour qu'il se distingue plus que son prédécesseur. Là encore une stratégie sociale se réalise.

## 2.2. Le ludique dans les noms profanes.

C'est dans les noms qualifiés de profanes que le jeu atteint son paroxysme. Les hommes émettent des noms d'une grande teneur péjorative, dans le but de provoquer le frère, le voisin. La finalité d'un geste pareil n'est pas souvent d'entrer en conflit avec ce dernier. L'objectif recherché est de le mettre en garde, de le prévenir pour éviter qu'il soit surpris par l'extérieur car chez les *wè* la rivalité la plus tenace est celle qui vient de dehors. La victoire la plus éclatante est aussi celle qui s'est méritée dehors. Un proverbe dit à cet effet, " *qu'il est peu glorieux de remporter une bataille familiale et d'être dominé par une bataille qui vient de l'extérieur*".

Le semblant d'agression qui vient du frère et qui demande une réponse appropriée est une mise à condition pour les batailles plus glorieuses qui viennent de l'extérieur. C'est l'adversaire lointain qui est recherché. Sinon comment comprendre que dans cette société organisée en clan, en village et habité par plusieurs familles qui se côtoient sans se mélanger, les fils d'un même individu peuvent s'en vouloir tant et le soir venu se retrouver chez l'aîné et partager un même repas. L'administrateur chercheur, Mamadou Koblé KAMARA<sup>(1)</sup> déjà cité, étudiant les noms proverbiaux ou noms maxime chez, les *dan*, pose cette problématique dans la conclusion de son œuvre. Quels sont les buts poursuivis à travers les noms proverbiaux ? Et il tente d'y apporter une réponse acceptable en ces

---

(1) Kamara (M. K.), Qui est ton nom ? Noms proverbiaux en pays dan, Edilis, Abidjan, 2001, p.p. 177-178.

termes. « **La réponse à cette question apparaît d'autant plus difficile, que les thèmes des noms sont variés. L'on y rencontre des considérations relatives au temps, aux liens avec Dieu et l'au - delà, aux relations conjugales, communautaires à travers des systèmes de communication sociale les plus efficaces** ». Désabusé par la multiplicité des thèmes traités par l'onomastique, l'auteur reconnaît la difficulté de sa problématique et il ajoute : « **nous avons déchanté, croyant découvrir à travers ces noms, l'ambition de changement social. Nous avons pensé que les reproches exprimés auraient pour but de faire changer de comportement aux personnes qui se découvriraient dans les thèmes évoqués par le nom. Malheureusement ces noms se retrouvent tout au long du temps, et des générations et dans la plupart des localités à la fois. Une telle situation nous conduit à penser que si les reproches étaient destinés à opérer des changements dans les pratiques sociales, une fois le résultat obtenu, cette variété de nom disparaîtrait, ce n'est pas le cas** <sup>(1)</sup> ». L'auteur s'étant retrouvé à l'étroit, se ménage alors une porte de sortie et se rue sur l'historicité des noms proverbes, comme un moyen de conservation de l'histoire des peuples dont ils émanent. Surtout que ces peuples sont ceux de l'oralité.

Ce que notre chercheur avance est juste dans une certaine mesure. Tous les peuples qui n'ont que la parole comme unique moyen de réalisation, se servent de l'anthroponymie et de tout autre moyen oral comme outil de leur pérennisation. Cependant - là, où pêche son analyse, c'est d'omettre que les noms proverbes sont avant tous des objets ludiques. Des termes de communication certes, mais un moyen efficace de distraction. Les *dan* de la « forêt noire », selon son propre terme, enclavé

---

(1) Kamara (M. K.), op. Cit. p. 178.

car « bloqué sur le flanc oriental par le fleuve Cavally, l'issue occidentale leur est barrée par les contreforts du Mont Nimba. L'hydrographie assez dense matérialisée par des cours d'eau de petites et moyennes dimensions encaissés par endroits faisaient autrefois de nombreux sites des lieux d'exil. Les frontières septentrionales non moins escarpées, les empêchaient de remonter<sup>(1)</sup>... » Ces *dan* - là, isolés dégagés de tous soucis d'expansion et d'envahissement, donnaient libre cours à leur esprit de créativité, de philosophie et surtout de distraction. Le nom proverbe est le jeu porté au sommet. Car la tension que la vie exerce sur l'individu, ne doit être vaincu que par les secrets de la vie. L'omettre, c'est oublier volontairement le mouvement des choses du monde. Il faut reconnaître alors que les Anciens avaient tout prévu. Se mettre la pression pour stimuler l'émulation et supporter ainsi les rigueurs de l'existence, sa monotonie aussi. Le jeu est de ce fait, cette chose indispensable qui permet à l'homme de trouver goût à la vie.

En définitive la parenthèse des noms africains en général et en particulier les noms *wè* se révèlent comme une recherche permanente et absolue du ludique. Car la vie en elle-même est jeu. Jeu avec la mort, jeu avec la nature, de sorte qu'un penseur n'a pas hésité à comparer le monde à une grande scène théâtrale où chacun vient jouer son rôle et tirer sa révérence quand vient le moment, ce qui fait de nous tous des acteurs.

Toutes nos pratiques comme le mythe, la philosophie, les arts sont la manifestation du jeu. Mais un jeu juste, utile porté à son paroxysme pour indiquer à l'homme la voie de son salut, dans cette existence qu'il n'a pas souhaité et dans laquelle il se trouve impliqué et qu'il doit assumer pour lui-même et pour la postérité.

---

(1) Ibidem.

#### **IV- UNE FORCE MORALE**

##### **1. Signe d'élégance et de maturité.**

Le nom *wê* tel que nous le voyons est un verset poétique à multiples valeurs morales. Dans le groupe des noms proverbe, l'accent est mis sur des thèmes qui véhiculent une bonne morale. Tel autre qui est déloyal, lâche n'échappera pas à la dénonciation publique.

Ces thèmes favoris mettent tous l'accent sur la bonne conduite et sont des invitations aux vertus bien cardinales. Cependant, le lieu où s'exprime effectivement la morale, c'est dans le cadre des "*Klaha gnénin*" ou les noms maternels. Nous avons dit que pour se distinguer du demi-frère et se mettre en valeur pour s'imposer à tous, susciter jalousie et envie, les hommes se tournent du côté maternel. Ce sont les noms des parents de la mère qui servent d'éléments de focalisation et louangeurs. Ces oncles et tantes dont les noms, les faits et gestes emportent l'adhésion des neveux et nièces, doivent être des gens de bonne moralité. Ce sont leurs valeurs morales, plus que leur bravoure, leur opulence qui font d'eux les repères, sociaux. Comme le veut le bon sens, c'est celui qui a de la valeur, mais une valeur intrinsèque qui plaît, qui est aimé. Un homme couvert d'opprobre, avec une conduite abjecte ne peut être élevé ni se prévaloir d'une quelconque estime. Pour dire que si ces parents maternels sont des gens de peu de qualités morales, ils exalteraient une odeur nauséabonde que nul ne saurait prononcer leurs noms dans une assemblée sans être hué et rabroué. La morale des noms réside bien dans leur connotation et leur dénotation aussi bien que dans leur construction ou du moins dans leur émission. Ils préservent l'anonymat de celui qui est visé. Certes les rivaux se connaissent. Et le public qui joue le rôle de décodeur mais aussi celui de second émetteur ne peut nommer personne.

Cet aspect de la chose est la marque d'une maturité et d'une élégance. Un strict respect des us et coutumes. Dans les noms proverbe,

l'émetteur fait la preuve de son érudition, de sa maturité mais aussi de son élégance en proférant un nom qui séduit par le biais du proverbe le public, l'impressionne et le pousse à l'adopter. Car c'est en aimant le nom, en le commentant à profusion, que celui qui est visé sera le plus frustré et l'émetteur plus enchanté.

Un nom ridicule, déplacé est vite oublié et produit même l'effet contraire, c'est-à-dire, le donneur au lieu de récolter la fierté, cueillera désapprobation, scepticisme et quolibets. Etre stérile, peu inspiré, il se sera ridiculisé pour sa vision brumeuse et prêtera son flanc à tous les désagréments faits sous cape.

Les noms *wê* sont des œuvres de gentlemen qui s'adressent à un public connaisseur donc difficile. Si les hommes ne sont pas tous des artistes confirmés, ils s'essaient tous à la création. Signe de maturité du respect des bonnes choses et du respect même de la vie.

## **2. Gage d'une conduite irréprochable.**

Les différents rôles que les noms jouent sont maintenant assez explicités. Donner un nom ou s'en attribuer n'est pas un acte gratuit sans conséquences. Mais être pris soi-même comme un sujet focal, idéalisé par autrui, est une confiance qu'il faut mériter.

Ce procédé se développe aussi dans le cadre des "*ku-gnénin*", noms de défunt que nous avons classés sous l'étiquette de sacré. Nous avons dit parlant de ces noms, que c'est le défunt qui revient dans sa famille ou dans toute autre famille de son choix, pour donner son nom à un nouveau-né, ce qui est le signe d'une estime réciproque entre le défunt et la famille en question. Il se trouve aussi que les devins interviennent des fois pour attribuer des "*ku-gnénin*" aux nouveaux - nés. Mais pour qu'il y ait un enthousiasme à accepter ce nom il faut que le défunt fut dans sa vie antérieure, un être bien rangé, irréprochable sur le plan moral.

C'est dans cette optique que les *wê* ensevelissent les hommes qu'ils jugent bien, ayant eu une vie positive dans leur chambre à coucher ou non loin des lieux habités pour qu'ils continuent de vivre parmi la population pour la protéger du mal et du désordre.

L'être malfaisant est quant à lui inhumé très loin, éloigné pour que son esprit ne revienne pas roder et corrompre les bons génies.

La vie chez les *wê* ne s'achève pas.

Au-delà de tout ce que nous avons dit, concernant les noms de défunts, il paraît clair que leur valeur est spirituelle et philosophique. A côté de ces deux concepts, il n'est pas superflu de percevoir en ces noms, une certaine poéticité, tout résidant dans l'idée que l'on se fait de la poésie, de cet art. La mort est l'anéantissement du principe vital, la cessation définitive de la vie. Elle angoisse toutes les consciences en ce sens qu'elle contrarie l'espérance de l'éternité de l'homme. L'horreur que charrie ce phénomène, a souvent été à la base de certaines formes de pensée qui visent à rasséréner l'être humain. Et pourtant, la quiétude n'a jamais été totale. La philosophie *wè* a essayé de vaincre cette peur à son tour. Ainsi la vie est perçue comme un cycle dialectique qui se renouvelle de façon perpétuelle. La vie - La mort - La vie. Le défunt se réincarne dans le nouveau - né qui mourra à coup sûr, pour, à son tour se réincarner en un autre être humain. Si la vie est sans fin, la mort est vaincue. La peur liée à son attente est alors vaine, inutile. Si l'homme a surmonté cette inquiétude, s'il a eu raison de la mort, n'est-il pas alors un dieu sur terre ? L'angoisse du temps inexorable a été également vaincue, à travers le nom proverbe *Djro bèi*, le soleil est encore haut, j'ai le temps de me réaliser. Parfaite maîtrise de son calendrier, de ses ambitions. Dès lors que ces deux notions préoccupantes de l'existence humaine sont vidées de leur substance morbide, l'homme est libre. Cela est un succès de la poésie. Sa capacité à juguler les crises. Car la poésie n'est pas seulement vers et rimes, beauté et mélodie. Elle est aussi l'élaboration d'une conscience positive, active, qui

est domination des essentielles angoisses. La poésie est vie dans le sens complet du terme. Avec sa violence, avec sa beauté déconcertante. Elle est passion et donc invitation à la contemplation du meilleur, au détriment du pire. C'est en cela que les noms *wè*, dans leur vaste ensemble, doivent être observés avec attention.

### **Conclusion partielle**

Les noms *wè* en définitive permettent aux hommes de se secouer, d'essayer et de s'essayer à la force du verbe. Les noms servent de joute oratoire où l'individu cherche à mettre en évidence son érudition sa sagesse, sa créativité plutôt qu'à faire mal à autrui. Ils évacuent ainsi la tension que la vie crée en eux, les amertumes, les peines et les joies. Cet exercice assez efficace pour faire le vide en soi, est un point d'honneur qu'ils ajoutent à leur amour pour la vie, pour le prochain, car ne dit-on pas que " *qui aime bien châtie bien* ". Mais plus que le châtiment, c'est la création poétique, la belle parole si lourde, si pleine, si vigoureuse et rigoureuse qui est proférée. C'est elle qui séduit et instruit le peuple à chaque instant, en tout lieu pour une existence plus harmonieuse, mieux comprise et mieux assumée. Cependant plus que cette parole c'est toute la philosophie qui est ainsi exprimée. Leur conception de la beauté, de l'esthétique en un mot, leur conception du monde qui est véhiculée. Les noms que toutes les sociétés africaines connaissent et pratiquent, acquièrent ici un engouement tout particulier. Parce que chacun croit toujours à tort ou à raison, avoir quelque chose à dire à autrui, un jugement à porter. La communication qui s'établit ainsi entre tous est d'un dynamisme tout reluisant de beauté. Les noms constituent la mémoire du groupe. Dans un monde où les archives écrites n'existent pas, chaque membre de la société, par son nom est un témoin, un " document ", un " mémorial ", de l'histoire du groupe. Dans la mesure aussi où tout parent tout proche peut

donner un nom, le nom apparaît comme la voix des sans voix. En effet, certains membres de la société n'arrivent pas à s'exprimer en public. Ceux-là qui ne peuvent donner leur avis ou même parler à voix d'homme se servent du nom comme exutoire. Ainsi sans être concerné dans son être par ces relations, l'enfant est déjà, par son nom, porteur de l'unité du groupe.

Le nom, par ce qu'il est accessible à tous et s'imposant comme un moyen de communication véhiculant l'immunité de tous, se révèle comme une pratique de démocratie la plus achevée.

## CHAPITRE II : **LE NOM, UNE PREOCCUPATION UNIVERSELLE**

### INTRODUCTION

Les pratiques culturelles sont le plus souvent identiques chez les peuples africains. La différence existe certes d'une conception à une autre, mais elle tient souvent à peu de choses. Pour ce qui est des noms, nous avons réalisé que l'aspect spirituel est souvent prisé. L'influence du nom sur le porteur est perçue par tout le monde comme effective. Ainsi sur le plan sportif où l'esprit de combativité est de mise, le nom symbolique se taille la part du lion. Aussi nous avons les « lions indomptables » du Cameroun, « Les lions de la Téranga » du Sénégal, « Les éléphants » en Côte d'Ivoire, « Les aigles verts » au Nigeria, etc... Partout ailleurs, des noms évoquant des animaux à l'esprit combatif reconnu sont choisis pour accompagner des personnes et des groupes de personnes.

Les noms à base proverbe et les noms de flatterie sont utilisés. Pour ce qui est des noms de défunt, l'aspect spirituel que les *wè* leur décernent est remplacé chez les autres par l'aspect affectif qui traduit une certaine reconnaissance, une affection à l'égard du disparu. Seuls les noms d'amour sont peu usités ou inconnus. Les noms d'excision et de circoncision que nous avons appelé les noms initiatiques sont également inconnus des autres. Il faut retenir alors que c'est le peuple *wè* et bété qui font preuve de créativité tout azimut en ce domaine. Les noms de combat, de l'épreuve et de la preuve sont le plus souvent demeurés dans l'ignorance chez les autres peuples ainsi que les noms des agnats maternels qui se déterminent comme une création exclusive des *wè*.

Nous allons dans ce chapitre, parcourir quelques régions pour observer les relations que ces peuples visités entretiennent avec les noms.

Nous irons d'abord chez les Akan, en prenant les baoulé pour repère. Nous arriverons ensuite chez les mandé du sud, avec les dan, comme point focal. Enfin, nous terminerons par les gouro, avec en axe principal, les sénoufo.

## **I- LES NOMS CHEZ LES BAOULE**

Cette étude sera bien partielle. Nous ne nous arrêterons que sur les quelques points saillants de l'onomastique de ce peuple. Au pays baoulé, comme partout ailleurs dans l'univers akan, l'anthroponymie est très largement tributaire des sept jours qui composent la semaine. Un enfant qui naît, selon le jour de sa venue au monde, le sexe, reçoit un nom. Aussi, un garçon qui naît un lundi, jour qui se dit *kissié*, reçoit le nom de Kouassi, une fille le même jour se fera appeler Akissi. Mardi se dit *djolai*, l'on donne Kouadjo pour l'homme, et Adjoua pour la femme. Mercredi, *mlan*, le garçon est Konan, et la femme Amlan. Jeudi, *houé*, on a Kouakou et Ahou. Vendredi, *ya*, donne Yao et Aya. Le samedi, *foué* donne Koffi et Affoué. Enfin le dimanche se disant *monlin*, on attribue, Kouamé au garçon et Amoin à la fille. On pourrait alors dire, au regard de ce procédé, que les Baoulé ont un système d'anthroponymie très simplifié. Ce serait une méprise. Car ce peuple a une variété de noms qu'il importe de découvrir.

### **1. Les noms ordinaux.**

Les noms ordinaux, sont ceux qui marquent le rang dans l'ordre des naissances. Surtout les enfants qui naissent d'une même mère et d'un même père. Ainsi, un enfant qui naît en troisième position, s'il est du même sexe que ses deux prédécesseurs, sera nommé Gnissan, qui est devenu N'guessan. GNI = être puissant, de forte personnalité, et NSAN, trois <sup>(1)</sup>. Le

---

(1) Koffi (B.K.A.), L'univers des noms et prénoms baoulé en Côte d'Ivoire. Abidjan, N.E.I, 2001. P. 51.

quatrième enfant, s'il est du même sexe que ses trois devanciers, se prénommera N'dri. **«Il existe dans la tradition baoulé, un préjugé. En effet, ces personnes sont considérées comme étant animées d'esprits puissants qui leur inculquent en général des comportements plus ou moins bizarres. Aussi, les parents de ces enfants sont-ils souvent amenés à pratiquer certains rituels ayant pour but de normaliser les comportements de ces derniers<sup>(1)</sup> ».**

Le neuvième enfant prend le nom de **Ngloan**, qui signifie neuf, quel que soit son sexe. Ensuite viendra **Blou**, dix ; **Loukou** (Blou ni koun : c'est-à-dire, dix plus un = onze). Cet enfant est supposé mettre fin à la maternité. C'est donc l'ultime enfant. Quand naît alors après celui-ci un autre qui est douzième dans l'ordre, il prendra le nom de **NGBAIN** (= rien, nul, zéro). Cet enfant est vu comme un perturbateur dont la venue n'est pas nécessaire, il est pris comme « rien », nul. Cet enfant, dans certaines tribus baoulé, peut porter un nom semainier ou celui de **ADJENGBE**, le perturbateur.

A ce niveau, la pratique des Baoulé n'est pas une pratique isolée à en croire Chantai COLLARD qui s'est intéressée au nom chez les guidard du Cameroun qui nomment leurs enfants selon l'ordre de leur naissance et du premier jusqu'au 4<sup>e</sup> inclus, d'après le sexe. **"Les noms des enfants sont déterminés d'après leur naissance. A compter du 5<sup>e</sup> et jusqu'au 10<sup>e</sup>, garçons et filles portent le même nom. Après le 10<sup>e</sup>, on recommence<sup>(2)</sup>".**

Après les noms ordinaux, d'autres types de noms sont également utilisés.

---

(1) Koffi (B. K. A.) Op. Cit. p. 51.

(2) Collard (C), Les noms numéros chez les Guidard, l'Homme revue française d'anthropologie, juillet - septembre, 1973, p. 46.

## 2. Les autres types de noms

### - Les noms des jumeaux

Chez les Akan en général, le nom de **N'DA** est affecté aux jumeaux quel que soit leur sexe. Tous portent le même nom sans différenciation. A celui - là on ajoute les noms semainiers. Le premier - né, "le plus jeune", prend le nom du jour et l'autre le suivant. Ainsi, l'on aura N'da koffi et N'da kouamé par exemple s'ils sont nés un samedi. L'enfant qui suit les jumeaux et qui est un jumeau solitaire, bénéficiant des mêmes droits que ses frères, se prénomme AMANI ou N'da - amani. Celui qui naîtra après lui sera appelé Bôlai quel que soit son sexe. Ce nom étant d'ordinaire un nom proverbe qui indique les difficiles conditions de naissance d'un enfant, lorsqu'il est attribué au troisième jumeau, on y ajoute N'da pour signaler son état.

### - Les noms pour conjurer le décès des enfants dans un foyer.

Les Baoulé connaissent également ce type de nom. Lorsqu'une famille voit mourir ses progénitures, à celles qui suivent une série de décès, on attribue des noms pour conjurer la mort et les préserver. Ces noms prennent souvent l'allure des proverbes. Nous avons à titre d'exemple ceux-ci.

- **Anvouai** (*la pitié*), pour implorer le mauvais sort.
- **N'siéni**, où vais-je le mettre ?
- **Etrani**, où allons - nous habiter ?
- **Assiai - nain**, la viande de la terre.

A ces noms, il convient d'ajouter les noms proverbes.

### - Les noms proverbes.

Les Baoulé usent également des noms proverbiaux. Ils traduisent de ce fait, leurs états d'âme. Dans cet ordre, nous avons **Bakpanou - bato** (Tout le monde s'est déjà servi, je n'ai plus de choix à faire qu'à prendre ce qu'on a voulu bien me laisser). Ce nom est donné par un couple qui a mis du temps à procréer. En retard sur le terrain de l'enfantement, ce père compare ce lieu à un marché, où il arrive tardivement. Les autres ayant fini de faire leurs emplettes. Le meilleur étant déjà pris, il prend malgré lui ce que les autres ont négligé.

Chez les *wè*, un tel enfant aurait eu pour nom, **séa** - dé : les choses négligées, surtout le repas dont sont rassasiés les autres.

- **Békanti**, *je suis au courant de ce qui se dit*. Accusé à tort ou à raison, ce père déclare être informé des manœuvres déstabilisatrices de ses rivaux. Pensait - on qu'il était stérile parce que sa femme a mis du temps à lui faire un enfant, il est au courant des médisances.
- **Nkoyessai**, *que puis-je faire ?*
- **Atto'ntai**, *tu m'as trouvé dans une mauvaise situation*.
- **Ngnanzou**, *qu'ai-je obtenu ? qu'ai-je eu ?*

Ce ne sont-là que quelques noms bien ajustés à l'endroit d'un rival.

### - Les noms religieux

La croyance religieuse (animiste), produit aussi des noms, qui sont souvent des noms de fétiches, des génies, des éléments de la faune et de la flore. Aussi, l'on trouve des baoulé avec des noms suivants.

- **Agba**, *manioc*
- **Ahué**, *le riz*
- **Assoua**, *porc*
- **N'zué**, *l'eau*

- **N'zi**, *rivière*
- **Comoé**,
- **Yobouai**, *la pierre*
- *Aka*, *fétiche*
- **Ahossi**,
- **Allangba**, *génie*
- **Affo**, *génie*
- **Boussou**,
- **Houssou**, *génie*

Pour conclure, nous dirons que les Baoulé ont une variété importante de noms. Cette plongée dans leur univers peut convaincre les plus sceptiques. Cependant, ces belles œuvres, sont si souvent négligées au profit des noms semainiers. On a alors une abondance de *konan*, de *kouakou* et autres. L'observateur externe pourrait penser qu'en ce domaine, le peuple n'a pas été actif. Si les autres types de noms que nous avons relevé chez les *wè* apparaissent, ils n'ont pas la même saveur spirituelle. En effet, les noms de défunts attribués aux enfants dans ce milieu, prennent une coloration plus émotive, plus affective que religieuse. On donne le nom de défunt par amour pour le disparu, pour préserver son nom de l'oubli, plutôt que par croyance à un retour effectif du disparu. Quant aux noms des parents maternels, ils n'apparaissent nulle part dans l'onomastique baoulé.

Après les Baoulé, voyons un autre groupe.

## **II- LES NOMS CHEZ LES DAN**

Au pays dan, les noms jouent un rôle primordial dans la vie des individus. Ainsi, les gens entretiennent avec ces œuvres, des relations plus intenses, plus intimes. En général, un observateur naïf, qui jetterait un regard sur la société, son esprit serait capté automatiquement par les noms

répandus que sont : TOKPA, KPAN, GONDO, GUEU, BLON, BLEU, etc.. Cependant à l'instar de ces noms qui sont les plus vulgarisés, les autres n'en sont pas moins usités.

### 1. Les noms proverbiaux.

Les noms proverbiaux qui parcourent toutes les sociétés d'un pas allègre visitent aussi les villages dan. Ceux - ci s'en servent comme partout ailleurs pour dire à autrui ce qu'ils pensent de lui, de la vie, de l'univers. Moyen de communication, les dan apprécient les noms proverbiaux dans leur diversité thématique. Ainsi, M. KAMARA dans une étude complète (œuvre ayant déjà été présentée), des noms proverbiaux dan, a essayé de traduire les différents rapports qui unissent les noms proverbiaux et les hommes. Preuves de leur foi en Dieu, les dan profitent de ce canal pour parler à l'être divin.

- **Aplezranka**, *tout appartient à Dieu*
- **Kazrando**, *vous ne connaissez pas Dieu*
- **Zrampo**, *Dieu m'a délivré*
- **Zrambawon**, *le affaires de Dieu*
- **Zrakayeu**, *Dieu ne dort pas*
- **Zran seu**, *Dieu est bon.*

Comme nous le voyons dans cet échantillon, tous les noms impliquent Dieu. Cependant, le nom en général et en particulier le nom proverbe a pour but essentiel de traduire les désirs, les rêves et les déboires des hommes confrontés à la vie. Ceux qui sont fiers ou inquiets d'assurer leur postérité, se tournent vers les noms. Dès que ce problème est résolu par une naissance heureuse, les dan ne manquent pas cette occasion pour exprimer leur satisfaction. Un père qui vient enfin de mettre au monde un garçon après une longue attente, lui donnera le nom de DAPLE, celui qui s'ajoute à moi pour faire deux.

Celui qui vient pour me seconder. La procréation étant un problème pour tout le monde, des noms ayant trait aux enfants ou à ce phénomène sont pléthores. Nous avons ceux-ci en exemple :

- **Kposseu**, *avoir des enfants est bon*
- **Mantan yeu**, *j'ai reçu mon appui*
- **Toakesseu**, *(mon) nom est devenu beau*
- **Toakeuleu**, *mon nom existe*

A une mère qui a eu beaucoup d'enfants mâles, l'on donnera au dernier garçon qu'elle aura et qu'on voudrait être le dernier, le nom de *GONTOPEU*. Pour lui dire : *assez d'enfants mâles, nous voulons aussi des filles*. Nous avons eu à le signaler, trop de naissances d'enfants de même sexe dans une famille, même si elle a ses avantages crée ce que A. SCHWARTZ a appelé "les accidents démographiques". Les naissances les plus souhaitées sont celles qui sont équilibrées. Les Dan donnent alors le nom que nous voyons pour que les choses s'équilibrent et que la société se stabilise.

- Un enfant qui est né en une période trouble, guerre tribale, disette, épidémie, etc... recevra le nom de *GUEU*. *GUEU* est avant tout un arbre. Imposant, majestueux par sa taille et son envergure, il est celui qui donne l'ombre à tous les autres arbres parce qu'il plane au - dessus de leur cime. C'est lui qui par ses contreforts semble porter la forêt toute entière.

L'aspiration de la famille qui donne un tel nom est de voir cet enfant faire sien, les avantages du géant de la brousse. Ce nom qui est de l'ordre de ceux que nous appelons les noms de flatterie, renferme comme tous les autres, les aspirations, les convictions intimes. L'espoir pour une renaissance et la promesse d'un nouveau rayonnement. Rayonnement qui ne peut être possible à condition que l'environnement lui soit favorable.

## 2. Les noms pour conjurer la mort des enfants dans un foyer.

Lorsque les enfants meurent dans un foyer, les Dan trouvent le réconfort et le remède dans les noms. Pour détourner le mauvais œil à celui qui naîtra après la mort de ses prédécesseurs, l'on donnera le nom de Sokpeu, le baluchon, pour négliger son existence et préserver sa vie.

- **Mabéa**, *je vous supplie*
- **Tomaha**, *reste avec moi*
- **Toneussia**, *reste avec moi sur la terre,*
- **Tonneuméango**, *reste avec moi, je n'ai personne*

Au regard de tout cela, l'on peut penser que les Dan passent par les noms pour implorer le mauvais sort ou exprimer leur succès lorsque les circonstances s'y prêtent.

Les noms en définitive sont l'œuvre de toutes les populations. Les peuples que nous visitons donnent l'exemple. Chaque groupe crée selon ses besoins. Cependant force est de reconnaître que les *wè* ont une variété de noms beaucoup plus étendue que tous les autres groupes. Les noms d'amour, les noms d'initiation, des agnats maternels qui abondent chez les *wè* sont ignorés ailleurs ou très peu utilisés.

Après ce bref regard jeté aux dan, il nous faut poursuivre et nous arrêter aux peuples du nord parmi lesquels nous choisissons les *senoufo*.

### **III- LES NOMS CHEZ LES SENOUFQ**

Les *Sénoufo* ont divers types de noms. Parmi ceux-ci, il y a des noms liés aux jours de la semaine comme chez les Akan. Ainsi, un enfant qui vient au monde un lundi, s'appellera *TENAN*.

A l'instar de ces noms liés aux jours, il y a également des noms qui font référence au teint des individus. Un homme de teint clair se nomme *NAVIGUE*, une femme sera *TCHEVIGUE*. Lorsque le teint est foncé,

l'homme devient *NAWO* et la femme *TCHEWO*. Les désinences *NA* et *TCHE* s'appliquent l'une à l'homme et l'autre à la femme. Pour ce qui est des noms des défunts, les Sénoufo les connaissent. Mais à la différence des *wè* qui pensent à une réincarnation, à un retour du défunt sur la terre et cherchent même quelque fois des traits de ressemblance physique, entre le mort et le nouveau-né, les sénoufo les attribuent par reconnaissance. Parce que le défunt aura eu une vie positive, on donne son nom à un bébé pour que celui-ci ne s'efface pas de la mémoire collective. La différence entre les deux, est tout simplement d'ordre spirituel.

Les jumeaux ont également des noms particuliers à raison de leur situation tout aussi particulière. Ici, l'on croit fortement au pouvoir mystique de ceux-ci et par conséquent, ils bénéficient d'une attention soutenue. Un jumeau s'appellera par exemple : *WONAN*. Une jumelle : *WODJO*. La désinence "WO" traduit le mot jumeau. Les suffixes "NAN" signifiant homme et "DJO", la femme. Le peuple sénoufo pratique bien les noms à base de proverbe. Aussi *FERELA*, qui signifie "tu m'enlèves enfin la honte" est bien explicite. En effet ce nom est donné par quelqu'un qui s'est senti humilié. Il faut reconnaître que dans la société africaine, l'on accorde beaucoup plus d'importance à la procréation. De sorte qu'un couple qui ne procréé pas, dès sa constitution s'expose à des quolibets dont la virulence peut blesser les membres dans leur dignité dans leur honneur et leur intégrité physique. Et lorsque après avoir essuyé tant de méchancetés un enfant vient à naître enfin, un tel nom est tout à fait indiqué. Car il vient nettoyer toute la souillure qui recouvrait les parents, les réhabiliter aux yeux de la communauté. Après bien des naissances, lorsque le couple proscrit nage désormais en plein bonheur, convaincu de sa fécondité, l'on peut donner le nom de *KYALA* au dernier-né." *Peu importe celui qui vient* " qu'il soit mâle ou femelle pourvu qu'il soit un enfant normal. A travers ce nom, transparaît toute la sérénité des hommes conscients et convaincus de leurs faits, de leur avenir. Les noms de combat que nous

pouvons qualifier comme la crème car traduisant toute la puissance créative et ésotérique des hommes, ne transparaissent pas dans la société sénoufo. Seulement des noms d'initiation sont plutôt utilisés.

Tels que *PENASO* ou *TEFOLO*, qui veut dire propriétaire du sacré, détenteur du mystique. Du physique d'un individu, peut découler un nom qui peut être celui de la flatterie ou avoir une valeur péjorative. Ainsi *NAMENAN* symbolise la maigreur et *NARNAN*, traduit le malheur.

On a donc : " *homme maigre* " et " *homme de malheur* ", l'homme qui n'a pas de chance ou par qui le malheur frappe. Il nous faut enfin conclure ce chapitre.

### **Conclusion partielle.**

L'importance accordée au nom dans toute la société africaine est vive. Ce constat s'impose de lui-même après ce petit tour d'horizon. Cependant, si certains types de noms signalent leur présence, chez tous les peuples visités, les relations vécues avec ceux-ci ne sont pas aussi intenses et aussi chaleureuses que celles que les *wè* entretiennent avec les noms. Un *wè*, confronté à une pléthore de rivaux, qui arrive à leur arracher une épouse, le signalera à la communauté par un nom flambant. Son orgueil est-il fouetté par un chanteur devant ses rivaux, pour sublimer et confondre ceux-ci, il se tournera vers ses parents maternels pour les invoquer et revendiquer leurs hauts faits comme les siens propres. Lorsque les *glaé* sont présents et que les hommes désirent tutoyer les dieux, les noms qu'ils s'attribuent sont d'une force et d'une puissance extraordinaires.

Koffi Bernadette, dans son ouvrage plus haut cité, ouvrait une brèche en ce sens, chez les Baoulé. Elle appelle ces noms - là, des « noms étiquettes ou des « *zawlanouain* ». Et elle précise : « **En général, on utilise les surnoms étiquettes pour mettre en évidence ou souligner les exploits des personnes auxquelles ils sont attribués. Ils servent aussi à**

témoigner de l'affection à certaines personnes, à les honorer, à magnifier les traits de caractère physique ou le comportement, spécifique à ces personnes.<sup>(1)</sup> » Et elle donne pour chaque nom semainier une étiquette :

- Kouassi, *attôwla*
- Kouadjo, *attoumani, sroboua*
- Kouakou, *djowli, kôllou*
- etc.

Ces noms - là, livrés comme tels, sont de véritables étiquettes figées. Observant de près ce processus, et cela est un jeu d'enfant, qu'à chaque jour semainier, correspond un « zawianouain », tous les Koffi, ont un nom étiquette identique. Et si par extraordinaires la nature les dote des mêmes attributs physiques, ils deviennent superposables. Cependant, comment un koffi Aïtou de Tiébissou, peut-il se différencier d'un Koffi Nzikpli de Didiévi ? Ces hommes et ces femmes sont-ils prisonniers de ces noms étiquettes ? Et lorsque l'attoungblan gronde que tous les Koffi sont présents et que l'orgueil s'empare du cœur de chacun, de quoi usent-ils pour s'exprimer ? Prouver que lui Niamien Walaibo de Sakassou est fort et puissant, différent du Niamien Yaouré de bouaflé ? La réponse à ces interrogations, nous viendra certainement d'un autre chercheur et non de Koffi Bernadette qui nous a conduit dans cet univers. Car elle se désiste si humblement en tendant à tout autre esprit curieux, cette perche au prix d'une métaphore : « **le sujet qui est traité dans cet ouvrage offre des horizons immenses. En effet, il est comparable à un gros baobab qui se dresse parmi tant d'autres arbres, dans la grande forêt que constitue notre culture ivoirienne. Mais pour que ce baobab devienne encore plus feuillu, l'effort de tout un chacun est nécessaire ; car beaucoup d'autres aspects restent évidemment à découvrir, et ses racines**

---

(1) Op. Cit. p. 85.

**nécessitent beaucoup d'entretien pour que sa frondaison s'épanouisse »<sup>(1)</sup>.**

Le nom africain, comme on le constate a dans tous les milieux une signification propre, rigoureuse et profonde. Il n'a jamais été la manifestation d'une simple fantaisie, ni un stérile objet de propagande gratuite ou une étiquette anonyme, insignifiante. Même les poètes africains lorsqu'ils usent du nom dans leurs créations, forts de leur verve poétique, lui attribuent toujours une signification précise et féconde. N'est-ce pas ce que fait le poète Burkinabé d'origine moré, Frédéric Pacéré Titinga en ces vers :

**" L'aîné**

**Eut pour nom**

**PASSAWINDIN**

**Qui signifie**

**Il en reste**

**Chez le créateur.<sup>(2)</sup>**

Et que dire d'autre de ces vers du professeur Zadi Zaourou, si enflammés.

**" Enseigne au peuple en rut l'énigme de mon nom de salut.**

**Odwapayi :**

**Qui - vite - les - attaque !<sup>(3)</sup>**

L'opinion reste partagée quant à l'appellation que les uns et les autres souhaitent pour leur progéniture. Certains penchent pour les noms français, les autres pour les noms locaux. Alors qu'eux tous attribuent systématiquement des noms africains à ces mêmes enfants à leur naissance. Seuls les malinké continuent de donner à leurs fils et filles de les appeler effectivement par des noms locaux. Ce qui n'empêchent pas ces mêmes

---

(1) Ibidem.

(2) Pacéré Titinga (F), Quand s'envolent les grues couronnées. Ed. P.J. OSWALD, Paris, 1976, p. 11.

(3) Zadi (Z. B.), Césarienne. Ed. CEDA, Abidjan, 1984, p. 12.

enfants d'être des êtres normaux comme tous les autres. Notre complexe vis-à-vis de notre culture, notre acculturation prononcée prennent une part active à cet état de fait.

Cet aspect du problème sur lequel nous allons revenir plus loin vu son importance, amoindri clairement toutes les tentatives d'épanouissement du nom dans sa signification profonde, dans ses aspirations certaines. Car le nom est un ensemble de relations dynamiques, la marque d'une volonté de liberté et de justice des hommes.

**CHAPITRE III : LE NOM FACE A L'INFLUENCE  
DU MODERNISME**

**INTRODUCTION**

Nous avons jusqu'ici montré que le nom africain en général, et en particulier le nom *wè*, est l'émanation de la culture de l'émetteur. La formation du nom, son attribution et sa fonction, avons-nous dit, reposaient sur les activités quotidiennes et aspirations des individus, sur leur univers physique réel et imaginaire. Respectant cette réalité, le nom *wè* et par-delà le nom africain ne vont pas échapper à la mutation des mœurs. En effet, depuis 1893, la Côte d'Ivoire a subi l'influence de la culture occidentale par le biais de la France. Cette colonisatrice va mettre sur pied un appareillage, politique, religieux donc culturel pour éduquer et imposer ainsi sa domination. Face à ses données, la culture locale va subir des transformations et le nom ne sera pas en reste. Nous allons dans ce chapitre, nous évertuer à montrer les changements subis par les noms *wè*, notre milieu enquêté et quelques exemples d'ailleurs.

Nous verrons surtout l'ampleur de ces mutations, de ces influences et l'engouement des populations africaines pour les noms locaux. Pour que notre chapitre soit suivi au mieux, nous le divisons en trois parties. D'abord, l'attrait d'un exotisme facile, ensuite les mutations actuelles du nom et enfin l'avenir de l'onomastique en Afrique noire. Ce dernier point nous permettra d'esquisser quelques petits pas dans les zones occupées par les puissances coloniales en Afrique noire et les marques sur les noms dans ces milieux.

## **I- LA QUETE D'UNE AUTRE CULTURE**

### **1. L'onomastique wè face à la modernité.**

Le peuple wè n'a pas vécu en autarcie. Il s'est ouvert à la modernité, véhiculée par la colonisation. Par le biais de l'école, de la religion, la culture française a pénétré fortement les esprits. Ainsi les habitudes changent. Pour permettre au lecteur de nous suivre et surtout de voir le degré de cette influence culturelle sur les noms, nous allons proposer des tableaux qui sont les résultats de l'enquête réalisée dans deux milieux. Le secteur rural auprès des paysans et l'autre dans le milieu urbain. Lors de cette enquête des questions similaires ont été posées à nos interlocuteurs. A savoir s'ils attribuent des noms locaux à leurs progénitures et s'ils s'en attribuent eux-mêmes. Utilisent-ils ces noms ?

#### **1.1. Les noms sacrés.**

##### **- Les noms initiatiques.**

Lieux enquêtes	Nombre de personnes enquêtées	Taux de réponses affirmatives		Taux de réponses négatives	
milieu rural	18	10	55%	8	44%
milieu urbain	12	2	16%	10	83%

Pour ce qui est des noms initiatiques, surtout des excisions, il y a certaines observations à faire.

La pratique de l'excision comme nous l'avons mentionné est devenue désuète. Même si dans des proportions très infimes elle continue d'être pratiquée encore, elle n'est plus l'institution formatrice qu'elle était. Dans ce cas, les gens sur lesquels elle est pratiquée étant très jeunes, aucun nom ne leur est attribué. En plus celles qui sont d'un âge respectable et qui

ont eu à porter un nom d'excisée préfèrent aujourd'hui avec l'entrée fracassante du modernisme dans les habitudes, d'adopter un prénom français. Le nom d'excision devient pour elles, un nom intime, secret qui n'est connu que dans leur cercle familial restreint. La mort aussi faisant son effet, celles qui ont eu à porter ces noms sur leurs papiers administratifs, issus de la colonisation, disparaissent. Avec elles, les noms qu'elles ont vulgarisés involontairement.

Ce qu'il faut retenir en définitive, c'est que les noms d'excision ont pratiquement disparu de l'usage des *wè*. Même si dans le milieu traditionnel quelques femmes d'un certain âge en portent, elles ne se font pas appeler par ceux-ci. Dans le milieu citadin, il est encore difficile de trouver des femmes portant ces noms. Que ce soit donc au village ou en ville, les noms d'excision n'existent pratiquement plus.

Pour ce qui est des noms de circoncision, il est vain de produire un tableau, pour la simple raison qu'à ce niveau il n'existe pas de nom à proprement parler. Seul l'expression « *bo* » est utilisée. A celui-ci l'on accole le patronyme de l'individu que l'on veut nommer. Cette pratique qui ne survit pas à la période initiatique et qui disparaît dès la fin de l'initiation ne peut être représentée parce qu'éphémère.

- Les noms pour conjurer la mort des enfants dans un foyer.

Lieux enquêtes	Nombre de personnes enquêtées	Taux de réponses affirmatives		Taux de réponses négatives	
Milieu rural	24	24	100%	0	0%
Milieu urbain	15	4	26%	11	73%

Ici et comme tout au long de nos investigations, les questions que nous avons posées à nos interlocuteurs sont les mêmes.

- Est- ce que vous donnez à vos enfants des noms locaux ? Sacrés lorsque leur situation et état l'exigent ?

- Appelez - vous vos enfants effectivement par ces noms locaux que vous leur attribuez ?

En dehors des résultats obtenus, il faut ajouter surtout que c'est dans le milieu urbain que se pose problème, c'est le fait d'appeler les enfants dénommés par les noms choisis. Pour la majorité, les noms sont marqués sur les actes de naissance et enregistrés à l'état civil. Souvent avec beaucoup de transformations fantaisistes ou par le fait des officiers tenant ces registres (Nous y reviendrons).

### - Noms de jumeaux

Lieux enquêtes	Nombre de personnes enquêtées	Taux de réponses affirmatives		Taux de réponses négatives	
Milieu rural	22	22	100%	0	0%
Milieu urbain	20	12	60%	8	40%

Il faut encore porter des rectifications. Comme nous l'avons dit tantôt, dans le milieu urbain, les gens donnent automatiquement les noms aux enfants. Mais ils n'utilisent jamais ces noms. De sorte que l'individu lui-même ne se reconnaît pas dans ce nom, pas plus qu'il ne connaît sa signification, sa portée et les multiples relations dans lesquelles il l'implique malgré lui.

Pour ce qui est des noms précédents et ceux que nous voyons maintenant, des remarques sont à faire quant à leur recul. Pour les noms qui conjurent la mort, l'adoption des nouvelles croyances religieuses, surtout chrétiennes jouent en leur défaveur. Pour les familles wè adeptes de ces religions, seul Dieu donne et retire les enfants. Il est donc vain de leur conférer un quelconque nom pour les soustraire à leur destin. Quant aux

noms de jumeaux, ils subissent l'effet de la croyance religieuse. Et même si dans certains cas les noms de jumeaux sont donnés, tous les rites ne sont pas suivis. Parfois même lorsqu'à leur naissance les enfants se portent bien on ne suit aucun rite lors de leur baptême. On revient à la case de départ, en rejoignant le village pour mettre ces enfants dans les conditions favorables, lorsque les mêmes indisposent leurs parents en revanche par des maladies intempestives.

L'un de nos enquêtes a même fait venir en ville, le parrain des enfants, c'est-à-dire un jumeau âgé, clairvoyant chargé de les guider pour dire leurs noms et les différents totems liés à ces noms. Et pratiquer leur baptême comme cela se fait au village.

#### **- Nom de défunt.**

Lieux enquêtes	Nombre de personnes enquêtées	Taux de réponses affirmatives		Taux de réponses négatives	
Milieu rural	24	9	37%	15	62%
Milieu urbain	10	1	10%	9	90%

Comme nous l'avons signalé plus haut, les noms sacrés subissent fortement l'influence des religions modernes. Dans ce cas-ci, dans le milieu rural, le nom de défunt a fortement régressé. Les habitants n'y songent pas lorsque les enfants se portent bien. Or aujourd'hui l'installation des bases sanitaires rurales avec le suivi des femmes dans leur période de grossesse, les enfants se portent relativement bien à la naissance. Le cas maladie qui est un des facteurs à l'emprunt des noms défunts étant un tant soit peu écarté, il reste les facteurs rêve et ressemblance. Voilà ce qui peut expliquer le recul de ces noms dans le milieu rural.

Dans le milieu urbain où les moyens médicaux sont encore beaucoup plus conséquents, l'on comprend mieux l'abandon systématique de ces

noms. Tout cela combiné à la religion, les raisons de la chute libre de l'usage des noms de défunt dans les milieux *wè* est nettement entendu.

L'une des raisons de la non-utilisation des noms de défunt et au-delà tous les noms et qui à notre sens est la raison majeure, est le non usage de la langue *wè*. En effet, il est aujourd'hui très rare et à la fois difficile de trouver dans les cités urbaines des familles dans lesquelles la communication se fait en langue locale. La majeure partie des échanges est faite en français. Cela est encore plus accentué quand l'homme et la femme ne sont pas de même groupe ethnique.

Après donc les noms sacrés et le constat de la régression de leur usage dans les deux aires (rurale et urbaine), voyons maintenant l'impact de ceux dits profanes.

## 1.2. Les noms profanes.

### - Les noms de proverbes

Lieux enquêtes	Nombre de personnes enquêtées	Taux de réponses affirmatives		Taux de réponses négatives	
Milieu rural	30	30	100%	0	0%
Milieu urbain	20	14	70%	6	30%

Ce que l'on peut observer dans ce tableau, c'est que l'impact des noms proverbe est encore très fort. Dans le milieu rural, l'usage de ces noms est systématique. On peut même avancer que donner un tel nom à son enfant, est devenu un réflexe dans le milieu rural.

Dans les secteurs urbains, où l'utilisation de la langue locale est déjà difficile du fait de la non appartenance très souvent des conjoints à un même groupe ethnique et de la sur utilisation du français, les noms proverbe sont attribués aux enfants. Mais ceux-ci, comme nous l'avons par

ailleurs souligné ne sont pas appelés par ces noms. Figurant sur leurs actes de naissance, ils les portent comme des fardeaux auxquels ils ne comprennent strictement rien !

**- Les noms de combat.**

Lieux enquêtes	Nombre de personnes enquêtées	Taux de réponses affirmatives		Taux de réponses négatives	
Milieu rural	22	17	77%	5	22%
Milieu urbain	13	6	46%	7	53%

Pour ce qui est des noms de combat, leur déclin dans le milieu rural s'explique par le fait de la religion. Tous ceux qui ont prétendu ne pas avoir de nom de combat ou de les avoir abandonnés, sont pour la plupart des chrétiens. Après leur conversion, ils ont quitté l'univers des "Glaé ". Par conséquent, les noms de combat n'étaient plus nécessaires pour eux. Il faut comprendre que les noms de combat sont ceux que Ton s'attribue soi-même. Ils sont objet d'un choix personnel.

Dans le milieu urbain, leur recul s'explique par ce que nous avons dit tantôt d'une part. D'autre part, ceux qui vivent en ville n'ayant pas souvent l'occasion de déclamer ces noms comme au village, les occasions étant rares, ces noms se meurent pourrions-nous dire par inactivité. Il ne faut pas oublier aussi que ces noms sont également victimes de l'avancée du christianisme dans nos mœurs. Cependant ceux qui en usent, ne se privent pas de le faire lorsque le moment arrive. Soit en regagnant leur village pour quelques raisons ou en ville à l'occasion de certaines veillées funéraires quand le chant secoue les individus et fouette leur orgueil.

**- Les noms de plaisanterie**

Lieux enquêtes	Nombre de personnes enquêtées	Taux de réponses affirmatives		Taux de réponses négatives	
Milieu rural	23	13	56%	10	43%
Milieu urbain	11	3	27%	8	72%

Les noms de plaisanterie comme leur nom l'indique servent à plaisanter. Dans le milieu enquêté, nous avons rencontré des personnes qui portaient ces noms dont les parents ayant eu à porter ces noms à l'état civil. Ce sont les noms qui dans l'espace rural sont attribués à un ami pour lui témoigner affection ou que l'on s'attribue à soi-même pour signifier un trait de caractère physique ou moral. Ainsi une femme svelte est nommée « *srè djô* ». D'origine florale, ce terme désigne une espèce de liane qui sert à confectionner la natte. Cette liane dite « *srè* » est flexible, mince. Le suffixe « *djô* » est l'article indéfini "un" qui accompagne le nom. Sans revenir encore sur ce que nous avons eu à décrire quand nous parlions de la valeur poétique des noms, nous pourrions avancer que ce nom est aussi un autre exemple épatant de la réalisation de la métonymie dans les noms africains et plus particulièrement dans les noms wè. Le caractère souligné à cet instant étant la sveltesse de la femme.

Le net recul de ces noms que l'on peut observer dans le milieu rural peut relever du fait de la jeunesse de nos interlocuteurs (enquêtes). Les hommes d'un âge respectable en usent beaucoup pour flatter et se flatter. En revanche, les populations jeunes soit par manque de créativité ou d'ignorance quant à l'importance de ces noms ou encore par méprise de tact et de technique d'approche et de rapprochement en font fi! Il faut souligner aussi que ces populations rurales étant composées en grande

partie de jeunes déscolarisés, la question de la pratique de la culture authentique se pose à tous les niveaux.

Quant au milieu urbain, les individus n'usent pas suffisamment de ces noms. Les raisons que nous avons déjà évoquées pour les autres servent toujours de cause principale.

### - Les noms des parents maternels

Lieux enquêtes	Nombre de personnes enquêtées	Taux de réponses affirmatives		Taux de réponses négatives	
Milieu rural	17	17	100%	0	0%
Milieu urbain	10	9	90%	8	10%

Les noms des ascendants maternels retiennent encore malgré les mutations, l'attention des individus comme le donne à voir le tableau. Le regain de vitalité de ces noms dans le secteur rural qui fait qu'ils résistent aux croyances religieuses, est leur liaison avec la chanson. N'importe qui voulant se faire louer dans un chant se tourne du côté maternel. Et si ceux-ci qui sont d'obédience chrétienne ne participent pas aux cérémonies populaires ou refusent de se louer eux-mêmes par les poètes chanteurs, ils usent eux-mêmes du chant pour se faire louer. Dans l'exécution de leur besogne quotidienne, c'est le chant qui les accompagne, soutient leur effort, fait monter leur plainte mais aussi leur joie de mener une existence acceptable malgré sa rudesse. Nul n'échappe au chant. Or aucun chant louangeur ne peut être développé sans faire référence aux parents maternels par qui l'on acquiert autorité notoriété et considération aux yeux des autres.

Si en revanche les hommes en ville n'exécutent pas les travaux manuels pénibles qui font appel à l'effort physique et par voie de conséquence au chant louangeur, ils n'ignorent pas pour autant le chant et

ses vertus. Certes les occasions ne sont pas nombreuses pour se frotter les uns aux autres. Mais lorsque l'une d'elles se présente soit à des veillées funéraires, ils n'hésitent pas à se houspiller en faisant référence aux agnats maternels. Le cercle des rivaux étant encore plus large en ville, le chant louangeur y fait son chemin et avec les noms des parents maternels.

**- Les noms d'amour.**

Lieux enquêtes	Nombre de personnes enquêtées	Taux de réponses affirmatives		Taux de réponses négatives	
Milieu rural	9	3	33%	6	66%
Milieu urbain	10	1	10%	9	90%

Les noms d'amour sont liés aux conditions dans lesquelles le mariage a été réalisé. Ils sont également la traduction de l'amour que l'homme éprouve pour son épouse. Avec le tableau, nous remarquons que les noms d'amour ont pratiquement disparu des habitudes de la population, qu'elle soit rurale ou urbaine !

Dans le milieu rural, leur recul s'explique par la facilité avec laquelle les hommes épousent aujourd'hui les femmes. Il ne leur est fait aucune entrave. La femme peut être répudiée et remplacée selon le bon vouloir de l'homme qui a une fois de plus encore renforcé son pouvoir dominateur sur la femme. Dans de telles conditions, comment peuvent-ils avoir le réflexe de choyer leurs épouses et lui attribuer un nom d'amour. Il n'affronte plus aussi les autres. Il n'y a pratiquement plus de vive rivalité entre les différents prétendants. Dans d'autres contextes, c'est la femme qui vient à l'homme. Dès lors le déclin des noms d'amour est annoncé et leur disparition n'est que pure évidence.

La situation en ville est encore à l'avantage de l'homme. La réalisation des mariages exogamiques ou "extra-ethniques" n'est pas étrangère à ce fait. Un *wè* qui épouse une femme non *wè* ne peut lui attribuer un nom qu'elle ne peut comprendre et par lequel lui-même ne peut l'appeler. Le seul enquêté qui a attribué un nom d'amour à son épouse et que nous avons rencontré, avait une histoire particulière. En plus ce nom, reflet de son amour, de sa confiance n'est pas toujours utilisé.

Pour ce qui est du cas des noms d'amour, c'est le revers de la situation historique que nous vivons. Hier c'était la femme qui coûtait cher et qui par conséquent recevait de son homme un nom particulier. Aujourd'hui l'homme ne se plaint pas de son célibat, du moins pour ceux qui vivent en ville. Comme ironisait alors l'un de nos enquêtes, c'est la femme qui devrait songer à trouver des noms de câlins à l'homme.

Avec ce dernier nom, nous venons de boucler l'ensemble des noms *wè* que nous avons eu à parcourir dans cette étude. L'impact actuel de ces noms sur les populations est à observer. Leur capacité de résistance ou de disparitions de la culture moderne est aussi à remarquer.

## **2. L'attrait du nom étranger.**

Au terme de l'analyse précédente et des tableaux comparatifs que nous avons réalisés, une chose est claire. Les *wè* se sont affiliés aux noms étrangers. Chez les ruraux la tendance à appeler les enfants par le prénom français uniquement est encore négligeable même si elle prend des proportions. Tous les enfants *wè*, qu'ils soient issus du milieu rural ou urbain, ont tous un ou plusieurs prénoms français.

Dans les cités urbaines, les prénoms français sont exclusivement utilisés pour nommer les enfants, bien que ceux-ci aient tous un nom local. Appeler son enfant par ce nom, c'est selon nos enquêtes user des *habitudes villageoises* c'est-à-dire rétrogrades. Car celui-là étant né après la

colonisation pourquoi ne pas l'appeler par un nom français qui est signe de nos civilités, de notre évolution. Aussi certains parents prennent le plaisir de donner à un seul enfant, deux voire trois ou quatre prénoms, contre un seul patronyme. Plus grave encore, ces mêmes parents de façon volontaire, transforment l'orthographe du nom de leurs progénitures par simple fantaisie pour disent-ils *l'angliciser* ou *le franciser*. Nous reviendrons plus loin sur ce phénomène qui au départ avait d'autres origines mais qui de plus en plus devient un acte volontaire.

### **3. L'Africain et son nom**

Les rapports de l'Africain et son nom vont évoluer énormément au cours de son histoire. C'est en 1893, avons-nous dit, que la Côte d'Ivoire est devenue une colonie française. A partir de cette date, avec la prise en main de la destinée des indigènes par l'Administration coloniale, beaucoup de choses vont changer.

Avant cette date, dans le milieu africain, l'individu faisait ' *'un'' avec son nom. Les deux étaient unis, indissociables. L'homme est là, où son nom est dit. Là où son nom n'est pas dit, il n'y est pas.*

L'Administration coloniale va introduire une cassure entre l'individu et son nom. Obligé pour des raisons évidentes de collecte d'impôts, de recrutement militaire, chaque individu doit avoir un dossier. Sur celui-ci figure son nom et d'autres informations se rapportant à sa personne. Ce document administratif devient le représentant de sa personne, circule et accomplit même des actes. C'est le cas des opérations bancaires, aujourd'hui. L'argent circule, va d'un compte à un autre au simple vu d'un dossier alors que l'individu en question se trouve ailleurs. Il y a dès lors une dissociation des deux entités. A partir d'un simple document muet, l'on peut prendre des décisions concernant un individu, l'engager dans des

affaires tout simplement par le nom qu'il mentionne. Dès lors les relations avec le nom deviennent autres.

## **II- LES MUTATIONS DU NOM.**

De toutes les démonstrations que nous avons faites, l'élément essentiel qui est à retenir est que les noms africains, dans leur globalité, n'ont pas résisté à l'influence du colonialisme qui a pris possession des nouveaux territoires et des individus qui y vivent. Tous ces Occidentaux qui ont envahi l'Afrique aux chaudes heures de la conquête et de la colonisation qu'ils soient Français, Anglais ou Portugais vont utiliser les mêmes moyens. Dévalorisation le noir, le disqualifier pour mieux l'asservir. Ce sont ces mécanismes qui vont instaurer chez le colonisé, le sentiment d'infériorité, donc sa soumission au plan politique, économique et surtout culturel. Ses noms ne vont pas échapper à cette logique. Quels sont ces mécanismes ? Et comment ont-ils pu dénaturer les noms ?

### **1. Le facteur politique.**

Pour mieux définir le facteur politique, nous faisons appel à M. Baroan Kipré qui dit ceci : « Nous entendons par facteurs politiques, l'ensemble des personnes, d'éléments matériels ou intangibles mis en place dans un milieu approprié, de façon concertée, par un groupe d'hommes donné, pour en tirer des avantages certains, au détriment d'un autre groupe d'individus, souvent à son insu. Ils supposent une stratégie, une tactique qui échappe à l'observation élémentaire »<sup>(1)</sup>. La situation des colonisateurs et des colonisés est nettement décrite par notre chercheur à travers sa claire définition. Le facteur politique pour mieux s'imposer, va avoir pour

---

(1) M. Baroan Kipré, mutation des noms africains, l'exemple de bété de Côte D'Ivoire, N.E.A, Abidjan, 1986, P.149.

instrument l'administration. Le rôle de celle-ci est de ficher tous les indigènes, d'établir des registres. Dès lors l'anthroponymie va souffrir des incompréhensions des uns et de l'ignorance des autres. Des noms qui n'ont aucune réalité, aucune signification, transformés vont faire leur apparition et bousiller ainsi les repères locaux, les morceaux de l'histoire que constituaient les individus africains avec leurs noms. Un enfant qui au foyer paternel est connu sous un nom bien précis, devient-il tout autre soit à l'école, soit à la caserne ou tout simplement en ville en compagnie de ses amis.

L'exemple patent relevé par notre chercheur sus-cité est celui de cet individu qui, s'appelant à l'origine *Gbeuli Gboagblé*, devient *Bruly Bouabré*, nom qui n'a rien à voir avec sa réalité culturelle et qui le fait devenir autre. Ces exemples bien nombreux, résultent très souvent de l'ignorance. Ignorance de la culture, de l'écriture et de la langue.

## **2. La langue et l'écriture.**

Le mal dont souffrent les noms africains dans leur rencontre avec la culture occidentale, est parti de ces deux phénomènes. La langue et l'écriture.

D'abord au niveau de la langue, les agents administratifs ou officiers d'état civil chargés du recensement ou de l'établissement des actes de naissance et autres documents ne parlent que français. Celui qui est concerné et qui s'adresse à eux ne parle pas cette langue. S'il existe un intermédiaire, celui-ci ne prononcera que ce qu'il aura entendu. Dès lors ce que le premier concerné a dit va subir des transformations. Ainsi si nous revenons sur l'exemple bété déjà signalé, de *Gbeuli* prononcé, l'interprète traduira *Beuli* et l'agent notera *Bruli*. Ainsi selon toujours notre chercheur, *Tapé* va devenir *Tapé*, sans aucun égard pour l'accent circonflexe et en

parenté avec le verbe français *taper*. Le nom bété *Gozé* qui signifie « remède » a-t-il un lien avec *Gauze* de transcription étrangère ?

Cette nouvelle disposition des choses, concernant les noms, induit nécessairement en erreur les chercheurs Lifchitz et Paulme, qui, étudiant les noms individuels chez les Dogon observaient: « **A l'ethnologue, l'étude des noms, du sens des noms, des circonstances qui ont commandé leur choix, apportera des renseignements imprévus sur les mœurs des indigènes, sur leur psychologie et sur leurs réactions profondes, parfois même sur leur histoire** »<sup>(1)</sup>.

Comment les noms africains peuvent-ils remplir toutes ces fonctions lorsqu'ils subissent des transformations grotesques qui ne tiennent en rien compte de leur mode d'élaboration, d'émission encore moins de leur signification ? Ce problème étant commun à tous les peuples colonisés, Maurice Houis l'a aussi remarqué ailleurs et à lui d'ajouter que : « **Le système anthroponymique des mossi tend néanmoins à s'altérer de plus en plus** »<sup>(2)</sup>. Les noms *wè* que nous avons particulièrement approchés, ne sont pas aussi exempts de toutes modifications. Nous avons des exemples bien précis que voici :

- *Deba-djou*, *Deba*, étranger en *wè* du sud. *Djou*, enfant. Le tout étant "*enfant de l'étranger*". C'est - à - dire un enfant venu au monde hors de son clan d'origine. Par exemple une mère qui met son enfant au monde alors qu'elle se trouve chez les siens. Ce nom va devenir :

*Debayou* et même va se voir affublé d'un "x" final. Nous ouvrons une parenthèse pour dire qu'une fille aurait eu en pareille circonstance le nom de *wlohobly*, qui veut dire *née chez soi*, pour la simple raison que chez les *wè*, le village maternel est considéré comme le village propre de la fille. Pour cause de la pratique du patriarcat, la descendance de la femme va à son époux donc ailleurs. Elle est l'étrangère qui va vivre là où bon lui

---

(1) Lifchitz (D), et Paulme (D), Les noms individuels chez les Dogon, IF AN n°23, 1954, P.309.

(2) Houis (M), Les noms individuels chez les mossi, IF AN, initiations et études africaines, 1963, P. 10.

semble. Elle est chez elle partout où elle se trouve. L'homme pour assurer sa descendance ne peut vivre hors de son clan. Etranger en dehors de celui-ci, il doit nécessairement retourner auprès des siens. Nous revoyons encore les exemples plus révoltants par la fantaisie dont ils font preuve :

- *Zon se doué, Zon*, le jour toujours en wè du sud.

*Se*, est la négation (n'est pas)

*Doué*, signifie unique.

Donc "*le jour n'est pas unique*". Si celui-ci ne te réussit pas, viendra un autre. *Prends courage*. Ce nom plein de beauté, remarquable par sa sagesse toute délectable va devenir ZOUS-LOUE. Avec un trait d'union ou tout simplement séparé en deux lexèmes différents. Que signifie-t-il dans cette nouvelle acception ? Celui qui l'a rédigé de la sorte a-t-il pensé aux conséquences de son acte ?

Le second exemple est le suivant :

- *Sonhon Se On Non, Sonhon*, égale inquiétude en wè du nord

*Se*, est toujours une négation

*On*, a valeur de pronom personnel moi

*Non*, est la forme conjuguée de *Nohan*, qui veut dire, faire ou se faire.

On a en définitive *Je n'ai pas d'inquiétude à me faire, je suis rassuré, tranquille*.

C'est ce nom qui va devenir *Zon-sono*. Comme si c'était deux entités indépendantes l'une de l'autre ! Alors qu'il s'agit d'un seul et unique nom, qui par le moyen de l'agglutination, voit ses différentes composantes se souder l'une à l'autre pour devenir une seule réalité lexicale. L'acte des officiers de l'état civil va continuer à influencer les noms même après les indépendances, lorsque les Africains vont eux-mêmes investir l'administration. D'ailleurs les exemples plus haut cités sont tous le fait des Ivoiriens. Cependant il existe des cas vraiment cocasses. Certains scribes ont souvent transcrit à la place des noms locaux

qui leur sont livrés des noms de leur propre groupe ethnique, pourvu qu'il y ait une petite homophonie. Ainsi l'on se retrouve avec des exemples-ci.

- *Djahé*, qui veut dire canari, devient N'diaye.

- *N'djèhè dja*, abaisse ça, vas-y doucement, devient Yaya.

Un *wè* devient tantôt sénégalais, tantôt malinké, par la seule volonté de l'orthographe du scribe.

A côté de ces cas involontaires, car ceux qui procédaient ainsi le faisaient avec bonne foi, en accomplissant leur tâche, il y a les actes les plus incompréhensibles aussi. Certains parents ayant choisi de donner un nom local à leurs enfants, transforment celui-ci en lui conférant une allure *anglaise* ou *française* comme ils le prétendent. Le nom loin d'être un acte de savoir culturel, de sagesse devient dès cet instant précis acte d'assimilation, d'acculturation, de soumission. Voici les quelques exemples recueillis.

- *Mondjèhi*, mon, toi

*Djèhi*, forme conjuguée du verbal *idjaha*, qui veut dire Inventer. Initier.

Donc "*c'est toi qui a initié*", c'est sur toi que nous avons pris ce comportement. Ce nom devient *Mondjay* (prononcer comme en anglais "aille")

- *Monbôhi*, *monbô*, forme conjuguée, du verbal "*mon boa*", qui veut dire le refuge, le dernier recours.

*Hi*, celui, qui.

Donc "*c'est toi le dernier recours*", c'est toi le refuge sur qui nous comptons. Il devient : *Momboy* (prononcer toujours à la manière anglaise, aille).

- *Debôhi*, *debô*, du verbal *deboa*, qui signifie, le dernier, qui est derrière.

*Hi*, celui, qui. "*Celui qui est le dernier*", le survivant qui vient quand tous sont vaincus, détruits. Il devient *deboy*, (prononcer comme l'autre).

- *Nin se mon, nin*, feu

*Se*, toujours la négation (n'est pas).

*Mon*, éteint. On a donc :

« *Le foyer n'est pas éteint* », le feu n'est pas éteint dans le foyer. Il y a toujours quelqu'un dans la famille. Elle n'est pas vide, complètement décimée par la mort. Il devient tantôt *Nesmon* ou *nesmond* avec un "D" à la fin. Ces transformations fantaisistes sont à l'origine de l'extinction des noms. La modification orthographique des noms, qu'elle soit involontaire (l'erreur venant des officiers de l'état civil), ou fantaisiste (volonté des donneurs de noms eux - mêmes), préoccupe bien des chercheurs. Aussi Koffi Bernadette dans son ouvrage <sup>(1)</sup> cité plus haut, fait ce constat. «... **en effet certains de ces noms se retrouvent « francisés » dans les différents documents administratifs officiels (avec ou sans la complicité des titulaires)** ». Et elle lance cet appel qui prend l'allure d'un plaidoyer solennel : « **Au nom de la conservation de notre patrimoine nominal, nous voudrions lancer avec force un appel à tous, pour le strict respect de l'orthographe des noms** ». Comment peut-il en être autrement, si elle a constaté ces dérives grossières :

- GNISSAN devient Nguessan
- KLAMMO " Kramo
- NGLOAN " Ngoran
- ASSAWLAI " Assahoré
- AFFIN " Affing ou Apling
- KOFFI " Cophey ou Coffie
- NGBLA " Mbra
- ATTINGBLE devient *Attoungbré*.

---

(1) Koffi (B), Op. cit. P. 151.

Cette transformation hasardeuse de l'onomastique traditionnelle nuit à sa conservation et à son authenticité.

### **3. Les facteurs religieux.**

Nous avons eu à évoquer déjà le phénomène de la religion à son arrivée dans le milieu social wè. Cette pénétration ne va pas seulement affecter l'appréciation que les nouveaux adeptes wè vont porter sur leurs pratiques culturelles. Mais leur personnalité même est transformée au moyen des noms. De toutes les religions qui ont foulé le territoire wè et africain en général, c'est le christianisme qui a hardiment milité pour l'imposition systématique d'une nouvelle onomastique à la population conquise.

Le christianisme conquérant, avec ses traditions séculières que sont l'évangélisation et le baptême, dispose des agents qui sont les missionnaires chargés de répandre la religion. Ces pasteurs dès leur implantation ont entrepris par tous les moyens, écoles, médecine etc., d'atteindre les populations cibles qui vont se constituer en catéchistes pour assister des prêtres et autres pasteurs dans leurs œuvres. Celle-ci vont recevoir le baptême.

« Par le baptême qui lui est administré, le nouveau chrétien est tenu d'adopter un nouveau prénom choisi dans le martyrologe romain ou la bible. C'est une des données du christianisme que tous les peuples convertis ont connu. Elle s'explique par le fait que le christianisme considère l'emploi des noms de famille, tel qu'il était juridiquement imposé aux romains autrefois, comme l'un des signes de l'ancienne religion païenne, et exige tout simplement son interdiction. » <sup>(1)</sup> Si changer de nom devient une exigence pour le nouvel adepte pour prouver sa foi, son

---

(1) Baroan Kipré, op. Cit. P. 155.

engagement indéfectible ou sa renaissance spirituelle, c'est que le pouvoir du nom sur l'individu se trouve renforcé. En revanche si le changement du nom est une nécessité en tant que tel, imposé au néophyte, dans l'Islam, l'autre religion conquérante, l'adoption du nom pour le nouveau venu, est vue comme une attitude personnelle du croyant qui a à cœur de prouver son appartenance à une nouvelle communauté. Un exemple de son adhésion totale à sa croyance toute neuve.

Par le moyen de la religion, les prénoms français vont remplacer les noms locaux. Le complexe culturel faisant son effet chez le colonisé, l'usage du prénom français sera perçu comme un signe de promotion, d'évolution. Aussi ces prénoms français, vont pénétrer les villages les plus reculés où le plus souvent les gens ne savent même pas faire un signe de croix.

Le brassage des populations dans les écoles, dans les casernes, va instituer l'usage des prénoms français, qui deviendront une mode. Mode à laquelle tous sacrifient. Bien que la ferveur religieuse des premiers moments étant tombée ces noms vont résister et demeurer.

Faut-il encore le répéter ? Le nom est un pan important sinon le plus important de la vie d'un individu. C'est à raison que le professeur Niangoran Bouah Georges, préfaçant l'œuvre plus haut citée de Kamara Koblé mamadou, écrivait ceci. « **Le nom ne saurait être un banal mot à distribuer à tout avenant, ni un somptueux cadeau à offrir à un hôte de marque estimé. Un nom, est nom, c'est - à - dire un bien sacré, inaliénable de sang et d'héritage familial** <sup>(1)</sup>. » Si le nom revêt une valeur et que nous en avons conscience, à quoi répond alors sa modification fantaisiste soulignée tantôt ? Et l'éminent professeur de faire intervenir dans les mêmes pages, l'honorable ABLE KADJO de Moossou (Grand-Bassam), qui va appuyer encore plus la sacralité du nom.

---

(1) Kamara (K. M. ), Op. Cit. p. 5.

« **Le nom, c'est l'âme,  
C'est la vie,  
C'est le destin.**<sup>(1)</sup>»

Et le professeur pour renchérir avant de finir que « l'on ne passe à la postérité qu'avec son nom. » Le nom donné à une personne humaine est d'une importance déterminante et pour l'individu et pour la communauté à laquelle il appartient. Koffi Bernadette, intervient encore pour souligner cet aspect en ces termes : « **Le nom d'une personne est le signe indicatif de son identité culturelle. Partant de cela, porter des noms et prénoms autres que ceux de son pays, dénote d'une situation d'aliénation culturelle, voire de subordination et d'esclavage vis-à-vis du peuple auquel appartiennent ces noms et prénoms empruntés.**<sup>(2)</sup>» Plus incisive, elle va ajouter : « **il convient en effet de souligner l'influence notoire qu'exerce le nom ou le prénom sur le comportement de l'individu qui le porte. C'est pourquoi les Africains doivent connaître, porter et conserver leurs noms, afin de penser et d'agir en Africains ; et cela dans le sens du développement d'une Afrique indépendante à tous les niveaux : politique, culturel et économique**<sup>(3)</sup> ». Laissons la liberté à ceux qui trament ces noms, de méditer ces remarques sévères de l'auteur.

### **III- L'AVENIR DE L'ONOMASTIQUE EN AFRIQUE.**

S'interroger aujourd'hui, au regard de ce que nous venons de constater, sur l'avenir de l'onomastique locale n'est pas une vaine question. Les Africains ont subi des courants culturels importants qui vont façonner l'individu. Son mental, sa perception des choses. La culture occidentale

---

(1) Idem.

(2) Koffi (B. A.), Op. cit. p. 11.

(3) Idem.

perçue comme l'idéal et imposée a sublimé l'Africain qui s'est ainsi enfermé dans un mimétisme effarent.

Aussi les noms qui sont l'émanation du savoir- vivre, de la création des Africains, une forme absolue de leur humanisation, tombent en désuétude, au profit des prénoms français. Qui deviennent le symbole de l'émancipation, le signe de promotion, d'évolution. Les noms *wè* qui constituent l'échantillon et sur lesquels par conséquent nous avons focalisé notre propos le montrent bien dans les différents tableaux que nous avons proposés après une patiente enquête.

Les noms africains, s'ils ne sont pas délaissés totalement, souffrent de leur non-utilisation. Et comme un muscle qui ne travaille pas s'atrophie, ces bels édifices bâtis par nos aïeux depuis des millénaires et légués à nous autres continuateurs de la vie, de la culture, de la postérité, sont en voie de disparition. Le constat est général partout en Afrique aujourd'hui. Que nous soyons anglophones, colonisés par la Grande-Bretagne, ou francophone ayant eu affaire à la France. D'un côté comme de l'autre, les outils mis en place pour perdre le noir sont les mêmes. L'assimilation si elle a été partielle en un sens, dans les zones sous influence de la France et de la Grande - Bretagne, pour ce qui est des noms dans les secteurs placés sous leur administration, du côté portugais, la situation a été beaucoup plus dramatique. Les Africains qui se trouvaient pris dans les serres de cette administration ont non seulement adopté massivement les prénoms, mais aussi les patronymes. Ainsi il n'est pas rare de rencontrer de ce côté-là, des Africains qui ont pour noms de famille (patronymes) des *De souza, Da costa, De Gama, Peirera, Domingo* etc... Ce qui est tout de même rare ailleurs.

### **Conclusion partielle.**

Au terme de ce chapitre, nous pouvons conclure que les noms africains sont dans un état critique. La colonisation fut un fait à nous imposé par l'Occident toute-puissante et contre lequel nous ne pouvions rien. Mais aujourd'hui certains *wè* et par-delà eux certains africains continuent d'adopter une démarche de complexés face à leurs noms. L'on préfère le prénom français au nom local. On va même jusqu'à modifier l'orthographe du nom pour qu'il ait une allure, une consonance étrangère. D'autres personnes, par ignorance ou par mimétisme vont jusqu'à s'appeler *Monsieur Jacques, Mademoiselle Rachel, Madame Rose* etc... Au lieu de *Monsieur Gnonsiekan, Mademoiselle Keadakan* ou *Madame Tahi*. Ces noms qui sont avant tout dans le cadre local habilités à recevoir les dénominatifs de monsieur, madame et mademoiselle.

Le christianisme, l'école, l'Administration en général, la politique coloniale ont dégradé l'usage des noms africains. Les différents tableaux que nous avons dressés permettent de le comprendre. Ces moyens d'acculturation étant connus, les Africains devraient faire un effort pour accomplir un retour aux sources. Une introspection, pour découvrir ce que nous avons de meilleur et qui ne mérite pas de disparaître. Cette attitude qui est la nôtre face au problème de l'anthroponymie, n'est pas marginale du fait de l'adhésion d'une grande majorité des *wè* et des Africains au changement. Vu l'intérêt que notre étude a suscité lors des différentes enquêtes sur le terrain et les encouragements dont nous avons été gratifiés, nous sommes convaincu d'être sur la bonne voie. Il faut accepter le modernisme certes, mais un modernisme mieux compris et accepté, qui pourra nous mener vers un avenir brillant. Bien que soient rares ceux qui pensent comme nous, nous continuons à nous interroger à savoir si les noms mixtes, transformés dans leur orthographe et qui ne rendent plus

compte de notre réalité, expriment toujours les idéaux qui ont préexisté à leur création ? Ont-ils encore leur valeur intrinsèque ? Le nom doit être dit, déclamé pour mieux s'exprimer dans le temps et dans l'espace. Or les noms actuels ne se rencontrent que dans les registres ou sur les papiers administratifs. L'âge d'or des noms *wè* est-il révolu. L'évolution qui est le signe des temps, nous entraîne dans la nostalgie des époques où nos pères savaient encore communiquer avec élégance, sobriété et sagesse. L'anthroponymie moderne, mixte qui s'impose à nous, introduira certainement une nouvelle dynamique dans les relations des hommes, des nations, appelés à se rapprocher chaque jour d'avantage, comme nous l'entendons avec beaucoup plus d'espoir pour un humanisme efficient dépouillé de toute hypocrisie.

**CONCLUSION GENERALE**

Nous voilà au terme de cette étude. La conduire jusqu'à son terme n'était pas un pari gagné d'avance. Lorsque nous avons décidé d'étudier cet aspect de la culture, de façon littéraire, tous ceux que nous avons approchés dans l'espoir d'être conseillé nous ont manifesté leur intérêt pour le sujet tout en nous indiquant les difficultés qui ne manqueraient pas d'être les nôtres. Mais nous avons pris le pari d'aller jusqu'au bout tout simplement guidé par notre unique passion. Les noms ont de tout temps préoccupé les chercheurs. Mais toutes les recherches, dans la majorité des cas, sont faites par des tenants des sciences humaines (sociologues, ethnologues, anthropologues). Il est heureux de connaître l'individu, le type d'organisation sociale mise en place pour sa réalisation. Il est primordial en revanche d'étudier pour leur beauté, leur rendement poétique, les créations de ces hommes. Les noms *wè* qui nous ont les premiers séduits sont des pures merveilles. Entrer dans leur univers équivaut à contempler de près les étoiles. Par eux, nous avons également vu l'onomastique de quelques peuples.

Actes de communication, les noms collent parfaitement à la théorie de la communication si célèbre de JAKOBSON. Aussi la méthodologie adoptée dans cette étude fut la stylistique fonctionnelle de ce savant, d'une part et d'autre part la thématique quand il s'est agi d'analyser les noms pour prouver leur rendement expressif et poétique.

Nous avons par moments traîné en longueur sur certains aspects de la culture *wè*. Cela est fait à dessein. Car, pensons-nous, nous ne saurions parler valablement des noms sans par exemple voir un peu plus profondément le système matrimonial, en ce sens que les divers sentiments qui poussent les hommes à se houspiller, à s'affronter, prennent essence dans ce phénomène-là.

Au cours de cette étude, nous avons eu à évoquer à plusieurs reprises le sage et l'artiste. De sorte que les deux personnages à certains moments

semblent se confondre. Pour ôter le doute de l'esprit de ceux qui en seraient victimes, nous y revenons pour apporter une nécessaire clarification. Cette utile précision va s'articuler autour d'un certain nombre d'interrogations. Qui est le sage ? Qui est l'artiste ? Après la définition de leur différent statut, nous verrons alors ce qui les rapproche, ce qu'ils ont en commun pour aboutir à ce qui les sépare, les différencie l'un de l'autre. Voilà comment nous souhaitons résoudre la question.

Dans la langue *wê*, la sagesse se dit "*tô*". Dit comme tel, il apparaît une similitude entre la sagesse, l'intelligence et la vérité. Si la confusion est totale entre sagesse et intelligence du fait de leur désignation dans la langue *wê* par un seul et unique lexème, il existe une légère différence quant à la notion de vérité. En effet, la vérité se dit aussi "*tô*". Cependant la vérité dans le sens vrai, de juste par opposition à faux, se dit "*tô té*". Qui veut dire "*chose vraie, juste*". Le mot "*te*", signifie *chose*.

En outre le sage ou plus exactement l'homme sage c'est le "*tô di nin hi*" qui, raccourci, peut devenir "*tô di*". Ici l'expression "*tô*" signifie *sagesse* et *intelligence*. Le lexème "*di*" veut dire ventre. Le substantif "*nin hi*", voulant dire *qui a*, dans le sens de qui possède. Tout cela juxtaposé donne la phrase suivante : "*qui a la sagesse (l'intelligence) dans le ventre*". En définitive, *l'homme sage*.

La sagesse est l'apanage du chef. C'est le plus important de ses attributs. C'est la sagesse qui s'ajoute à la bravoure, à la générosité pour faire un grand chef. C'est parce qu'il est sage que le chef est écouté et suivi par ses sujets. Il est certes brave mais pas suicidaire puisque sage. Visionnaire, il est consulté et ses conseils sont écoutés. Le sage doué d'une générosité en plus de la bravoure est le "*gnéninwlohi*", c'est-à-dire l'homme de renommée. Dans cette société ancestrale, le sage, c'est l'aîné, c'est le chef, c'est le patriarche. C'est pour cela que la vieillesse est sacrée et les vieux respectés comme partout en Afrique d'ailleurs. Cheikh Anta Diop, nous rejoint en ces termes, « **la vénération des vieillards et le**

**respect des aînés, autrement dit le respect de l'âge, provenait du fait que la sagesse, somme d'expériences vécues et de connaissances acquises, était fonction de l'âge. En Occident moderne, où l'instruction peut conférer, dès le bas âge, des connaissances qui dépassent celles de beaucoup de personnes âgées, l'infailibilité n'est plus fonction de l'âge : aussi la vieillesse n'y est-elle plus sacrée <sup>(1)</sup>».**

Or la société *wê* étant une société africaine traditionnelle, le sage qui est le chef c'est l'aîné qui a beaucoup d'expérience, le maître initiateur, le dépositaire du sacré donc de la connaissance, de la vérité. Ce sage, n'est pas à l'abri des critiques les plus virulentes. Son autorité, son pouvoir sont contestés dans les règles de l'art. Il doit constamment se défendre, réajuster ses conseils. Car pour lui avoir une jeunesse bouillante, c'est avoir une succession dynamique pour la survie de la communauté.

L'artiste, c'est celui qui pratique l'art. L'art, c'est le "*srè*". Le pratiquant du "*srè*" est le "*srè pohi*", c'est-à-dire *le faiseur du " srè "* ou le "*srè djéhi*", *le propriétaire, du " srè "*. Mais en réalité, il est le "*srè bléhi*" *le détenteur, le dépositaire de l'art*. L'art est la manifestation du génie, un mérite personnel, l'expression d'une qualité intrinsèque de l'individu.

L'artiste est l'unificateur, l'homme de paix, de conciliation et de réconciliation. Il n'appartient à personne et est l'homme de tout le peuple. C'est le père de tous. Il a le mot juste pour consoler lorsque le sort afflige. C'est encore lui qui porte au pinacle les hommes lorsque les temps sont cléments et que l'orgueil fait battre les cœurs. L'artiste est le régulateur vrai de la société. L'homme populaire que tout le monde s'attache. L'artiste, dans cette perception, est très proche du sage parce qu'il a la connaissance, le sage est l'instructeur du peuple, le guide qui éclaire et rassure.

---

(1) Cheikh Anta Diop, Op. Cit, p. 555.

Ils détiennent une certaine autorité qui fait d'eux des hommes puissants. L'artiste et le sage sont complémentaires, amis. La renommée du sage est faite par la bouche de l'artiste et celui-ci a besoin du soutien du sage, de son appréciation, de son approbation. Les deux sont liés.

Le sage établit la justice pour rendre les individus égaux. Il use du langage clair pour dire ce qui est juste et dire à l'injuste ses faits. Il ne sait que faire des métaphores, des paraboles et en un mot du langage voilé des artistes. S'il lui arrive d'utiliser les proverbes ou autres figures rhétoriques, c'est pour donner un poids à ses arguments et faire valoir son intelligence, avoir le dessus sur l'adversaire. Tout cela n'est de toute façon possible que lorsque la cause défendue est honnête, juste et noble. Ce qui n'est pas le cas du poète.

En définitive, lorsqu'il y a justice à rendre, des problèmes à régler avec sagesse et fermeté, le chef est compétent. Mais quand les hommes cherchent l'excellence, ils se tournent vers le magicien du verbe. L'artiste qui est conseiller aussi du sage, avocat quelquefois, est tout aussi érudit que le chef. Les deux gèrent la société pour le bien-être des individus.

Le peuple *wê* ne connaît pas le système politique de type royal, pratiqué sous d'autres cieux. Elle s'organise autour d'un chef, qui est un chef de guerre et le principal dirigeant. L'on se sent difficilement à l'aise et totalement soumis à un chef qui se pérennise, fût-il cautionné par la démocratie ou la dictature, sans rouspéter de temps à autre !

Mener une telle étude, c'est procéder à une collecte des informations sur le terrain cible. Cette collecte doit être effectuée auprès des hommes de confiance, c'est-à-dire ceux d'un certain âge qui sont devenus dépositaires du savoir qui leur est transmis oralement. Les distances parcourues à pied et souvent à des heures indues, sont quelques-unes des difficultés rencontrées en chemin.

En abordant donc cette thèse, notre désir le plus profond était de montrer l'objet de notre amour, les noms, certain que leur pouvoir

charmeur ferait vaciller le lecteur tout en l'éblouissant de toute leur vérité solennelle. Cela devait être fait sans aucune fioriture de notre part. C'est avec cet espoir que nous avons adopté de présenter dans la première partie, la nature et la typologie des noms objets d'étude. Car ceux que nous avons présentés ne sont pas les seuls qui existent. Les noms sont différents. C'est pour tenir compte de cette différence que nous les avons classés par groupes, par catégories. Ce sont ces différentes catégories qui ont été exposées. Ensuite il fallait entrer dans le vif même du sujet, démontrer la valeur expressive et poétique de ces créations. La poéticité des noms vient immanquablement du phénomène agglutinatif de nos langues. Car les mots de divers horizons se soudent, se combinent et deviennent des textes d'une teneur poétique exemplaire, le ton qu'on affecte aux langues, les images rhétoriques qu'on observe qui traduisent la densité poétique du nom. Marque de pensée philosophique, religieuse et ludique, le nom est idéologie. Une idéologie active, réaliste. Voir cela, c'est pénétrer leur aspect didactique.

Exemples parfaits de la parole poétique africaine chère au professeur ZADI. Nous avons en effet observé la théorie qu'il a développée à propos de la circulation de la parole. Avec ses trois instances dont l'une crée le rythme et au - delà la poéticité. Les noms *wê* fonctionnent dans la société exactement de façon triangulaire, qui part d'un émetteur E1 vers un récepteur RI. Un second relais s'établit. Le récepteur RI créant le rythme binaire devient émetteur E2 en direction d'un autre récepteur R2, le message M1 liant E1 et RI étant modifié par RI, il devient un message nouveau M2 ; La réaction de R2 à la réception de M2 crée un rythme ternaire. Les noms *wê*, comme la parole poétique, respectent cette trilogie.

Mais au - delà de cette figure géométrique, les noms expriment une véritable sagesse, un humanisme cohérent une philosophie de la vie, certes ancienne mais toujours réadaptée qui séduit et emporte notre adhésion. Pour mieux comprendre ces noms, nous les avons sériés en deux

catégories. Les sacrés qui sont objet d'un certain sérieux, et les profanes qui appartiennent à la masse, à la multitude.

Les différents noms montrent les différents niveaux de maturation de la personne. Un être est au carrefour de multiples relations avec l'au-delà, avec la famille, avec le village, avec le clan etc... Ces multiples appartenances arrivent-elles à définir la personne ? Il semble bien impossible d'enfermer le mystère d'une personne dans une définition, dans un nom ou même dans plusieurs noms. Chaque nom est un essai pour percer ce mystère. Les noms qui désignent directement un aspect ou une relation de l'enfant se rapprochent plus de la vérité que ceux qui définissent une relation sociale sans rapport direct avec l'enfant. Faute de pouvoir appréhender la singularité d'un être, on le définit par ses coordonnées, sociales.

Les noms sont liés à la chanson. C'est par elle qu'ils s'expriment et retrouvent toute leur éloquence, toute leur verve. C'est le poète qui les amplifie, les embellit en leur insufflant l'énergie nécessaire qui élève celui qui est désigné et le fait planer sur les autres. Les noms servent à louer, c'est en cela qu'ils accomplissent ou font accomplir aux hommes les exploits les plus extraordinaires. Servant à éveiller la conscience, moteur idéologique, ils informent, forment les populations sur le plan politique, social, religieux et ludique. Ils sont véritablement du domaine de la didactique, de l'instruction publique. S'ils accomplissent de telles merveilles, c'est par leur capacité poétique. Car la poésie est l'un des arts les plus fondamentaux que l'homme ait inventé pour vivre une vie pleine, intense, faite d'heureuses surprises et d'altruisme. En un mot, c'est une magie qui résulte des capacités inventives de l'être humain. N'est-ce pas le merveilleux de l'art poétique qui a convaincu CARLYLE le poussant à un tel constat : " **c'est la poésie qui nous protège contre l'automatisme,**

**contre la rouille qui menace notre formule de l'amour et de la haine, de la révolte et de la réconciliation, de la foi et de la négation " (1).**

Au terme de toute cette réflexion, affirmer que les noms africains en général et en particulier les noms *wè* sont importants, c'est peu dire. Ils sont toute la vie, dans ses certitudes et incertitudes. Le nom est liberté, une aspiration à la justice. Ce ne sont là que des sentiments tout humains. Cependant, la culture africaine violemment pénétrée par l'Occident au moyen de la colonisation a tout perdu. Les noms, morceaux d'une histoire à la fois personnelle et collective, ont subi de graves mutations, d'abord par le fait de l'ignorance de l'administration coloniale. Le nouveau citoyen renaissant en quelque sorte doit se conformer aux civilités du monde blanc, c'est-à-dire, avoir des papiers d'identité, fréquenter une école, faire son service militaire. Dès lors la porte s'est grandement ouverte sur toutes sortes tripatouillages du nom. Enfin l'Africain traumatisé par le fait colonial a vu dans l'usage abusif du prénom français un signe de promotion, délaissant ainsi les noms locaux ou les modifiant volontairement. Ces noms ne traduisant plus leur vérité originelle, leur pouvoir d'action peut-il s'exercer sur l'individu ? Certainement que de la nouvelle onomastique mixte porte une nouvelle dynamique pourvoyeuse d'une espérance neuve pour l'humanité.

En introduisant ce travail, nous avons avancé que notre intérêt est né du fait que la jeunesse actuelle ne s'intéresse pas assez à la chose culturelle de chez nous, et en particulier aux noms qui sont une source intarissable de savoir, de sagesse. C'est ce désintérêt qui a suscité notre intérêt, notre curiosité pour la culture. Au-delà de cette préoccupation, il nous fallait démontrer que les noms *wè* et, par-delà eux, les noms africains, étaient capables d'être des objets d'étude scientifique. Avons-nous atteint notre

---

(1) Caryle, " Image totémique et conception romantique de la métaphore " in symbolique du nom et métaphore totémique dans le roman aborigène australien .de Pierre Besse. Université de Toulouse -Mirail, p.45.

objectif ? Nous laissons la réponse aux différents lecteurs de cette thèse.

Il serait prétentieux et même dangereux de notre part de penser que nous avons épuisé le sujet. Nous avons la certitude cependant d'avoir ouvert tant bien que mal une brèche. Nous souhaitons voir d'autres l'emprunter pour l'élargir et la transformer en autoroute qui nous conduira vers notre salut. Car la culture autant que les sciences contribue bien au développement des nations, et surtout des nations jeunes comme la nôtre qui a besoin de toutes ses forces pour avancer résolument vers le progrès, vers le développement.



**BIBLIOGRAPHIE**

## **I. CORPUS DE NOMS RECUEILLIS**

## **II. ŒUVRES ORALES ENREGISTREES SUR CASSETTES AUDIO<sup>(1)</sup>**

1. **Kwi de Ouyably** (dans la sous-préfecture de Kouibly) N° 1.
2. **Kwi de Béoue** (dans le département de Bangolo) N° 2.
3. **Orchestre de Gain** (poètes réunis pour une prestation spéciale) N°3.
4. **SEA Albert** (poète élégiaque du village de Touandrou - Gbéan, dans la sous-préfecture de Kouibly).
5. **Tôbléon Hellène** dite **FOUEDJEHI** (poétesse du village de Baïbly, dans le département de Bangolo).
6. **TRINHINDJE** (Gla guerrier du village de Tacourably, dans la sous-préfecture de Kouibly, mars 1995).

## **III. ETUDES CONSACREES A LA SOCIETE WE.**

1. **BERTHO (J)**, La place des dialectes guéré et ouobé par rapport aux autres dialectes de Côte d'Ivoire. Bulletin IF AN, 13-14 octobre, 1951, Série A, P, 1272 à 1280, Dakar.
2. **BOULNOIS (J)**, Gnonsoa, dieu des guéré, Paris, Ed. Fournier, 1933.
3. **GIRARD (J)**, Dynamique de la société ouobé, loi des masques et coutumes, IFAN, Dakar, 1967.
4. **GNONSOA (K)**, Contribution à l'étude du proverbe africain : le pourquoi et le comment du proverbe wê. Université d'Abidjan, 1979, les annales de l'université.

5. **SCHWARTZ (A)**, Note sur les jumeaux dans la société traditionnelle.  
Abidjan, centre ORSTOM de Petit-Bassam, 1970.  
- l'économie villageoise guère hier et aujourd'hui  
**Abidjan - ORSTOM - 1970.**  
- La vie quotidienne dans un village guéré  
**Abidjan - INADES - 1975**  
- Forme de mariage et stratégie sociale dans la  
société guéré  
Vol. VIII, n°2 1971. Pp. 221 - 231.  
- Mise en place des populations guéré et wobé.  
Essai d'interprétation historique des données de la  
tradition orale, in cahier ORSTOM. Série  
sciences humaines Vol. N°4 première partie.

6. **TIEROU (A)**, Le nom africain ou langage des traditions, Paris, Ed.  
Maisonneuve et Larose, 1984.

#### **IV. ETUDES CONSACREES A L'ETUDE DU NOM**

1. **AKE (A)**, Patronyme baoulé, in Notes Africaines n°64, octobre 1954,  
pp. 115-116.
2. **ALPINI (J)**, La position du nom, in Education africaine n°38, 1956,  
PP. 51,61
3. **BAROAN (K.E)**, Mutation des noms africains, l'exemple des bété de  
Côte d'Ivoire, N.E.I, Abidjan, 1986.
4. **BEATTILIE** et **DELAFORGE**, Etude sur quelques prénoms et noms  
de famille bambara, in Outre - Mer,  
IV, 1932.

---

(1) Ces cassettes font partie de notre collection personnelle et peuvent être consultées à tout moment.

5. **BESSE (P)**, « Symbolique du nom et métaphore dans le roman aborigène australien ». Université de Toulouse Mirail. PP. 25 à 46.
6. **BOONE (O)**, Notes sur la signification des noms de famille chez les Toma. Bibliographie ethnologique du Congo Belge, 1954.
7. **COLLARD (C)**, Les noms numéros chez les Guidar, L'Homme, Revue française / anthropologie, juillet - septembre, 1973.
8. **CORNEVIN** et **DELMOND (P)**, De l'imposition des noms de personnes aux Africains, in bulletin de ITFAN, 15.1, janvier, 1953, PP. 453 - 460, Dakar.
9. **DAUZAT (A)**, Les noms de famille en France, Paris, Payot, 1945. Dictionnaire étymologique des noms de famille des prénoms en France, Paris Larousse, 1951.
10. **DIALLO (O)**, L'imposition du prénom « Inde » au Fouta - Djallon, in Notes Africaines n°21, janvier, 1944 PP.17, 18.
11. **DOSSOU (Y)**, Les noms chez les Bariba et les Peuls du nord dahoméen, in Notes africaines, IF AN, Dakar, n°22, avril, 1944.
12. **DRIAULT (M)**, Etudes et scènes africaines des surnoms, Ethnographie, Paris, numéro spécial n°15 ET 16 avril -décembre, 1927.

13. **DURAND (C)**, Les noms des personnes au Tchad, Recueil Penant n°746, octobre - novembre - décembre, 1974.
14. **GADEN (H)**, Du nom chez les Toucouleurs et peuls islamisés du Fouta, in Revue d'Ethnologie et de sociologie III, 1919.
15. **GANAY (de. S.)**, Les noms des personnes dans la boucle du Niger. III<sup>e</sup> congrès international de toponymie et d'anthroponymie, Bruxelles, 15, 19 juillet 1949, vol. II actes et mémoires, PP. 794, 799, Louvain, Centre international d'onomastique.
16. **HERBERT (J. père)**, Les noms en pays Toussian, in Notes africaines, IFAN, Dakar, n°84. Octobre 1959, PP. 110-113.
17. **HOLAS (B)**, Remarques sur la valeur sociologique du nom dans les sociétés traditionnelles de l'Ouest - africain, in journal de la société des africanistes, tome XXIII, fascicules I et II, Musée de L'Homme, 1953, PP. 77 - 86.  
- Nom, invocation, prière, transposition du problème général sur le plan des recherches négro - africaines, in Bulletin de l'IFAN, série B. 171/ 2. PP. 109 à 128 janvier-avril, 1953.
18. **HOMBURGER (L)**, Les noms propres égyptiens et néolithiques, communication à la société / ethnographique de Paris, 11 janvier 1936, l'Ethnographie nouvelle, série, n° 32, P. 151.

19. **HORVATH (S)**, Les noms de naissance indicateurs de situation familiale en Afrique noire. Paris, 1972.
20. **HOUIS (M)**, Les noms individuels chez les Mossi. IFAN, Initiation et études africaines, 1963, XVII, Dakar.
21. **HULSTAERT (G)**, Nom de personnes chez les Nhundo. Aequatoria, 19 mars 1956, PP. 91 à 102.
22. **HUMBLLOT (P)**, « Du nom propre et des appellations chez les malinkés des vallées du Niandan et du Milo » (Guinée française) in Bulletin du comité d'études historiques et scientifiques de l'AOF. Paris, Larousse, 1918 - 1919 n°3,4, PP. 519-540.
23. **KAMARA (K. M.)**, Ton nom est qui ? Noms proverbiaux en pays dan. Edilis, SANKOFA, Abidjan, 2001
24. **KOFFI (B. A.)**, L'univers des noms et prénoms baoulé en Côte d'Ivoire. N.E.I, Abidjan, 2001.
25. **LAYA (D)**, Les zamou ou poèmes sur les noms. Publications du CNRSH ? Niamey, 1972.
26. **LE ROUZIC (P)**, Un prénom pour la vie. Albin Michel, Paris, 1978.
27. **LIFCHITZ (D)**, Les noms individuels chez les Dogon, IF AN N°23, 1954, Dakar.
28. **LIZOT (J)**, Onomastique Yanomami. L'homme, Revue française d'anthropologie, juillet - septembre, 1973, Paris.

29. **MARCHANT (P)**, Les populations yacoubas, touras, ouobés, dans les subdivisions de Man, bulletin de l'AOF, 1950, tome 7 Fasc 1 et 2.
30. **N'DA (P)**, « Onomastique et création littéraire : les noms et titres des chefs d'Etats dans le roman négro-africain », in Grammaire, langage et féminisme. Revue internationale de la langue et de la littérature, présence francophone, 1994.
31. **N'GOA (M)**, L'esthétique du langage amoureux ewondo. Communication au colloque de la faculté des Lettres d'Abidjan, 10-20 décembre, 1977.
32. **N'GUEMA (I)**, Les noms dans la tradition et la législation gabonaise. Doctorat en droit, Paris, 1969.
33. **NICOLAS (P) et FRANÇOIS (J)**, Les surnoms devises des lelas de la Haute-Volta, in Athropos vol. 45, 1950, p.p. 81 à 118 et vol. pp.82 à 108.
34. **RETEL (L. A.)**, Les noms de naissance indicateurs de situation familiale sociale en Afrique noire. Bibliothèque de ELAF, Paris, 1972.
35. **ROGIERS (J)**, Les noms et les surnoms chez les indigènes. Afrique ardente, 19-185, mars - avril 16-17-186, mai -juin 1955,18-22.
36. **VALKER (R. A.)**, Remarques sur les noms propres gabonais, in bulletin de l'institut d'études centrafricaines II81 90, 1956.
37. **VINEL (A)**, Le livre des prénoms selon le nouveau calendrier. Albin Michel, Paris, 1972.

38. **ZAHAN (D)**, Antilopes du soleil : arts et rites agraires d'Afrique noire. Ed. A. Schendel, 1980, Les alentours du nom, pp.35 à 43.

## **V. OUVRAGES DE METHODE ET DE LINGUISTIQUE GENERALE**

1. **ALLEAU (R)**, La science des symboles, Paris, Payot, 1982.
2. **ANSERMET (E)**, Structure du rythme, 2<sup>e</sup> congrès international du rythme et de la métrique, Genève, Institut Dacrose, 1965.
3. **ARISTOTE**, Poétique, Paris, société « belles Lettres ».
4. **BACRY (P)**, Les figures de style, Paris, Bélin, 1992.
5. **BALLY (C)**, Traité de stylistique française, Paris, Klincksieck, 1951.
6. **BARTHES (R)**, Les bruissements de la langue, Paris, Seuil, 1984.
7. **CHOMSKY (N)**, Langage et la pensée, petite bibliothèque Payot, Paris, 1968.
8. **GOLDMANN (L)**, La création culturelle dans la société. Denoël, Paris, 1971.  
- sociologie de littérature, recherches récentes et discussion, Ed. de l'Institut de sociologie, université libre de Bruxelles, 1970.
9. **LINTON (R)**, Le fondement culturel de la personnalité, Paris, DUNOD, 1964.
10. **LOYER (R. P. G.)**, L'Etablissement d'issiny, publié par Paul Roussier, Paris, Larose, 1935.
11. **MARCIER (P)**, Les tâches de la sociologie, Dakar, IFAN, 1961, pp.80-93.
12. **MERCIER (R)**, « sacré et profane, formes et fonctions des mythes dans la littérature africaine », in Afrique littérature, N° 54/ 55 PP. 20-30.

13. **PACHECO - PEREIRA (D)**, Esmeraldo de situ orbis routier maritime portugais du début du 6<sup>e</sup> siècle, traduit par R. Mauny et publié par centre d'études de Guinée portugaise, mémoire n°19, Bissau, 1956.
14. **PERSON (Y)**, « Enquête d'une chronologie ivoirienne » in the historian tropical Africa, Londres, Oxford university press, 1964.
15. **PAULME (D)**, Les civilisations africaines, Ed. P.U.F. (Que sais-je ?) n° 606, Paris 1965.
16. **RICOEUR (P)**, « Parole et symbole », Revue des sciences religieuses. Colloque international, février 1974, centre d'étude.
17. **TIEROU (A)**, Vérité première du second visage africain, Paris, Maisonneuve, 1983.

## **VI. TEXTES POETIQUES.**

1. **BAUDELAIRE (Ch.)**, Les fleurs du mal, Collection Point, Paris, 1984.
2. **BRASSENS (G)**, Poèmes et chansons, Paris, Collection Points Virgule, Editions musicales, 1973.
3. **DIABATE (M. M.)**, Janjon et autres chants populaires du Mali. Présence Africaine, Paris, 1970
4. **DUMESTRE (G)**, La geste de Ségou, Abidjan, CEDA, 1984.
5. **DERIVE (M. J.)**, Bamory et kowulen, chants des chasseurs de la région d'Odienné. ILA, Université d'Abidjan, 1987.
6. **MATESO (Locha, E.)**, Anthologie de la poésie d'Afrique noire d'expression française, Hatier, Paris, 1987.
7. **NIANE (D. T.)**, Soundjata ou l'épopée mandingue, Présence Africaine, Paris, 1970.

8. **PACERE (T.F)**, Quand s'envolent les grues couronnées, Ed. P.J. Oswald, Paris, 1970.  
- Salogo ou le poème du tam-tam. Ed. Pacéré Manéga, Ouagadougou (avril 1994)
9. **RACINE (J)**, Andromaque, classique Larousse. Paris
10. **RIMBAUD (A)**, Poésie, Paris, Flammarion, 1989.
- 11 **SENGHOR (L. S.)**, Poèmes, Collection Points, Paris, 1984.
12. **ZADI (Z. B.)**, Césarienne, Ed. CEDA, Abidjan, 1984.

## **VII. ETUDE CRITIQUE DE LA POESIE ET DES TEXTES DE LA LITTERATURE ORALE.**

1. **CLIVET (J. L.)**, Tradition orale, Paris, P.U.F, 1984, Que sais-je ?
2. **CAUVIN (J)**, La parole traditionnelle, Ed. St. Paul, 1980. Paris.
3. **COHEN (J)**, Structure du langage poétique, Flammarion - Paris, 1966.
4. **COLIN (R)**, Littérature d'hier et de demain, ADEC. 1965, Paris, Imprimerie Nationale.
5. **ENO (B)**, Littérature et musique populaire en Afrique noire, Toulouse, Editions Cujas, 1965.
6. **GLISSANT (E)**, L'intention poétique, Paris, Seuil, 1969.
7. **I.L.E.N.A**, Colloque sur littérature et esthétique négro - africaine, NEA Dakar, 1979.
8. **LAMARTINE (Al.)**, Cours familial de littérature, Paris, Librairie Garnier - frère, 1926.
9. **MATESO (Locha E.)**, La littérature africaine et sa critique, Paris, ACCT, Karthala, 1986.

10. **MENANTEAU (P)**, Poésie et récitation, collection Bourrelier, librairie Paris, Armand Colin, 1963.
11. **SENGHOR (L.S.)**, « Dialogue sur la poésie francophone » in Poèmes, Collection Points, Nouvelle Edition, 1984.
12. **TILLOT (R)**, Le rythme dans la poésie de L. S. Senghor, Ed. NEA, Dakar, 1979.
13. **WONDJI (Ch), TAPE (G), et alii**, La chanson populaire en Côte d'Ivoire, essai sur l'art de Gabriel Srolou, Paris, Présence Africaine, 1986.
14. **ZADI (Z. B.)**, « la poésie orale », in Littérature de Côte d'Ivoire, n°86 janvier, mars 1987.
  - « Application du matérialisme dialectique à l'étude de la poésie », cours de Maîtrise, DEA, 1995 - 96.
  - Césaire entre deux cultures, NEA, Abidjan - Dakar, 1978.

## **VIII. OUVRAGES D'ANTHROPOLOGIE ET D'ETHNOLOGIE**

1. **ALEXENDRE (P)**, Langues et Langage en Afrique, Ed. Payot, Paris, 1967.
2. **AMON D'ABY (F)**, Croyances religieuses et coutumes juridiques des Agni de la Côte d'Ivoire. Ed. Larose, Paris, 1960.
3. **ANTA DIOP (C)**, Nations nègres et culture, Paris, Présence Africaine, 1979, tomes 1 et 2.

4. **CALLOIS (R)**, L'homme et le sacré, Gallimard, collection idées, Paris, 1950.
5. **CALAME (G)**, Langue et culture, essai d'ethnolinguistique, Paris Maspero, 1977.
  - Pour une étude ethnolinguistique des littératures orales africaines. 1970, avril, mai, juin.
  - Essai d'étude stylistique d'un texte dogon, Jwal, iv, 1, 1967.
6. **CLIGNET (R)**, Etude comparative sur les systèmes familiaux patri et matrilinéaires ivoiriens. Publié par le ministère de l'éducation Nationale de Côte d'Ivoire, Service de sélection et d'orientation professionnelle d'Etude et de documentation mai 1968.
7. **DELAFOSSÉ (M)**, Les noirs de l'Afrique, coll. Payot, Paris, 1922.
  - Un Etat nègre, la république du Libéria, Notice géographique, historique économique et ethnographique, BCAF, 1900, renseignements coloniaux. N°9.
- DAVIDSON (B)**, La voie africaine, Maspéro, Paris, 1965.
- DURKHEIM (E)**, Les formes élémentaires de la vie religieuse. P.U.F, Paris, 1925.
10. **ELIADE (M)**, Traité d'histoire des religions, Paris, Payot, 1949.
11. **GARNIER (Ch.)**, La fête des sacrifices, Grasset, Paris, 1961.
12. **GEERAETS (J.)**, Je ne suis qu'un nègre, Fayard, Paris, 1971.

13. **LEVI - STRAUSS (Cl.)**, Anthropologie structurale. Plon, Paris, 1958.
14. **JACQUIER (M)**, « Note sur l'existence probable des négrilles dans les forêts vierges de l'ouest de la Côte d'Ivoire » in bulletin du comité d'Etudes historiques et scientifiques de l'AOF, janvier-mars 1935.
15. **MAQUET**, Dictionnaire des civilisations africaines. Ed. du Seuil, Paris 1964.
16. **MAZERY (A)**, L'évolution des mœurs chez l'individu et dans la famille en Côte d'ivoire, In cahier de Charles Foucauld, n°1, Paris, 1954.
17. **VERNANT (J. P)**, Mythe et pensée chez les Grecs, Paris, la découverte, 1964.
18. **VIDAL - NAQUET (P)**, Le chasseur noir, formes de pensée et formes de société dans le monde grec. Paris, Maspéro, 1977.

## **IX - OUVRAGES GENERAUX**

1. **ANOZIE (S. O)**, Sociologie du roman africain, Ed, Aubier Montaigne, Paris 1970.
2. **BOUBOU (H)**, Essai d'analyse de l'éducation africaine, Paris, Présence Africaine, 1968
3. **BERGE (A)**, L'esprit de la littérature moderne, Paris, Perrin, 1930.

4. **BOUET - WILLAUMEZ (E)**, Commerce et traite des noirs aux côtes occidentales d'Afrique, coll. Payot, Paris, 1992
5. **CHOMSKY (N)**, Langage et pensée, Petite bibliothèque Payot, Paris, 1968.
6. **DENISE (P)**, Les civilisations africaines. Ed. P.U.F (Que sais-je ?) N°606, Paris, 1965
7. **GOLDMANN (L)**, La création culturelle dans la société, Denoël, Paris 1971.  
- Sociologie de la littérature, recherches récentes et discussion. Ed. de l'Institut de sociologie, université libre de Bruxelles 1970.
8. **HOLAS (B)**, Tradition Krou, P.U.F. 1966.
9. **LINTON (R)**, Le fondement culturel de la personnalité, Paris, DUNOD, 1964.
10. **LOYER (R.P.G)**, l'Etablissement d'Issiny, publié, par Paul Roussier, Paris, Larose, 1935.
11. **MARCIER (P)**, Les tâches de la sociologie, Dakar, IFAN, 1961, PP.80-93.
12. **MERCIER (S.)**, « Sacré et profane, formes et fonctions des mythes dans la littérature africaine » in Afrique littéraire, N° 54 /55 PP.20-30.

14. **PERSON (Y)**, « En quête d'une chronologie ivoirienne » in the historian in tropical Africa, Londres, Oxford university press, 1944.
15. **RICOEUR (P)**, « Parole et symbole », Revue des sciences religieuses. Colloque international, février, 1974 centre d'étude, Bruxelles.
16. **TIEROU (A)**, Vérité première du second visage africain, Paris, Maisonneuve, 1983.
17. **WILSON (J. L.)** in western Africa : it's history, condition and projects, New-York, Harper, 1856. ORSTOM.

## **X. REVUES**

1. **ABONDIO (J)**, « Entretien avec Mahi Bataki » (1972), dans la petite anthologie de la littérature orale, Abidjan, GRTO, 1986.
2. **BISSA, N°1**, revue du G.R.T.O., Abidjan, 1988.
3. **BISSA, N°6**, revue du G. R.T.O, décembre, 1977.
4. **NGBESSO (H) et ZADI (B)**, Petite anthologie de la littérature orale, GRTO. Abidjan, 1986
5. **PARIS-MATCH**, N°2614, 1<sup>er</sup> juillet, 1999.

6. **PIROGUE**, Les noms africains : sens valeur, avenir, imprimerie Saint Paul, N°41, Paris.

### **VIII. MEMOIRES ET THESES.**

1. **DECLERCS, (J)**, La poésie des noms : Etude à partir de SOUNDJATA de D.T.N., mémoire de licence, 1971/72, Université de Côte d'Ivoire, Département de Lettres modernes.
2. **KEHI (G.G)**, Etude ethnographique, soutenue par une approche cinématographique et complétée par un essai sur la communication par les masques dans la société wê. Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Jussieu, Paris, VII, 1986.505 p.
3. **KOFFI (K.J.T)**, Etude des fonctions rythmiques poétiques dans d'Eclairs et de foudres de J. M. ADIAFFI, mémoire de maîtrise, université d'Abidjan, 1984-85,110 p.
4. **KUMASSI (N)**, Etude des métaphores dans « le cahier » d'Aimé Césaire, Université d'Abidjan Cocody - mémoire de licence 1971/72, Département de Lettres modernes.
5. **MONNET (A)**, Chants et chansons en pays akyé : valeurs expressive et didactique. Thèse de doctorat de 3e cycle, Université d'Abidjan, 1985, 411 p.
6. **N'CHO (A. A)**, Etude de l'image dans Kaïdara, Université d'Abidjan Cocody - mémoire de Maîtrise 1995- 128 p. Département de Lettres modernes.

7. **N'GBESSO (H)**, l'EYI-DI, sens et fonction d'un port de nom ABBEY.  
Thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Université de Paris VII / VAL DE- MARNE, CRETEUL, 1981-232 p.
7. **PAGNET (D.C)**, La chanson traditionnelle wê : Aspects thématiques et poétiques. Mémoire de Maîtrise : Université d'Abidjan Cocody, 1995-120 p.
9. **SIOKOUWON (N)**, Chants des glaé, masques de la sous - préfecture de Guiglo, littéralité et fonction. Mémoire de Maîtrise. Université d'Abidjan - cocody, 1995,163 p.
10. **TOUOUI BI IRIE (E)**, Le pouvoir politique, divin et magique dans le conte gouro. Mémoire de Maîtrise. Université d'Abidjan - cocody, 1995-161p.
11. **ZADI (Z. B)**, La parole poétique dans la parole africaine. Domaine de l'Afrique de l'ouest francophone. Thèse de Doctorat d'Etat. Université de Strasbourg 11,1981, 645 p.

## **TABLE DE MATIERES**

<b>DEDICACES.....</b>	<b>09</b>
<b>REMERCIEMENTS.....</b>	<b>13</b>
<b>AVANT-PROPOS .....</b>	<b>14</b>
<b>INTRODUCTION GENERALE.....</b>	<b>28</b>
<b>PREMIERE PARTIE : ETUDE TYPOLOGIQUE ET POETIQUE</b>	
<b>DES NOMS WÊ.....</b>	<b>36</b>
<b>CHAPITRE I : LES NOMS SACRES.....</b>	<b>37</b>
INTRODUCTION.....	37
I- LES NOMS INITIATIQUES .....	38
1. Le nom de circoncis.....	38
2. Le nom de l'excisée.....	41
II-LES AUTRES NOMS SACRES.....	46
1. Les noms de défunts .....	46
2. Les noms des jumeaux.....	49
3. Les noms pour conjurer le décès des enfants.....	51
III- LA PROBLEMATIQUE DU NOM ET DU PRENOM .....	54
1. Le nom.....	54
2. Le prénom .....	56
<i>Conclusion partielle.....</i>	<i>57</i>
<b>CHAPITRE II : LES NOMS PROFANES.....</b>	<b>59</b>
INTRODUCTION .....	59
I- LES NOMS PROVERBES.....	60
II- LES NOMS DE COMBAT .....	64
III- LES AUTRES NOMS PROFANES .....	66

1. Les noms des agnats maternels .....	66
2. Les noms de flatterie .....	61
3. Les noms d'amour .....	70
<i>Conclusion partielle</i> .....	74
<b>CHAPITRE III : L'HYPOTHESE DES NOMS DE LIGNAGE</b> .....	<b>76</b>
INTRODUCTION .....	76
I- LES THEORIES DE GIRARD .....	77
II- LES INSUFFISANCES DES IDEES DE GIRARD .....	79
III- LES NOUVELLES PISTES .....	82
Conclusion partielle .....	86
<b>CHAPITRE IV : NOM ET CREATION POETIQUE</b> .....	<b>88</b>
INTRODUCTION .....	88
I- LES PERTINENCES POETIQUES DU NOM .....	89
1. La poétique de JAKOBSON .....	89
2. La métaphore.....	92
3. La métonymie .....	97
4. La symbolisation .....	100
II- LES AUTRES REPERES POETIQUES .....	106
1. La théorie rythmique de ZADI appliquée aux noms .....	106
2. La recherche qualitative .....	108
III- LE NOM, UNE POESIE LAUDATIVE .....	110
1. Le nom dans la chanson.....	110
1.1. Dans la chanson guerrière .....	110
1.2. Dans la chanson funèbre.....	117
1.3. Le chant d'amour .....	123
2. La finalité du chant .....	124
Conclusion partielle .....	125

<b>DEUXIEME PARTIE : ETUDE DE LA VALEUR EXPRESSIVE DES NOMS.....</b>	<b>127</b>
<b>CHAPITRE I : LE NOM, EXPRESSION DE LA LIBERTE.....</b>	<b>128</b>
INTRODUCTION.....	128
I- LE NOM, FORCE D'UNE REVOLTE .....	129
1. Signe d'insubordination .....	130
2. La quête d'une justice .....	136
II-LA FORCE DE L'ESPERANCE.....	139
1. La valeur personnelle.....	139
2. L'approbation du public.....	143
III- UN SYSTEME D'EQUILIBRE.....	144
<i>Conclusion partielle .....</i>	<i>148</i>
<b>CHAPITRE II : L'EXPRESSIVITE DES NOMS .....</b>	<b>150</b>
INTRODUCTION.....	150
I- LA VALEUR EXPRESSIVE DES NOMS SACRES.....	151
1. Les noms de jumeaux .....	151
2. Les noms qui conjurent la mort.....	156
II- L'EXPRESSIVITE DES NOMS PROPRES .....	159
1. Les noms d'amour.....	159
2. Les noms de flatterie .....	161
III- LES NOMS PROVERBES.....	166
<i>Conclusion partielle .....</i>	<i>185</i>
<b>CHAPITRE III : L'EXPRESSIVITE DES AUTRES NOMS.....</b>	<b>188</b>
INTRODUCTION.....	188
I- LES NOMS DE COMBAT .....	189
II- LES NOMS DES AGNATS MATERNELS.....	209
III- LA STRUCTURE SYNTAXIQUE DES NOMS.....	214
1. La composition.....	214

2. La troncation .....	216
2. L'agglutination .....	220
<i>Conclusion partielle</i> .....	225

**TROISIEME PARTIE : ETUDE DE LA VALEUR DIDACTIQUE..... 228**

**CHAPITRE I : ASPECTS COMMUNICATIFS ET**

**IDEOLOGIQUES DU NOM..... 229**

**INTRODUCTION .....** 229

**I- NOM ET COMMUNICATION.....** 230

1. Les instances de la communication selon JAKOBSON..... 230

2. La théorie fonctionnelle de JAKOBSON appliquée aux noms..... 231

2.1 La fonction phatique .....

2.2 La fonction métalinguistique..... 232

2.3 La fonction émotive..... 233

2.4 La fonction conative .....

2.5 La fonction référentielle .....

**II- NOM ET IDEOLOGIE .....** 242

1. Eveil de la conscience .....

1.1 La conscience collective .....

1.2 La conscience individuelle .....

2. Nom et cohésion sociale..... 244

**III- LE SPIRITUEL ET LE LUDIQUÉ.....** 245

1. La croyance religieuse .....

1.3 Dans les noms sacrés .....

1.4 Dans les noms profanes .....

2. Constance ludique .....

1.5 Le ludique dans les noms sacrés..... 249

1.6 Le ludique dans les noms profanes .....

**IV- UNE FORCE MORALE .....** 253

1. Signe d'élégance et de maturité .....	253
2. Gage d'une conduite irréprochable.....	254
<i>Conclusion partielle</i> .....	256

## **CHAPITRE II : LE NOM, UNE PREOCCUPATION UNIVERSELLE ..... 258**

INTRODUCTION.....	258
-------------------	-----

I- LES NOMS CHEZ LES BAOULE.....	259
----------------------------------	-----

1. Les noms ordinaux.....	259
---------------------------	-----

2. Les autres types de noms .....	261
-----------------------------------	-----

- Les noms de jumeaux.....	261
----------------------------	-----

- Les noms pour conjurer le décès des enfants dans un foyer.....	261
------------------------------------------------------------------	-----

- Les noms proverbes .....	262
----------------------------	-----

- Les noms religieux .....	262
----------------------------	-----

II- LES NOMS CHEZ LES DAN .....	263
---------------------------------	-----

1. Les noms proverbiaux.....	264
------------------------------	-----

2. Les noms pour conjurer la mort des enfants dans un foyer .....	266
-------------------------------------------------------------------	-----

III- LES NOMS CHEZ LES SENOUFO .....	266
--------------------------------------	-----

<i>Conclusion partielle</i> .....	268
-----------------------------------	-----

## **CHAPITRE III : LE NOM FACE A L'INFLUENCE DU**

<b>MODERNISME .....</b>	<b>272</b>
-------------------------	------------

INTRODUCTION.....	272
-------------------	-----

I- LA QUETE D'UNE AUTRE CULTURE .....	273
---------------------------------------	-----

1. L'onomastique wè face à la modernité.....	273
----------------------------------------------	-----

1.1 Les noms sacrés.....	273
--------------------------	-----

- Les noms initiatiques.....	273
------------------------------	-----

- Les noms des jumeaux .....	275
------------------------------	-----

- Les noms de défunt.....	276
---------------------------	-----

1.2. Les noms profanes .....	277
------------------------------	-----

- Les noms proverbes.....	277
- Les noms de combat.....	278
- Les noms de plaisanterie .....	279
- Les noms des parents maternels.....	280
- Les noms d'amour.....	281
2. L'attrait du nom étranger.....	282
3. L'Africain et son nom .....	283
<b>II- LES MUTATIONS DU NOM .....</b>	<b>284</b>
1. Le facteur politique.....	284
2. La langue et l'écriture.....	285
3. Les facteurs religieux.....	290
<b>III- L'AVENIR DE L'ONOMASTIQUE EN AFRIQUE .....</b>	<b>292</b>
<i>Conclusion partielle .....</i>	<i>294</i>
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>296</b>

**ANNEXE TOME II.....**

**Introduction .....**

Le repère orthographique .....

**LES DIFFERENTS TYPES DE NOMS .....**

a- Les noms sacrés.....

1. Les noms de jumeaux.....

2. Noms pour exorciser le décès des enfants dans un foyer .....

3. Noms de défunt .....

4. Les noms initiatiques .....

4.1 La circoncision.....

4.2 Les noms d'excision.....

b- Les noms profanes.....

1. Les noms proverbes.....
2. Les noms de flatterie .....
3. Les noms de combat.....
4. Les noms des agnats maternels

Conclusion .....

**BIBLIOGRAPHIE** .....

Le nom est une poésie proférée, une prolongation de la parole poétique, inventée et entretenue par les wè de Côte d'Ivoire. La pratique est certes connue dans plusieurs contrées africaines, mais ce sont les noms wè qui ont été l'objet d'une étude sérieuse. La poéticité des noms se manifeste abondamment dans les noms proverbes d'une part, et d'autre part dans les noms de combat. C'est-à-dire ceux que l'on se donne pour affronter l'adversaire, la difficulté, la vie. Leur objectif est d'intimider, de prouver la détermination et surtout l'impavidité du nommé. Aussi, les masques wè appelé "*glaé*" en usent à profusion parce qu'ils aspirent tous quel que soit leur âge, leur prestige, à la force et souhaitent inspirer crainte et méfiance à leurs ennemis qui sont leurs congénères, les sorciers ou tout être malfaisant. L'aspect poétique à proprement dit réside dans les images créées, les symboles émis qui doivent être décodés et l'élégance même de l'émetteur qui ne désigne jamais le destinataire du message codé que devient le nom. Les éléments poétiques usuels, comme le rythme, la répétition qui ajoutent un plus à l'aspect esthétique du poème s'invitent dans le nom. Celui-ci est avant tout langage, acte de parole, il n'échappe pas par ce biais au domaine de la linguistique. L'agglutination propre aux langues africaines joue un rôle primordial dans leurs facultés poétiques, ainsi que la composition et l'ellipse parce que le nom est proféré. L'usager ou l'orateur qui dit, ou en situation de parole use souvent de cette technique qu'est l'ellipse. Il recourt au raccourci, donc à l'ellipse pour dire peu et surtout dire bien. Toutes ces dispositions oratoires s'inscrivent dans la voie qui conduit au beau, à l'esthétique de la parole poétique africaine.

Les noms s'inscrivent parfaitement dans le schéma JAKOBSONIEN de la théorisation de la communication. Les fonctions conatives ou incantatoires, expressives et référentielles sont présentes dans leur fonctionnement. La parole poétique, parole sérieuse qui se déploie à couvert a besoin d'être codée et le nom s'y inscrit royalement. Livré au public, le nom est décodé pour le peuple et orienté par celui-ci vers son destinataire. Ce dernier s'y reconnaissant, réagira à l'occasion opportune par un autre nom plus ajusté et plus approprié en réponse à l'émetteur n°1. Ainsi, circule le nom et sa poésie dans le milieu social wè.

## **MOTS CLES**

**Nom, poésie, valeur, expressive, didactique, symbolique, ludique, sacré.**

Naming is uttered poetry, an extension of poetic word, invented and kept up by Wè people in Côte d'Ivoire. The practice is of course known in many African lands, but Wè namings have been subject matter of serious study. Naming poeticity strongly deals with proverbial names on the one hand, and with fighting names on the other hand: the names given to fight against opponent, difficulty and life. Their objectives are to intimidate, prove determination and mainly impassivity of the named. The Wè masks called "glaé" also use with abundance these objectives because they ail aspire whatever their ege and prestige, to strength and hope to inspire fear and mistrust to their enemies who are their congeneric, wizard and harmful being.

The poetic aspect itself, resides in created images, emitted symbols which must be decoded and even the transmitter's elegance which never shows the recipient's message that becomes the name. The usual poetic elements such as the rhythm, repetition that add something more to aesthetic aspect of poem, invite themselves in the name.

This one is before ail, language, act of world. It does not escape by this way from the linguistic domain. The proper agglutination to African languages plays a relevant role in the poetic faculties, so do the composition and ellipse because the name is uttered. The user or orator who tells, or speaking mostly uses this technique of ellipse. He has recourse to foreshorten, to ellipse to tell short and mainly well. Ail these oratory dispositions are in keeping with the way which leads to beauty, aesthetic of African poetic word.

Names are perfectly in keeping with JAKOBSONIAN plan of communication theory. Conative or incantatory functions, expressive and referential are present in their functioning. Poetic word, serious word which fans out, needs to be coded and the name royally keeps with in. given to the public, the name is decoded for the people and oriented by this one toward its transmitter. The latter, knowing that, will react to the opportunate occasion by another name more adapted and appropriate in response with the first emitter. As such, the name and its poetry run in the Wè social environment.

**Keywords: Name, poetry, value, didactics, symbolic.**